

LES DRAMES DU GRAND MONDE

LE

CHATEAU

DE LA RAGE

PAR

LÉOPOLD STAPLEAUX



PARIS

A. FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

166, RUE DE RIVOLI, 166

—
1866

Traduction réservée

LES DRAMES DU GRAND MONDE

**LE
CHATEAU
DE LA RAGE**

PAR

LÉOPOLD STAPLEAUX

PARIS

A. FAURE, LIBRAIRIE-ÉDITEUR

166, RUE DE RIVOLI, 166

1854

Traduction réservée

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LA CHASSE AUX BLANCS (mœurs parisiennes), 1 vol., 2^e édition.

LES CENT FRANCS DU DOMPTEUR, 1 vol., 2^e édition.

LE PIÉGE AU MARI, comédie-vaudeville en 1 acte.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

LE ROMAN D'UN FILS, 1 vol.

LES INTRUS DE L'AMOUR, 1 vol.

LES AMOURS DORÉES, 1 vol.

LA FIOLE DU DOCTEUR, 1 vol.

EN PRÉPARATION :

L'AMOUR FANTÔME.

LES REMORDS D'UN MILLIONNAIRE (SUITE DU CHATEAU DE
LA RAGE).

LES COMPAGNONS DU GLAIVE.

LES PETITS-FILS DE JUDAS.

PROLOGUE

I — LE CHATEAU MYSTÉRIEUX

A une portée de fusil de la Frillière presque au faite d'une colline verdoyante, comme toutes celles de la Touraine, si bien nommée le jardin de la France, s'élève, près de la route d'Amboise, un château dont toutes les issues ont été murées il y a quelques années.

Loin cependant de ressembler aux manoirs légendaires dont l'aspect seul est rempli de mystères et de sombres allures, ce château a conservé dans l'abandon une sorte de coquetterie native d'un pittoresque qui attire les regards du voyageur.

Dominant le parc qui l'entoure, ainsi que la plaine dont la Loire arrose les bords, il lance avec hardiesse ses blanches tourelles vers le ciel, comme l'oiseau le fait de son allègre chanson.

Ce qui frappe encore aujourd'hui les passants, c'est l'élévation de cette demeure close, penchée sur la montagne ; mais, avant l'époque dont je parle, quand, au lieu de poursuivre la route départementale, on l'abandonnait pour l'avenue inclinée en spirale serpentant sur les flancs de la colline et qu'on arrivait à la grille de la mystérieuse demeure, en plongeant les regards au travers de ses barreaux rouilles, on ne tardait pas à s'apercevoir que nul être humain n'avait dû la franchir depuis longtemps.

En 185, au moment où tout le monde voyagé soit aux eaux, soit à la mer, j'avais pris ma volée pour faire comme les autres. Le hasard me conduisit au bas de l'avenue dont il est question. Je la gravis bravement, car la température de l'atmosphère rendait cette ascension assez pénible, et peu d'instant après, j'arrivais à la grille.

Un secret pressentiment me dit que j'étais sur le seuil d'un mystère. La journée était chaude. C'était au mois d'août. Parfaitement abrité par les hêtres de l'avenue, je savourais la fraîcheur de leur ombre tout en poursuivant mes investigations.

Ma surprise allait croissant. Mille pensées me venaient à l'esprit. Cédant à la logique, ma première pensée fut de regagner la Frillière afin de

questionner au plus vite un des habitants ; mais la situation du château que je venais de découvrir, tout en cherchant le parti qui me restait à prendre, me fit présumer que l'extrémité de son parc, opposée à l'endroit où je me trouvais, devait border la route de Vauvray, qui coupe la montagne, et ayant plus de chances de trouver à qui m'adresser, je résolus de faire le tour du mur d'enceinte, autant pour satisfaire ma curiosité que pour pouvoir au plus tôt en narrer tous les motifs à quelqu'un.

Je me remis en marche. Un mur élevé bordait le parc ; il me servit de guide. Tantôt descendant, tantôt montant, me retenant pour ne point rouler en bas du talus, m'accrochant aux broussailles pour le franchir, je foulais le sol humide dans lequel, malgré l'ardeur de la saison dont les chaudes haleines n'avaient pu pénétrer l'épais fourré, je laissais une empreinte à chacun de mes pas.

Au bout de vingt minutes environ d'une marche assez pénible, j'arrivai au bas de la côte. Je ne m'étais pas trompé. J'étais à deux pas de la route de Vauvray. Je voyais à travers le feuillage les petites maisons blanches qui labordent du côté d'Amboise se dessiner à l'horizon. Là, je m'arrêtai pour deux motifs : le premier, le plus impérieux, reprendre haleine ; le second, le plus attrayant, examiner de près une porte vermoulue que je venais de découvrir. Je m'approchai. La serrure, d'un roux doré à faire croire que la rouille est elle-même un métal particulier, possédait un pêne respectable fortement enclavé dans la pierre. Instinctivement je m'appuyai contre cette pierre. Sous ma pression, une des vis de la serrure sortit du trou dans lequel elle était captive et vint rouler à mes pieds. Sans réfléchir, saisissant mon couteau, j'aidai les autres vis à faire comme la première. La serrure même tomba avec la quatrième. J'hésitai un instant, puis la curiosité l'emportant sur mes scrupules, fort de ma conscience de simple observateur, je pesai de tout le poids de mon corps sur la petite porte. Elle céda lentement. La rouille de ses gonds et les herbes du dedans du parc l'empêchaient de tourner aisément ; Je redoublai d'efforts, complètement résolu à poursuivre jusqu'au bout ma violation.

Une grande déception m'attendait à mon entrée : j'aurais voulu pouvoir embrasser le château tout entier d'un seul coup d'œil, et j'étais dans un petit chemin, bordé de hauts arbres, serrés et touffus, qui bornaient mon horizon à quelques mètres ; je traversai ensuite un fourré assez vaste aussi vite que l'entrelacement des branches me le permit. Au pare succédait un jardin anglais, qui avait dû être fort beau jadis, mais qui, par cela même, accusait,

plus encore que la partie que je venais de franchir, un manque de soins complet. Plus de chemins, plus de pelouses en cet endroit. On ne pouvait les distinguer entre eux que par l'exhaussement de ces dernières. Une végétation désordonnée, et dont les orties formaient la plus grande part, les recouvrait entièrement. Au fond, ceint de sa robe verte, le château passait ses tourelles au travers, ainsi que le fait une femme dans les manches courtes de sa robe de bal.

J'examinai les alentours, je n'y découvris nulle trace de pas, nul indice indiquant qu'un être humain eût pénétré en ces lieux depuis de longues années. Un bosquet de saules pleureurs attirâmes regards, ses arbres, inclinés du sommet aux pieds, lui donnaient l'aspect d'une immense larme de verdure ; c'était, une sorte de sanctuaire discret, ruisselant tout à la fois de tristesse et de poésie. Je me dirigeai vers lui ; l'endroit était plus humide que ceux que j'avais déjà explorés. Une couleuvre glissa sous la mousse à mon approche, promenant dans les touffes chevelues les ondulations de son corps. Sinistre présage ! La vue de cette couleuvre me fit froid au cœur. Le reptile m'a toujours produit cet effet glacial. Il est, à mon sens, un paria de la création. A lui la terre, la vase, les antres, tout ce qui suinte et cache : comme aux oiseaux, ces doux êtres bénis, l'air, l'espace, le ciel, tout ce qui rit et console.

J'écartai les branches courbées et flexibles qui se mêlaient aux branches parasites, et je découvris une grande pierre carrée ; j'avançai et je lus, profondément gravés sur cette pierre, ces deux noms :

CLOTILDE. — SANCHEZ.

Ils surmontaient une tête de mort.

Pas une date, pas un mot d'adieu ou de regret sur cette tombe, — car c'en était une, je ne pouvais en douter, — pas même les trois lettres sacramentelles : R. I. P., dont sont ordinairement ornées les plus humbles croix.

Qui donc avait été enterré là ? Qui dormait sous cette voûte épaisse, où jamais le soleil ne devait pénétrer ? Quels étaient ces deux êtres qui, tous deux endormis sous ce marbre funèbre, n'avaient trouvé pour sépulture qu'un coin de cette demeure close où tout, même la nature, semblait redoubler d'efforts pour ensevelir jusqu'à leur mémoire sous sa riante parure, comme les cyprès sur la tombe de Willis ?

Clotilde, Sanchez, ce n'étaient point là des noms ordinaires. Tous les hommes ne se nomment point Sanchez, ni les femmes Clotilde, dans le

temps où nous vivons.

Il y avait dans l'union de ces deux noms accolés au dessus de ce marbre muet, comme une délation aristocratique qui me faisait m'intéresser davantage à ceux qui les avaient portés.

M'abandonnant complètement au flux des vives impressions que me causait la découverte de cette sépulture étrange, poétique et fatale, je m'agenouillai et laissais échapper de mon cœur une fervente prière pour les inconnus.

Ce devoir accompli, je me sentis plus calme.

L'imagination est le chemin de fer de la pensée. Elle l'emporte à toute vapeur, et la mienne ne tarda pas à dévorer l'espace de toutes les suppositions probables, sans pouvoir parvenir à s'arrêter à aucune d'elles.

J'avais découvert la retraite du sphinx et je touchais l'énigme du doigt sans en trouver le mot. Les yeux fixés sur les quinze lettres formant ces deux noms : — Clotilde, Sanchez, — j'invoquai chacune d'elles comme si elle avait pu me répondre.

Enfin, je fis un effort, et, dans l'espoir que l'intérieur de l'habitation m'en apprendrait davantage, je repris le chemin du château avec le vif désir d'en visiter l'intérieur.

Devinant les marches du perron sous l'épais tapis de mousse, de feuilles, de branches de toutes sortes, mortes ou vivantes, qui les recouvraient, je parvins à les franchir.

J'arrivai à la porte principale.

Je collai mon œil à la serrure.

Tout était sombre au dedans.

Quittant alors cette porte comme j'avais quitté la grille de l'avenue, je fis le tour et, gravissant cinq marches qui menaient à une espèce de plateau vers la droite de l'habitation, j'eus les fenêtres de son rez-de-chaussée à une hauteur qui m'eût facilement permis d'explorer du regard l'intérieur des appartements, si ces fenêtres n'avaient point été garnies de solides persiennes, que le lierre avait également envahies.

Écartant alors les feuilles du gigantesque grimpant, j'examinai ces cloisons dont la présence surexcitait encore l'ardeur de ma curiosité, et je ne tardai pas à découvrir une croisée mal close, retenue seulement par les branches contournées de l'arbre.

Je la dégageai de ses liens, puis je tirai à moi.

Le jour pénétra dans l'intérieur. Je vis au travers des carreaux barbouillés de poussière une chambre tendue d'étoffe sombre, dont la couleur primitive devait avoir été grenat, mais qui, roussie par l'humidité et le temps, avait pris une teinte fauve, irrégulière et sans dénomination précise clans le vocabulaire des tons.

C'était là tout ce que je pus distinguer, mais j'étais en trop beau chemin pour m'arrêter. Je trempai mon mouchoir dans un petit fossé creusé par les pluies, et au fond duquel les ardeurs du soleil d'août avaient laissé un peu d'eau, et je frottai la vitre avec une certaine impatience. Je poussai un cri ; cette vitre, mal fixée, et dont le mastic, rendu insuffisant par le temps ne la maintenait plus dans ses rainures, avait cédé sous ma pression et venait de se briser en tombant à l'intérieur. Passer la main par l'ouverture du carreau, tourner l'espagnolette, qui céda plus-facilement que je ne l'espérais, ouvrir la fenêtre au large et sauter au dedans, ne fut pour moi que l'affaire d'un instant.

J'étais clans une chambre à coucher ; tout s'y trouvait dans un ordre parfait : aux murs, des armes et des tableaux ; sur le parquet, un tapis moelleux ; dans l'ensemble, une grande rigidité assombrissant un luxe du meilleur goût. Tels étaient les principaux détails que je remarquai d'abord. Évidemment cette chambre était celle d'un homme ; des livres garnissaient une étagère.

Une brise légère caressa mon visage.

C'était un courant d'air d'été frais et suave, un vrai baiser parfumé de l'aquilon. Cherchant d'où venait cette brise, je remarquai alors en face de moi et du lit une croisée restée close, dont un des carreaux était brisé en partie à la hauteur de l'espagnolette.

Le trou fait dans la vitre avait dû y être pratiqué au moyen d'un coup sec frappé à l'aide d'un corps dur, et ce coup ne pouvait avoir été donné que de l'extérieur, car des morceaux de verre jonchaient encore le tapis. A l'une des aspérités aiguës de la brisure irrégulière, pendait un petit morceau de peau que j'examinais avec attention, après l'en avoir détaché. Noircie par le temps, cette peau était un morceau de doigt d'un gant jadis blanc, sur lequel étaient brodé de petits signes cabalistiques noirs et rouges.

Ce doigt était mignon et n'avait pu appartenir qu'à une main de femme.

Décidément, tout était étrange dans cette demeure déserte.

En poursuivant mes recherches, j'aperçus un bougeoir sur la commode Boule. C'était en ce moment pour moi une véritable trouvaille.

Complètement déterminé à visiter le château du haut en bas, et ne désirant aucunement recommencer contre les autres persiennes la lutte que le lierre m'avait forcé à engager avec celle par laquelle j'avais pénétré, je tirai de ma poche le briquet qu'en ma qualité de fumeur je porte toujours sur moi, et à la cinquième allumette, je parvins enfin à faire briller la flamme au bout de la bougie dont l'humidité n'avait guère plus respecté la mèche que le reste.

J'éclairai alors le fond du lit, plongé dans l'ombre de l'alcôve, et je découvris un point de la tapisserie où la tenture avait été arrachée.

Ce point se trouvait entre les deux colonnes du lit, du côté, de la tête, à une légère hauteur de celle-ci.

J'approchai la lumière, et je demeurai stupéfait [en reconnaissant que la déchirure avait été faite par une balle venue de bas en haut, et qui, par conséquent, avait dû partir d'une arme tenue par une personne couchée.

Le plomb avait pénétré assez profondément dans la pierre ; mais en grattant avec mon couteau et en élargissant la cavité, je ne tardai pas à le mettre à découvert. La balle était oxydée, du sang caillé la maculait. Elle avait donc dû traverser un corps humain avant d'arriver là. Et vu la position du projectile par rapport au lit, la partie de ce corps ne pouvait en être que la tête.

En effet, étant parvenu à extraire cette balle de la muraille, j'y distinguai, incrustés dans les aspérités formées par son aplatissement, quelques cheveux noirs et courts ; puis, en promenant la lumière autour de l'endroit entamé, je remarquai de nombreuses taches, dont les rideaux étaient également couverts.

La réunion de tous ces sinistres détails ne laissa aucun doute dans mon esprit. Un homme évidemment s'était brûlé la cervelle sur ce lit. J'en avais assez vu en cet endroit. J'ouvris une porte qui, par un vestibule élégant, me fit pénétrer dans une salle spacieuse luxueusement meublée, et qui me parut être le salon du château.

Le meuble principal de cette pièce était un Érard à queue en palissandre sculpté. Je l'ouvris, mais pour rien au monde je n'eusse posé les mains sur son clavier. Ce piano n'avait rien d'étrange pourtant, mais il me semblait qu'au moindre toucher il rendrait une plainte douloureuse, cri lamentable d'un sinistre passé. Je respectai le silence qui l'entourait. Un casier rempli de partitions occupait la droite du piano. Des lettres d'or indiquaient le titre de chacune d'elles. Sur le verso des couvertures, trois lettres

formaient un chiffre élégant. C'étaient un C, un D et un A artistement entrelacés. Le C signifiait Clotilde, sans doute. Le casier contenait, les principaux chefs d'œuvre des maîtres : Gluck, Mozart, Meyerbeer, Rossini et Weber.

De grands vases de Chine surmontaient d'élégantes consoles en bois doré. Des rideaux de soie claire garnissaient les croisées. Des jardinières, dont les plantes étaient mortes ; remplissaient leurs embrasures.

Ce salon, ouvert à la lumière devait être d'une gaieté charmante.

Je regagnai le vestibule et m'engageai dans l'escalier.

Au second étage du château, où je montai d'abord, ma bougie me devint inutile. Cet étage était composé de chambres mansardées pour la plupart, et que des domestiques seuls avaient pu habiter. De là s'élançaient les tourelles. La première n'était qu'une espèce de petit grenier à fruits, sans meubles et sans ornement. La seconde, plus spacieuse, renfermait un petit appartement composé de deux pièces : une chambre à coucher fort petite, puis une sorte de cabinet de travail. Cette partie séparée du logis accusait dans les mœurs de son habitant un entier contraste avec celle des autres parties du château. Le lit était en fer, étroit et mince ; le mobilier, d'une simplicité mesquine. Tout un attirail de chasse occupait à la cheminée la place de la glace, et de nombreuses pipes pendues séparément ou rangées dans des râteliers accrochés au mur, révélaient les goûts virils et rustiques de celui qui avait logé là. Des gravures de chasse, depuis le lièvre timide jusqu'au redoutable tigre, des jungles, complétaient l'ensemble.

Je ne séjournai pas longtemps dans la tourelle. Là n'était point ce que je cherchais. Ce que je brûlais de découvrir était la chambre de la morte, le sanctuaire de Clotilde.

Je la trouvai au premier étage, cette chambre à coucher de la châtelaine. Une porte que je n'avais point remarquée en montant m'y conduisit.

Quelle différence entre elle et celle par laquelle j'avais pénétré d'abord ! Autant la première était grave et sombre, autant la seconde était, coquette et riante. Toute tendue de perse claire, d'un dessin charmant et avec lequel le meuble s'harmonisait jusque dans ses moindres détails, elle révélait la femme jeune, élégante et belle, comme la corolle d'une fleur révèle son parfum.

Des jardinières, des fauteuils, une chaise longue, puis près de celle-ci une tapisserie inachevée, des riens charmants partout, un goût exquis dans

toutes les choses »constituaient le côté riant de cette pièce fraîche et chaste comme une jeune épousée.

Le lit et son entourage en représentaient le côté dramatique.

Pas de trace de suicide en cet endroit pourtant, mais toutes celles de la mort ; un drap blanc recouvrait entièrement le lit. Le traversin, sans oreillers, en occupait la partie supérieure. Au pied, un cierge jaune avait jeté sa dernière flamme en s'éteignant dans l'orifice du grand chandelier de cuivre qui le contenait. Les meubles, relégués dans l'autre partie de la chambre, laissaient autour du lit un large espace libre. Je trouvai un marteau et des vis oubliés sur le tapis. Celles-ci étaient grosses et semblables à celles dont on se sert pour sceller les cercueils. — C'est ici qu'on a dû ensevelir Clotilde, me disais-je. — Et je me hâtai de quitter cette chambre, en proie à une émotion facile à comprendre.

J'arrivai bientôt dans un oratoire d'une sévérité sans affectation, mais pourtant complète. Un prie-Dieu de chêne sculpté en était le meuble principal. Près de lui, quelque chose de grisâtre, d'une forme bizarre, et que je ne pus d'abord définir, gisait à terre. Je me penchai vers cette nouvelle énigme. Chose étrange ! c'était le squelette d'un petit chien.

Avait-il été oublié là par ses maîtres, insoucieux du sort du pauvre animal ou trop bouleversés par les événements pour songer à lui ? Ce n'était pas improbable. Mais comment ce chien, dont la taille exiguë du squelette me démontrait qu'il n'avait dû lui manquer que des roulettes pour être le plus ravissant jouet possible, comment ce petit être, qu'on devait chérir pour sa gentillesse, était-il venu mourir dans cet oratoire, près du prie-Dieu de la châtelaine, et comme si son dernier soupir eût été la demande du pardon d'une faute à sa jeune maîtresse ?

Je me perdais dans ces suppositions aussi insolubles que toutes celles que j'avais faites jusque-là, lorsque mes yeux rencontrèrent un troisième objet plus digne d'attention encore que tout ce que j'avais trouvé déjà.

C'était un portrait d'homme placé au dessus du prie Dieu.

Le lieu sombre s'animait. Après les traces du drame, ses personnages apparaissaient.

L'homme dont cette toile reproduisait les traits était jeune et d'une beauté réelle ; néanmoins, son aspect avait quelque chose de saisissant qui impressionnait. Vêtu de noir, la main droite enfoncée dans la poitrine, il inclinait mélancoliquement les yeux vers un point invisible de l'horizon. Son bras gauche pendait le long du corps avec une aisance parfaite. Il avait

de l'élégance dans tout son être. La chevelure et la barbe, taillées avec soin, étaient noir d'ébène. Il avait le teint pâle, le nez droit et de grands yeux vifs, perçants, voilés par des cils d'une longueur extraordinaire, sous l'arc de ses épais sourcils. Quant aux lèvres, dont l'examen est si précieux dans l'analyse caractéristique des physionomies, elles disparaissaient presque entièrement sous les moustaches longues et soyeuses, d'une teinte un peu moins foncée que celle des cheveux. Le front était fier et élevé.

Malgré sa distinction et sa beauté, les passions devaient avoir été fort vives chez cet être froid et sévère, dont l'image dominait le prie-Dieu de toute sa taille.

Je voulus, mettre un nom à cette figure pâle et je me dis :

— C'est Sanchez.

Au coin du tableau, je crus distinguer un écusson ; mais, en cet endroit, l'humidité avait tellement rongé la couleur, qu'il me fut impossible d'en acquérir la conviction certaine.

Je restai longtemps dans l'oratoire, examinant tour à tour le portrait de l'homme et le squelette du chien.

J'acquis alors la conviction que le drame dont je découvrais à chaque pas quelque lugubre épave avait dû surprendre à l'improviste les habitants du château, et y pénétrer avec effraction comme un voleur de grand chemin ou un pauvre romancier alléché par un mystère : car, à côté de ses traces sinistres, une riante et douce quiétude était répandue dans les moindres objets. Puis, cette demeure, composée seulement de façon à loger deux personnes à l'aise, avait des allures de douce et amoureuse retraite qui formaient avec ses côtés sombres une anomalie, inexplicable.

C'était là une demeure d'amoureux, et non pas la maison maudite d'un suicidé et d'une morte.

Pendant ma visite, le temps avait passé vite ; il y avait plus de trois heures que j'étais entré dans le parc ; la nuit venait ; je m'en aperçus en voyant pâlir petit à petit les lames de la lumière découpées par l'ombre des persiennes sur les tentures. L'air tiède et impur des appartements pénétrait difficilement dans ma poitrine rebelle, et je commençais à ressentir des maux de tête assez violents.

Il était temps de partir.

Je me disposais à le faire, mais à regret. J'éprouvais un âpre plaisir à me trouver dans cette sanglante habitation où nul ne pouvait soupçonner ma présence.

J'étais là, me semblait-il, à mille lieues de la France et du monde, et je voulais feuilleter jusqu'à la dernière page du livre mystérieux dont je venais de dévorer l'émouvant premier chapitre, en dépit de l'inviolabilité du domicile.

Néanmoins, comprenant, je le répète, qu'il fallait me décider à quitter le château, je sortis de l'oratoire et je regagnai le jardin. Je refermai les croisées ainsi que les persiennes, et, traversant le parc, je me trouvai bientôt à la petite porte vermoulue, non cependant sans avoir été jeter un dernier regard sur la pierre tumulaire dont l'inscription était si éloquente par son laconisme même.

Je rajustai la serrure tant bien que mal, et enfin je m'éloignai.

Quelques instants après, je suivis d'un pas hâtif la ligne de Vauvray.

Un enfant jouait à la porte d'une petite ferme. C'était un petit garçon de dix à douze ans, à la mine rose, pleine et réjouie ; il avait l'air fort intelligent.

Fidèle à la promesse que je m'étais faite de questionner le premier être humain que je trouverais sur ma route à ma sortie du château, j'appelai l'enfant. Il leva sur moi ses yeux clairs et s'approcha.

— Que voulez-vous, monsieur ? me dit-il.

— Tu es de ce pays ?

— Oui. Je ne l'ai jamais quitté.

— Connais-tu tous les environs ?

— Je crois bien ; jusqu'à Amboise, j'irais pendant la nuit la plus noire dans les sentiers les moins fréquentés, sans me tromper.

— Alors tu pourras sans doute me répondre ?

— Questionnez et vous le verrez, monsieur.

— Quel est ce château ? fis-je en désignant la montagne du haut de laquelle l'endroit que je venais d'explorer semblait, superbe et fier, railler l'impression profonde qu'il m'avait causée.

A cette question, l'enfant pâlit.

— Ce château, répéta-t-il en montrant à son tour le faite de la colline escarpée.

— Oui, le sais-tu ?

— Certainement.

— Eh bien ! parle alors.

L'enfant se rapprocha de moi, et baissant la voix :

— C'est le *Château de la Rage* ! dit-il.

Ce nom me fit tressaillir, car jamais plus sinistre dénomination n'avait frappé mon oreille.

— Comment dis-tu cela ? fis-je à l'enfant, croyant avoir mal entendu.

— Le *Château de la Ragé* ! répéta-t-il.

J'avais bien compris.

— Et sais-tu pourquoi on le nomme ainsi ? repris-je après un court silence.

— Non.

— A qui appartient-il ?

— Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'il est fermé depuis longtemps et que personne n'oserait y mettre les pieds.

— On croit donc qu'il y a des revenants au château ?

— On ne le croit pas, on en est sûr.

— On les a vus alors ?

— Non pas, mais c'est tout comme, car à minuit on l'entend hurler dans la montagne..

— Le revenant ?

— Oui, le revenant, le chien enragé, le chien à Gomez !

— C'est ainsi qu'on appelle le fantôme ?

— Oui, monsieur.

J'en savais assez. Faisant la part de la tradition et de l'exagération que prend le récit, même des moindres événements, en passant de bouche en bouche, sans croire au fantôme, je rattachais les paroles de l'enfant à ce que je venais de voir, et je me promis de tout tenter pour découvrir l'histoire complète de la sinistre demeure.

Persuadé que, malgré toutes les questions possibles, je n'en apprendrais pas plus du petit villageois qu'il ne m'en avait dit, je lui glissai une pièce de monnaie dans la main, et je pressai le pas afin d'arriver chez mon hôte avant l'heure du souper, autant pour ne point le faire attendre que convaincu qu'il pourrait, sinon complètement satisfaire ma curiosité en éveil, du moins la calmer un peu par quelques renseignements.

II — LA CLEF, LA LETTRE ET LA MAIN

Mon ami Dupuys, chez qui j'habitais depuis huit jours, homme charmant s'il en fut, grand chasseur et parfait notaire, occupe, sur la route d'Amboise,

une maison riante, à laquelle est adossé un grand jardin, dont la pelouse servait de salle de jeux à MM. Auguste et Edouard Dupuys, ses fils, qui professaient à cette époque, pour la toupie et le jeu de barre, le plus fervent enthousiasme.

Trop peu de temps s'est écoulé depuis mon voyage en Touraine, pour que mes anciens petits camarades ne s'en souviennent pas comme moi.

Quand j'arrivai dans la salle basse qui sert à la fois de salle à manger et d'antichambre exclusivement réservée aux gros clients de mon ami le notaire, toute la famille était à table depuis longtemps ; aussi fus-je accueilli par un hurrah gros de reproches que m'adressèrent gaiement Dupuys et les siens.

— Toujours en retard, flâneur ! me dit-il.

— Excusez-nous, monsieur, fit sa femme avec un gracieux sourire ; mon mari n'a pas voulu me permettre de vous attendre plus d'un quart d'heure, et force m'a été de faire servir.

— Il a cent fois bien fait, et vous aussi, madame, répliquai-je. Je vais me placer là entre Edouard et son frère, et je vous promets de vous rattraper vite, car j'ai grand faim.

— Où es-tu donc allé ? reprit Dupuys.

— Ah ! c'est toute une histoire ; je vais te conter cela.

— Je te croyais perdu.

— Non, mais tu vois un intrépide explorateur. Ah ça ! vous avez donc un revenant dans le pays ?

— Un revenant ! est-ce que cela existe ? s'écria Dupuys en me faisant signe de ne pas insister devant ses enfants.

Comprenant aussitôt et approuvant son scrupule, je me tus, attendant la fin du repas, à laquelle la turbulence des petits garçons leur faisait préférer le jardin, où ils pouvaient se démenager à l'aise. La gaieté factice que j'avais affectée en entrant s'évanouit bientôt. Dupuys lui-même, sous l'impression de mes dernières paroles, paraissait légèrement préoccupé. Il renvoya Auguste et Edouard plus tôt que de coutume. Dès que nous fûmes seuls, lui, sa femme et moi :

— Pardon, me dit-il, si je t'ai empêché de continuer tout à l'heure ; mais j'ai pour principe qu'il ne faut pas propager l'erreur. Le fantastique, aussi outré et improbable qu'il soit, jette dans l'âme des enfants une sorte de pusillanimité indéracinable, dont même étant hommes ils ne peuvent

entièrement se défaire, et j'écarte avec soin, devant Auguste et Edouard, tout ce qui s'y rapporte. Maintenant tu peux parler, j'écoute.

Je serrai la main de Dupuys pour lui témoigner combien le petit discours qu'il venait de prononcer avait mon entier assentiment, et je répétai la phrase interrogative qui l'avait primitivement motivé :

— Ah ça ! vous avez donc un revenant dans le pays ?

— Je devine ce dont tu veux me parler. Tu es allé vers Vauvray ?

— En effet.

— Et on t'y aura entretenu du chien à Gomez ?

— Oui. Mais ce n'est pas cela seulement, j'ai vu le château.

— Ah ! ce n'est point difficile ; il est si haut perché que tout le monde peut le voir à la ronde.

— Je ne te parle pas de l'extérieur.

— Et de quoi donc, alors ?

— Mais... de l'intérieur, parbleu ! fis-je en ménageant l'effet que je m'attendais à produire. Il fut encore plus grand que je ne le présumais.

— De l'intérieur ! s'écria Dupuys. Tu as vu l'intérieur du *Château de la Rage* ?

— Comme je te vois.

— Et comment ?... pourquoi ?... ajouta-t-il tout bouleversé.

— Pourquoi ? Parce que, arrivé à la grille où mène l'avenue, le château m'a semblé très-curieux à visiter. Comment ? En pénétrant dans son parc par une petite porte perdue dans le fourré et dont personne ne doit soupçonner l'existence. Et maintenant que tu sais tout, fais-moi arrêter par la gendarmerie pour bris de clôture ou effraction.

— Tu as pénétré dans le parc ? fit Dupuys sans s'arrêter à ma boutade.

— Mieux encore, mon ami, dans le château même, je te le répète.

— Continue, continue.

— A quoi bon ? Ton émoi me dit suffisamment que tu en sais sur le *Château de la Rage* plus long que ma visite n'a pu m'en apprendre.

— N'importe. Dis-moi ce que tu as vu, tu comprendras plus tard.

— Volontiers.

Je fis alors le récit de mon excursion dans tous les détails. Dupuys coupait de temps en temps ma narration par ces mots :

— C'est cela... Oui, ce doit être ainsi.

L'incident du squelette sembla le frapper davantage que le reste. Je dus lui répéter par trois fois la description entière de l'oratoire.

— Oh ! c'est un drame horrible, fit-il, lorsque j'eus terminé.

— Tu le connais donc ?

— Complètement.

— Eh bien ! à ton tour, alors. Je t'ai décrit les lieux, raconte-moi les scènes qui s'y sont passées.

— Tu fais bien de ne m'adresser cette demande qu'aujourd'hui, car hier je n'aurais pu y acquiescer.

— Pour quelle cause ?

— Un serment me liait ; mais j'en suis dégagé ; tiens, lis.

Et il me tendit une lettre de faire part bordée de noir.

Je l'ouvris.

Voici ce qu'elle contenait :

« Vous êtes prié de vouloir bien assister au service et à l'enterrement de *dame Femanda-Isabella-Maria de Bargos, marquise d'Alviella*, décédée en sa soixante quatrième année, dans son hôtel, rue de l'Université, 50, lesquels auront lieu le mardi 28 août, à midi précis, à l'église Saint-Thomas d'Aquin. »

De la part de M^e Foucault, notaire et exécuteur testamentaire de la défunte.

« On se réunira à la maison mortuaire. »

— Voilà une singulière lettre de faire part, fis-je après avoir lu.

— N'est-ce pas ?

— Mais, ajoutai-je, qu'y a-t-il de commun entre l'annonce de cette mort et le *Château de la Rage* ?

— Il appartenait à la marquise d'Alviella.

— Mais elle ne se nommait point Clotilde, observai-je en désignant du doigt les, prénoms énumérés dans la lettre ?

— C'était sa bru qui portait ce nom.

— Et Sanchez ?

— Était le mari de Clotilde.

— Il était donc fils de la marquise.

— Précisément.

Sur ce mot, Dupuys se leva, ouvrit une armoire et revint bientôt déposer sur la table trois objets : une clef, une lettre, et quelque chose d'assez volumineux enveloppé dans un vieux journal vers lequel j'avançai la main.

— Tout à l'heure, fit mon hôte en m'arrêtant ; procédons par ordre. D'abord, regarde cette clef, c'est celle du château.

— Comment est-elle entre tes mains ?

— C'est moi qui ai vendu la propriété à madame d'Alviella, il y a treize ans ; mais avant, lis encore ceci.

Je pris ce qu'il me tendait. C'était la lettre qu'il venait de déposer sur la table quelques instants auparavant. Elle portait l'adresse de Dupuys et était signée par M^e Foucault, l'exécuteur testamentaire de la marquise, qui écrivait ce qui suit à son confrère :

« Mon cher Dupuys,

Il y aura bientôt dix ans que madame la marquise d'Alviella, ma cliente, vous a remis entre les mains la clef de la grille de la propriété que vous lui aviez vendue trois ans auparavant par mon entremise, en vous priant d'attendre ses ordres, pour faire murer ou démolir le château. Voici pourquoi la marquise, en quittant la Touraine, où l'avait appelée le lugubre événement que vous connaissez, était résolue à faire abattre et raser complètement le Vauvray, et à faire construire à sa place un simple mausolée qui, perdu dans les arbres de la colline, ferait oublier la scène et le drame, tout en consacrant la mémoire de ses victimes. Ce projet était tout à la fois celui d'une mère et d'une chrétienne. Madame d'Alviella comptait que le temps, palliant son désespoir ; lui donnerait la force de l'accomplir ; et vous eussiez alors été chargé par elle de faire faire ces travaux ; mais au lieu de s'amoinrir, les affreux souvenirs de la marquise devinrent de jour en jour plus poignants et plus cruels. Aujourd'hui, condamnée par les médecins, ma cliente, qui sent approcher le terme de sa vie et de ses douleurs, m'a révélé l'horrible histoire qui s'est déroulée en Touraine. Cette révélation, je n'ai pas besoin de vous le dire, m'a été faite par elle sous le sceau du plus grand secret. La marquise, par une crainte que vous apprécierez, et dans le but de ne point raviver des souvenirs qu'elle croit éteints dans le pays, a modifié ses premiers plans et m'a prié de vous écrire, afin de vous charger de faire exécuter les dispositions suivantes qu'elle a prises concernant le-Château de la Rage, mais seulement après son décès, car l'idée seule qu'on puisse s'occuper si peu que ce soit de l'habitation abandonnée, lui inflige des crises tellement douloureuses que rien ne peut vous en donner l'idée. Or donc, dès que madame d'Alviella sera morte et que la nouvelle de son décès vous sera connue, vous ferez murer toutes les issues du château, c'est-à-dire la grille et une petite porte située presque au bas de la côte, près la route de Vauvray. Ne doutant pas que vous consentiez à vous charger de ce soin, je vous envoie, au nom de la marquise, une

somme de dix mille francs, sur laquelle vous aurez à prélever le montant de ces constructions et celui de vos honoraires.

« Daignez agréer, mon cher confrère, etc. »

— Pourquoi n'as-tu pas fait encore exécuter les ordres de madame d'Alviella ? demandai-je à Dupuys, après avoir pris connaissance de cette lettre.

— Parce que, me répondit-il en la désignant, quoiqu'il y ait plus de six mois que ceci m'est parvenu, madame la marquise n'est morte qu'il y a trois jours.

— C'est juste, je ne songeais plus à la lettre de faire part.

— Dès demain, je donnerai les ordres nécessaires, reprit Dupuys, et tu pourras te vanter d'avoir été le seul qui aura visité le château depuis que la mère de Sanchez, après l'avoir fermé elle-même, est venue ici m'en apporter la clef avec Gomez.

— Ah ! oui, le propriétaire du petit chien.

— Non pas, Gomez n'aimait que les molosses.

— Ce chien dont j'ai vu le squelette au château n'est donc pas celui de la légende.

— Nullement.

— Je m'y perds. Mais comment, ayant cette clef en ta possession, n'as-tu jamais été tenté de pénétrer dans l'habitation ?

— La marquise, en me la remettant, m'avait fait jurer de ne point le faire. Et maintenant, tu peux ouvrir ce papier, ajouta Dupuys en me désignant le troisième objet qu'il avait déposé sur la table.

Je ne me fis point prier. Jugez de ma surprise ! Ce qu'enveloppait le vieux journal était une main de bois, une main gantée de blanc, une main de femme, car un bracelet d'or en ceignait le poignet, et son gant était soutaché des mêmes signes cabalistiques que j'avais remarqués sur le doigt déchiré trouvé par moi dans la chambre de Sanchez. Cette main devait avoir fait partie d'un appareil artistement fait et destiné à jouer la nature.

— Qu'est-ce ceci ? demandai-je à Dupuys.

— Un souvenir terrible !

— Encore.

— Ah ! mon ami, cette lamentable histoire est aussi bizarre qu'émouvante. Écoute-moi.

Et Dupuys me fit le récit suivant :

III — LES DEUX VOYAGEURS

Il y a dix ans, — huit jours avant la visite de madame d'Alviella, — par une froide nuit d'automne, une chaise de poste s'arrêta à la porte de cette maison. Réveillé par le tintement des grelots des chevaux, j'ouvris la fenêtre de ma chambre, et je vis descendre de voiture un homme qui, en m'apercevant, me cria :

— Qui que vous soyez, ouvrez, je vous en conjure !

— Qui êtes-vous ? lui demandai-je.

— Il n'importe ; nous payerons largement votre hospitalité, ouvrez ! il y va de la vie d'une femme ; au nom du ciel, ouvrez vite.

Ces dernier mots me décidèrent.

— J'y vais, répondis-je.

— Oh ! merci, fit-il. Hâtez-vous.

Ma chère femme s'était levée déjà, et s'habillait promptement, car elle ne sait pas résister au plaisir de rendre service, et quelques instants après, aidés par l'inconnu et le postillon, nous déposons sur un matelas, apporté à la hâte dans cette chambre même, une jeune femme blessée gravement, à en juger par l'abondance du sang qui s'écoulait d'une plaie qu'elle avait dans le côté.

Son costume était étrange ; il se composait d'une longue robe de velours noir, bordée de soie de diverses couleurs, et toute parsemée de signes cabalistiques brodés en or. Dès que la blessée fut installée, je pus examiner les gens que je venais de recueillir. La jeune femme était d'une merveilleuse beauté. Elle n'était pas évanouie et semblait supporter avec courage la souffrance, car un étrange sourire errait sur ses lèvres. L'homme, qui paraissait avoir de trente à trente-cinq ans, avait les traits réguliers, la voix douce, et toute sa personne était empreinte d'une distinction incontestable.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il à sa compagne.

— Je voudrais boire un peu, j'étouffe.

Je jetai à tout hasard dans un verre d'eau quelques gouttes d'un flacon de fleurs d'oranger, que ma femme avait descendu, et je le tendis à l'homme. Pendant ce temps, ma chère Louise dégrafait le corsage de la blessée.

L'inconnue but avidement.

— Êtes-vous mieux ? fit son compagnon.

— Je suis bien, tout à fait bien maintenant.

— Vous parlez pourtant avec peine. Soulevez votre tête, je vais l'appuyer sur ce coussin. Le sang pourrait vous étouffer.

— Non, pas le sang, mais la joie !

Cette étrange réponse jeta la perturbation dans toutes mes conjectures. Depuis quelques instants, je réfléchissais à la conduite que j'avais à tenir. Évidemment un crime avait été commis. Les soins, empressés que le compagnon de la blessée lui prodiguait écartait de lui tout soupçon dans mon esprit. J'abordai nettement la question.

— Qui vous a fait cette affreuse blessure, madame ? Elle me regarda quelques secondes sans répondre, puis d'un accent sonore et résolu :

— Moi-même, fit-elle.

Et comme pour démentir en même temps cette affirmation, elle ajouta :

— Qu'on aille chercher un médecin... je ne veux pas mourir encore.

Je donnai au postillon l'adresse du docteur Caron, et il partit sans tarder à franc étrier.

— Celui que vous venez d'envoyer prendre est-il habile ? me demanda la blessée.

— Très-habile, madame.

— Qu'il me fasse vivre trois mois, et je lui en payerai chaque minute ce qu'il peut gagner en une année.

Cette phrase m'apprit que cette femme devait posséder une fortune colossale. Une autre chose encore me surprit étrangement. Je ne pouvais définir les liens qui semblaient unir les deux voyageurs, L'homme ne traitait la blessée ni en sœur, ni en amante, ni même en amie. Son grand air me disait assez pourtant qu'il était au moins son égal. Il prenait une part très-vive à ce qui se passait autour de lui ; je remarquai même, sur son visage, les traces d'une émotion mal dissimulée, mais cette émotion ne me parut nullement provenir d'un sentiment affectueux quelconque. Pendant que ma femme faisait boire l'étrangère une seconde fois, il me prit à part.

— Un mot, je vous prie. — Parlez, monsieur.

— Y a-t-il un notaire dans le pays ?

— Vous êtes chez lui.

— Quoi ! vous seriez ?...

— Notaire, oui, monsieur.

— J'aurai besoin de vos services cette nuit.

— A vos ordres.

— Nous causerons plus tard de cela. Permettez-moi, en attendant, de vous adresser une question, et promettez-moi aussi d'y répondre franchement.

— Je m'y engage, parlez.

— Ne songez-vous pas à informer les autorités de ce qui se passe en ce moment ici ?

— J'y songe, je vous l'avoue, car je ne crois pas à la prétendue tentative de suicide de cette jeune dame.

— Eh bien, je vous supplie, au nom de ma compagne, de n'en rien faire. Je serai franc avec vous. Non, ce n'est pas elle qui s'est frappée, mais son meurtrier s'est déjà fait justice, je vous en donne ma parole d'honneur. Une enquête n'aboutirait à rien et ne servirait qu'à nous retenir en ces lieux, Telle est l'exacte vérité, je vous le jure, et, foi d'honnête homme, vous pouvez garder le silence sans vous compromettre en rien.

Je réfléchis pendant quelques instants ; l'air de sincérité de l'inconnu m'avait vaincu.

— Eh bien ? fit-il.

— Eh bien ! je me tairai si le docteur y consent comme moi.

— Nous saurons largement payer votre silence, non qu'il soit d'une grande importance pour nous, mais parce que l'opposé, je vous le répète, nous retarderait, et que ma compagne veut s'embarquer dans huit jours à Marseille.

— Dans l'état où elle est ?

— Elle le veut et elle a l'habitude d'accomplir toutes ses volontés.

— Je vous promets de nouveau de me taire-si M. Caron s'y engage comme moi, mais je n'accepterai rien.

— Pour vous, soit ; mais refuserez-vous pour les pauvres ?

— Oui, car si je faisais le contraire, il me faudrait tout raconter, et je viens, de m'engager à garder le silence.

— Monsieur le notaire, vous êtes un brave homme, et je me charge de trouver un moyen d'éluder vos scrupules.

La blessée l'appela en ce moment.

— Monsieur Georges, fit-elle, aidez, je vous prie, madame à me tourner un peu, cette position me fatigue.

J'allais me joindre à l'inconnu pour accomplir cette demande, lorsque je poussai un cri d'effroi.

— Ah ! mon Dieu ! cette pauvre dame a le bras cassé !

En effet, le bras droit de la blessée était complètement replié sur lui-même, en sens inverse de l'inclinaison du coude, ce qui ne pouvait être que le résultat d'une fracture grave. Mon exclamation n'émut aucunement les étrangers.

— Ce n'est rien, fit Georges.

— Prenez un couteau, dit tranquillement la jeune femme, et débarrassez-moi de mon appareil.

Georges obéit, et après avoir fendu la manche de velours, coupant les ligatures qui le fixaient à l'omoplate, il finit par en dégager entièrement un avant-bras postiche, qu'il posa sur la table en disant :

— Il est brisé.

— Ce sera dans ma chute, répondit simplement la blessée.

Je regardai cette merveille de l'art du chirurgien bandagiste, si habilement faite que ni ma femme et moi n'avions remarqué que la blessée était manchote, et l'étonnement succéda à l'admiration en voyant que la fausse main, partie principale de l'appareil, portait un gant blanc bordé de petits signes cabalistiques. Un des doigts du gant était déchiré et laissait le bois à découvert. Cette main, mon ami, vous l'avez entre les vôtres.

— Voici le doigt en question, fis-je en interrompant Dupuys et en lui tendant le, morceau de peau trouvé par moi dans la chambre de Sanchez et dont j'avais oublié de lui parler dans le récit de mon excursion.

— Où as-tu découvert cela ? me dit-il.

— Au château.

— Oui, voilà bien les mêmes signes.

— L'inconnue était donc sorcière ? fis-je à Dupuys, ou du moins elle avait quelque intérêt à le faire croire ?

— Nullement. Laisse-moi poursuivre.

— Je t'en prie même.

— J'examinais, reprit le notaire, ce gant singulier avec autant d'attention, que tu le fais toi-même en ce moment, lorsque le docteur Caron arriva, amené par la chaise de poste de mes hôtes.

Son entrée dans cette salle suivit de près l'arrêt des chevaux devant la maison. En homme averti, et qui connaît la valeur du temps, il se dirigea droit vers la jeune femme, et sonda sa blessure après l'avoir mise à nu. Notre complet Silence le questionnait.

— C'est gravé, murmura-t-il au bout de quelques instants.

— Dites-moi votre entière pensée, docteur, fit la blessée ; je suis moralement forte, et je vous jure que je puis tout entendre.

La simplicité de Caron égale son mérite. Au lieu d'entourer sa réponse de toutes les obscures paraphrases techniques qui n'eussent rien appris à la malade ;

— Je ne puis, dit-il, prendre l'engagement formel de vous guérir, madame, et même je regarderai la chose, si elle arrive, comme un véritable miracle.

— Je vous comprends, docteur, ma blessure est mortelle, fit avec calme l'étrangère.

— Madame... fit Caron, hésitant, malgré ce stoïcisme étrange.

— Répondez.

— Eh bien, oui !

— Tant mieux, je veux mourir. Je n'ai plus rien à faire ici-bas.

Son compagnon sembla la comprendre. Ma femme, Caron et moi, nous nous jetâmes des regards étonnés.

— Ce que je désire savoir, docteur, reprit la blessée, c'est combien de temps au juste je puis vivre encore. Pouvez-vous me le dire ?

— Je puis au moins consulter les probabilités.

— Et quel terme assignent-elles à ma mort ?

— Trois mois.

La figure de la blessée s'illumina, un sourire desserra ses lèvres pâles, ses yeux s'animèrent.

— Je pourrai donc mourir là-bas, fit-elle. Merci, merci, docteur.

Tout en répondant aux questions de la malade, Caron pensait la blessure.

— Pourrons-nous partir dans une heure, docteur ?

— Y songez-vous ? C'est impossible, madame.

— Il le faut, cependant.

— Oui, il le faut, répéta Georges.

— Mais un long repos pourrait peut-être vous sauver.

— Je veux partir.

— Ne pourriez-vous pas, docteur, appliquer à madame un appareil qui lui permît de reprendre notre route.

— Je le puis.

— Eh bien ! faites alors.

— Oui, faites, répéta la blessée.

Caron commença l'opération. Lorsque les bandages furent fixés, il les enduisit d'un peu d'amidon et se leva en disant :

— Dans deux heures, vous pourrez partir, madame. Georges le prit à part.

— C'est convenu, monsieur, puisque M. le notaire n'y voit aucun inconvénient, fit Caron, après quelques instants d'entretien.

— Aucun, répétai-je en m'approchant, comprenant qu'il s'agissait du secret à garder sur l'événement.

Alors l'étranger tira d'un portefeuille cinq billets de mille francs et les glissa dans la main du docteur.

— Cinq cents francs, fit ce dernier ; oh ! c'est trop.

— Non pas cinq cents, mais cinq mille, et c'est peu.

— Cinq mille francs ! s'écria Caron en déployant les billets.

— Il est juste que les riches rétribuent vos soins d'une façon exceptionnelle, docteur, lui dit Georges, puisque vous les donnez aux pauvres gratuitement, et madame a vingt millions de fortune.

— Prenez, prenez, docteur, fit alors la blessée, et excusez-moi de vous donner si peu.

Caron était vaincu. Il mit les billets clans sa poche, salua mes hôtes et sortit après m'avoir serré la main. Georges l'accompagna.

— Prenez notre voiture pour vous en aller, docteur.

— J'y consens, car vous ne pouvez vous en servir que dans une heure et demie au moins.

— Un dernier mot, docteur.

— Parlez, monsieur.

— La blessure est mortelle ?

— Je l'affirme.

— Mais les trois mois dont vous avez parlé ne pourraient-ils être considérablement réduits par une complication imprévue ?

— Évidemment, surtout partant tout de suite, comme vous voulez le faire ; je n'ai point insisté pour vous retenir, parce qu'à mon avis la prolongation de votre séjour ici n'aurait pu amener, dans l'état de la malade, qu'un mieux passager. J'ai dit trois mois, mais dans trois heures votre compagne peut être morte.

— Merci, et adieu.

Ils se quittèrent. Caron monta dans la chaise de poste, qui s'élança vigoureusement entraînée vers Amboise.

— Monsieur le notaire, me dit alors Georges en m'appelant au dehors.

Je quittai la chambre, laissant seules la blessée et ma femme.

— Veuillez, je vous prie, me dit-il, préparer à l'instant un acte de donation entre-vifs de la somme de trois millions.

Ce chiffre énorme ne me fit point broncher ; ces allures étranges de mes hôtes m'avaient cuirassé contre toute surprise.

— A quels noms ? demandai-je à Georges.

— Je vais vous les donner. Passons dans votre cabinet.

Lorsque nous y fûmes installés :

— Le nom de la donatrice d'abord ? lui demandai-je.

— Madame Baxio.

— Est-elle en puissance de mari ?

— Non, elle est veuve.

— Et les noms du donataire ?

— Armand-Paul-Georges de Maurange.

— Profession ?

— Rentier.

— Dans une heure, l'acte sera prêt. Mais donnez-moi aussi les prénoms de la donatrice ?

— Inutile.

— Pardonnez-moi, les héritiers de cette dame pourraient...

— Elle n'en a pas. Ne perdez pas une minute, je vous prie.

Et mon client improvisé sortit. Lorsque, après avoir rédigé la donation, je rentrai dans cette chambre, Georges de Maurange et madame Baxio s'y trouvaient seuls. Après m'avoir quitté, il avait exprimé à ma femme le désir d'avoir un entretien particulier avec la blessée. En entrant, j'entendis madame Baxio dire à Georges :

— Si je puis gagner Marseille, Schiba me fera vivre...

Elle s'interrompit en me voyant, et désignant la donation que je venais de terminer :

— Donnez, monsieur le notaire, me dit-elle. Georges lui présenta la plume. Elle signa de la main gauche, sans daigner écouter la lecture que je voulais lui faire de cet acte important.

M. de Maurange mit la donation dans le portefeuille dont il avait tiré les cinq billets de mille francs qu'il avait donnés au docteur, et y prenant une liasse plus volumineuse que la première, il me la tendit en me disant :

— Voici pour vos honoraires, monsieur.

J'avais engagé Caron à accepter, je l'imitai. Lorsque, après le départ de mes hôtes, je cherchai la liasse et la comptai, je me trouvai plus riche de vingt-cinq mille francs.

— Bonne nuit pour toi, mon cher Dupuys, fis-je alors en interrompant une seconde fois le récit de mon ami.

— Oui, mais ce n'est pas tout.

— Ah !

— Lorsque la chaise de poste revint, nous eûmes quelque peine à y réinstaller la blessée. Quand elle y eut repris sa place, Georges se mit à ses côtés, et la voiture partit au triple galop. Il était alors trois heures du matin. Tout cela s'était passé si promptement que, malgré le bruit de la voiture que j'entendais encore dans le lointain, j'aurais commencé à douter de la réalité des événements qui venaient de se passer chez moi, si plusieurs preuves matérielles ne m'eussent forcé d'en reconnaître l'existence.

— Les vingt-cinq mille francs d'abord.

— Et la main de bois gantée.

— Depuis lors, tu n'as jamais entendu parler des voyageurs ?

— Jamais, si ce n'est il y a six mois.

— Ton récit m'a beaucoup intéressé, mais quel lien rattachait Georges de Maurange et madame Baxio au *Château de la Rage*, ou plutôt à Clotilde et à Sanchez ?

— Impatient ! laisse-moi donc achever. Depuis la réception de la lettre de M^e Foucault, que tu as lue tout à l'heure, j'ai vu mon confrère et j'ai appris par lui, dans ses moindres détails, tout l'horrible drame qui s'est dénoué dans la propriété de la marquise. En me le racontant, il m'avait fait jurer de ne le confier à personne au monde tant que vivrait madame d'Alviella. Hier encore, ignorant son décès, je n'aurais donc rien pu te dire, je te le répète, mais aujourd'hui je puis tout te révéler. Écoute attentivement cette histoire, je n'en connais pas de plus émouvante, car elle eut pour principales causes les deux passions les plus effroyables du cœur humain : la haine et la jalousie ; écoute, seulement n'écris jamais ce que tu vas entendre.

— Alors, tais-toi, répliquai-je, moitié riant. Ta conclusion est illogique. Dire à un romancier de ne point écrire, surtout un drame intéressant, c'est lui demander l'impossible.

— Je me tais alors, à moins que tu ne me promettes, si un jour tu prends la plume pour entreprendre ce récit à ton tour, de changer les noms des personnages et des lieux.

— Oh ! pour cela, je m'y engage !

— Eh bien ! prête-moi toute ton attention, et si les lecteurs trouvent cette histoire dépourvue d'intérêt, c'est que tu manqueras d'habileté en la racontant, car elle est pleine d'événements terribles et de scènes dramatiques.

Dupuys commença.

L'histoire du *Château de la Rage* dura trois soirées. J'ai mis trois mois à l'écrire. Puisse-t-elle vous intéresser trois heures !

PREMIÈRE PARTIE — LA CHASSE AUX JAGUARS

I — LA FAMILLE D'ALVIELLA

Quelques années après l'avènement de don Pedro au trône du Brésil devenu un empire, le marquis Alphonse d'Alviella quitta Lisbonne avec sa femme Maria et son fils Sanchez, encore enfant, pour aller surveiller par lui-même les vastes propriétés qu'il possédait près de Fernambouc, la ville aux trois parties : le Récif, l'île de Santo Antonio et Boa Vista.

Quoique la gestion des domaines du marquis fût confiée à un intendant probe, sur lequel il pouvait entièrement se reposer, la constitution du nouvel État, ayant entraîné la promulgation de quelques lois importantes pour les propriétaires, lui avait fait considérer sa présence comme indispensable, et il reprit, autant par utilité que par goût, le long chemin du pays où s'était écoulée sa jeunesse. Rien de particulier ne signala son sur tous, tant dans les plantations qu'à l'habitation même, où ses moindres désirs étaient considérés comme des ordres, suffisaient amplement à son cœur, resté muet et chaste jusque-là, et qui pourtant n'attendait qu'un regard pour se changer en volcan. Il y a des âmes dont le calme apparent n'est qu'un feu sous la cendre. Celle de Sanchez était de ce nombre. M. d'Alviella, le père, n'intervenait que dans les cas graves, laissant son fils et son intendant diriger tout à leur gré dans les plantations.

L'intendant se nommait Gomez. Il était Brésilien comme son maître et n'avait jamais quitté le pays. Homme probe et d'une activité rare, il avait succédé à son père, qui remplissait les mêmes fonctions que lui près de l'aïeul paternel de Sanchez Gomez n'avait qu'une passion. Cette passion était celle de la chasse. Et la plupart d'entre vous qui frémissez d'aise pour le moindre lièvre, vous devez facilement comprendre l'attrait que l'intendant puisait dans ses émotions de Nemrod, car il avait affaire à un gibier terrible. Gomez chassait le jaguar. La nuit, à l'affût, caché par les vastes feuilles d'un palmier, ou couché sur le versant de quelque ravin creusé par les pluies torrentielles de l'hiver, il attendait patiemment que

l'animal féroce s'élançât sur l'appât solidement attaché à un arbre. Alors, visant juste, même dans les ténèbres, il tuait la bête avec une prodigieuse adresse et rapportait triomphalement au logis sa sanglante dépouille. La saison des pluies était la plus favorable à ses exploits. Chassées alors des montagnes qui séparent la province de Fernambouc de celle de Peauhy, près desquelles est située Barboza, toutes les bêtes fauves quittaient leurs tanières inondées descendant vers l'Océan équinoxial pour venir errer autour des villes de la côte. A cette époque de l'année, soit aux environs du Récif, soit dans l'île même de Santo Antonio, Gomez passait toutes ses nuits à l'affût, ne revenant jamais à l'aube sans butin... arrivée au Brésil. Les premières années de son retour se passèrent sans incidents dignes d'être racontés. Sanchez atteignit sa quinzième année. L'enfant s'était promptement fait au climat de ce chaud pays, où l'hiver est inconnu et qui semble brûlé par deux soleils à la fois. L'un visible, sous lequel croît une végétation formidable, où naissent, le jaguar, les serpents et les crocodiles ; l'autre intérieur, vrai volcan sans cratère, d'où jaillissent pourtant à la surface l'or, le diamant et les améthystes. Dès qu'il toucha ce sol de feu, le sang brésilien qui coulait dans les veines de Sanchez circula plus librement et comme s'il reconnaissait sa patrie. Il respira à l'aise dans cette zone torride, se figurant qu'il y avait toujours vécu.

Gâté par ses parents qui l'adoraient, à peine adolescent, il fut bientôt plus maître que son père du petit empire formé par les cinq habitations de la famille d'Alviella et des champs de sucre, de coton et de tabac qui en étaient les vastes dépendances. La vie de Sanchez devint très-active. Dès que la température le permettait, il enfourchait une jeune jument nommée Gazella, nerveuse et agile comme son maître, et partait, le cigare aux lèvres, surveiller en amateur les travaux des esclaves.

Le jeune homme se livrait à ces courses, que le marquis approuvait fort, cédant plutôt au besoin de dominer tout ce qui l'entourait, qu'au désir de se rendre utile ; néanmoins, le fond de son caractère n'était point mauvais, et les noirs, sans ressentir pour lui une affection vive, l'entouraient d'un sympathique respect. L'air du jeune marquis y était pour beaucoup. La beauté a toujours son éloquence, et Sanchez était vraiment beau à voir, lorsque le fusil en bandoulière, le visage abrité par un de ces larges chapeaux de paille comme les nègres seuls savent en tresser, il se livrait à ses courses quotidiennes, excitant Gazella de la voix et du geste. Cette activité sans trêve, la suprématie qu'il exerçait sur tous, tant dans les

plantations qu'à l'habitation même, où ses moindres désirs étaient considérés comme des ordres, suffisaient amplement à son cœur, resté muet et chaste jusque-là, et qui pourtant n'attendait qu'un regard pour se changer en volcan. Il y a des âmes dont le calme apparent n'est qu'un feu sous la cendre. Celle de Sanchez était de ce nombre. M. d'Alviella, le père, n'intervenait que dans les cas graves, laissant son fils et son intendant diriger tout à leur gré dans les plantations.

L'intendant se nommait Gomez. Il était Brésilien comme son maître et n'avait jamais quitté le pays. Homme probe et d'une activité rare, il avait succédé à son père, qui remplissait les mêmes fonctions que lui près de l'aïeul paternel de Sanchez. Gomez n'avait qu'une passion. Cette passion était celle de la chasse. Et la plupart d'entre vous qui frémissiez d'aise pour le moindre lièvre, vous devez facilement comprendre l'attrait que l'intendant puisait dans ses émotions de Nemrod, car il avait affaire à un gibier terrible. Gomez chassait le jaguar. La nuit, à l'affût, caché par les vastes feuilles d'un palmier, ou couché sur le versant de quelque ravin creusé par les pluies torrentielles de l'hiver, il attendait patiemment que l'animal féroce s'élançât sur l'appât solidement attaché à un arbre. Alors, visant juste, même dans les ténèbres, il tuait la bête avec une prodigieuse adresse et rapportait triomphalement au logis sa sanglante dépouille. La saison des pluies était la plus favorable à ses exploits. Chassées alors des montagnes qui séparent la province de Fernambouc de celle de Peauhy, près desquelles est située Barboza, toutes les bêtes fauves quittaient leurs tanières inondées descendant vers l'Océan équinoxial pour venir errer autour des villes de la côte. A cette époque de l'année, soit aux environs du Récif, soit dans l'île même de Santo Antonio, Gomez passait toutes ses nuits à l'affût, ne revenant jamais à l'aube sans butin.

Quelque fois même ^celui-ci était double. Dans ce cas, Gomez était d'une humeur charmante, et tout le monde s'apercevait, à l'habitation, que la chasse avait été bonne.

Comme tous les disciples de saint Hubert, l'intendant du marquis ne résistait pas au désir de raconter ses sanguinaires excursions dans leurs moindres détails, et Sanchez, naturellement, devint le confident favori de ses exploits. Vous devinez ce qui arriva. Charmé par les récits de Gomez, le jeune marquis voulut chasser le jaguar avec lui. Un matin que l'intendant venait de raconter à Sanchez les derniers moments d'un jaguar énorme, en

les enjolivant des exagérations auxquelles tout chasseur, si modeste qu'il soit, ne peut entièrement renoncer :

— Mon bon Gomez, il me vient une idée, dit le jeune homme.

— Laquelle, monsieur le marquis ?

— Aller seul ainsi la nuit, sans témoin du courage ni de l'adresse dont on fait preuve, ne trouves-tu pas que ce soit bien triste" ?

— C'est vrai, cela n'est pas très-gai, répondit l'intendant, sans se douter du piège.

— Eh bien ! console-toi. Désormais tu ne seras plus seul.

— Comment cela, monsieur le marquis ?

— Je t'accompagnerai.

— Vous, monsieur le marquis ?

— Moi-même.

— Y pensez-vous ?

— Depuis huit jours, je ne fais que cela. Je veux chasser aussi le jaguar.

Gomez hésita pendant quelques secondes.

— Non, non, fit-il après, c'est impossible.

— Et pourquoi ? N'ai-je pas un excellent fusil ? et, d'ailleurs, si tu le trouvais insuffisant, ne pourrais-tu m'en prêter un des tiens ? Quelquefois même celui-ci était double. Dans ce cas, Gomez était d'une humeur charmante, et tout le monde s'apercevait, à l'habitation, que la chasse avait été bonne.

Comme tous les disciples de saint Hubert, l'intendant du marquis ne résistait pas au désir de raconter ses sanguinaires excursions dans leurs moindres détails, et Sanchez, naturellement, devint le confident favori de ses exploits. Vous devinez ce qui arriva. Charmé par les récits de Gomez, le jeune marquis voulut chasser le jaguar avec lui. Un matin que l'intendant venait de raconter à Sanchez les derniers moments d'un jaguar énorme, en les enjolivant des exagérations auxquelles tout chasseur, si modeste qu'il soit, ne peut entièrement renoncer :

— Mon bon Gomez, il me vient une idée, dit le jeune homme.

— Laquelle, monsieur le marquis ?

— Aller seul ainsi la nuit, sans témoin du courage ni de l'adresse dont on fait preuve, ne trouves-tu pas que ce soit bien triste ?

— C'est vrai, cela n'est pas très-gai, répondit l'intendant, sans se douter du piège.

— Eh bien ! console-toi. Désormais tu ne seras plus seul.

— Comment cela, monsieur le marquis ?

— Je t'accompagnerai.

— Vous, monsieur le marquis ?

— Moi-même.

— Y pensez-vous ?

— Depuis huit jours, je ne fais que cela. Je veux chasser aussi le jaguar.

Gomez hésita pendant quelques secondes.

— Non, non, fit-il après, c'est impossible.

— Et pourquoi ? N'ai-je pas un excellent fusil ? et, d'ailleurs, si tu le trouvais insuffisant, ne pourrais-tu m'en prêter un des tiens ?

— Il s'agit bien de fusil. Je ne veux ni ne puis vous exposer à un danger.

— Bah ! T'est-il jamais arrivé malheur ?

— C'est vrai ; s'il m'en arrivait, M. le marquis, votre père, en serait quitte pour prendre un autre intendant, et tout serait dit... tandis que vous... vous, monsieur Sanchez... je frémis rien que d'y songer.

Le jeune homme prévoyait cette résistance, aussi reprit-il sans se décourager :

— Eh bien, moi ?... ne suis-je pas un homme ? J'ai dix-huit ans, et, d'ailleurs, il ne m'arrivera rien.

— Oh ! jamais je n'y consentirai sans prévenir votre père.

— Tu ferais là de la belle besogne ! tu lui causerais un inutile chagrin, qui ne m'empêcherait pas d'accompli mon projet.

— Comment ?

— Si tu ne veux pas me laisser t'accompagner, j'irai seul.

— Vous iriez seul ?

— Si tu me refuses, je te le jure. Mais songe donc, mon bon Gomez, poursuivit le jeune homme d'un ton insinuant... songe donc au plaisir qui nous attend. Puis, pour être franc, je crois bien à tout ce que tu me racontes, mais saint Thomas voulut toucher, les plaies du Christ, et je ne serais pas fâché de voir par mes propres yeux comment tu t'en tires. Gomez se redressa.

— J'espère, fit-il avec dignité, que monsieur le marquis ne me fait pas l'injure de croire que j'oserais exagérer en rien le récit des chasses que j'ai l'honneur de lui raconter.

Voyant qu'il avait trouvé la corde sensible, et que Gomez était profondément piqué par l'adroite insinuation qu'il lui avait perfidement lancée, Sanchez redoubla de zèle.

— Je crois, Gomez, fit-il, que malgré toi, sans t'en douter presque, et tout en professant un grand respect pour la vérité, tu l'altères de temps en temps quelque-peu... oh ! bien peu !... mais un peu, pourtant, dans le feu du récit. C'en était assez.

— Monsieur le marquis, fit l'intendant d'une voix altérée, je chasserai cette nuit. Voulez-vous me faire l'honneur de m'accompagner ?

— Ah ! mon bon Gomez ! s'écria Sanchez en lui sautant au cou. Dieu ! le vilain ! et qu'il est difficile de lui faire faire ce que l'on veut.

— C'était donc une ruse pour me forcer à consentir ?

— Si tu reprends ta parole, prends garde, je n'en conviendrai pas.

— Allons, c'est dit, puisqu'il le faut.

— Et tu n'en parleras pas à mon père ?

— C'est bien difficile, cela.

— Écoute. Promets-moi seulement de ne rien dire pour aujourd'hui, et si, cette nuit, tu n'es pas content de ton élève... eh bien ! tu pourras tout apprendre au marquis demain ; mais je suis certain d'avance de ton, silence, car je te promets de bravement me conduire.

— C'est convenu. A ce soir.

— A ce soir.

Sanchez sortit radieux. Quant à Gomez, resté seul, il maudit son amour-propre de chasseur, qui venait de l'entraîner plus loin qu'il n'aurait voulu. Néanmoins, respectant la parole donnée, il passa tout le jour à mettre en état l'arme qui devait servir à son jeune compagnon. L'heure arrivée, Gomez était plus calme, et l'expédition ne le préoccupait que médiocrement. Nous saurons bientôt pourquoi.

Sanchez ne se fit point attendre.

— Eh bien ! Gomez, partons-nous ? fit-il en entrant.

— Dans un instant, monsieur le marquis.

— C'est le fusil que tu me destines, que je vois là près du tien ?

— Oui, monsieur le marquis.

— Il a l'air excellent.

Et, saisissant l'arme, le jeune homme l'épaula à plusieurs reprises.

— Je tuerais une mouche à cent pas avec cette arme, ajouta-t-il.

— Je vous crois ; mais un mot d'abord, fit Gomez en reprenant le fusil des mains de son maître, et en le remplaçant à l'endroit où celui-ci l'avait pris.

— Parle.

— Je vous ai promis de vous emmener chasser le jaguar avec moi, monsieur le marquis, et je tiendrai ma promesse, mais à une condition.

— Laquelle ?

— Mon Dieu, monsieur le marquis, si j'ai hésité à consentir à votre demande ce matin, c'est que le danger que vous allez courir m'effrayait d'avance, mais j'ai trouvé un-moyen terme qui concilie tout, je crois.

— Et quel est ce plan merveilleux ?

— Il est bien simple.

— En ce cas, il est bon.

— Je le crois.

— Explique-toi.

— Lorsque le jaguar paraîtra et se jettera sur l'appât ; vous tirerez le premier ; moi je ne viendrai à votre aide que si la chose est nécessaire. Si vous manquez l'animal, moi je ne le manquerai pas, je vous en réponds, et ainsi vous n'aurez rien à craindre, car je saurai toujours l'arrêter avant qu'il se précipite sur nous.

— C'est d'une simplicité grande, en effet, reprit le jeune marquis avec un accent légèrement railleur, et je te promets de faire tout ce que tu voudras.

— Et de ne tirer que lorsque je vous le dirai ?

— A ton commandement, c'est convenu.

— En route, alors.

— En route ! Ah ! mon pauvre Gomez, tu ne brûleras pas une amorce cette nuit !

Cette prédiction se réalisa. Le premier coup de feu du jeune chasseur fut un coup de maître. La lune éclairait les jungles humides. L'appât fut posé, et un hurlement sourd, que répétèrent les échos de la montagne, annonça l'approche du jaguar.

— Le voilà, le voilà, Gomez !

— Silence, monsieur le marquis, et ne faites pas un mouvement.

L'affût derrière lequel ils s'étaient placés à quelque distance de la chèvre posée là pour attirer le terrible gibier, était un fragment de roche assez élevé, que les pluies avaient détaché. L'ombre noire et souple du jaguar se dessina sur le ciel argenté.

— Êtes-vous prêt, monsieur le marquis ? fit Gomez d'une voix si basse qu'elle n'arriva que comme un souffle à l'oreille de Sanchez.

Oui, fit celui-ci de même.

La chèvre poussa un cri de terreur. D'un bond formidable, l'ombre noire traversa l'espace qui l'en séparait et bientôt accroupie sur la chèvre, se détacha de la teinte relativement blanche de celle-ci, sur le fond lumineux du ciel.

— Tirez ! fit Gomez.

Sanchez obéit. L'intendant s'apprêtait à lâcher également la détente de son arme, lorsque les deux ombres se séparèrent ; la blanche, celle de la chèvre, s'affaissa sur elle-même, et la noire, celle du jaguar, s'étendit sur le sol comme si elle eût été foudroyée.

— Bravo ! monsieur le marquis ! s'écria Gomez.

— Eh bien ! tu ne tires pas ?

— Inutile, le jaguar est mort.

— J'ai visé à la tête.

— Vous avez dû lui fracasser le crâne.

Dès cet exploit, la cause du jeune homme fut gagnée, et Gomez ne put désormais plus lui refuser de l'accepter pour compagnon.

La chasse devint alors la constante préoccupation du jeune marquis. Ses dangers, ses péripéties émouvantes, ses moindres incidents bouleversaient son cœur et son âme, tout en les trempant dans l'énergie et le sang froid. Les hurlements de la bête dans les ténèbres, le dernier cri de l'appât attaché à l'arbre ou au piquet, au moment où le jaguar lui saisissait la gorge entre ses crocs meurtriers, puis le râle formidable de ce dernier en se sentant frappé, rauque appel désespéré, qui, sonore et lugubre, perçait le silence et réveillait les échos de la montagne, tout ces bruits sinistres, poétiques et terribles, enivraient Sanchez et lui inspiraient une sorte de joie cruelle et sauvage qui surexcitait tous ses sens. Les climats chauds produisent sur certaines organisations énergiques un effet qui a quelque analogie avec celui des spiritueux. Ils se grisent de soleil. L'abondance de la nature s'infiltré dans les veines. On se sent vivre davantage ; puis la vie y est empreinte d'une sorte, de majesté relative, résultant de la domination exercée par chacun sur ses esclaves. Chaque planteur est maître de son domaine, quel qu'en soit l'importance, grand ou petit. De toutes ces conditions résultent des caractères spéciaux qui empruntent leurs qualités et leurs défauts aux conditions excitantes dans lesquelles ils se trouvent sans cesse. Celui du marquis Sanchez d'Alviella devait être de ceux-là.

II — LAKHMI LA BELLE

J'ai dit précédemment que le cœur de Sanchez n'attendait plus qu'un regard pour s'ouvrir au large à la passion. Un jour ce cœur battit plus fort que de coutume. L'amour y était entré. Mais quel amour ! Ah ! ce n'était point cette flamme douce, timide, qui, à son aurore brûle pour la première fois, discrète et parfumée, comme celle du feu des vestales. Non, ce fut Un désir impérieux, énergique, une vraie passion d'homme qui pénétra dans l'âme de cet adolescent, et cette passion fut d'autant plus vive que l'âge de Sanchez en doubla les corrosives effluves. Celle qui avait produit cette révolution dans le cœur du jeune marquis était une des esclaves de son père. Elle se nommait Lakhmi, nom que les Indiens donnent à Bangalore à la statue de la Beauté. Sa mère avait été vendue à un négrier de Calcutta, qui consacrait ses loisirs à la fraude de l'opium. C'est à lui que Lakhmi devait le jour ; seulement le négrier ignorait même l'existence de celle-ci, car homme peu scrupuleux et las d'un caprice passager, il avait vendu sa maîtresse à Gomez sans se douter que quelques mois après elle allait mettre au monde une fille.

Lakhmi était la bien nommée.

Rien n'égalait la grâce de ses formes juvéniles. Elles avaient toute l'élégance de celles de la race nègre unie à la distinction des traits de la race indienne. Son visage était beau, et un sang pur se voyait dans ses veines au travers la teinte légèrement bronzée de sa peau fine. Sa chevelure, noire, lisse et soyeuse, tombait jusqu'à ses pieds, aux attaches aristocratiques, et deux rangées de perles, semblables par l'éclat de leur émail à celles que puisent les plongeurs de l'océan Indien, se détachaient sur le ton vif de ses lèvres humides et carminées, du fond d'un sourire plein de charme et de langueur. L'expression des regards complétait cette beauté radieuse, plus attrayante que celles que nous admirons dans notre vieille et froide Europe. Les cils de Lakhmi, vraies franges par leur longueur, ombrageaient et ses prunelles d'un bleu foncé, et donnaient aux yeux de la jeune fille une puissance et une expression indéfinissables. En un mot, Lakhmi était le modèle de la beauté sauvage dans toute sa splendeur. C'était bien la fille des jungles et du soleil de feu, svelte et souple comme la panthère, gracieuse et légère comme les oiseaux aux mille couleurs qui peuplent l'air de ces climats brûlants. Sans analyser la perfection de tous ces détails adorables, Sanchez fut fasciné par leur ensemble. Dès qu'il vit Lakhmi, il la

trouva belle, et, sans s'en rendre compte, en devint éperdument amoureux. Il la connaissait depuis longtemps déjà, mais alors l'esclave était une enfant, et ce ne fut que lorsqu'elle eut atteint l'époque où la beauté commence à s'épanouir chez la femme, que le jeune marquis, ému, arrêta ses regards sur elle.

Mais, en même temps que l'amour, un autre sentiment se fit jour dans le cœur de Sanchez. Dès qu'il s'aperçut de sa passion, son orgueil de gentilhomme l'en fit rougir. Il voulut le vaincre, et ne put y parvenir. Il maudit alors son amour, et, tout en adorant Lakhmi, il se sentit de la haine pour elle, ne pouvant parvenir à lui pardonner l'humiliante admiration qu'elle lui inspirait.

Un marquis d'Alviella amoureux d'une esclave !

Sanchez en rougit de honte ! Trois ans plus tard, moins timide et plus impérieux, le marquis eût imposé son amour à la jeune fille ; mais il recula devant cette exigence extrême, et, tout en déplorant sa passion, chercha à la faire partager. Sa délicatesse déguisait ses désirs contenus, et il caressa bientôt le rêve charmant d'inspirer de l'amour à Lakhmi, et de n'être plus un maître pour elle, mais le plus tendre et le plus soumis des amants. S'il eût été constamment dans ces idées, qui lui étaient inspirées par tout ce que sa passion pour la belle esclave contenait de sincère, il aurait eu des chances de réaliser son idéal du moment, mais d'abord constamment tourmenté par son penchant et son orgueil, hésitant entre ces deux sentiments, tout en cherchant à plaire, il ne parvint qu'à se faire craindre ; puis, du reste, un invincible obstacle empêchait la jeune Indienne de ressentir pour lui aucune tendre-sympathie, alors même qu'elle eût pu parvenir à s'affranchir des préjugés inhérents à sa condition.

Si la distance qui le séparait de l'esclave était comprise par Sanchez, Lakhmi comprenait bien davantage celle qui la séparait du maître. Néanmoins, cet abîme social n'était que vaguement mesuré par elle, car les yeux et les actes de Sanchez parlaient seuls. L'aveu de son amour l'eût trop fait rougir.

— Ah ! Lakkmi ! Lakhmi ! s'écriait-il parfois, quel noir démon ta mise sur ma route ? Pourquoi es-tu si belle, maudite et infime créature ? Qui t'a faite aussi resplendissante de jeunesse et de charmes pour ma torture et mes remords ? Une esclave ! J'aime une esclave ! Non, ce n'est pas vrai, je la hais, je la méprise ; elle n'est point digne de mon amour, ni même de mes caresses ; ce n'est point une femme, ce n'est qu'une chose dont je puis

disposer à mon gré, un frêle roseau qui doit plier au vent de mes moindres caprices, un atome fait pour obéir un geste, et que d'un signe je puis briser. Elle est belle, pourtant... oh ! oui, bien belle ! et si ses lèvres effleuraient mon front, je sens que peut-être j'en deviendrais fou de joie... Oh ! elle m'aimera !... il faut qu'elle m'aime ! oh ! oui, il le faut !...

Puis, l'orgueil reprenant le dessus :

— Insensé ! ajoutait-il, rougis de ton erreur, cache-la avec soin, que nul ne s'en cloute ; dérobe-la à tous les yeux, cette impardonnable faiblesse ! Es-tu donc si bas descendu, que tu veuilles implorer l'amour d'une pareille fille ?... N'importe, je n'y puis résister ; il faut que je dise que je l'aime, mais à elle seule, car peut-être m'aime-t-elle aussi et n'ose-t-elle me le dire de peur de m'irriter. Peut-être n'attend-elle qu'un mot de ma voix, un signe de ma main, pour se jeter dans mes bras et m'ouvrir son cœur... oui, il faut parler !

Il courait alors à la case de Lakhmi ; mais, dès qu'il en franchissait le seuil, ses lèvres si désireuses de laisser échapper son secret, étaient subitement frappées de mutisme. Le maître reparaissait et l'amant lui avait fait place avant que la belle esclave eût eu le temps de lever sur lui son beau et éloquent regard. Une fois pourtant, ce revirement subit, dans lequel l'orgueil l'emportait toujours sur tout le reste, ne s'opéra pas aussi promptement que de coutume.

— Ah ! c'est vous, maître, fit Lakhmi, surprise par la brusque arrivée de Sanchez.

— Oui, c'est moi, répondit-il d'une voix émue. Est-ce que je te fais peur ?

— Non, maître.

— Maître ! répéta le marquis, toujours maître ! Ne me donne pas ce nom.

— Mais...

— Je le veux.

Et, par un bizarre contraste, l'accent dont il prononça cet ordre ne fut pas, non seulement celui d'un maître, mais celui d'un tyran.

Lakhmi baissa la tête.

Sanchez prit un siège et s'assit.

— Viens là, près de moi, fit-il après un silence, en désignant à la jeune fille une natte de jonc qui se trouvait à ses pieds.

L'esclave obéit en silence.

— Regarde-moi maintenant, ajouta Sanchez.

Toute surprise par le ton affectueux dont le jeune marquis avait prononcé ces dernières paroles, l'esclave leva les yeux sur lui autant par curiosité que par obéissance.

— Regarde-moi longtemps ainsi. Que vois-tu dans mes yeux ?

Et il dévorait la jeune fille du regard.

— Je vois que vous êtes bon.

— C'est là tout ?

— Oui.

Sanchez se mordit les lèvres. Ses yeux lancèrent des éclairs.

— Et mes regards ne te font-ils rien éprouver ? reprit-il au bout d'un moment, d'une voix moins calme.

— Si fait.

— Parle.

— C'est que je n'ose.

— Parle, te dis-je... je t'en conjure.

— : Eh bien... ils me font un peu... peur !

— Peur ! s'écria Sanchez en laissant retomber la main de Lakhmi qu'il pétrissait depuis quelques instants dans les siennes. Tu as peur de moi ?

— Un peu, je l'avoue.

— Folle ! Mais qu'ai-je jamais fait pour t'inspirer de l'effroi ?

— Rien, maître, c'est vrai ; mais on m'a appris à vous craindre.

— Qui cela ?

— Ceux qui comme moi vous appartiennent.

— Suis-je donc méchant, mauvais pour eux ?

— Oh ! non pas, mais vous êtes le maître.

— Et parce qu'ils sont esclaves, ils tremblent... Oh ! les lâches ! Gomez et mon père ont raison, ce ne sont point des hommes ; ils n'ont ni âme, ni cœur, comme toi, comme vous tous... Mais, réponds-moi donc ? fit Sanchez en se promenant avec agitation de long en large.

Lakhmi était terrifiée par cette colère, dont elle ne soupçonnait point la véritable cause. Elle fit un effort et parvint à murmurer sans trop savoir ce qu'elle disait :

— Le maître a raison : je ne suis qu'une pauvre esclave, je n'ai point le droit d'avoir un cœur.

Ces paroles jetèrent le jeune marquis dans un autre ordre d'idées.

— Et si on te donnait ce droit ! s'écria-t-il. Voyons, sois franche, si demain tu étais libre ?...

— Libre !... à quoi bon ?

— A te prouver que je ne veux en rien contraindre tes sentiments... Qui aimerais-tu ?

Lakhmi hésita.

— Serait-ce moi ?

L'esclave prit cette question pour un défi.

— Jamais ! s'écria-t-elle avec un accent d'une extrême sincérité remplie de respect et d'effroi ;

— Misérable ! fit Sanchez en levant sa cravache. Lakhmi se courba pour recevoir le coup, l'aspect de

ses belles épaules retint Sanchez, qui, honteux de sa brutalité, sortit précipitamment de la case dans un état d'exaltation difficile à décrire.

Cette nuit-là les jaguars eurent fort à faire. Gomez en tua un et Sanchez en tua deux.

III — DOMINIQUE

En répondant : Jamais ! au marquis lorsqu'il lui avait demandé si, libre, elle l'aimerait, Lakhmi n'avait point menti, car depuis longtemps déjà son cœur ne lui appartenait plus. C'était une âme tendre que la sienne, créée pour l'amour, comme les corolles des fleurs le sont pour les parfums. Simple et sans coquetterie, ignorant sa beauté et l'irrésistible pouvoir de ses charmes, elle considérait les singulières façons d'agir de Sanchez comme de capricieuses subjections que sa condition d'esclave lui faisait un devoir de supporter docilement.

Trop persuadée de l'infériorité de sa race, ses préjugés et son innocence l'empêchèrent de deviner ce qui se passait dans l'âme du jeune homme. Les brutales boutades de ce dernier attristaient Lakhmi sans l'émouvoir, et tout dans la conduite du marquis lui semblait puéril et inexplicable. Moins chaste, elle eût compris qu'il disposât d'elle à son gré, comme d'une chose qui lui appartenait tout entière ; mais son âme pure ne pouvait se douter qu'elle eût inspiré une passion sérieuse, et l'eût elle fait, par impossible, que jamais la pensée hardie d'oser partager cette passion ne lui serait venue à l'esprit. Elle en aimait un autre, du reste, mais d'un amour aussi pur que son âme, aussi virginal que sa beauté.

Celui qui occupait ce cœur si naïf et sincère était un jeune mulâtre, beau comme Lakhmi et esclave du marquis comme elle. Il se nommait Dominique.

Nés tous deux à l'habitation, Lakhmi et Dominique y avaient grandi ensemble, leurs esprits s'étaient ouverts en même temps, ils avaient ressenti les mêmes impressions à la même heure, partageant leurs joies et leurs peines ; et sans lire encore dans leur cœur, ils ressentaient l'un pour l'autre une affection sans borne. Le soir, dès que, par l'ordre de Gomez, l'heure du repos avait sonné, ils s'éloignaient tous deux de l'habitation et allaient, les mains dans les mains, chercher la solitude et le silence, afin de pouvoir se livrer à l'aise à de douces et longues causeries. Ils trouvaient à ces entretiens quotidiens un bonheur chaste et calme, comme le mutuel amour qu'ils avaient l'un pour l'autre, sans se, l'être jamais avoué.

Lakhmi croyait aimer Dominique comme un frère, et celui-ci ne s'était jamais demandé pourquoi, lorsqu'il était près d'elle, son cœur battait si fort, pourquoi la voix de son amie le faisait tressaillir ; pourquoi, lors qu'elle n'était plus là, son souvenir l'occupait seul, et pourquoi, enfin, lorsqu'elle était partie, il respirait avec volupté à la place qu'elle venait de quitter, comme si tout l'air qui s'y trouvait eût passé par les lèvres de la jeune fille avant que d'arriver aux siennes. Entre eux, point de contrainte, point de ces riens dont nous avons peuplé l'amour ; la sincérité et l'innocence du mulâtre et de son amie les excluaient tous. Dominique eût donné sa vie pour épargner une larme à Lakhmi, et celle-ci eût fait de même pour éviter à son ami le moindre chagrin. Leur amour était une sorte d'harmonie qui s'élevait de leurs cœurs innocents comme l'encens monte à Dieu. Aucune mauvaise pensée ne l'avait terni ; ils s'aimaient comme les fleurs croissent, à leur insu. Un jour vint cependant où le jeune mulâtre découvrit le genre d'affection que lui inspirait sa compagne. Ce fut Sanchez qui, sans s'en douter, dessilla les yeux de Dominique. Voici comment :

Plusieurs scènes aussi bizarres que celle à laquelle nous avons assisté entre le maître et l'esclave se succédèrent. Lakhmi, toujours ignorante de l'amour tracassier de Sanchez, continua à chercher vainement la cause de sa conduite, et conserva vis-à-vis du jeune homme toute la froideur de sa respectueuse soumission. La constante présence du jeune marquis dans la case de Lakhmi ne tarda pas à être remarquée par Dominique. Il questionna la jeune fille. Lakhmi ne savait point mentir, et, du reste, pourquoi l'eût-elle fait ? Son récit fut une révélation véritable pour celui qui l'écoutait, une

secrète intuition lui fit deviner ce qui se passait dans l'âme de Sanchez. Dominique, qui n'avait jamais lu dans son propre cœur, lut instantanément dans celui de son maître comme dans un livre ouvert.

L'âme a de ces révélations subites, écloses d'un mot, d'un signe, voiles déchirés qui découvrent tout un horizon de lumière ! Le mulâtre se dit d'abord que la conduite du maître n'était point ordinaire et qu'elle révélait une sorte de haine remplie de contrastes affectueux dont il sonda la cause. Un rien, parfois aussi, lui avait fait éprouver des contradictions semblables, aussitôt évanouies qu'écloses, mais résultat certain de ses sentiments pour Lakhmi. Ces sentiments, Sanchez les partageait donc ; mais le marquis ne pouvait pas avoir d'amitié pour une pauvre esclave. L'indifférence, la haine ou l'amour étaient les seules impressions qui pouvaient le rapprocher d'elle. En poursuivant cette déduction qui se fit dans son esprit avec une promptitude vertigineuse, Dominique se dit que Sanchez, ne se montrant pas indifférent pour Lakhmi et n'ayant point de sujet de haine contre elle, devait donc en être amoureux. Or, puisqu'il comprenait jusqu'à un certain point la conduite du maître, il en conclut que ce qu'il ressentait pour Lakhmi n'était point seulement de l'amitié, mais était aussi de l'amour. Cette découverte traversa sa raison comme un éclair, n'y laissant qu'une empreinte confuse, mais qui ne l'en bouleversa pas moins complètement.

— Que penses-tu de tout cela ? fit Lakhmi, lorsqu'elle eût terminé sa confidence.

Dominique sembla sortir d'un rêve.

— Rien, fit-il enfin ; le maître est fantasque, voilà tout.

Pour la première fois, il mentait.

Avec les premières pensées que nous venons d'essayer de dédire, Dominique, pendant que la jeune fille parlait, avait senti naître une souffrance réelle. C'était comme une morsure au cœur, douloureuse à crier, qu'il lui eût été impossible de nommer, mais qui fit éclore instantanément dans son esprit tout un monde de projets.

Il devint morne, et Lakhmi épuisa vainement ses plus irrésistibles regards sans pouvoir parvenir à le distraire un seul instant de la grave préoccupation dans laquelle il était plongé. Lassée de stériles efforts, elle se disposait à le quitter, attribuant cette bouderie inaccoutumée à quelque soudain et incompréhensible caprice, lorsqu'une larme tomba des yeux du mulâtre sur sa main,

— Tu pleures ! s'écria-t-elle, tu pleures, Dominique, mon frère ! et pourquoi ? de grâce, parle, je t'en conjure, dis-moi ce qui cause ta douleur.

— Non, ce n'est rien... je ne pleure pas.

— Oh ! que c'est mal de vouloir me tromper ! Ne te dirais-je pas mes moindres souffrances, moi ?

— Eh bien, fit Dominique après un moment de réflexion, je te promets de tout t'apprendre ce soir.

— Vrai ?

— Je te le jure. Voici l'heure de la reprise des travaux, quittons-nous ; ce soir je t'ouvrirai mon cœur.

Lakhmi n'osa point insister. Elle s'éloigna tristement en lui jetant un long regard de tristesse et de reproche. Si Dominique avait remis à quelques heures la confidence de la découverte qu'il-croyait avoir faite, c'est que le doute n'avait point tardé à entrer dans son esprit et qu'il voulait, avant de rien révéler à Lakhmi, être assuré de ne point s'être trompé sur les sentiments de Sanchez ainsi que sur les siens, et pouvoir donner à la jeune fille les moyens de se soustraire à une passion dont la pensée seule le faisait trembler.

En entrant dans sa case, Lakhmi y trouva Sanchez.

— D'où viens-tu ? lui dit-il avec une brusquerie qui provenait d'un dépit causé par l'attente.

— J'étais là-bas, près des palmiers, maître.

— Qu'y faisais-tu ?

— Je causais.

— Avec qui ?

— Avec Dominique.

Le jeune marquis avait remarqué déjà que l'esclave était plus souvent avec le mulâtre qu'avec ses autres compagnons. En entendant prononcer son nom, la jalousie le mordit également au cœur, changeant son dépit en colère.

— Je te défends de causer, avec personne, dit-il. Tu es bien souvent avec lui ?

— Avec qui, maître ?

— Avec Dominique.

— Nous avons été élevés tous deux à l'habitation ; c'est mon frère..

— Oui, ton frère... C'est bien, je le vendrai.

— Ah ! maître, vous ne ferez pas cela.

— Et pourquoi ?

— Parce que Dominique est un bon esclave, dévoué et soumis, qui aime son maître.

— Tu le défends, à ce qu'il paraît.

— Je lui rends justice. En est-il un seul, à l'habitation, de plus zélé pour le travail, de plus adroit, de plus brave que lui ?

Lakhmi s'était animée en faisant l'éloge de Dominique. La crainte de le perdre avait empourpré son teint mat, ce qui rehaussait encore l'éclat ordinaire de ses yeux. Le jeune marquis se laissa aller à l'espèce de fascination que le regard de velours de la jeune fille exerçait sur lui. Sa colère tomba.

— Je ne le vendrai pas, dit-il ; je te le promets.

— Ah ! maître, que vous êtes bon ! Et saisissant la main de Sanchez, elle la couvrit de baisers et de larmes, en se jetant à ses pieds. Le contact de ces lèvres humides le fit tressaillir, mais les pleurs l'irritèrent ; aussi releva-t-il Lakhmi d'un geste hautain en reprenant d'une voix sèche et brève :

— Non, je ne le vendrai pas, Dominique, mais à une condition pourtant.

— Laquelle, maître ?

— C'est qu'à dater de ce moment, tu ne seras pas plus avec lui qu'avec les autres esclaves.

L'hésitation de Lakhmi était grande.

— Je le promets, fit-elle enfin.

En ce moment une voix se fit entendre au dehors, près de la case. C'était celle de Gomez.

— Que fais-tu là ? dit l'intendant, tu dors, je crois. Allons, debout, paresseux. Te nourrit-on pour ne rien faire ?

— Je vais au travail, maître Gomez ; j'y vais, répondit-on.

Puis le sable cria sous la pression d'un pied agile. Lakhmi pâlit.

— A qui donc parlais-tu, Gomez ? demanda Sanchez en sortant de la case,

— A ce paresseux de Dominique, qui dormait là comme un caïman au soleil.

— Dominique ! répéta le marquis avec colère. Ah ! Dominique était là ?

— Oui, là, couché contre la case.

— Il nous écoutait : il m'épie donc... Oh ! il l'aime aussi, se dit Sanchez.

— Je l'ai renvoyé au travail, poursuivit Gomez, et il m'a obéi en courant... Mais qu'avez-vous donc, monsieur le marquis, vous êtes tout pâle

?

— Je suis furieux contre cet esclave, qui nous vole son temps, Gomez. Il faudra le punir sévèrement.

— Oh ! reprit l'intendant, qui, tout en méprisant les esclaves, ainsi qu'il convient à tout colon qui se respecte, n'aimait point d'user de rigueur envers eux, c'est la première fois que cela lui arrive, et je m'étonne même de l'avoir surpris en faute, car il est zélé et actif d'ordinaire ; mais, s'il recommence, qu'il prenne garde à lui.

— Vous n'êtes point assez sévère, Gomez.

— Il n'y a que quelques jours que vous me reprochiez le contraire.

— Il y a quelques jours, c'était différent ; la faute commise n'était point aussi grave.

— Permettez-moi de vous dire que vos souvenirs ne sont point exacts, monsieur le marquis. Il s'agissait alors d'une rixe, et vous m'avez forcé à délivrer les deux combattants que j'avais fait mettre aux fers.

— A l'avenir, je ne chercherai plus à contrecarrer tes ordres, Gomez, fit le jeune d'Alviella en redevenant plus calme. La clémence, je le vois, est mal récompensée, et on semble trop ici compter sur elle.

— Monsieur le marquis fera ce qu'il lui plaira, fit Gomez en s'éloignant.

Lakhmi n'avait pas perdu un seul mot de cette scène. En reconnaissant la voix de Dominique, tout étonnée d'apprendre que le mulâtre était aussi près d'elle, et surtout qu'on le surprenait en faute, son instinct de femme lui avait aussitôt révélé qu'elle n'était point étrangère à ce qui se passait. C'est pourquoi, blottie contre la porte, elle avait écouté attentivement la conversation de Gomez et du marquis. Les sévères paroles de ce dernier l'émurent vivement. Lorsque Sanchez rentra dans la case, elle se précipita vers lui, afin de le supplier d'épargner Dominique. Le jeune homme ne lui en laissa pas le temps.

— Tu le vois, lui dit-il, celui dont tu me faisais si pompeusement l'éloge tout à l'heure, méritait, à ce moment même, une punition sévère ; mais cent coups de palmatoria¹ lui ôteront l'envie de recommencer.

— Oh ! vous serez clément, maître ; vous pardonnerez.

— Eh bien ! soit, répondit Sanchez qu'une idée subite venait de calmer ; oui, je pardonnerai pour cette fois, mais je ne veux plus que tu parles à ce Dominique, entends-tu, et je t'ordonnes de l'éviter.

Lakhmi ne songea d'abord qu'au supplice qu'elle allait épargner au mulâtre.

— Je vous le promets, maître.
— C'est bien ; mais tiens ta parole, ou sinon redoute ma colère.
Sur ces mots, prononcés avec une sévérité menaçante, Sanchez s'éloigna.
— Oh ! s'écria-t-il lorsqu'il fut seul dans le chemin qui le menait à l'habitation, s'ils s'aiment, malheur à eux !

IV — LE SERMENT

Pendant quelques semaines, qui leur parurent bien longues à tous deux, Lakhmi et Dominique, avertis presque en même temps de l'ordre du maître, le respectèrent scrupuleusement, évitant avec un soin extrême toute occasion de se rencontrer.

Sanchez les surveillait sans affectation et n'était plus retourné à la case de la jeune fille, afin de lui donner une plus grande sécurité d'enfreindre sa défense. C'était une épreuve qu'il tentait. La conduite des deux esclaves finit par le rassurer. Il chercha lui-même à s'expliquer alors ce qui s'était passé, sans l'attribuer de nouveau à la cause première de sa sévérité envers eux. Lakhmi pouvait ne pas l'aimer, le respect devait l'en empêcher ; mais lui préférer Dominique, un mulâtre, un esclave, c'était impossible ! Cette vaniteuse pensée le tranquillisa. Il revint à la case comme par le passé, mais par un singulier et inexplicable revirement, ses entrevues avec Lakhmi furent calmes et se résumèrent dans des causeries sans intérêt. Sanchez avait trop craint l'existence d'un rival pour que, croyant s'être trompé, la réaction ne se fit point complètement dans son cœur ; aussi s'était-il armé de patience, résolu à tout attendre du temps et du hasard, en usant désormais d'une douceur excessive. L'amour de Dominique était trop violent et ses craintes trop vives pour que cet état de choses pût durer longtemps.

Au fur et à mesure que le jeune marquis retrouvait le calme et la raison, la passion, grandie par la contrainte et les obstacles, croissait dans le cœur de ceux qu'il avait séparés. Dominique voulait parler à Lakhmi à tout prix, et elle éprouvait impérieusement aussi le même désir.

Un soir, à l'heure où les noirs se reposaient d'un jour torride devant les cases, s'étant rencontrés, ils s'enfuirent tous deux sans se dire un mot, mais mus par la même pensée, afin de gagner en courant l'endroit ombragé où ils avaient coutume de venir s'asseoir avant la défense du marquis. Un soleil rouge jetait ses lueurs de pourpre, en disparaissant à l'horizon ; d'épais,

nuages noirs, qui tamisaient leur sanglant éclat, annonçaient un orage terrible, comme la plupart de ceux de ces chaudes contrées. Dominique serrait la main de son amie dans la sienne, en murmurant, tout en l'entraînant, ces mots qui résumaient toute sa pensée :

— Enfin !... enfin. Ils arrivèrent.

Le mulâtre jeta un long regard aux alentours pour s'assurer s'ils n'avaient point été suivis, et l'isolement dans lequel ils se trouvaient répondant à son attente, il saisit la belle esclave dans ses bras et la serra convulsivement contre sa poitrine avec une tendresse inouïe.

— Oh ! quelle torture ! six semaines, six siècles sans te voir, sans te parler, sans pouvoir te dire ce que je souffre ! Oh ! Lakhmi !... j'ai cru mourir ; mais cet instant me fait oublier toutes mes souffrances !

— Crois-tu donc que je n'ai point gémi comme toi de la défense du maître ?

— Le maître ! fit Dominique en accompagnant ce mot d'un regard de haine indescriptible.

— Mon Dieu ! Dominique, qu'as-tu ? s'écria Lakhmi avec effroi.

— Ce que j'ai ? Tu me le demandes ? J'ai que le maître t'aime et que je suis jaloux de lui !

La jeune fille était si loin de s'attendre à cette terrible révélation, qu'elle n'en comprit pas d'abord toute la portée.

— Oui, le maître t'aime, reprit Dominique, et si Gomez m'a surpris auprès de ta case, c'est que m'en doutant, j'étais venu pour écouter ce que le marquis allait te dire. Il t'aime ! comprends-tu, Lakhmi ? D'ailleurs tu dois bien le savoir.

— Le maître nous aime tous.

Dominique saisit les mains de la jeune fille et l'enveloppa d'un regard scrutateur. L'air sincère et candide de Lakhmi fit évanouir tous ses doutes.

— Ce n'est point cela, reprit-il ; le maître t'aime comme moi, il t'aime d'amour.

— D'amour, lui, le maître ! mais c'est impossible !

— Oh ! cela est pourtant, et je le sais bien, puisque je suis jaloux de lui comme il l'est de moi.

— Tu m'aimes donc d'amour, toi, Dominique ? fit Lakhmi avec une ineffable candeur. D'amour ! Est-ce plus que tu ne m'aimais avant ?

— Mes sensations te répondront mieux que mes paroles. Écoute-moi. Lorsque Gomez m'a surpris, tandis que j'écoutais le maître, ses paroles de

haine contre moi firent éclore instantanément dans mon cœur la même irritation contre lui. Il me haïssait, parce qu'il devinait que je t'aime d'amour, et je le prenais en horreur, parce que je comprenais le même sentiment ; mais, tout en ressentant le violent orage de mon cœur, j'en reconnaissais toute l'impuissance ! Il est le maître, me disais-je, et je ne suis qu'un pauvre esclave.

— Oh ! que tu as dû souffrir !

— Une pensée me soutenait, je songeais que tu n'aimes que moi.

— Que toi au monde, et de toute mon âme, ami.

Le jeune homme couvrit Lakhmi d'un regard radieux, plein de reconnaissance ;

— J'ai cru un instant qu'ivré de désespoir et de colère, j'allais entrer dans ta case, saisir son fusil et le tuer devant toi !...

— Malheureux !

— Si je ne l'ai point fait, c'est que j'ai eu foi en ton cœur, je te le jure. Depuis lors, l'idée de ce crime me poursuit, et je crois que je n'aurais plus su longtemps la combattre, si ce soir le hasard, prenant en pitié mon horrible supplice, ne nous avait réunis.

— Tais-toi... tais-toi.

— Oh ! tu ne peux concevoir ce que j'ai enduré depuis lors. Chaque jour, dans ces derniers temps, je le voyais de nouveau franchir le seuil de ta case, alors qu'il m'en avait interdit l'accès, et, pendant qu'il était là, je me sentais devenir fou de jalousie et de rage. Oh ! Lakhmi, tu ne connais, tu ne peux connaître cette souffrance ; mais je vais te la faire comprendre, et tu pourras sonder l'abîme de mes tortures. Si demain tu me voyais préférer une autre esclave à toi, et te délaisser pour elle, que ferais-tu ?

— Je me tuerais.

— Eh bien ! ce qui te ferait te tuer se nomme la jalousie, c'est-à-dire l'indescriptible et furieuse douleur que je ressentais, et ce qui fait qu'on est jaloux se nomme l'amour.

— Je t'aime doux d'amour aussi, alors, Dominique ?... Oh ! j'en suis sûre, car ton affreuse supposition de tout à l'heure m'a fait froid au cœur comme la lame d'un poignard. Tu n'aimeras jamais que moi, n'est-ce pas ? J'ai besoin de te l'entendre dire.

— En peux-tu douter ? Mais comprends-tu enfin tout ce que notre situation a d'épouvantable, puisque, je te l'affirme, le maître t'aime d'amour aussi ? Si nous ne pouvons plus nous revoir, je tuerai le marquis ;

si nous nous revoyons, il nous tuera tous deux, car la jalousie, je le sens bien, le rendra implacable. Lakhmi, il faut fuir.

— Fuir ! répéta la jeune fille avec terreur.

— Cette nuit même, à l'instant et si loin, qu'il ne puisse jamais nous retrouver.

— Mais fuir, c'est la mort aussi, les jaguars et la faim nous attendent dans la montagne.

— C'est possible, mais au moins nous mourrons ensemble. Voyons, es-tu décidée ? Lakhmi gardait le silence.

— Réponds, par grâce, reprit Dominique, réponds, je t'en conjure, il y va de notre amour.

— Mais que veux-tu que jeté dise ? Mourir dans les jungles ou sous la taya² du maître, pourvu que je ne te quitte plus, que m'importe ; mais fuir, nous, des esclaves, n'est-ce pas voler le maître ?

— Ne veut-il pas me voler ton cœur, lui ? s'écria le mulâtre, qui, succombant à toutes émotions qu'il avait ressenties depuis quelques temps, fondit en larmes, cachant sa belle tête dans la luxuriante chevelure de Lakhmi.

Comprenant que toute parole serait inutile pour calmer la crise terrible à laquelle succombait Dominique, la jeune fille se borna à lui serrer affectueusement les mains dans les siennes.

Quel spectacle que celui de ce beau jeune homme, si vigoureux et si fier par ses formes athlétiques, pleurant ainsi qu'un enfant ! Jamais douleur ne fut plus morne et plus poignante que celle-là. Dominique mesurait l'avenir sans issue ; il comprenait que Lakhmi venait de lui dire la vérité, et que soit qu'ils partissent ou qu'ils restassent, ils ne pouvaient en atténuer la fatale perspective. Au loin, la faim ou des ennemis plus redoutables encore, les hôtes des jungles, les attendaient ; à l'habitation, Sanchez, armé de son fatal amour, c'est-à-dire le maître, contre lequel aucune résistance n'était possible. Partout la séparation ou la mort. Dominique hésita ; mais à la pensée qu'il pourrait voir un jour son amante appartenir au marquis, il oublia les jaguars des jungles, les serpents des roches, les caïmans des lacs et des fleuves, et, l'œil encore humide des chaudes larmes qu'il venait de répandre, il s'écria :

— Lakhmi, il faut fuir ! Si tu m'aimes, ne me refuse pas, ou sinon, je croirai que le maître ne t'est point indifférent, et je te tuerai comme une lâche et une perfide.

— La douleur t'égare, ami ; je n'aime que toi. Partons.

— Tu consens à me suivre ?

— Je brave tout pour ne plus te quitter.

— Oh ! ma bien-aimée, ton âme est aussi grande que notre amour. Merci, et écoute-moi.

— Parle.

— Ce projet de fuite ne m'est pas venu à l'esprit seulement aujourd'hui. Voilà trois semaines que j'y songe, et depuis ce temps, sans que nul ne s'en doute, j'ai tout préparé pour notre départ. J'ai enterré non loin d'ici, au pied d'un palmier, tout ce qu'il nous faut, armes et provisions, ainsi qu'un large, manteau sur lequel tu pourras te reposer la nuit pendant que je veillerai à tes côtés, et qui, le jour, te préservera des rayons brûlants du soleil, et maintenant, suis-moi, nous allons aller chercher notre trésor, puis nous partirons.

— Tu le veux décidément ?

— N'ai-je point ta promesse ?

— Eh bien ! partons.

— Us s'élancèrent ; mais ils n'avaient pas fait dix pas que quelqu'un leur barra le passage.

Dominique s'arrêta, terrifié, en reconnaissant Sanchez.

— Le maître ! s'écria-t-il en pâissant des lèvres, à la manière des hommes de couleur ; et, sa nature d'esclave reprenant le dessus, il courba la tête en fixant ses regards sur la cravache que le jeune marquis tenait en main. Cette main, resta immobile et la cravache ne se leva pas. Lakhmi était clouée au sol par la terreur. Elle regardait Sanchez sans le voir. Le marquis, les considéra tous deux, en silence, pendant quelque temps, et comme s'il eût voulu savourer l'effroi que son apparition inattendue inspirait aux deux amants ; puis, d'une voix douce, et qui contrastait étrangement avec ce qui devait se passer clans son âme : — Où alliez-vous ainsi ? leur demanda-t-il.

— Nous nous promenions, hasarda Dominique pour répondre quelque chose.

— Bien loin de l'habitation, à ce que je vois. Allons, il est tard, rentrez, fit Sanchez.

Le ton calme de ces paroles plongea Dominique et Lakhmi dans une surprise si grande, qu'ils obéirent à l'instant, presque rassurés sur les suites de leur tentative de fuite. Quand ils se furent assez éloignés du marquis pour qu'il ne pût plus entendre leur conversation :

— Tu le vois, Dominique, rit Lakhmi, le maître est bon, et tes craintes sont chimériques. Bénissons le ciel de l'avoir rencontré, puisque sa présence nous a empêchés de faire le mal. S'il m'a aimée comme tu le crois, la façon dont il vient de nous parler en nous voyant ensemble, doit nous prouver qu'il n'est plus jaloux de toi, et que, par conséquent, il ne m'aime plus.

— Ne plus t'aimer, quand on l'a fait, Lakhmi ! est-ce possible ?

— Tu crois cela, parce que tu n'es qu'un esclave comme moi ; mais le maître peut choisir à son gré parmi les plus belles et les plus riches jeunes filles de Fernambouc, et il ne songe plus à moi, Dominique.

— Le ciel le veuille ! Et cependant, sous l'air glacial et calmé de ses paroles, j'ai cru découvrir une sombre colère. N'as-tu pas remarqué le froid regard qu'il a jeté sur nous ?

— Non, tu te trompes, je n'ai vu dans ses jeux que de l'indifférence, et non pas de la colère.

— Je le souhaite, je le crois presque ; et cependant je n'ose l'espérer.

— Mais regarde, il ne nous a même pas suivis.

En effet, Sanchez avait disparu. Cette nouvelle preuve de son indifférence ne convainc point Dominique, qui, cédant à un pressentiment invincible, s'écria tout à coup :

— Lakhmi ; si tu ne me revoyais plus, promets-moi ; de conserver éternellement mon souvenir.

— Jusqu'à mon dernier soupir, fit la jeune fille avec conviction. Mais pourquoi réclamer de moi cette promesse, et, encore une fois, qui peut te faire redouter notre prochaine séparation ?

— Une voix secrète ! Il me-semble que je lis en ce moment dans l'avenir. Voyons, si demain le maître me vendait, comme il t'en a déjà menacée ?

— Je quitterais à l'instant l'habitation comme nous voulions le faire cette nuit, et j'irais te rejoindre, fût ce à mille lieues d'ici.

— Et si le maître disposait, non pas de mon corps, mais de ma vie ?

— Il ne mourrait que de ma main ! s'écria Lakhmi.

— Tu me vengerais donc ?

— Je te le jure ! Je ne vivrais plus que pour te venger, et que je sois maudite si je manque à mon serment !

L'Indienne était simple et solennelle en prononçant ces paroles. Le marquis, s'il les eût entendues, n'aurait pu s'empêcher de frémir.

— Merci, je reçois ta promesse, répondit Dominique, et maintenant, à la grâce de Dieu !

— Dieu est bon, il nous a mis sur la terre pour nous aimer, il ne permettra pas qu'il nous arrive malheur. Ils étaient arrivés aux cases.

— Adieu, fit Dominique, et, après s'être assuré encore une fois que Sanchez ne les avait point suivis, il pressa Lakhmi dans ses bras et déposa sur son front le plus tendre baiser qui jamais soit sorti des lèvres humaines.

— A demain, fit-elle avec un sourire adorable.

— A demain, peut-être, répondit le mulâtre en envoyant de la main un dernier baiser à son amie.

V — SANCHEZ LE JALOUX.

Le marquis Alphonse d'Alviella, on le sait, ne s'occupait guère de l'administration de ses biens. S'en remettant complètement à Gomez pour tout ce qui se rapportait à la direction des travaux et à la vente des récoltes, et à son fils pour ce qui concernait la surveillance générale, il n'intervenait jamais que dans les cas graves et alors qu'il s'agissait de prendre une détermination d'une grande portée. Son âge lui faisait chérir la paresse. Le repos qu'elle donne convenait à sa vieillesse un peu malade. Aussi, très-ignorant des détails de ses diverses exploitations, n'avait-il garde de chercher à les connaître, évitant même avec soin toutes les occasions capables de les lui apprendre, de crainte qu'ils ne l'obligeassent forcément à se mêler davantage de la gestion de ses domaines. Il les visitait fort rarement, et quand, par hasard, il s'imposait cette rude fatigue, c'était dans une moelleuse voiture dont, en aucun cas, il ne daignait descendre. De nombreux esclaves l'accompagnaient dans ces excursions, qu'il ne répétait guère plus que deux ou trois fois par an. La mission des noirs consistait à porter dans ces occasions tout ce qui pouvait distraire le marquis pendant la route, et la lui rendre la plus douce et la plus agréable possible. M. d'Alviella passait ordinairement ses soirées couché dans un hamac à fleur de terre, suspendu d'ans une vaste salle, que le vieux gentilhomme décorait pompeusement du nom de cabinet de travail, sous le prétexte qu'elle contenait une bibliothèque, dont il usait volontiers. Il lisait jusqu'au moment où le sommeil naissant l'invitait à regagner sa chambre à coucher. Pendant ces lectures quotidiennes, deux esclaves, à ses côtés, étaient

exclusivement occupés à le préserver des moustiques et des insectes nocturnes attirés par la lumière d'une lampe suspendue au plafond, dont la zone lumineuse s'étendait, à travers la croisée ouverte, jusqu'aux bords des parterres de fleurs les plus proches de l'habitation. Quelques instants après que Dominique eut quitté Lakhmi, la porte de la bibliothèque s'ouvrit.

Le marquis lisait dans son hamac. Sanchez entra. Il était fort pâle ; mais comme il se trouvait dans l'ombre au moment où le vieillard fit un mouvement pour savoir qui venait d'entrer, le marquis ne put remarquer la lividité des traits de son fils. Le mulâtre, en disant à Lakhmi que l'air froid de Sanchez cachait une sombre et terrible colère, ne s'était pas trompé. Seulement, quelque grandes qu'eussent été ses appréhensions, il était loin encore de la vérité. Toute la conversation dans laquelle Dominique avait révélé son amour et celui de son maître à la jeune esclave avait été entendue par Sanchez. Les voyant fuir ensemble vers la campagne, il les avait suivis en se cachant derrière les arbres, et s'était blotti dans le feuillage, à dix pas d'eux, pendant qu'ils parlaient. Désespéré tout à la fois, et humilié en découvrant que non-seulement, ainsi qu'il l'avait cru jadis, le mulâtre était son rival, mais encore qu'il possédait son secret, il s'était senti au cœur un flot de douleur qui se transforma instantanément en la plus implacable des haines. Le dépit et la jalousie faisaient battre ses tempes comme deux marteaux de forge ; tout son être se tordait et vibrait de douleur. Caressant son fusil, il eut la pensée d'étendre les deux esclaves à ses pieds. Mais il s'arrêta.

Lakhmi était trop belle pour qu'il la tuât ; Dominique était trop coupable d'oser aimer pour qu'une mort aussi douce fût un châtiment suffisant. Il, écouta et but jusqu'à la lie la coupe amère de l'humiliation. L'agneau devint tigre. Il sentit en lui des haines de Titan ; tous ses bons sentiments se turent à la grande voix railleuse et provocatrice qui lui criait :

— Pauvre marquis, ce mulâtre, ton esclave, est ton rival préféré !

Fou de rage, il médita un crime. Dominique était deux fois coupable ; à son amour hardi, il venait d'ajouter encore une faute grave. Il voulait fuir, c'est-à-dire le voler, lui, le maître ! Il pouvait donc être puni, non parce qu'il aimait Lakhmi, mais parce qu'il voulait s'échapper en entraînant la jeune fille dans sa fuite. C'était tout ce que demandait Sanchez. Il se persuada qu'il ne ferait, somme toute, que justice en arrachant à son père l'ordre d'infliger à Dominique la plus terrible des tortures, et, retrouvant le calme au fur et à mesure que se déroulait dans son esprit le plan qu'il devrait mettre

en œuvre pour accomplir sa vengeance, il parvint à se maîtriser. C'est pourquoi, afin de ne point s'imposer la nouvelle humiliation de montrer sa jalousie à son rival, il s'était contraint en abordant les fugitifs.

Pas un des gestes de Dominique ni de ceux de Lakhmi ne lui avaient ensuite échappé, lorsque, par son ordre, ils avaient regagné l'habitation ; et de même qu'il les avait espionnés, se courbant dans le feuillage, alors qu'ils la quittaient à la tombée de la nuit, il les avait guettés également à leur retour. Son cœur bondit lorsqu'il vit le mulâtre embrasser la belle esclave après avoir reçu son terrible serment. Une seconde fois il abaissa son fusil et visa Dominique au cœur, mais une seconde fois aussi l'arme se releva sans avoir lancé son plomb meurtrier. La vengeance du marquis ne pouvait se contenter d'une mort aussi douce. Il voulait que Dominique souffrît avant que d'expirer.

Sanchez, pourtant, n'avait point l'âme vile, mais son amour froissé, son orgueil humilié et la jalousie furieuse lui faisaient perdre la raison. Il n'était plus qu'une haine. Un cri rauque et sombre sortit de sa poitrine. Le tigre prêt à se jeter sur sa proie ne trouve pas de plus terrible accent.

— Oh ! je les tuerai tous les deux, s'écria-t-il, mais d'une mort terrible ! Me braver, moi, leur maître ! moi !... Et cette esclave, cette Lakhmi que j'avais daigné trouver jolie ! l'est-elle seulement ?... Elle ose... Oh ! qu'ils tremblent !

Tout, frémissant, il avait gagné l'habitation. Ce qui suit nous apprendra que sa visite au marquis Alphonse à cette heure avancée n'était point sans but !

— Ah ! c'est toi ! fit tranquillement le vieillard ; qui t'amène, Sanchez ?

— Un devoir pénible, mon père.

Le vieux marquis abandonna sa lecture.

— Que veux-tu dire ?

— Qu'il faut que vous me signiez un ordre pour Gomez.

M. d'Alviella fronça le sourcil.

— Quel ordre ?

— Celui de punir Dominique.

— Dominique ?... répéta le marquis en cherchant.

— Oui, Dominique, un esclave de cette plantation.

— Je ne sais trop vraiment de qui tu veux parler, mon fils. — Il est au nombre des travailleurs, c'est pourquoi vous ne l'aurez sans doute pas remarqué, mon père.

— C'est possible, fit avec indolence M. d'Alviella. Et qu'a-t-il fait, ce Dominique, contre lequel tu veux sévir si rigoureusement, qu'il faille un ordre de moi pour exécuter la sentence ?

— Il a commis un des plus grands crimes dont un esclave puisse se rendre coupable. Il a voulu fuir.

— Fuir ! s'écria le marquis avec indignation.

— Oui, fuir, mon père, et ce n'est point là tout encore. Non seulement il voulait s'évader, mais encore, abusant de l'affection que lui porte une esclave, il l'avait persuadée de le suivre.

— Voilà qui est grave, en effet, Sanchez ; pourquoi voulaient-ils fuir ?

— On ne les a pas encore interrogés.

— Il faudra le faire. Comment leur projet a-t-il été découvert ?

Le jeune homme faillit se troubler à cette question directe.

— C'est Gomez, répondit-il au bout d'un moment, qui les a surpris au moment où ils se disposaient à aller déterrer des armes et des vivres qu'ils avaient enfouis pour s'éloigner.

Sanchez faisait ce mensonge dans le but de s'épargner la narration, pénible pour lui, de ce qui se rapportait à son amour déçu, amour dont il n'eût voulu faire l'aveu à son père moins qu'à personne.

— Tu as raison, Sanchez, ce Dominique mérite un châtiment.

— Exemple, mon père, car d'autres esclaves pourraient vouloir bientôt l'imiter si, dans cette circonstance, vous manquiez d'énergie.

— Point de zèle. Je désire être juste avant tout.

— C'est au nom de la justice que je vous parle, mon père ; mais c'est aussi convaincu que l'avenir nous réserve l'obligation d'user des plus pénibles et des plus répressives mesures, si vous ne sévissez pas avec la plus : grande rigueur aujourd'hui.

— Tout en reconnaissant, comme toi, l'utilité d'une représaille sérieuse, je te trouve rigoureux, Sanchez, et *in* sais que je n'aime pas à châtier sévèrement.

— Oui, mon père ; c'est même pourquoi j'insiste avec cette persistance. Songez-y, la clémence dans un pareil cas serait plus que de la faiblesse, et celle-ci peut devenir, sous peu, une irréparable faute dont vous ne pourriez vous repentir que trop tard. On abuse de votre bonté. Gomez, encouragé par elle, manque souvent de rigueur. Le travail est généralement moins bien et plus lentement fait depuis quelque temps. Tous les esclaves de nos plantations se relâchent, et quand ils apprendront que vous avez reculé

devant l'application d'un châtement terrible, mais mérité, ils ne feront que persévérer dans leur paresse et multiplier leurs fautes. M. d'Alviella avait écouté avec attention.

— Voilà la première fois que tu me parles de tout cela, mon fils !

— C'est vrai. Si je ne l'ai point fait jusqu'ici, c'est que j'espérais pouvoir vous épargner la peine de vous occuper de ces détails ; je comptais sur Gomez, j'espérais que quelques peines légères rétabliraient tout dans l'ordre ; je me suis malheureusement trompé. L'exemple de Dominique trouvera des imitateurs. Si légère qu'elle soit, si douce qu'on la lui rende, l'esclave sent toujours le poids de sa chaîne et veut instinctivement la briser. Il y a, en ce moment, parmi les nôtres, une fermentation que je dois vous faire connaître ; ce n'est point encore un orage imminent, mais l'heure est proche où nous serions tous impuissants à l'arrêter. Un soulèvement, une révolte complète peuvent éclater, si vous ne leur montrez pas que la main qui les guide sait châtier quand il le faut.

— Eh bien ! fais donner à ce Dominique cent coups de palmatoria sur les mains, puisque notre salut exige qu'il paye pour les autres.

— De palmatoria, seulement ! Y songez-vous, mon père ?

— Mais oui... cent coups. Il me semble que la punition sera assez forte pour faire réfléchir les plus récalcitrants.

— Qu'emploierons-nous donc pour punir les fautes légères, si vous usez de la palmatoria lorsqu'il s'agit d'un crime ? C'est la taya qu'il faut.

— La taya ! non pas ; je neveux pas tuer nos esclaves, même les plus coupables ; j'aime mieux les vendre.

Et le vieillard accompagna ce logique raisonnement d'un sourire.

Sanchez ne put réprimer un mouvement de dépit, car il sentait qu'il aurait fort à faire pour vaincre l'opiniâtreté ordinaire de son père. Il résolut alors d'arracher par la ruse ce qu'il n'avait pu obtenir par l'intimidation.

— Il ne s'agit point de mort dans tout ceci, mon père, reprit-il ; je n'ignore pas que les coups de taya sont terribles, mais le coupable est un robuste garçon.

— Tu sais bien, Sanchez, que les natures les plus fortes succombent sous les coups de ce fouet terrible.

— Cela dépend de leur nombre, mon père.

— C'est vrai.

— Rapportez-vous-en à moi. Signez un ordre de donner la taya à Dominique, vous laisserez en blanc le nombre de coups ; je ferai examiner

le mulâtre, et je vous promets de ne point dépasser celui qu'il pourra soutenir. Il en sera quitte pour quelques jours de souffrance, l'effet sera produit, et nous le vendrons ensuite le plus tôt possible.

— Voilà en effet qui est sage ; donne-moi la plume et mon buvard, je vais faire ce que tu me demandes, et, dès demain, je dirai à Gomez d'avoir à t'obéir désormais, même clans les cas les plus graves, sans avoir besoin de ma signature pour couvrir sa responsabilité, puisque je vois, avec plaisir, que tu sais rester modéré, même dans la rigueur. Tu es maintenant un homme, et je veux m'en reposer complètement sur toi.

Le visage de Sanchez exprima la joie du triomphe. Il donna à son père ce que celui-ci venait de lui demander. M. d'Alviella commença à écrire, mais un coup de vent, premier signal de l'orage qui, depuis la tombée de la nuit, s'amoncelait à l'horizon, ferma violemment un des battants de la croisée ouverte en face du marquis, et éteignit subitement la lampe. Le ciel protégeait Dominique. Sanchez se frappa le front avec colère en réprimant un cri de rage. Le marquis fit sonner un timbre qui se trouvait à portée de sa main. Un des esclaves qui s'étaient retirés à l'arrivée de Sanchez reparut.

— Fermez cette fenêtre et allez chercher de la lumière, dit tranquillement le vieillard à l'esclave, qui s'empressa d'exécuter aussitôt ses ordres.

Un éclair sillonna l'espace et illumina pendant une seconde les traits contractés de Sanchez. Il releva la tête et sembla braver la foudre en jetant vers le ciel un regard de défi.

— Voilà une belle nuit pour se venger ! pensa-t-il. La porte se rouvrit, l'esclave reparut avec de la lumière ; mais la marquise le précédait.

Isabella Maria de Bargas, marquise d'Alviella, n'avait jamais été fort belle, cependant ses traits étaient empreints d'une douceur extrême qui décelait la bonté de son caractère. Tous les esclaves l'adoraient. Plus d'un d'entre eux avait dû à son intervention bienveillante d'obtenir le pardon d'une faute. Il ne se passait pas de jour sans qu'elle ne recommandât à Gomez d'user d'indulgence avec les noirs. D'une dévotion profonde et sincère, sa charité n'admettait point le régime rigoureux auquel ils étaient nécessairement soumis. La chrétienne voyait en eux des âmes et non des bêtes de somme. Jamais elle ne leur parlait avec autorité ; aussi était-elle toujours accueillie avec un enthousiasme extrême, tempéré par un affectueux et profond respect, dans les cases où elle n'entrait pas sans laisser aux nègres de nombreuses preuves de sa générosité.

En voyant paraître sa mère avant d'avoir l'ordre pour Gomez, Sanchez comprit que, si elle apprenait ce qui se passait, il allait avoir à craindre une résistance plus grande encore que la première, et d'avance il se promit de redoubler d'efforts et de persuasion.

— Ah ! c'est vous, Sanchez, fit la marquise en entrant ; j'étais inquiète de vous, ne vous croyant pas à l'habitation ; un temps affreux se prépare, et pour rien au monde je n'aurais voulu vous savoir dehors pendant la tempête.

— Vous devez être rassurée, ma mère, puisque me voilà.

— Que pouvez-vous craindre pour ce grand garçon là, madame ? fit M. d'Alviella. Que diable ! comme je le lui disais il n'y a qu'un instant, Sanchez est un homme, et quelques gouttes de pluie tombant sur ses épaules ne doivent point vous causer d'alarmes.

— Accusez-moi de faiblesse, mon ami, je le veux bien ; mais le sentiment que vous me reprochez est chez moi invincible, et toutes les mères l'éprouvent, j'en suis sûre.

— Vous êtes une sainte et généreuse femme, marquise, et jamais ni Sanchez ni moi ne songerons à vous faire le reproche de trop nous aimer. Mais, pardon... vous permettez... quelques mots à écrire... un ordre.

— Tout à l'heure, mon père, fit vivement Sanchez, afin que sa mère ignorât tout.

Mais M. d'Alviella avait déjà trop parlé. Connaissant les indolentes habitudes de son mari, au mot ordre, la marquise avait compris qu'une chose grave devait avoir été décidée par lui et son fils.

— De quoi s'agit-il ? fit-elle, et quel ordre allez-vous signer ?

— Je vous le dirai demain, marquise, répondit le vieillard, et, reprenant la plume, il se mit à écrire.

Se tournant alors vers Sanchez :

— Que fait ton père, mon enfant ? lui demanda madame d'Alviella.

Sous le clair regard interrogateur de sa mère, le jeune homme se troubla.

— Il s'agit d'un ordre sans importance, balbutia-t-il.

— Est-ce vrai ? fit-elle au vieillard. M. d'Alviella ne répondit pas.

— Vous voulez me tromper tous les deux, dit alors la marquise ; mais vos restrictions mêmes me font deviner ce dont il s'agit. C'est pour faire punir que vous écrivez à Gomez.

— Et vous voulez, selon votre coutume, me demander la grâce du coupable, n'est-ce pas, marquise ?

— Non pas à vous, mais à mon fils ; car je devine qu'il n'est entré ici que pour solliciter de vous cet ordre, puisqu'il semble l'attendre. N'est-il pas vrai, Sanchez ?

Le jeune marquis chercha, sans la trouver, une réponse évasive.

— Voyons, je ne me-trompe pas, reprit madame d'Alviella, ton silence me l'apprend ; mais le pardon n'a-t-il pour toi aucun charme, et ton cœur restera-t-il fermé aux douceurs de la clémence ?

— Ma mère, une faute grave...

— Je n'en connais point qui puisse l'être assez pour que tu te croies le droit de sévir rigoureusement. A ton âge, surtout, ce droit est impie.

— Vous exagérez les choses, marquise, interrompit le vieillard, certains cas nécessitent la rigueur.

— Non. Vendez ceux qui ont démérité de nos bontés, mais ne les punissez pas. Voyons, mon fils, me refuseras-tu le pardon d'un malheureux ?

— Celui que vous nommez un malheureux n'est qu'un criminel indigne de pitié, ma mère, et si mon père était assez faible pour céder à vos prières, nous n'aurions plus qu'à vendre nos biens et à retourner à Lisbonne. L'ordre que j'attends n'est point aussi terrible que vous semblez le redouter, et, comme mon père le disait tout à l'heure, si quelques, gouttes de pluie ne peuvent me faire de mal, quelques coups de taya ne tueront pas un esclave jeune et vigoureux.

— La taya ! il s'agit de la taya ! s'écria la marquise. Ah ! monsieur, au nom de Dieu qui un jour nous jugera tous, ne signez point cet ordre. Pardonnez, ou du moins adoucissez cet horrible supplice.

S'apercevant qu'au fur et à mesure que madame d'Alviella lui parlait, le marquis se laissait aller de nouveau à sa clémence naturelle, et craignant que sa vengeance ne lui échappât, Sanchez reprit chaleureusement le thème qui, quelques instants auparavant, avait décidé le marquis à sévir. Selon lui, la révolte était imminente. Huit jours ne s'écouleraient pas sans que la majeure partie des esclaves ne quittassent les plantations, après les avoir ravagées, pillées, brûlées peut-être. La force de son désir de se venger donnait à ses paroles l'éloquence qui persuade. Quand il eut fini de parler :

— Porte cet ordre à Gomez, fit le marquis en tendant à Sanchez le papier qu'il venait de signer.

Le jeune homme le saisit comme une proie. Alors, sans dire un mot, comprenant que même les larmes ne pourraient rien sur la résolution des

deux hommes, la marquise leva les yeux au ciel, et, après avoir jeté sur son mari et sur son fils un triste regard, tout chargé de supplications et de reproches, elle sortit lentement d'un côté, tandis que Sanchez, triomphant, disparaissait précipitamment par l'autre.

VI — L'ORDRE A GOMEZ

La pluie tombait à torrents.

Le jeune marquis descendit les marches du perron et s'élança vers la case de Gomez, sans se préoccuper aucunement de l'ondée et tout au projet qu'il poursuivait. Une voix l'arrêta.

— Monsieur Sanchez !

— C'est toi, Gomez, fit le jeune homme en reconnaissant l'organe de l'intendant. Où diable es-tu ?

— Ici, répondit le vieux chasseur.

— Ici, où ?... Il fait si noir que je ne te vois pas.

— Mais, ici, répéta Gomez en posant dans l'ombre la main sur le bras de Sanchez et en l'attirant vers lui. Je suis contre l'habitation.

— Eh ! que fais-tu là ?

— Je vous attendais, abrité par le rebord du toit du perron.

— Et moi j'allais te trouver. J'ai à te parler.

— Et moi aussi.

— Gagnons ta case, alors.

— Prenez mon bras, monsieur le marquis, j'ai un parapluie, nous serons à couvert.

Ils se mirent en marche. A la suite de la lutte qu'il avait eu à soutenir contre l'apathie du marquis, d'abord, puis après contre la chrétienne miséricorde de sa mère, l'émotion de Sanchez, redoublée par la certitude de l'assouvissement prochain de sa haine, se traduisit par un léger tressaillement nerveux que Gomez ne tarda pas à remarquer.

— Qu'avez-vous, monsieur le marquis, vous tremblez ?

— Je suis un peu mouillé ; ce n'est rien.

— Pressons le pas, alors.

Ce qu'on appelait généralement la case de Gomez, à l'habitation, était une sorte de pavillon circulaire, situé à une centaine de mètres du corps de logis habité par M. d'Alviella et par sa famille. Isolée et au centre du demi-

cercle formé par les cases des esclaves, elle permettait à l'intendant de surveiller tout son monde sans sortir de chez lui. Gomez l'avait ornée à sa manière, en fumeur et en chasseur, aussi les murs étaient-ils couverts de pipes et d'armes de toute espèce. L'intendant et Sanchez y arrivèrent. Gomez introduisit son maître et alluma sa lampe. Sanchez s'installa près de la table. Sa pâleur frappa le vieux chasseur, de même que l'avait fait le tremblement du jeune homme pendant la route.

— Vous avez quelque chose, c'est sûr monsieur le marquis, dit-il.

— Je suis mouillé, Gomez. Va me chercher un de tes habits ; le mien me glace.

— La pluie est chaude, pourtant, objecta l'intendant, qui n'en disparut pas moins dans une pièce voisine, afin d'y aller prendre une de ses vestes, qu'il rapporta aussitôt.

A peine Gomez était-il sorti, que Sanchez tira de sa poche l'ordre en blanc et le remplit, à l'aide d'une plume qui se trouvait à la portée de sa main. Cela fait, il resserra le papier, et Gomez, en revenant, ne put se douter de rien. Lorsque, aidé par lui, Sanchez eut revêtu la veste, l'intendant prit la parole.

— Que dites-vous de ce temps-là, monsieur le marquis

— Je dis qu'il est horrible, Gomez.

— Et moi je prétends que, pour nous, il n'en est pas de plus beau. Tenez, nos carabines sont prêtes ; les jaguars vont descendre vers nous, et nous ferons cette nuit une chasse superbe.

Le jeune homme tressaillit. Cette idée de chasse répondait si bien à une pensée qui, depuis une heure, lui donnait la fièvre, qu'il sonda du regard celui de Gomez, comme pour deviner si son sinistre projet n'était point soupçonné par l'intendant.

— Il m'a semblé même, continua Gomez, sans remarquer l'examen dont il était l'objet, entendre tout à l'heure un hurlement assez rapproché qui me fait croire que nous ne devons pas aller loin pour trouver sur quoi tirer.

— C'est donc pour cela que tu m'attendais ?

— Eh ! oui ! Dès que l'orage a commencé, je vous ai cherché partout ; enfin j'ai fini par vous apercevoir chez monsieur votre père, et, me mettant à l'abri, j'ai patiemment attendu la fin de l'entretien, car je n'ai point osé entrer, de peur que M. d'Alviella ne se doutât de la chose.

— Tu as bien fait, fit Sanchez.

L'arrivée de Gomez dans le cabinet de travail de M. d'Alviella eût, en effet, renversé tout son plan de vengeance. Sans s'appesantir sur l'approbation de son jeune maître, Gomez, tout à la chasse qu'il projetait, lui dit :

— Eh bien ! à quelle heure partirons-nous ? Cette pluie torrentielle ne peut être de longue durée, je m'y connais ; le tonnerre, en se rapprochant, dissipera les nuages ; et, d'ailleurs, si la lune nous manque, nous pourrions tirer à la lueur des éclairs :

Tout cela avait été prononcé avec un feu qui témoignait de la vive ardeur de Gomez pour son plaisir favori. Voyant le jeune marquis garder le silence :

— A quelle heure partirons-nous ? répéta-t-il. Sanchez se leva, et d'une voix brève :

— Nous ne partirons pas ! fit-il.

— Nous ne... partirons... pas ? répéta avec lenteur Gomez, que cette déclaration stupéfia.

— Non.

— Vous ne voulez donc pas chasser cette nuit, monsieur le marquis ?

Un étrange sourire erra sur les lèvres de Sanchez.

— Je te le répète : non, Gomez.

L'intendant resta interdit ; c'était la première fois que son élève n'accueillait pas avec enthousiasme une telle partie.

— J'irai donc seul, fit Gomez au bout d'un instant. C'est dommage, et vous regretterez, j'en suis sûr, de ne m'avoir point accompagné.

— Tu n'iras pas plus chasser que moi cette nuit, Gomez.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il te faut, avant de songer à la chasse, exécuter un ordre que je t'apporte.

— Un ordre de M. le marquis ?

— Oui, une punition.

— Ne puis-je la remettre à demain ?

— Non, mon père m'a recommandé de t'ordonner de la faire infliger sans retard.

— Eh bien ! la nuit est longue, et quelques coups de palmatoria sont vite appliqués.

— Une s'agit pas de la palmatoria cette fois, Gomez ; c'est la taya qu'a ordonnée mon père.

Le front de l'intendant s'assombrit.

— La taya ! fit-il. Quel est donc le coupable ?

— Dominique.

— Le petit mulâtre ? Et quelle faute assez grave que j'ignore a-t-il donc commise pour qu'elle exige l'application de la taya, dont M. le marquis ne veut jamais faire usage ?

— Il a voulu fuir avec Lakhmi.

— Ce n'est pas possible, monsieur le marquis, on vous a trompé. Dominique est un vaillant garçon incapable d'une telle infamie, et je l'ai toujours traité avec trop de bonté pour qu'un semblable et aussi coupable projet lui soit venu à l'esprit.

— Rien n'est plus vrai, cependant. Le mulâtre avait tout préparé, et, sans moi, ils seraient tous deux déjà loin.

— C'est différent, alors ! Mais la taya ! Enfin !... je perds une belle chasse.

Gomez se leva et fit quelques pas en silence ; puis il prit son chapeau.

— Allons ! monsieur le marquis.

Le moment était venu pour Sanchez de frapper le grand coup.

— Voici l'ordre de mon père, dit-il en tendant à Gomez le papier signé par M. d'Alviella.

— Un ordre écrit, fit l'intendant, sachant que le marquis n'agissait ainsi que dans des cas exceptionnels.

Sanchez s'attendait à l'effet qu'il venait de produire ; aussi cet effet ne le surprit-il point.

— Lis ! fit-il.

Gomez obéit, et l'effroi se peignit aussitôt sur ses traits.

— Oh ! c'est la mort ! s'écria-t-il... Deux cents coups de taya, c'est la mort !

— C'est l'ordre de mon père.

— Je n'exécuterai pas cet ordre sans lui parler. Quelle que soit la grandeur de la faute commise par Dominique, c'est la première, vraiment grave, qu'on ait à lui reprocher, et il ne mérite pas cet horrible châtement.

— Tu ne peux voir mon père à cette heure ; d'ailleurs, il doit être couché.

— Je le réveillerai, s'il le faut ; il s'agit de la vie d'un homme.

— D'un esclave, ne confondons pas.

— Deux cents coups de taya ! répéta Gomez atterré ; puis, tout à coup, remarquant que ce nombre énorme était tracé sur l'ordre par une main autre

que celle de M. d'Alviella. Cet ordre était en blanc... ajouta-t-il, qui donc l'a rempli par ce chiffre effroyable ?

— Moi, fit froidement Sanchez, en accompagnant ce mot d'un regard hautain.

— Vous, monsieur le marquis ! s'écria Gomez avec stupéfaction. Mais avez-vous réfléchi ?...

— Gomez, fit le jeune homme en se levant et d'un ton auquel il n'avait point accoutumé son compagnon de chasse, vous abusez étrangement de l'amitié que je veux bien vous porter. Depuis quand les intendants discutent-ils les ordres de leurs maîtres ? Si cet esclave meurt, cela ne regarde que mon père et moi, et vous n'avez qu'une chose à faire, c'est d'exécuter notre formelle volonté.

Le vieux Brésilien n'osa répliquer, mais il se tira la moustache avec fureur, ce qui était chez lui le signe de toute émotion vive.

— Allez, ajouta Sanchez. Gomez fit un dernier effort.

— De grâce ! attendez à demain.

— Pas une heure.

— Demain, pourtant, Dominique pourrait réclamer la protection du fêter et obtenir, moyennant une redevance, qu'il répondît de lui à l'avenir.

— C'est pour cela même que nous ne voulons pas attendre. Nous voulons faire un exemple terrible. Une dernière fois, Gomez, exécutez cet ordre, et sans plus tarder.

• — Soit donc ; mais que le sang de ce malheureux ne retombe que sur vous ! s'écria l'intendant.

Sur ces mots, il sortit précipitamment de la case, suivi par Sanchez. La pluie avait cessé, et le tonnerre recommençait à gronder sourdement. Quelques instants suffirent à Gomez pour réunir les hommes dont il avait besoin.

Lorsque tout fut prêt, il se rapprocha de Sanchez, qui, en silence, avait présidé à tous ces apprêts.

— Au nom de l'amitié que vous daignez me porter, monsieur le marquis, je vous en conjure, attendez à demain.

— Fais ce que je t'ai dit, et à l'instant, je le veux.

Gomez s'éloigna, et rentra bientôt avec les exécuteurs dans la case de Dominique. En voyant la taya aux mains de l'un d'eux :

— Je vous attendais, dit le mulâtre. Je suis prêt à mourir.

Sanchez était resté au dehors. Lorsqu'il vit paraître Gomez et les hommes se rendant près de sa victime, il s'écria :

— Maintenant que celui-ci ne peut plus m'échapper, à l'autre !

Et il prit sa course vers la case de Lakhmi, qui était située à l'extrémité opposée de la plantation.

VII — LA TAYA

Sanchez n'avait point atteint la moitié du chemin qui le séparait de Lakhmi, qu'il dut s'arrêter. L'émotion, la haine, la colère, tous les sentiments qui l'agitaient depuis le moment où il avait surpris les amants, lui faisaient refluer le sang au cœur. Ses jambes refusaient de le porter. Tout son être frissonnait. Il s'appuya contre un bananier en s'accrochant aux lianes qui en garnissaient le tronc. Là, il eut une lueur de remords. Le sort de Dominique l'épouvanta. Il entendit d'avance siffler la lanière incisive du fouet meurtrier, il crut voir le sang du mulâtre ruisseler, de ses plaies et son rival brisé, agonisant, évanoui dans cette affreuse torture.

La pensée de revenir sur ses pas pour donner à Gomez l'ordre de suspendre la sentence jusqu'au lendemain lui vint à l'esprit ; mais il se souvint bientôt des paroles de Lakhmi disant au mulâtre à quel pointillé l'aimait ; il revit les jeunes gens se quitter et trouver dans une dernière étreinte la force de le braver, et, cédant de nouveau à sa fureur jalouse, il chassa de son cœur toute idée de clémence, puis reprit sa course vers la case de la jeune esclave.

L'état de l'atmosphère contribuait puissamment à entretenir la fiévreuse exaltation de Sanchez. L'orage n'avait point encore fouetté suffisamment l'air pour le dégager entièrement des haleines électriques, chaudes et pesantes dont il était chargé. La lourdeur de l'air ceignit le front de Sanchez d'un cercle de fer qu'il essaya vainement de secouer, en marchant tête nue sous le feuillage, d'où ruisselaient encore de nombreuses gouttes d'eau. Malgré elles, ce cercle ne fit que se resserrer davantage au fur et à mesure que le jeune homme se rapprochait du but de sa course. A vingt pas de la case de Lakhmi, Sanchez s'arrêta.

— Est-ce vous, maître ? fit une voix sortant des hautes herbes.

— Oui, Manoël.

Alors une ombre se dressa devant le marquis et un noir s'approcha.

— Eh bien ? lui fit Sanchez.

— Rien n’a bougé, elle est dans sa case.

— Personne n’a-t-il essayé d’y entrer ?

— Personne, maître.

— Et depuis quand la lumière est-elle éteinte ?

— Depuis une heure environ.

— Alors, tu crois qu’elle dort ?

— J’en suis sûr.

— Comment cela ?

— J’ai écouté tout à l’heure, collant mon oreille contre la porte, et la régularité de sa respiration m’a démontré que tout au moins elle doit être profondément assoupie.

— C’est bien. Passe chez Gomez, prends-y son fusil et sa cartouchière, puis vas seller Gazella, et attends moi avec elle à l’extrémité de la grande avenue.

— J’y vais, maître, fit le nègre en se disposant à s’éloigner.

Sanchez le rappela.

— Encore un mot. Fais en sorte que personne ne te voie.

— Soyez tranquille, maître.

Et Manoël s’éloigna d’un pas agile. Les différents ordres qu’il avait à exécuter, sauf les derniers, lui avaient été donnés par le jeune marquis avant de se rendre dans le cabinet de travail de son père.

Sanchez, dès que Manoël fut loin, frappa à la case de Lakhmi. Rien ne répondit à cet appel. Le jeune homme frappa plus fort. Un léger bruit se fit alors entendre, et la voix de la belle esclave demanda :

— Dominique, est-ce toi ?

Surprise dans son premier sommeil, Lakhmi avait prononcé le premier nom que lui avait soufflé son cœur, au réveil, sans réfléchir qu’à cette heure avancée il n’était point probable que celui qui frappait fût le mulâtre.

En entendant le nom de son rival sortir de cette bouche aimée, la résolution encore indécise de Sanchez devint inébranlable. Un nuage de sang passa devant ses yeux, et il dut faire un violent effort pour parvenir à répondre avec calme.

— Non, c’est moi, le maître : ouvre.

Puis, sans attendre que Lakhmi eût obéi, il poussa violemment la porte, qu’une légère serrure retenait seulement, et pénétra dans la case.

— Ah ! s’écria l’esclave effrayée.

— Allume de la lumière, fit Sanchez d'un ton impérieux, sans prendre garde au cri de la jeune fille.

Lakhmi, d'une main tremblante, fit ce que voulait Sanchez.

— Tu ne m'attendais pas ? dit-il d'un ton railleur.

— Le maître est toujours ici le bienvenu, répondit Lakhmi d'une voix humble.

— Tu aimerais pourtant mieux voir, à cette place, Dominique que moi, n'est-il pas vrai ? puisque, lorsque j'ai frappé, tu as cru d'abord que c'était lui.

— Si j'ai prononcé son nom, maître, c'est qu'encore tout endormie, j'ai cru d'abord que nous étions à la fin de la nuit et que mon frère venait m'éveiller.

— Ton frère ? répéta Sanchez en ricanant. Il vient donc parfois ici dès l'aube ?

— Oui, maître.

— Malgré ma défense !

— Il n'y est plus venu, je vous le jure, et je ne lui ai parlé qu'une fois depuis, c'est ce soir.

— Mensonge ! Vous vous êtes indignement joué de moi tous les deux.

— Oh ! maître, pouvez-vous bien le penser ? Lakhmi laissait s'épandre en longues mèches soyeuses qui ruisselaient jusqu'à terre sa luxuriante chevelure, dont la torsade s'était dénouée pendant son sommeil. Jamais Sanchez ne l'avait vue ainsi. Il la trouva plus belle encore. Alors, par un inexplicable revirement de son caractère fantasque, il oublia sa haine, il oublia le sort de son rival pour ne plus songer qu'à son amour.

— Non, se dit-il, elle se trompe elle-même ; il est impossible qu'elle me préfère ce mulâtre. C'est sa timidité qui égare son cœur, il faut la rassurer.

Puis, tout haut :

— Lakhmi, écoute-moi.

— Parlez, maître.

— Tu m'as désobéi, ce soir.

— C'est vrai. Le maître veut-il m'en punir ?

— Non, t'en ai-je seulement menacée ?

— Non ; vous, avez été clément et bon pour la pauvre esclave.

— : Je savais tout pourtant...

— Quoi donc, maître ? demanda l'esclave ;

— Que tu voulais fuir avec Dominique. Lakhmi fit un mouvement.

— J'ai entendu toute votre conversation, poursuivit le jeune marquis.

A cette révélation, l'esclave se mit à trembler sans pouvoir trouver une parole.

— Rassure-toi, reprit Sanchez ; je ne t'en instruis que pour te prouver ma clémence.

— Alors, c'est à genoux qu'il faut que je vous en remercie.

Et, joignant le geste aux paroles, elle se laissa tomber aux pieds de Sanchez, en l'enveloppant d'un regard de reconnaissance qui le bouleversa. Ce mouvement avait découvert ses belles épaules, dont l'éclat était rehaussé par la teinte foncée des mèches flottantes au travers desquelles elles apparaissaient. Sanchez arrêta son regard sur ces charmes divins. Il fut enivré.

— Tiens-tu vraiment à te montrer sensible à mes bontés ? dit-il doucement d'une voix émue.

— Oh ! oui, maître !

— Eh bien, alors, promets-moi de répondre franchement aux questions que je vais te faire. Est-ce dit ?

— Questionnez, maître, je suis prête.

— Pourquoi voulais-tu fuir avec Dominique ?.... Ah ! ne crains rien de moi, j'ai été quelquefois sévère, mais je te promets de ne plus l'être ; réponds franchement et sans crainte.

L'illusion avait envahie le cœur de Sanchez ; bercé par ses rêves d'amour, il ne doutait point de sortir vainqueur de la lutte morale qu'il entreprenait contre son indigne rival. Malgré l'air bienveillant qui reflétait le visage de Sanchez, Lakhmi garda le silence.

— Tu hésites ? reprit le jeune homme ; eh bien, je vais parler pour toi. Tu voulais fuir, parce que tu aimes Dominique, n'est-ce pas ?

— Oui, fit Lakhmi, confiante et subjuguée.

— Es-tu bien certaine de cela ? As-tu suffisamment interrogé ton cœur pour être assurée de ne point te tromper ?

— Je le crois.

— Eh bien ! tu es dans l'erreur. Qu'est Dominique, après tout ? rien qu'un esclave incapable de te protéger et te défendre, et qui peut être séparé de toi à jamais au moindre signe de mon père.

— Et que suis-je moi-même ?

— Toi, tu es belle, plus belle que la plus adorable des femmes libres.

— Dominique aussi est beau.

— N’as-tu donc jamais rencontré d’homme qui te paraisse aussi beau que lui ?

— J’en ai vu peut-être d’aussi beaux, mais je n’en ai jamais trouvé qui me plaise autant que lui.

— C’est qu’il est le premier qui t’a parlé d’amour ? — Il ne m’en a parlé qu’une seule fois, c’est seulement alors que j’ai compris vraiment ce qui se passe dans mon cœur. — Mais pourquoi l’aimes-tu ?

— Le sais-je ?

— Voyons, si demain je te faisais riche, heureuse, libre, ne finirais-tu pas par éprouver pour moi un peu de ce que tu ressens pour Dominique ?

— Vous dire oui serait vous tromper. Non, maître, je ne le crois pas.

— Je suis jeune, riche, aussi beau que lui pourtant.

— Oh ! oui, maître.

— Eh bien, alors...

— Que vous dirai-je, ce n’est point de ma faute ; je suis à vous, maître ; mon corps vous appartient, vous pouvez le briser sans pitié si je vous offense, mais mon cœur est à lui.

Puis, s’abandonnant entièrement à la confiance que Sanchez lui inspirait en ce moment, s’exaltant aux sons de sa propre voix, espérant même, dans sa loyale et naïve candeur, que la grandeur de son amour pour le mulâtre forcerait le marquis à le sanctionner, elle poursuivit en s’animant :

— Oui, mon cœur est à lui... à lui seul, et je l’aime depuis l’enfance. C’est plus qu’un ami, qu’un frère pour moi. Vous m’avez ordonné de vous répondre franchement, je le fais. Oh ! maître, par grâce, ne nous séparez plus, laissez-nous nous aimer, et la reconnaissance humaine n’aura jamais trouvé plus de témoignages que ceux que nous vous prodiguerons pour vous remercier ; vous nous aurez donné plus que la vie, vous nous aurez donné le bonheur, et nous vous bénirons jusqu’au dernier soupir. Mais, par pitié, ne nous imposez pas cette horrible torture de nous fuir l’un l’autre, tandis que nous voir et nous parler fait notre joie la plus grande. Il faut avoir pitié des malheureux. Nous ne sommes que deux pauvres esclaves dont un seul mot de vous peut faire à l’instant les êtres les plus fortunés de la terre, car si l’éloignement est pour nous un supplice, la réunion à jamais sera la plus ineffable félicité... Mon cœur a besoin de lui... comme le sien a besoin de moi, et s’il mourrait, je ne pourrais vivre !... Maître !... Maître !...

Et, saisissant la main du marquis, elle voulut la porter à ses lèvres ; mais Sanchez, qui était à bout de contrainte, la repoussa brusquement en s’écriant

:

— Insensée !

Lakhmi jeta ses regards sur le marquis et resta terrifiée.

Sanchez était livide et ses yeux lançaient des éclairs. Il avait acquis la conviction, que, quoi qu'il fasse, jamais il n'inspirerait d'amour à Lakhmi. Le jaloux reparut, écoutant toutes ses haines. En ce moment le tonnerre sembla se rapprocher et ses grondements devinrent plus sonores.

— Maître !... Maître !... répéta Lakhmi.

— Ah ! ah ! ah ! fit Sanchez avec un rire effrayant, je crois que tu m'implores !

— Mais que vous ai-je donc fait ?

— Ce que tu m'as fait... ce que tu m'as fait !... Ah ! mon Dieu, cette esclave est folle !

— Folle de terreur et d'épouvante, c'est vrai. Maître, par grâce, revenez à vous.

— Et moi qui croyait pouvoir lui pardonner ! Un cri terrible retentit du côté de l'habitation.

— Ah ! c'est la voix de Dominique ! s'écria Lakhmi.

— Tu crois ? fit le jeune homme en lui barrant le passage.

— J'en suis sûre, maître : que se passe-t-il donc ?

— Tu m'as bravé, et tu ne le soupçonnes pas ?

Un second cri plus déchirant encore que le premier retentit dans l'espace.

— Ah ! Dominique... on le tue !... Laissez-moi passer, vous me tuerez après, s'il le faut.

— Où veux-tu donc aller ?

— Défendre Dominique.

— Eh bien ! viens alors !

Et, saisissant vigoureusement la jeune fille par le poignet, il l'entraîna violemment hors de la case.

Un large éclair illumina l'horizon, au moment où ils la quittaient. Sanchez marchait d'un pas hâté vers le côté opposé à celui d'où les cris étaient partis.

— Ce n'est point là ! s'écria Lakhmi, en tâchant de résister.

— N'importe, viens.

— Non, fit-elle en se raidissant, je n'irai pas plus loin...

— C'est ce que nous verrons.

— Par pitié ! Vous me faites mal... Ah ! je le vois, vous m'avez trompée... C'est vous, sans doute, c'est par votre ordre que Dominique... Mais, grâce pour lui, maître ; je ne l'aimerai plus, je vous le jure ; je le haïrai, s'il le faut ; mais qu'il vive ! qu'il vive !

Sanchez était sourd.

— Oh ! encore ce cri horrible... je veux... je veux...

Elle était tombée à genoux. Ivre de colère, inexorable, le marquis la traînait sur le gravier du chemin, dont les petites pierres aiguës déchiraient les chairs de Lakhmi, en laissant sur le sol une sanglante trace.

— Ah ! tu veux voir ?... Eh bien, regarde !

Ils étaient arrivés à un endroit où une vaste éclairé, taillée au milieu des arbres, permettait d'embrasser tout l'ensemble de la plantation d'un seul coup d'œil.

— Regarde comme je me venge !

En prononçant ces mots, Sanchez saisit la tête de l'esclave entre ses mains et la lui maintint dans la direction d'une lueur assez vive.

Alors, au milieu d'un cercle de torches allumées, que tenaient en main des nègres, Lakhmi vit, au centre du cercle formé par les cases des esclaves, un homme étroitement garrotté et couché sur le ventre, de façon à ce que son dos se présentât dans toute sa longueur. Puis, près de lui, un grand esclave noir brandissant la taya, dont chaque coup enlevait la peau du patient en traçant une plaie rouge d'où ruisselait le sang en abondance.

Un hurlement de douleur suivait chaque écorchure. Jamais, dans un supplice semblable, l'exécuteur n'avait frappé si fort ; mais, sachant que, pour Dominique, la mort était inévitable, Gomez avait donné l'ordre de tâcher d'en finir le plus tôt possible, afin d'abrégier les tortures du malheureux.

Cette scène, qu'éclairait la foudre, dont les coups redoublaient de force et d'éclat, et dans laquelle les plaintes du mourant se mêlaient aux grondements du tonnerre, était indescriptible. Lakhmi ne put en supporter l'horreur ! En vain Dominique, réunissant le peu de force qui lui restait encore, lança vers elle un suprême appel, elle ne l'entendit pas, car elle s'était évanouie. La sentant s'affaïsser sur le sol, Sanchez la saisit dans ses bras, et, marchant aussi vite que le lui permit son fardeau, il gagna l'endroit où il avait donné l'ordre à Manoël de l'attendre avec Gazella.

VIII — L'APPÂT HUMAIN

Aidé parle noir, Sanchez plaça la jeune fille évanouie sur la croupe de Gazella, où il l'assujettit au moyen de solides liens.

Manoël, glacé de terreur par les cris qu'il avait également entendus, obéissait à son maître, sans oser prononcer une parole. Sanchez enfourcha Gazella.

— Donne-moi le fusil et la cartouchière. Bien. Maintenant, sur ta vie, tu ne sais rien, tu n'as rien vu, ou sinon... Songe à Dominique.

Cette menace fut le signal de départ du marquis. Piquant des deux, il lança Gazella au triplé galop. Sa course avait dans les ténèbres quelque chose de fantastique qui le faisait ressembler au héros de quelque sombre ballade. Il dévorait l'espace.

Tantôt plongé dans la nuit noire, tantôt noyé dans les rayons des lames de feu qui déchiraient les voiles épais des ténèbres, à chaque coup de tonnerre, il apparaissait successivement à divers points de l'horizon avec une promptitude telle qu'on eût pu croire qu'il n'était point seul, mais que toute une armée de cavaliers, portant chacun un corps inerte de femme sur la selle, galopaient vers la montagne. La vue du sang de Dominique, ses cris, le tumulte de l'ouragan déchaîné, les aveux de Lakhmi et la soif de la vengeance, lui donnaient la fièvre et le vertige. Les secousses imprimées au corps de l'esclave par les bonds furieux du cheval, aussi exalté que son maître, qui jamais ne l'avait forcé à une course aussi vertigineuse, opérèrent en elle une réaction qui lui fit reprendre ses sens. Son corps inerte s'anima.

— Où suis-je ?

— Avec moi, le maître !

— Ah ! le bourreau ! s'écria Lakhmi.

— Pas encore, répondit Sanchez, pas encore.

Et, redressant contre sa poitrine la jeune esclave avec une frénésie telle qu'on eût dit qu'il voulait l'étouffer, il éperonna Gazella avec une force nouvelle.

— Dominique ! criait Lakhmi en sanglotant... mon pauvre Dominique !

— Tais-toi, malheureuse, tais-toi !

Un silence suivit cet ordre impérieux, et on n'entendit plus que le fracas de la tempête jusqu'au moment où Sanchez arrêta sa monture.

Il attacha Gazella à un arbre, après en être descendu. Cela fait, il dégagea Lakhmi d'une partie de ses liens, la souleva de nouveau dans ses bras, et,

s'engageant avec elle dans un chemin sinueux, il gravit une colline d'où l'eau descendait par torrents et arriva, par une pente assez vive, à un large et profond ravin au fond duquel l'obscurité semblait encore plus complète qu'aux alentours. Là, il s'arrêta.

— Donne-moi tes mains, dit-il.

Vaincue par la douleur, Lakhmi fit machinalement ce qu'il lui ordonnait. En un instant, Sanchez eut entouré les poignets de l'esclave de liens ! à l'aide desquels il les lui fixa sur le dos. Il les avait serrés avec furie. La corde entra dans les chairs. Lakhmi poussa un cri de douleur. Tout à sa haine, Sanchez n'y prit garde.

D'un bout de corde, il l'entraîna brusquement et à reculons jusqu'auprès d'un arbre auquel m'attacha, et, au lieu de la frapper, ainsi que la jeune fille s'attendait à l'être, il s'éloigna, remonta l'un des côtés du ravin, et se coucha sur le sol humide, son fusil armé près de lui. De là, les dents serrés, pâle comme un spectre, il adressa dans l'ombre des regards de haine à sa victime. Tout son amour pour elle s'était évanoui ; espoir, tressaillements, désirs, son cœur avait tout banni pour la vengeance. Sans se douter encore du sort épouvantable qui lui était réservé, Lakhmi, n'espérant plus qu'en Dieu, priait pour Dominique et pour elle.

Un hurlement ébranla la colline.

Un cri déchirant de terreur folle lui répondit :

— Ah ! le jaguar !... fit Lakhmi.

L'effroi vainquit sa douleur. Comprenant enfin le plan infernal de Sanchez, elle écouta son âme frémissante et désespérée, qui n'était point assez forte pour imposer à son corps l'affreuse mort qui la menaçait, et essaya dans un suprême délire d'y échapper.

— Maître, c'est le jaguar... il approche... maître, grâce !... grâce !...

En effet, les hurlements, grandissant, annonçaient que le redoutable complice du marquis gagnait du terrain.

— Tuez-moi, mais d'un coup, puisqu'il faut que je meure ! s'écria Lakhmi, au paroxysme de l'épouvante... Oh ! maître.... tuez-moi... je vous aimerai... je vous bénirai... Ah ! j'ai peur !... il vient... tirez... mais tirez donc !

Les cheveux de Sanchez se dressèrent sur sa tête. Il épaula sa carabine. La jeune esclave se débattait en des efforts désespérés, afin de rompre ses liens pour fuir. Mais, enfin, lassée par l'inutilité de ses tentatives, elle s'arrêta pour reprendre haleine... puis les recommença avec plus de fureur.

La foudre éclairait à courts intervalles cette scène émouvante. L'ombre du jaguar se dessina sur le fond pourpre d'un éclair ; puis, tout à coup, un cri, un seul, mais immense, indéfinissable, sortit de la poitrine de Lakhmi.

Alors, au milieu du silence qui succédait à chaque coup de tonnerre, on n'entendit plus qu'un bruit épouvantable d'os broyés, de chairs meurtries, de sang bu, qu'interrompaient les atroces soupirs de satisfaction du jaguar se léchant les lèvres. En ce moment, le ciel entier s'embrasa, une détonation plus formidable que les précédentes ébranla l'atmosphère et la foudre tomba à dix pas de Sanchez.

— Tuez-moi ! hurla Lakhmi.

Le bourreau écouta cette sublime plainte...

Il fit feu, et tout rentra dans l'ombre du silence.

Lorsque, encore sous l'empire de l'indicible effroi qui s'empara de lui dès qu'il eut accompli le crime, Sanchez, ayant renforcé Gazella, se trouva à peu de distance de l'habitation, il aperçut une tramée lumineuse qui, serpentant dans la campagne, s'éloignait des cases.

C'était le convoi de Dominique, éclairé par les torches, qui se dirigeait en silence vers le lieu de sépulture consacré aux esclaves de la famille d'Alviella.

DEUXIÈME PARTIE — LA VENGEANCE D'UN MARI

I — UNE FILLE A MARIER

Six ans après ces événements, par un beau matin d'octobre, deux personnes déjeunaient dans l'élégante salle à manger d'un vaste hôtel de la Chaussée-d'Antin.

La première était un homme d'une soixantaine d'années, à l'air bienveillant et doux. Sa physionomie, calme et souriante, respirait la quiétude. Ses traits, assez réguliers, étaient empreints de ce caractère d'austérité que donnent le travail et la réflexion. Des cheveux blancs argentaient son front, fait grand par l'âge. L'intelligence rayonnait sur ses traits, et l'expression des yeux et des lèvres rendait douce cette sereine lumière. Sa mise élégante, quoique simple, était d'une sévérité du meilleur goût. L'habit révélait l'homme du monde, comme les traits dénonçaient l'homme bon.

La seconde était une jeune fille d'une merveilleuse beauté.

Grande, svelte, admirablement faite, portant avec une grâce infinie sur un corps de déesse, proportionné comme une statue de Canova, une tête séraphique, encadrée par une luxuriante chevelure de ce blond dont était la Marguerite de Faust, elle épandait autour d'elle les rayons de ses charmes, avec le calme d'un astre et la chasteté d'une vierge. En un mot, elle éblouissait. Le regard de cette belle personne parachevait sa divine beauté. D'un noir foncé, limpide et profond, ses yeux fendus en amande, garnis de longs cils soyeux, donnaient à son visage un aspect original, charmant et fantasque à la fois. Ses cheveux jetés en arrière, retenus sur la nuque par un peigne d'écaillé blonde, laissaient à découvert son front virginal, blanc et lisse comme de l'ivoire. Un élégant peignoir de soie vert-pâle, au dessin cossais, l'enveloppait tout entière. Une cordelière de même couleur ceignait sa taille souple. Des manches larges de ce vêtement s'échappaient des flots de dentelles, dans lesquelles flottaient, diaphanes et roses, ses mains admirables, longues et potelées, aux ongles polis et brillants.

Perché près d'elle sur un siège, dont il semblait mesurer la hauteur d'un œil peu rassuré, se tenait, l'oreille droite et le museau inquiet, un petit chien havanais, gros comme le poing et blanc comme la neige. Une merveille comme créature, un ravissant jouet auquel il ne manquait que des roulettes.

Le repas était arrivé à sa fin. Un valet en riche livrée servit le café. L'arôme du moka se répandit en bouffées parfumées dans l'appartement. Le vieillard en huma les tièdes haleines en véritable antagoniste de madame de Sévigné, puis, selon sa coutume, déchira la bande d'un journal, — le *Moniteur universel*, — qui se trouvait à la portée de sa main, et l'ayant déployé, se mit à le parcourir rapidement.

— Viens, Muguet, fit alors la belle personne en mettant le petit chien sur ses genoux.

Puis elle prit un véritable plaisir à bourrer de sucre le petit animal, par qui toutes ces attentions furent reçues avec un calme démontrant qu'elles étaient passées pour lui à l'état d'habitude. Lorsque la main de la jeune fille se trouva vide, le petit glouton daigna la lécher en forme de remerciement.

— Que tu es gentil !

Et les caresses recommencèrent. Le valet sortit. Dès qu'il eut disparu, le vieillard abandonna sa lecture et, sans mot dire, se mit à tourner machinalement de la cuillère l'excellent tonique tout fumant dans une tasse de vieux Sèvres posée devant lui. Tout en paraissant prêter à cette opération une attention qu'elle ne comportait pas, pour qui le connaissait bien, il était aisé de voir que sa pensée s'était subitement arrêtée sur un grave sujet. En effet, le sourire s'effaça petit à petit de ses lèvres, son front se plissa légèrement. Cette sérieuse préoccupation frappa la jeune fille.

— Qu'avez-vous, mon, père ? fit-elle en replaçant Muguet sur le siège dont elle l'avait enlevé quelques instants auparavant.

— Il faut que je te parle d'un, sérieux projet qui me préoccupe fort depuis six mois, Clotilde, répondit le vieillard après un court silence.

— Depuis six mois ! Et vous allez seulement me le dire aujourd'hui ?

— Oui. J'espérais que tu finirais par m'en parler toi-même.

— Dieu ! que vous avez l'air sérieux en me disant cela !

— C'est qu'en effet il s'agit d'une chose sérieuse.

— Parlez, mon père, je vous écoute.

Le vieillard porta sa tasse à ses lèvres, la reposa ensuite sur la table et reprit :

— Tu as dix-huit ans, mon enfant, j'en aurai bientôt soixante ; nous n'avons pour tout parent que mon frère Samuel, plus vieux que moi de dix années ; la mort peut nous surprendre, lui et moi, à l'improviste...

— Oh ! mon père, quelle pensée !

— N'y vois que de la prévoyance, Clotilde, et ne t'alarme pas. Réponds seulement : si ce malheur t'arrivait, seule au monde, que ferais-tu ?

— Mais... que sais-je ?... Je deviendrais folle de chagrin de vous avoir perdu, mon bon père. J'en mourrais.

— Non, Clotilde. J'ai perdu ta sainte et digne mère ; ce jour-là, j'ai cru que ce serait pour moi le dernier, et je ne suis pas mort. La nature, en nous imposant ces profondes douleurs de perdre ceux que nous aimons, prévoyante autant que cruelle, nous a donné la force de les supporter. Le temps cicatrise ces plaies vives et les adoucit en les transformant à la longue en souvenirs pieux, plutôt que tristes. Quelle que soit la profondeur de ta tristesse première, un jour elle s'adoucirait du reflet même de notre mutuelle affection, et alors tu verrais avec terreur ton isolement. Cela ne doit pas être, et il te faut, dès à présent, te préoccuper sérieusement de faire choix d'un mari.

— Un mari ! s'écria Clotilde avec surprise. Mais je n'y ai jamais songé jusqu'ici.

— Voilà bien pourquoi je t'en parle. C'est à ton père à te faire réfléchir, puisque tu ne penses pas à le faire de toi-même, ma charmante espiègle.

— Je ne sais, en vérité, que vous répondre, mon père ; l'avenir est loin, le présent me suffit ; je suis aussi heureuse auprès de vous qu'on peut l'être, et d'ailleurs mon cœur est resté muet jusqu'à présent... Je ne puis donc pas me marier, puisque je n'aime personne.

— C'est juste !

— Voilà mon mari, c'est Muguet, le plus charmant de mes adorateurs. N'est-ce pas, Mignon ?

Le petit chien, pris à témoin, y gagna de bonnes caresses... ; — Tu plaisantes, Clotilde, reprit le vieillard ; mais raisonnons, je te prie.

— Soit, raisonnons, mon père.

— Tout en admettant parfaitement tes principes et sans vouloir te presser ni forcer en rien ton choix, je crois nécessaire de te faire remarquer que nos positions respectives exigent impérieusement que tu te maries.

— Exigent ?

— Oui ; une responsabilité énorme pèse sur moi ; je l'ai toujours supportée avec bonheur, il est vrai ; mais la vie et le monde ont des exigences auxquelles on ne peut impunément se soustraire ; la loi commune est et sera toujours la loi suprême ; tu ne peux ni ne veux rester vieille fille, j'imagine ?

— Je crois que non.

— Alors, pourquoi attendre ? Les soupirants ne te manquent pas.

— Hélas !

— Tu t'en plains ?

— Oui, mon père.

— Oh ! la dédaigneuse opulente !

— A votre tour, ne raillez point et écoutez mon irréfutable et consciencieuse logique.

— Je t'écoute.

— Vous me dites : choisissez. Mais pour faire un choix, il faut pouvoir établir un terme de comparaison quelconque, et tous ceux que vous appelez pompeusement mes soupirants se ressemblent d'une façon complète.

— Quel paradoxe !

— Quelle vérité, voulez-vous dire ?

— Permetts-moi de te faire observer, en ce cas, que je te trouve sévère pour la majorité de ces messieurs.

— Vous voyez donc bien que vous ne me donnez pas complètement tort !

— Je ne t'approuve pas non plus, pourtant. Voyons, d'où te vient cette antipathie ?

— C'est plus fort que moi, mais, dès qu'un homme semble vouloir prétendre à ma main, aussi timidement, aussi discrètement qu'il le fasse, il m'inspire immédiatement une secrète et invincible méfiance.

— Voilà une chose singulière.

— Non, je suis, sur les jeunes gens, complètement de l'avis de madame de Lunéville.

— Quoi ! la baronne ? ta marraine ?...

— Exprimait l'autre soir l'opinion que voici, opinion que je prise fort : les coureurs de dots, et tout prétendu en contient au moins la moitié d'un, ressemblent à ces mannequins d'osier sur lesquels les marchands tailleurs étalent leurs marchandises ; ils portent tous l'habit avec la même roideur, ont invariablement le même aspect guindé et semblable à l'étiquette, qui, pour le vêtement, dit : Je ne coûte que telle somme ; l'allure compassée,

méditée, diplomatiquement tendre de ces petits messieurs adresse aux héritières ces mots : Cœur tout neuf à vendre, garanti deux ans.

Un éclat de rire franc et sonore termina cette boutade. Par extraordinaire, le vieillard résista à la gaieté communicative de Clotilde, et sa figure resta grave.

— Quelle folie ! dit-il, et comment peux-tu comparer les hommes instruits, riches, beaux, jeunes, qui aspirent à ta main, à ces mannequins d'osier que la baronne, en femme dont l'esprit fantasque se croit tout permis, a pris à plaisir de railler ? C'est manquer de tact et de goût à la fois.

— Mais, mon père... fit Clotilde un peu confuse.

— Laisse-moi poursuivre. Tu peux choisir à ton gré, et j'approuverai ton choix, quel qu'il soit, je te le promets, sûr d'avance que celui que tu distingueras sera digne de toi, et aussi parce qu'avant toute chose au monde, je veux ton bonheur. Prends le temps qu'il te faudra pour te décider ; mais dès aujourd'hui, interroge ton cœur avec la ferme résolution qu'il ne prolonge plus longtemps son mutisme. Je ne te parle, crois-le bien, mon enfant, ni en père aveugle, ni en censeur rigide, mais comme un vieil ami que son expérience de la vie force à te pousser vers un but inévitable et dont malheureusement jusqu'ici tu t'es préoccupée fort peu.

— Eh bien ! soit, fit Clotilde avec résolution ; vous m'avez convaincue ; je ferai mon choix, je vous le promets.

— Et quel délai me demandes-tu pour cela ?

— Un an, mon père.

— Je te l'accorde de grand cœur. C'est celui que je : t'aurais engagé moi-même à prendre, si tu m'avais demandé conseil sur ce point. Le mariage est l'acte le plus grave de la vie, surtout pour une femme ; il ne faut pas le contracter à la légère ; en un an, tu auras le loisir de peser mûrement ta résolution. En un mot, c'est assez et ce n'est pas trop.

Il se leva en prononçant ces derniers mots et vint déposer un affectueux baiser sur le front de la jeune fille. En ce moment, un valet entra.

— Que voulez-vous, Joseph ? lui demanda le vieillard.

— M. Durouget envoie ceci à monsieur, répondit Joseph en tendant à son maître un élégant plateau d'argent sur lequel était posée une carte de visite.

Le vieillard la prit et la lut.

— Le marquis ! fit-il. Le marquis est-il là ?

— Il attend monsieur dans son bureau.

— J’y vais. Tu permets, Clotilde ? Mes affaires me réclament ; nous reprendrons cet entretien un autre jour.

— A quoi bon, mon père ? ne sommes-nous pas d’accord ?

— A la bonne heure ! tu tiendras ta promesse ?

— Je m’y engage formellement.

— Merci, chère enfant.

Un second baiser, plus tendre encore que le premier, accompagna cette bonne parole, et le vieillard sortit avec le valet.

Celui qui venait de faire passer sa carte au banquier Isaac Schunberg, dont nous venons de faire la connaissance par l’entremise de Durouget, son caissier principal et son homme de confiance, était le marquis Sanchez d’Alviella, le terrible jaloux dont Dominique et Lakhmi avaient été si tragiquement les victimes.

Le féroce adolescent, en six années, était devenu un beau jeune homme aux traits graves et réguliers, dont le portrait, que j’ai décrit en racontant ma visite au château mystérieux, offrait la frappante ressemblance. Il se leva en voyant entrer Schunberg dans l’élégant cabinet de travail où Durouget l’avait introduit en le priant d’attendre.

— Je crains de vous avoir dérangé, monsieur, dit-il en faisant un pas vers Isaac, et je vous en fais mille excuses.

— Nullement, monsieur le marquis ; je vous attendais depuis quelques jours, car la lettre d’avis de la maison Cartellas et ce de Rio, qui vous crédite chez moi d’une somme de cinq cent mille francs, m’annonçait votre arrivée immédiate.

— La marquise d’Alviella, ma mère, m’a accompagné ; notre voyage a duré plus longtemps que je ne croyais. Depuis la mort de mon père, la marquise est souffrante, et nous avons été obligés de faire de nombreuses haltes de Marseille à Paris. J’ai désiré vous voir en personne, monsieur Schunberg, afin de vous informer que, d’après les renseignements que m’a donnés sur vous la maison Cartellas et CB ma mère et moi avons l’intention de vous confier notre fortune, que nous avons réalisée avant de quitter le Brésil pour toujours.

— Je suis fort honoré de cette marque de confiance, monsieur le marquis, et je m’efforcerai de m’en montrer digne.

— Je n’en doute aucunement, monsieur Schunberg. J’ai là pour trois millions de traites sur votre maison, et je vous prie de vouloir bien nous en créditer, ma mère et moi.

— Faudra-t-il diviser cette somme par moitié ?

— Non ; deux millions appartiennent à la marquise, le troisième est à moi. La division dont vous me parlez ne se fera qu'au jour de mon mariage ; mais qui sait quand ce jour viendra ?

Schunberg eut le bon goût de ne faire aucune réflexion sur cette pensée. La visite de Sanchez à son nouveau banquier se termina après quelques politesses mutuellement échangées et la mise en règle de la réception du dépôt important qu'il venait de faire au père de Clotilde.

II — LE DÉSASTRE D'UN VIVEUR

Isaac Schunberg était un des princes de la finance, et Clotilde était son unique enfant.

La façon exceptionnelle dont il avait reçu Sanchez provenait de la manière pompeuse dont la maison de Rio lui avait annoncé ce nouveau client. Le banquier était un homme très capable, mais surtout très sensé, sans morgue et sans dédain, sachant donner à chacun la somme de prévenances dont il le croyait digne. Il avait plusieurs fois centuplé la fortune modeste que lui avait laissée son père, en restant constamment dans les bornes de la loyauté la plus stricte, et ne devait qu'à lui la haute position qu'il occupait dans le monde parisien. En le recommandant sans restriction aucune au marquis, la maison Cartellas et C^e, de Rio, n'avait été que l'écho de l'opinion publique, qui se plaisait à reconnaître dans Isaac un des plus honnêtes hommes de son temps.

Isaac Schunberg avait été aussi bon époux qu'il était bon père ; il avait aimé sa femme presque autant qu'il adorait Clotilde, et lorsqu'une péritonite lui enleva presque subitement la compagne de sa laborieuse vie, il reporta sur l'enfant qui venait de naître toute l'affection, qu'il avait pour celle qui n'était plus.

Clotilde, du reste, était la plus ravissante enfant qu'on pût-voir, comme elle était, à l'époque de l'arrivée du marquis d'Alviella à Paris, la plus adorable jeune fille qu'on puisse rêver. C'était la sœur de Lakhmi en beauté, et Dieu, en les faisant si belles, si parfaites toutes deux, et cependant si différentes, semblait avoir voulu prouver la multiplicité des dons dont il dispose et l'infini, de sa sublime puissance.

Lorsque madame Schunberg était morte, Isaac avait près de quarante ans. Profondément atteint par ce douloureux événement que rien ne pouvait lui faire présager, et quel est l'homme qui, à la veille d'être père, empoisonne sa joie ineffable de le devenir par la funeste crainte de payer ce bonheur du prix terrible de la vie de la femme qu'il aime, il demanda au travail, non l'oubli, — il y a des mémoires qui sont toujours chères, — mais la cicatrisation de la plaie vive que cette mort lui avait faite au cœur ; et le travail, cette suprême consolation des intelligences d'élite, lui avait répondu, allégeant le poids de sa douleur et grandissant encore sa fortune, déjà fort considérable.

L'enfance de Clotilde s'était ressentie de cette prospérité grande. Tout le monde avait pris à tâche de lui plaire. Ses moindres caprices, comme ses fantaisies les plus étranges, avaient toujours été instantanément satisfaites, et l'enfant choyée, adulée, fêtée, gâtée de toutes manières, n'eut pas le temps de comprendre ce que Dieu lui avait pris en rappelant à lui sa mère.

Comme ces plantes de serre qu'un jardinier soigne sans relâche, elle avait grandi heureuse dans un milieu de tendresse et de dévouement. Au moment où nous la voyons pour la première fois, il y avait deux ans qu'elle était entrée dans le monde, où sa présence avait produit une vive sensation, bien compréhensible, car Clotilde Schunberg était non seulement une des plus riches héritières de Paris, mais encore une des plus jolies jeunes filles. Aussi chaque fête était-elle pour elle un véritable triomphe, qui la grisait d'hommages et de flatteries, s'adressant plus à sa vanité féminine qu'à son cœur.

La conversation du père et de la fille que nous avons entendue était le résultat de ces succès constants et aussi celui de l'éducation de Clotilde. La seule femme qui eût eu sur elle un peu d'autorité était la baronne de Lunéville, lionne du noble faubourg, à l'esprit sceptique et railleur, peu faite pour donner à la fille du banquier une grande idée des hommes et des choses. Ses railleries continuelles, quoiqu'elle fût bonne femme au fond, n'épargnaient personne, et Clotilde à son école avait puisé une sorte de cécité morale que j'appellerai l'aveuglement du cœur, le fermant aux choses tendres si éloquentes d'ordinaire, et dont l'aspect captive les femmes dès qu'elles ont seize ans.

Les attentifs de Clotilde s'étaient [transformés, grâce à l'esprit de la baronne, en coureurs de dot, et, d'ailleurs, la jeune fille prenait trop de plaisir aux fêtes sans trêve auxquelles elle, assistait, pour attacher la

moindre importance aux nombreux soupirs qu'elle faisait pousser sur sa route.

Malgré cette indifférence, les soupirants ne se décourageaient point, et leur nombre ne faisait que croître. Celui qui était le plus digne d'attention était un beau garçon de trente ans, aux traits fins, aux manières distinguées, homme du monde dans toute l'acception du mot. Très aimable, d'un esprit cultivé, primesautier, légèrement satirique, il s'était fait dans les salons une réputation mondaine du meilleur aloi. Nous l'avons déjà vu chez le notaire Dupuys.

On le nommait Georges de Maurange.

Si Clotilde, assiégée d'hommages, eût eu le temps de distinguer quelqu'un, M. de Maurange aurait eu plus de chance que tout autre de fixer son attention ; mais, je le répète, Clotilde ne remarquait personne. Au milieu de l'impatience générale provoquée par cette froideur, bon nombre s'irritèrent, sans pouvoir en analyser la véritable cause. Seul, Georges la comprenait et attendait patiemment, car, sous les formes les plus séduisantes, il cachait une persévérance extrême ainsi qu'une volonté de fer. Il avait puisé ces deux énergies dans le malheur, ce baume des cœurs forts.

Unique descendant d'une famille honorable du Poitou, dont plusieurs membres avaient brillé dans la magistrature, Georges de Maurange était arrivé à Paris à l'âge de vingt et un ans, à la tête d'un capital de huit cent mille francs. Lancé dans le tourbillon élégant de la grande ville, il n'avait pas tardé à tomber dans le cercle de ces jeunes fous si nombreux encore, malgré tant de terribles exemples, qui considèrent comme le dernier mot du goût exquis et du bon ton de se ruiner de la façon la plus sotte du monde.

Georges, pourtant, quoique suivant une pente rapide, ne s'était pas aussi facilement laissé aller à la prodigalité sans bornes qu'auraient pu le faire prévoir son jeune âge et la violence de ses passions. Il y avait de l'arithmétique dans son caractère, et s'il jetait l'or par les fenêtres, c'était après en avoir compté chaque poignée. Sa fortune eût fourni une carrière assez longue si, au moment où Georges venait d'atteindre sa vingt-huitième année, il n'eût rencontré son maître dans l'art qui illustra Barème.

Ce maître se nommait Colombe.

C'était une courtisane que ses débordements avaient rendue célèbre. Le vice a ses maréchaux comme l'armée, et Colombe avait conquis tous ses grades au feu des plus scandaleuses folies.

Née au village, séduite presque encore enfant par un rustre, puis abandonnée par lui, fuyant le toit d'un père honnête pour cacher sa faute, elle était venue à pied à Paris, vivant d'aumônes le long du chemin. L'hôpital l'avait reçue d'abord, puis bientôt après le quartier Latin avait été le théâtre de ses premières armes galantes. Les étudiants s'étaient chargés de lui inculquer les premiers principes de la civilisation raffinée. La bonne fille n'avait point tardé à faire place à la femme à la mode. On la connaissait à la Chaumière et au Prado. L'expérience lui vint avec la réputation. Bardée de cynisme, elle avait alors passé les ponts, et, de prouesses en prouesses, elle était arrivée au sommet de ce monde d'étrangleuses plus redoutables et plus perfides que les thugs indiens.

Colombe pourtant n'était pas réellement belle. Elle n'était plus d'ailleurs de la première jeunesse, et ses joues empruntaient au fard leur éclat depuis longtemps éteint, lorsque Georges de Maurange la rencontra. Mais il se laissa prendre, non par ses charmes, mais par sa renommée, car, chose étrange ! ceux qui aiment ces filles ne s'y attachent généralement qu'en raison du bruit et du scandale qui les entourent.

La vie des viveurs est un constant steeple-chase, dans lequel la sottise dispute la corde à l'extravagance.

Georges était plus raisonnable, ou plutôt moins insensé que les autres.

Colombe ne tarda pas à s'en apercevoir. Aussi, reconnaissant qu'elle avait affaire à forte partie, déploya-t-elle une adresse rare pour envelopper complètement dans ses lacs le nouvel adversaire que le hasard venait de faire entrer dans sa vie, afin de faire passer petit à petit la fortune de M. de Maurange dans ses mains.

Le grand art de ces vampires aux doigts roses est d'écorcher leurs victimes sans les faire crier.

Lorsque le jeune homme ouvrit les yeux, il était trop tard ; la brèche faite à son avoir était déjà trop grande pour qu'il pût espérer jamais, la réparer. Il n'eut pas la force de s'arrêter sur cette pente fatale. Il ferma les yeux, et, bercé mollement par la courtisane, se laissa glisser dans l'abîme.

Un soir, en quittant le café Anglais, où, excité par elle, il venait de perdre dix mille francs au baccarat, il comprit cependant enfin qu'il était arrivé au fond du précipice. Sous l'impression de cette triste réalité, il se jeta dans une vaste causeuse du boudoir de la courtisane en mâchonnant fiévreusement son trabucos, pendant qu'elle se faisait débarrasser de son cachemire et de son chapeau par sa femme de chambre. Cela fait, Colombe

jeta un regard sur son amant. Son air contrarié lui déplut énormément. Se doutant depuis quelque temps que le quart d'heure de Rabelais qu'elle lui ménageait depuis la première minute de leur liaison allait enfin sonner, contre son habitude, elle ne chercha aucunement à dissimuler sa mauvaise humeur.

— Vous n'êtes pas beau joueur, mon cher, fit-elle d'un ton sec, et vous eussiez beaucoup mieux fait de me laisser avec nos amis pour tâcher de regagner ce que vous avez si maladroitement perdu, que de me forcer à ; rentrer ici pour me faire une aussi piteuse mine.

Georges leva la tête, jeta son cigare dans le foyer, et, d'une voix à la gravité de laquelle il n'avait point accoutumé Colombe, il répliqua :

— Si je vous ai prié de rentrer, c'est que je désirais avoir avec vous un entretien sérieux.

— Nous y voilà ! pensa la courtisane, — et elle ajouta tout haut : — Cela va être bien gai !

— En effet, ma pauvre amie, cela ne sera pas d'une gaieté folle, reprit Georges ; mais comme cette pénible explication est absolument nécessaire, mieux vaut, qu'elle ait lieu ce soir que demain.

— Amen ! Je vous écoute, mais, par grâce, tâchez : d'être bref.

— J'ai perdu ce soir dix mille francs.

— Tiens ! je croyais que c'était douze mille ! fit Colombe avec une indifférence affectée. Après, cher ami ?' — Après, ma chère Colombe, ces dix mille francs sont les derniers du produit de la vente de ma ferme du Dauphiné, et ma ferme du Dauphiné était la dernière de mes propriétés.

— N'avez-vous plus votre maison de la rue d'Amsterdam, ou de Calais, je crois ? Vous m'avez toujours dit posséder quelque part par là une petite bicoque assez gentille.

— Je l'ai vendue il y a six mois également.

— Ah ça ! mon bon, que faites-vous donc de votre argent ?

A cette exclamation inattendue, Georges ne put s'empêcher d'adresser un triste sourire à sa maîtresse.

— Pardon, fit-il après, vous posez mal la question, ce me semble : c'est que faisons-nous donc de votre argent qu'il fallait dire.

— Mon Dieu ! vous le savez aussi bien que moi.

— Aussi ne vous fais-je aucun reproche.

— Je l'espère. Continuez.

— J'attends, au contraire, votre avis sur ma confiance.

— Mon avis ? mais il est bien simple : si vous n'avez plus d'argent, cela est fort triste pour vous.

Disant ces mots, Colombe se leva, prit une cigarette et l'alluma à une lampe posée sur la cheminée.

— Pour vous aussi, il me semble, fit Georges, blessé par le ton de la courtisane.

— Oh ! vous savez que moi, je puis me contenter de peu, répliqua-t-elle. C'était pousser loin l'ironie.

— Je le sais, oui, répondit Georges avec un sourire railleur ; c'est pourquoi j'ai un peu compté sur vous.

— Et vous avez eu raison de le faire.

— Merci pour cette bonne parole.

— Elle est toute naturelle, cher ami.

— Mais vous ne savez pas encore l'entière vérité.

— Voyons-la, je vous prie.

— Je me réveille vraiment, reprit Georges, et c'est seulement au fond de l'abîme que je mesure la profondeur de mon désastre.

— Mon ami, interrompit Colombe, ceci c'est Porte Saint-Martin en diable. Vous savez à quel point je suis nerveuse, pas de drame, je vous en conjure, et causons sérieusement, puisque vous le voulez, mais causons tranquillement.

Ce froid et railleur accueil fait au premier cri de son désespoir irrita le jeune homme, mais, soit indifférence complète, soit distraction réelle, Colombe n'y prit garde.

— Soit, fit de Maurange après un court silence, ménageons vos nerfs, chère belle, et causons tranquillement.

— A la bonne heure !

— Ce matin, avant de venir ici, j'ai pris quelques mesures nécessitées par ma position fâcheuse. J'ai congédié mes gens.

— John aussi ?

— John d'abord, il me volait depuis trois ans.

— C'est égal, il faisait le punch à merveille.

— Cette considération ne m'a point retenu, je l'avoue. J'ai fait ensuite venir mon tapissier. Il a estimé trente mille francs mes meubles, tableaux, objets d'art, vaisselle, enfin tout ce que contient mon appartement. Cette somme, ajoutée au produit de la vente de mes chevaux et de mes voitures, dont on m'offre vingt mille francs, fait cinquante mille francs juste, si je

sais compter, et m'épargnera les poursuites qui ne peuvent manquer de m'assaillir, si demain je n'acquitte pas la lettre de change de quarante mille franc que j'ai souscrite il y a six mois pour vous à madame Lazare.

— Est-ce un reproche ?

— C'est un compte, rien de plus ; laissez-le-moi faire. La lettre de change payée, il me restera dix mille francs, destinés à l'extinction de petites dettes dont le détail est inutile.

— Oh ! oui, je vous crois sur parole.

Ce soir, j'espérais encore me refaire ; la chance m'a trahi, vous le savez ; j'ai perdu, et, bien que, faisant, argent de tout ce que je possède, jusqu'à mes moindres bijoux, quand j'aurai payé mes dettes, il ne me restera que juste de quoi solder notre passage en Amérique.

Arrivé à ce point du récit de sa ruine, de Maurange s'arrêta. Colombe, de glacée qu'elle était, s'était transformée en marbre. Son silence engagea le jeune homme à poursuivre, il reprit :

— Vous savez, Colombe, à quel point je vous aime ; je n'ai pas douté de vous un seul instant, et votre silence, qui me démontre que vous approuvez mes projets, m'en récompense au delà de toutes mes espérances. Nous partirons donc ensemble le plus tôt possible. Vous êtes riche, je crois, et par conséquent indépendante. Quant à moi, je travaillerai. J'ai quelque instruction ; je retrouverai sans grand effort tout mon bagage scientifique de bachelier ; j'aurai d'excellentes recommandations pour New-York, et je pourrai essayer d'y refaire la fortune que j'ai si follement dissipée. Les premiers temps seront durs, je n'en disconviens pas, mais votre affection me fera les supporter avec courage.

Sur ce mot, Georges s'arrêta, attendant une réponse. Elle ne vint point..

— Eh bien ! Colombe ? fit-il.

— Pardon, cher ami, ce rêve est fort beau, je vous l'accorde ; mais il y a à sa réalisation un léger inconvénient.

— Ah ! lequel ?

La courtisane garda le silence.

Dans tout ce que venait de lui dire le jeune homme, elle n'avait compris qu'une chose, c'est qu'il était totalement ruiné.

De Maurange répéta sa question.

— Voyons, lequel ? Parlez, Colombe, et soyez franche. Quel motif s'oppose à nos projets ?

— Celui-ci : pour rien au monde je ne consentirais à quitter Paris, ni même la France.

— Que dites-vous ?

— — L'exacte vérité.

— Mais, reprit le jeune homme d'un ton surpris et froissé, ne m'avez-vous pas dit cent fois que partout où j'irais, vous seriez heureuse de me suivre, et que mon amour seul, fût-ce au bout du monde, vous tiendrait lieu d'amis et de patrie ?

— C'est vrai, mais il ne faut pas prendre ces choses là au pied de la lettre. Je vous l'ai dit, j'en conviens, mais sans y attacher grande importance, dans ces moments d'expansion où l'on dit tout ce qui vous passe par la tête, mais ne croyant pas que vous pussiez partir jamais.

De Maurange fit un mouvement.

— Oh ! reprit Colombe, je vous en prie, épargnez-moi d'inutiles reproches ; vrai, ce que vous me demandez est impossible ; ce serait trop compter sur moi-même ; je ne résisterais pas à cet exil volontaire, il n'y faut plus songer.

— Vous devez comprendre cependant que, ma ruine une fois connue, et dans peu de jours elle le sera inévitablement, je dois à ma dignité personnelle de disparaître au moins pour quelque temps du théâtre de mes folies et de mes extravagances.

— Et pourquoi cette belle pudeur ? Quitter Paris, dans votre situation est une faute grave ajoutée à toutes celles dont vous vous accusez déjà. Vous y avez de nombreuses relations, des amis, et par conséquent des ressources dont vous ne pourrez trouver l'équivalent aux États-Unis qu'après y avoir fait un séjour de plusieurs années, malgré toutes les lettres de recommandation les plus belles,

— Ces amis m'abandonneront dès l'aube du jour où ma misère, car c'est la misère qui s'offre à moi, ne me permettra plus de prendre part à leurs plaisirs.

— Mais non, mais non vous n'êtes point le premier qui sombreriez dans la traversée que nous faisons. Tous les gens que nous connaissons sont-ils fortunés ? vous savez aussi bien que moi le contraire... Voyez Horace... Saint-Amand... Olivier...

— Je ne suis pas du bois dont on fait ces gens-là.

— Eh bien ! alors, prenez un emploi... dans un ministère... chez un avoué... un huissier.... et venez me voir... quelquefois... le matin... je vous le

per...

Colombe n'acheva pas cette phrase insolente. En entendant cette créature le ravalier de la sorte et briser d'un coup mortel son amour propre et son cœur, de Maurange s'était levé.

La courtisane, qui se mirait tout en parlant, affectait de redresser les franges qui garnissaient sa jupe et son corsage, ce qui fit qu'elle ne s'aperçut du brusque mouvement du jeune homme que lorsqu'elle sentit sa main lui saisir le poignet. Elle le regarda et frémit.

Georges, les lèvres pâles, les traits contractés, lui jetait des regards tels qu'elle comprit qu'il était capable de la tuer. La voix s'arrêta dans sa gorge, et elle fut d'abord contrainte de garder le silence.

— Qu'avez-vous donc ? parvint-elle à dire au bout d'un moment, d'un ton altéré. Vous trouvez-vous mal ? je vais appeler.

Et elle voulut saisir un cordon de sonnette suspendu près de la cheminée. Mais, avant qu'elle eût pu l'atteindre, de Maurange lui prit l'autre main, et, la forçant à se rasseoir, la maintint énergiquement dans le fauteuil où il venait de la rejeter avec violence.

Colombe blêmit sous son fard ; la terreur fit monter à son visage toutes les basses passions contenues dans son âme vile.

La crainte et l'effroi la rendirent horrible.

— Fille sans cœur et sans âme ! lui dit Georges d'une voix sourde mille fois plus éloquente que les cris ; créature lâche et dépravée, honte de ce temps de débauche fastueuse et folle !...

— Ah ! lâchez-moi, vous me faites mal... Je vais crier à l'aide... Revenez à vous, Georges.

— Oh ! j'y reviens, mais trop tard ! stupide et confiant imbécile que j'étais. Niais, bêtête, triple sot ! s'écria-t-il avec un rire nerveux indescriptible, qui croyais à l'amour d'une telle femme... Honte et dérision sur moi !

— Georges, mon ami, écoutez-moi ; vous ne m'avez pas compris.

— C'est vrai, je ne vous comprends que depuis cinq minutes... Mais trêve d'astuce et de mensonges, mademoiselle ; sachez que lorsqu'un homme comme moi offre à une créature de votre espèce, de lui consacrer sa vie, quelle que soit la position infime de cet homme, il lui fait un grand honneur... Sachez aussi, vampire à la soif inextinguible, que l'or seul peut calmer, mais non assouvir, qu'il y a une heure je vous aimais encore autant qu'à présent je vous méprise ; et, fou de colère, de mépris de sarcasme, de

désillusion, il entraîna la courtisane terrifiée, sans qu'elle osât faire la moindre résistance, puis la lança de tout son long sur le parquet en lui jetant ce dernier mot :

— Misérable !

Après il saisit son chapeau, sortit précipitamment en rejetant les portes avec violence, et, au paroxysme de là colère, quitta cette maison maudite, où il avait gaspillé follement sa jeunesse et sa fortune.

Un instant étourdie par sa chute et par la crainte, Colombe ne tarda pas cependant à se relever. Son premier soin, dès qu'elle fut debout, fut d'ouvrir une élégante cave à liqueur et de se verser un verre plein d'eau-de-vie, qu'elle vida d'un trait. C'était son calmant ordinaire, après toute émotion vive.

Cela fait, elle regarda ses poignets meurtris par l'étreinte fiévreuse de Georges, et les saupoudra de poudre de riz ; puis elle sonna bruyamment. La femme de chambre ne se fit point attendre.

Que veut madame ?

Ah ça ! vous êtes folle ? vous n'avez donc rien entendu ; vous me laisseriez, je crois, assassiner sans bouger d'une semelle.

— Je n'ai pas osé entrer, madame ne m'ayant pas sonné.

— Vous n'êtes qu'une sotte. Lorsqu'on crie ici, et que ce n'est pas moi, venez toujours.

— Mais qu'est-il donc arrivé, madame ?

— Bien. C'est M. de Maurange qui a la ruine triste.

III — LA MISÈRE

Dès le lendemain, Georges de Maurange exécuta de point en point la liquidation dont il avait communiqué le programme à Colombe.

Les chevaux, les voitures, le mobilier, les objets d'art, les bijoux même du jeune homme passèrent aux mains des spéculateurs de toute espèce, constamment à l'affût des occasions semblables. Ces diverses cessions se firent sans bruit, sans annonce à l'amiable. Georges quittait l'existence tapageuse sans éclat, comme un danseur fatigué quitte le bal et regagne son domicile à pied en suivant silencieusement le long des murailles. Ainsi qu'il l'avait annoncé à sa maîtresse, il toucha cinquante mille francs, paya la

lettre de change de quarante mille, solda ses petits créanciers, et le soir, lorsqu'il sortit de son appartement pour n'y plus rentrer, il lui restait en tout deux mille francs environ. Cette somme, relativement, était une bagatelle. Vingt fois, il en avait risqué le triple et le quadruple sur une carte ; jamais pourtant il ne s'était cru si riche. La satisfaction du devoir accompli le rendait fort et le faisait plein d'espérance :

De l'homme de la veille, du prodigue amant de la célèbre Colombe, il ne restait plus rien. Le cynisme de la courtisane, en le désillusionnant complètement sur elle, avait fait place dans son cœur à une forte dose d'énergie, de philosophie et de logique, qu'il ne soupçonnait même point posséder jusque-là. Il éprouvait ce que doit ressentir un homme atteint d'aliénation mentale, à qui une catastrophe imprévue rend inopinément la raison.

C'était un aveugle dont les yeux s'étaient tout à coup dessillés, au brusque réveil de sa jeunesse et de son bon sens, et ce que les plus frappants exemples avaient été impuissants à faire, la brutale grossièreté de Colombe l'avait exécuté en un instant.

Georges se savait pécuniairement pauvre, mais jeune encore, riche d'espoir, intelligent, il se sentait plein, de force contre l'adversité. Cette révolution salubre lui fit abandonner le projet de s'expatrier. Se sentant capable désormais de sacrifier sans broncher un vain amour-propre aux exigences de sa situation nouvelle, il se dit que, puisqu'il sortait sans tache de sa vie oisive, il pouvait entrer au grand jour et le front haut dans celle du travail et répondre aux quolibets par le mépris.

— Je meurs pour l'existence oisive, s'écria-t-il, mais je meurs en honnête homme. Mes débordements n'ont heureusement rien coûté à personne et n'auront nui qu'à moi seul. Demandons la résurrection à l'activité et au labeur, ce sera neuf et d'une grande portée morale pour mes amis d'hier que de me voir résister à l'orage et relever énergiquement et haut la tête, là où tant d'autres n'ont su que choisir entre la route immonde et tortueuse des chevaliers d'industrie et des parasites de l'amitié facile, gens qu'on héberge, mais qu'on méprise, et celle qui mène à la plus condamnable des fins pour l'homme qui est seul cause de ses infortunes... au suicide !

Se roidissant ainsi contre le sort, Georges prit un parti décisif : s'adresser à ses relations les plus influentes et chercher un emploi sans rougir.

La soirée était belle.

Le boulevard des Italiens regorgeait de promeneurs. De Maurange, le cigare aux lèvres, l'arpentait d'un pas ferme en jetant sur la foule un clair regard de secrète fierté.

Plus d'un sans doute, en le voyant passer, se dit :

— Voilà, certes, un heureux jeune homme !

Après une heure de marche, Georges s'assit à Tortoni.

— C'est un adieu, pensa-t-il. Garçon, un grog.

— Tiens, c'est toi ? fit une voix.

De Maurange se retourna.

— D'Arteville ! Eh ! bonsoir.

— Si je m'attendais à te trouver ici ce soir, je veux être pendu ! dit le nouveau venu.

— Pourquoi cela ?

— J'ai vu Colombe au bois.

— Ah ! répondit Georges en essayant de faire bonne contenance.

— Dis donc, cher, poursuivit d'Arteville, que m'a-t-elle raconté ?

La question était trop brusque. De Maurange ne se sentit pas la force de tout avouer encore.

— Des folies, mon cher Gaston, répondit-il, ou plutôt une épreuve. Je soupçonnais depuis longtemps que la cupidité native de Colombe n'était pas étrangère à l'affection qu'elle semblait me porter, et, afin d'éclaircir mon doute, je me suis fait à ses yeux plus pauvre que Job. Colombe a donné dans le piège et m'a épargné la peine de la quitter longuement en m'obligeant à le faire d'une façon peu gracieuse mais brusqua.

— A la bonne heure ; je me disais aussi...

— La vérité est que je désirais ardemment cette rupture afin de me ranger un peu. Je vais faire un voyage.

— En Amérique ?

— Eh ! non, dans mon pays, au Poitou, où m'appelle une affaire sérieuse.

— Je ne sais pourquoi, mais il me semble que tu sens la mairie... Avoue-le... tu vastes marier.

— Peut-être, répondit de Maurange, fort heureux de cette supposition.

— Encore un homme à la mer !

— C'est vrai, mais elle contient, dit-on, tant de trésors...*

— Et tu vas plonger pour trouver une dot ?

— Puisque tu l'as deviné, oui.

— Bonne chance, alors. Quand pars-tu ?

— Ce soir même.

— Et tu reviendras ?

— Je ne sais encore.

— Fais-moi savoir ton retour, n'est-ce pas ?

— Je n'aurai garde d'y manquer.

— Vrai, tout ce que tu me dis me fait un plaisir extrême : cette imbécile de Colombe m'avait navré sur ton sort. A notre prochaine rencontre, je lui dirai que tu es plus riche que jamais, cette nouvelle la fera crever de dépit. Ce sera une excellente plaisanterie.

— Excellente, en effet.

— Sans adieu, mon bon.

— Au revoir.

De Maurange, resté seul, se mit à réfléchir à ce qui venait de se passer.

— Les bruits sont de courte durée dans notre monde, se dit-il, et Gaston aura plus de crédit que mademoiselle Colombe ; par conséquent, je ne serai pas longtemps sur la sellette. L'important pour moi est de faire en sorte de rompre immédiatement avec mes anciennes relations. D'Arteville ni les autres ne peuvent m'être d'aucune utilité ; j'aime mieux qu'ils ne connaissent pas mon désastre. Le bruit d'un prochain mariage satisfera amplement ces curiosités que ne peut manquer d'éveiller en eux ma disparition subite. Ne quittons pas Paris, mais expatrions-nous dans Paris même. Choisissons pour quartier Un endroit retiré, aussi éloigné moralement du boulevard et de l'Opéra que l'Amérique l'est physiquement de la France. Dans une rue écartée de l'autre côté de l'eau, personne ne pourra soupçonner ma présence ni ne me découvrira.

Ce plan arrêté, il se leva, paya sa consommation et arrêta un fiacre, puis il alla chercher ses malles à son appartement et se fit conduire rue des Fossés-Saint Victor, dans un petit hôtel meublé où jadis, étant étudiant, il était entré une fois en suivant une grisette.

On lui montra une chambre de vingt francs par mois, qu'il trouva, superbe, malgré l'état délabré du mobilier qui la garnissait. Il s'y installa bravement à la modeste clarté d'une chandelle, et s'endormit profondément sans faire la moindre attention à la dureté de son nouveau lit. Dès l'aube il s'éveilla. Ses reins étaient légèrement endoloris, mais, somme toute, la nuit n'avait pas été mauvaise.

Il se leva gaiement, mit un costume de chambre et s'accouda à son unique fenêtre, examinant les alentours. En face de lui, quoiqu'il fût encore

de très-bonne heure, des jeunes filles semblaient être au travail depuis longtemps. A l'étage supérieur à celui qu'elles occupaient, un homme de l'âge de Georges, assis devant une table, laissait brûler sa lampe sans remarquer le jour, tout absorbé qu'il était par un sérieux travail auquel il venait vraisemblablement de consacrer la nuit.

— A la bonne heure ! s'écria de Maurange à ce spectacle si nouveau pour lui ; voilà le Paris qu'il me faut. Moi aussi je travaillerai. Opulence, tu n'es qu'un vain mot. Orgies sans fin, jeux effrénés, vous n'êtes que l'absinthe de la vie ; je n'en veux plus goûter que le miel.

Les maisons s'ouvrirent, la rue s'anima ; le brouhaha de Paris, qui s'éveille avec ses cris, ses charrettes, le roulement des voitures de place et celles des Auvergnats et des marchands de légumes, monta jusqu'au cinquième étage où se trouvait Georges. Ce bruit concordait admirablement avec ses rêves d'activité.

Un marchand d'habits passa. De Maurange lui fit signe de monter. La moitié au moins de sa garde-robe lui devenant inutile, et sentant la nécessité de réunir le plus d'argent possible, il venait de prendre la résolution de s'en défaire.

— Si peu que j'en garde, je suis toujours au moins aussi bien mis que tous les habitants de ce quartier.

Le marchand d'habits entra au moment où son nouveau client venait d'achever ce raisonnement plein de logique. Georges ouvrit ses malles. Jamais, depuis que ce marchand d'habits portait la médaille, occasion aussi belle ne s'était offerte à lui. Néanmoins, il cacha sa surprise et sa satisfaction sous le dédain le plus complet, en homme qui sait acheter.

Georges et lui ne tardèrent pas cependant à tomber d'accord. Le marchand compta cent francs à de Maurange et sortit en emportant une véritable pyramide de vêtements. Tout cela avait été accompli par le jeune homme avec un entrain charmant. Vendre ses habits, c'était la première fois que pareille chose lui arrivait. Il y a des jours où vraiment on a du soleil dans l'âme, et Georges était dans un de ces jours-là. Du reste, persuadé que les influences dont il pouvait disposer le feraient arriver promptement à des résultats sérieux, il considérait sa position présente comme une série de transition de peu de durée, et, emporté par son imagination optimiste au possible ce matin-là, ne tarda pas à se voir reconquérant dans un avenir prochain, par la persévérance et l'activité, la position brillante que ses

prodigalités lui avaient fait perdre. Dès cet instant, sans honte, mais sans forfanterie, convaincu qu'il arriverait, il mit en œuvre toutes ses ressources.

Ses premières tentatives semblèrent lui annoncer une réussite prompte et certaine. Plusieurs personnes haut placées l'accueillirent avec une extrême bienveillance et lui firent de belles promesses, auxquelles il apporta une foi entière. Tout nouveau dans le monde des solliciteurs, il ignorait que, entre une parole et sa réalisation, il y a un monde. Cependant rien n'arrivait.

Trois mois se : passèrent ainsi, dont l'aube de chaque jour devait infailliblement, selon Georges, amener la solution qu'il attendait si anxieusement. Ce temps écoulé, légèrement désillusionné, de Maurange s'avoua qu'il pourrait peut-être attendre un certain temps encore.

— Eh bien, soit, se dit-il, ce n'est après tout qu'une affaire de patience. J'attendrai.

Dans cette prévision, il divisa l'argent qui lui restait en six parts égales, et se mit à vivre aussi modestement que possible. Tout ménager qu'il fût, son mince capital diminuait chaque jour, sans qu'aucun de ses désirs ne se réalisât davantage le lendemain que la veille.

Ce n'était point indifférence complète ni mauvais vouloir de la part de ceux à qui Georges s'était adressé, mais il leur paraissait un solliciteur trop difficile à satisfaire. Sa véritable position ne leur était du reste pas connue ; tout en avouant qu'il avait besoin de travailler désormais, il ne leur avait point dit que le travail était dorénavant pour lui une question de vie ou de mort. De remises en remises, de temps perdu en démarches inutiles, l'heure fatale arriva. A la fin du sixième mois, Georges se trouva à la tête de dix francs, et devait son loyer depuis huit jours. Il paya l'hôtel en vendant encore quelques vêtements et ne conserva que juste de quoi se vêtir.

La misère noire commença pour lui. Bientôt il ne lui resta plus un centime et rien dont il pût faire argent.

De plus, toutes ses espérances étaient évanouies. Sa mise plus que modeste, son chapeau grasseux, ses bottes éculées ne lui permettaient plus, depuis un mois déjà, d'aller voir les gens dont il espérait l'appui. Il leur écrivait et finit par aller porter lui-même ses lettres, n'ayant pas de quoi les affranchir. Les derniers jours, il changea ses vêtements contre d'autres plus sordides encore et vécut de pain et d'eau claire. Enfin, il ne lui resta plus qu'à tendre la main ou à en finir une bonne fois avec la vie et le malheur. Ayant trop de fierté pour demander, l'aumône, il résolut de se tuer. L'humanité lui faisait

horreur. Il avait des moments de colère insensée contre elle. Las, aigri, désespéré, il s'écria :

— Finissons-en, terminons cette pitoyable comédie de la lutte delà vertu impuissante contre l'inexorable misère. Il n'y a qu'une chose ici-bas, maintenant, c'est l'or ! Être riche, voilà tout ! C'est plus que l'honneur, c'est la vie, l'or ! Il en faut toujours, il en faut à tout prix. La ridicule fin que la mienne !... Mourir comme un escroc qui se fait justice, parce que, dans trois jours, la faim m'aurait tué plus sûrement encore que le pistolet qui me servira à échapper au moins à d'odieuses tortures ! Et je croyais à mon étoile ; je m'imaginais qu'il ne fallait que vouloir bien faire pour trouver partout aide et encouragement ! Oh ! si j'étais riche encore, comme je me vengerais de toutes ces hontes et de tous ces dédains !

Un accablement complet suivit cette virulente malédiction. Il se sentait injuste, malgré tout, puisque, quelles que soient la force et la résolution, les déceptions constantes finissent par éteindre toute force morale.

La dernière lueur d'énergie de Georges s'en était allée en fumée. Il était arrivé à ce point extrême de l'infortune où l'on considère la mort comme une délivrance. Son plan fut bientôt fait. Le lendemain matin, il irait à un tir quelconque, et, après avoir fait feu quelquefois sur la plaque, il saisirait un moment où le chargeur serait occupé pour se faire sauter la cervelle. Il ne prendrait aucun papier sur lui. Son corps, déposé à la Morgue, n'y serait pas reconnu probablement. D'ailleurs, il avait la chance de se défigurer en se tuant, et personne ne pourrait ainsi apprendre l'affreuse fin de celui qui avait brillé dans le monde élégant delà grande ville sous le nom de Georges de Maurange.

Il était minuit !

Toutes les cloches de Paris le proclamaient plus ou moins ensemble.

— Allons, se dit-il, j'ai encore dix heures à vivre, dix heures à souffrir.

A ce moment suprême, un retour étrange s'opéra dans son âme. Lui qui, depuis le soir où il avait quitté Colombe, n'avait jamais songé à sa vie passée, se sentit tout à coup la proie des souvenirs les plus doux de son existence folle. Il voulut revoir encore une fois les lieux témoins de toutes ses joies fastueuses.

— Il doit y avoir fête là-bas cette nuit, s'écria-t-il, comme hier, comme demain, comme toujours, comme après qu'aux côtés de mon cadavre seront venus s'étendre, tués par la débauche ou la ruine, quelques-uns de ceux qui trinquent et rient à cette heure. Allons ! que l'écho de leur orgie arrivant à

mon oreille me grise du passé jusqu'au moment où, demain, le passé, le présent et l'avenir ne feront plus qu'un pour moi !

Il quitta précipitamment son garni et se dirigea vers le boulevard des Italiens.

Le café Anglais et la Maison Dorée ruisselaient de lumières. Tous leurs cabinets étaient éclairés. Parfois "même on pouvait distinguer au travers des rideaux des croisées des ombres agitées, brandissant une coupe de Champagne. Le boulevard aussi resplendissait de tout ce mouvement luxueux que produit sur cette grande artère si célèbre la sortie des théâtres.

Georges vit tout cela d'un œil hagard.

Le damné de la misère se retrouvait au milieu du paradis de l'opulence.

Debout au coin de la rue Laffitte, embrassant tout l'ensemble du boulevard, en adressant aux passants un âpre sourire d'amertume, il jeta les yeux sur le café Anglais et sur la Maison Dorée, en lançant à ces deux principaux sanctuaires des nocturnes plaisirs toutes les flammes de colère que peuvent contenir des prunelles humaines.

C'était le Paris charmant, plein de bruits, d'éclats de rire, de nuits folles, d'heures enivrantes, ce Paris qui l'avait perdu, qu'il revoyait prêt à disparaître, à jamais, englouti par le tourbillon de toutes ses joies.

Le démon de l'envie le mordit au cœur.

Il eût volontiers donné son âme, seule chose qui lui restât encore, pour goûter de nouveau, pendant un seul mois, cette existence riante et fastueuse qui l'avait réduit à néant. S'abandonnant au cours de ses douloureuses pensées, il traversa la rue Laffitte et vint machinalement se poser devant l'entrée de la Maison Dorée, où de nombreuses voitures venaient s'arrêter.

— Rangez-vous, lui dit brutalement un garçon en lui faisant livrer passage à un jeune homme et à une femme qui descendaient d'un coupé.

De Maurange tressaillit en reconnaissant les arrivants.

C'étaient d'Arteville et Colombe ; quant au garçon qui venait de l'apostropher, il l'avait servi vingt fois du ton le plus obséquieux. Aucun des trois ne remarqua le regard de haine que de Maurange leur adressa. Qui, du reste, dans les habits sordides dont il était vêtu, et sous ce visage amaigri par les privations de toute espèce, eût pu reconnaître l'ancien élégant ? Personne.

Alors, dans ce spectacle dont il avait eu soif, il ne trouva qu'une horrible torture. Tantale n'éprouvait pas de douleur plus vive que la sienne à cet instant. Désespéré, confus, sans volonté, sans réflexion, sans but, comme un

homme ivre, il se mit à courir vers l'église Notre Dame-de-Lorette, sans savoir où il allait.

Arrivé au coin de la rue Olivier, il heurta du pied un objet, qui fut lancé à quelques pas de lui par ce choc. Georges le ramassa. C'était un portefeuille.

A sa vue, de Maurange faillit s'évanouir

IV — UN COUP DE BOURSE

Georges serra sa trouvaille d'une main convulsive ; il n'osa, d'abord l'ouvrir.

Était-ce une fortune ou seulement du pain que le hasard venait de mettre sur sa route, ou bien encore, par une amère dérision du sort, ce portefeuille, dernière et suprême raillerie de la destinée, ne contenait-il que des papiers insignifiants et sans valeur ?

L'ouverture du portefeuille pouvait seule résoudre ces questions qui se présentaient tout à la fois à l'esprit, bouleversé du jeune homme. Cependant il n'osait s'en assurer, et tremblait de perdre un espoir, tout en redoutant la mortelle anxiété que le doute lui mettait au cœur.

Quelques passants regagnant le quartier élevé dont les rues des Martyrs et de Notre Dame-de-Lorette sont les grandes artères, lui causèrent une sorte d'effroi en le forçant à prolonger le *peut-être* éloquent qu'il adressait à la destinée. Il franchit la rue Olivier et gagna la rue Saint-Georges pour être plus à l'écart. Là aussi il y avait du monde. Il dut attendre quelques instants que la rue fût déserte. Enfin, seul, bien seul, il se mit sous un réverbère, ouvrit le portefeuille et bondit de joie en découvrant un paquet de billets de banque. Ah ! quelle émotion ! Il chancela comme un homme ivre. Un des billets de banque tomba. Il le ramassa précipitamment, après avoir jeté autour de lui un regard scrutateur.. Puis, ayant serré le portefeuille dans sa poitrine, il reprit le chemin de son logis, en proie aux réflexions les plus diverses, en conservant en main le billet tombé, que ses doigts, pétrissaient convulsivement.

Qu'allait-il faire ?

Voler ? C'est voler que de ne point restituer ce que l'on trouve.

Rester honnête et mourir ?

Une savait. Le billet qu'il tenait était de cent francs. Sans s'arrêter à aucune détermination, cette circonstance lui fit plaisir et peine tout à la fois. En effet, montrer mille francs, pour lui, réduit à l'indigence la plus complète, c'était éveiller probablement les soupçons, provoquer une enquête et se déshonorer sans profit.

Son estomac se tordait sous les premières atteintes d'une faim dévorante. Ce germe mortel fit taire sa conscience.

— Allons au plus pressé, dit-il ; après, je réfléchirai. Il avait gagné les halles. Il entra chez un marchand

de vins et se fit servir à souper. Comme il mangea ! La faim est le plus habile des cordons bleus : tout lui parut délicieux, quoique sortant d'une cuisine médiocre. Lorsqu'il eut achevé son repas, ce ne fut pas sans une certaine émotion qu'il tendit le billet de cent francs au garçon, mais l'air affairé et distrait de celui-ci, en le prenant, rassura complètement de Maurange.

Quelques minutes après, on lui rapportait sa monnaie. Il resta calme devant ce premier succès et quitta le marchand de vins, le cigare aux lèvres, se sentant revivre. Pour la première fois depuis trois mois, il respirait à l'aise, il croyait au bonheur, il se sentait jeune et fort. Tout remords s'envola de son cœur.

— Je veux vivre, se dit-il.

Puis il trouva des circonstances atténuantes qui lui parurent suffisantes pour l'absoudre à ses propres yeux.

— Tout crime est relatif, se dit-il. Cet argent ne peut appartenir qu'à quelque richard. Le portefeuille est élégant. La rue où je l'ai trouvé tient au quartier de la finance. C'est peut-être un joueur heureux qui l'a perdu. En tout cas, il ne peut appartenir à un commis ou à un garçon de recettes. Je rendrai plus tard, si je fais fortune. D'ailleurs, il faut que je vive... j'ai peur de la mort à présent... C'est bon de vivre !...

Et, tout en se livrant à ce raisonnement paradoxal, il caressait de la main sa précieuse trouvaille.

Près du Panthéon, un homme en blouse suivait la même route que lui. Georges s'en inquiéta. S'imaginant tout à coup que ce passant en voulait peut-être à son argent, comme si un malfaiteur eût pu le choisir pour victime dans le costume misérable dont il était vêtu, il se mit à courir jusqu'à la porte de l'hôtel meublé qu'il habitait.

— Ma clef ! dit-il au portier.

— Qui est là ? demanda celui-ci encore tout endormi.

— Moi... M. Georges.

— Ah ! c'est vous... eh bien ! vous pouvez vous en retourner d'où vous venez. Vous devez une quinzaine, et madame Dubois m'a ordonné de ne vous remettre votre clef que contre argent comptant.

— Voici vingt francs, donnez-moi la clef.

— Monsieur paye ?...

— L'arriéré et quinze jours d'avance, vous le voyez bien.

— C'est-à-dire, je vais le voir. Crénom ! vous auriez ? bien fait de me donner cet argent-là avant de sortir... Voilà qu'il faut que je me lève. Vous deviez avoir cet argent-là lorsque vous êtes descendu, ce n'est pas l'heure où on va toucher de l'argent.

— Je l'avais, en effet ; c'est un oubli, pardonnez-moi, se hâta de répondre Georges.

— Allons, c'est bien ; vous me donnerez un petit pourboire, et tout sera dit, fit le portier. Mais, ah ça ! ajouta-t-il, ce n'est pas une plaisanterie, c'est bien vingt francs ou tout au moins dix que vous allez me donner... Je vous préviens que je me lève.

— Mais oui ; ma clef, je vous en supplie, je meurs de sommeil.

— Voilà, voilà, monsieur Georges.

Une allumette brilla en s'enflammant dans l'ombre, puis le portier, une chandelle à la main, la tête enveloppée dans un foulard de couleur, parut au carreau mobile de la loge.

— Tenez, fit Georges.

— Oui, c'est bien vingt francs ! Voici votre clef, monsieur Georges. Veuillez m'excuser, on ne fait pas ce que l'on veut ; madame Dubois...

Il n'acheva pas sa phrase ; de Maurange franchissait précipitamment l'escalier étroit et tortueux qui menait à sa chambre.

Dès qu'il y fut entré, il alluma sa chandelle, poussa son lit contre sa porte, qu'il ferma, et vida le portefeuille sur sa table. Il contenait cinq billets de mille francs et quatre de cent. Le sort faisait bien les choses. Georges saisit les billets et, dans son délire, les embrassa avec frénésie.

Tout à coup, il tressaillit. Il venait de lire le nom du propriétaire, tracé en petites lettres d'or sur le cuir du portefeuille.

Un combat terrible se livra dans son âme. Sa conscience combattait pour la probité, et le sentiment de sa conservation personnelle pour le crime. Les premiers scrupules de Georges grandirent en reparaissant. S'il gardait cet

argent, il saurait toujours à qui il l'avait pris, ce nom qu'il voyait s'incrusterait dans son cœur en lettres dé feu ; il rougirait en l'entendant prononcer, pâlirait en rencontrant l'homme frustré par lui. Puis voler, sachant qui il volait, lui paraissait voler deux fois. D'un autre côté, il connaissait de nom le propriétaire de cette somme et le savait riche. Sa perplexité était grande.

— Que faire ? s'écria-t-il. Mon Dieu, ne m'en veuillez pas si je succombe, puisque c'est vous qui me tentez.

Il regardait fixement les billets de banque étalés devant lui, lorsque parmi les papiers contenus dans le portefeuille une lettre décachetée attira son attention. Cette lettre, datée du jour même, portait cette suscription :

MONSIEUE Ducou, *agent de change*,
20, *rue Saint-Georges* (particulière).

— Voyons ; fit de Maurange, et il l'ouvrit.

Voici ce qu'elle contenait :

« Mon cher Ducou,

Des renseignements positifs m'indiquent une forte baisse pour demain. Veuillez me vendre trois cent mille francs de rente en rentrant en Bourse, tout en tâchant, avec votre habileté ordinaire de ne point trop peser sur les cours. Tout vôtre.

Isaac SCHUNBEKG. »

— Le sort en est jeté ! s'écria Georges après avoir lu, je garde cet argent pour mettre à profit le conseil que m'envoie avec lui la Providence. Schunberg, le banquier, ne peut qu'opérer à coup sûr. Ce n'est point cinq mille francs que ces billets représentent, c'est une fortune peut-être.

Il plia les billets et les enfouit sous son oreiller, puis il se coucha. Après quelques heures d'un repos plein d'insomnie, aux rêves nombreux, terribles et bizarres, « étant habillé à la hâte, il sortit. Son projet, arrêté dès la veille, était fort simple. Acheter d'abord de quoi décemment, se vêtir, puis aller trouver un de ses anciens amis qui faisait partie de ce qui s'appelait alors à la Bourse la grande coulisse, pour le charger de faire une opération quelconque dans le sens indiqué par la lettre du banquier. Avec deux cents francs, Georges fut convenablement vêtu, rasé, pommadé, frisé et coiffé, Il pouvait paraître sans rougir devant le boursier. Ce dernier n'avait entendu parler que très-vaguement de la déconfiture de l'élégant. Aussi l'accueillit-il avec joie.

— Eh ! c'est vous, mon cher de Maurange ? Quel bon vent vous amène ?
Je vous croyais mort

— Vous voyez le contraire, mon cher Chameron.

— Oui ; vous êtes un peu pâle, cependant. Avez-vous été malade ?

— J'ai gardé le lit pendant quelques semaines à la suite d'une chute de cheval que j'ai faite à la chasse.

— Ah ! diable ! Et vous allez bien, maintenant ?

— Parfaitement.

— Tant mieux. Mais à quel hasard dois-je votre visite ?... Il est à peine dix heures... Je ne vous croyais pas si matineux.

— Je désire faire un coup de Bourse.

— Vous, de Maurange ?... Quelle idée absurde !

— Ne la discutez pas, Chameron, je suis fort entêté, je vous en préviens.

— Si je vous dis cela, cher ami, c'est que je sais que vous n'entendez rien à ces sortes de choses.

— Absolument rien, je le déclare ; c'est pourquoi je m'adresse à vous, dont je connais la probité. J'ai là cinq billets de mille francs que je veux risquer aujourd'hui même et d'un seul coup en opérant à la baisse sur la plus grande échelle que comporte cette somme.

— Il faut vendre ferme contre prime alors. Mais risquer cette somme en une Bourse...

— J'y suis décidé.

— Vous croyez donc que la rente va baisser ? — J'en suis sûr. Le boursier sourit.

— Les plus malins se trompent à ce jeu-là, fit-il.

— C'est possible, mais je suis sûr de mon fait.

— Sorcier ! fit Chameron en lui tapant, familièrement sur l'épaule d'un air railleur. Allons, donnez-moi votre argent, je vais vous le jeter par la fenêtre, ce sera une leçon.

— Ce soir, pourrai-je savoir déjà quelque chose ?

— Certainement. J'achèterai avant l'ouverture une prime dont deux sous pour aujourd'hui, je vendrai en même temps, ce qui fait que votre opération sera liquidée dans la Bourse même.

— Cette opération me fera-t-elle gagner en cas de baisse ? Voilà tout ce que je veux savoir.

— Certainement.

— Alors, faites. A trois heures et demie, je reviendrai.

— Vous me trouverez ici ; mais quelle drôle d'idée vous avez là, de Maurange !

— Vous verrez qu'elle sera bonne.

— Je n'ose l'espérer. A quatre heures.

— A quatre heures.

Celui qui n'a point traversé un moment d'anxiété colossale ne peut comprendre ce qui se passa dans l'esprit de Georges après qu'il eut quitté le boursier. Tout en ayant une foi entière dans l'avis du banquier Schunberg, il savait par ouï-dire que les combinaisons les plus savantes, les prévisions les plus logiques, en Bourse, souvent échouent, au grand étonnement des mieux informés. Sa vie donc dépendait d'un coup de dé. Il ne l'ignorait pas.

— Laissons faire la destinée, se dit-il.

Et afin d'échapper à l'invincible attraction qui l'attirait vers l'endroit agité où son sort allait se décider, il se rendit à la gare du Havre et prit un billet pour Saint Germain. En y arrivant, il loua une voiture et se fit conduire dans la forêt. Le cocher dut le prendre pour un fou. Souvent il se parlait haut, puis, maîtrisant son émotion, il gardait un long et morne silence, sans entendre la voix du cocher lui demandant de quel côté il fallait aller.

Malgré cette locomotion, bien faite pour distraire un esprit moins préoccupé que le sien, le temps lui semblait d'une longueur interminable. A midi, il crut qu'il était deux heures, à trois qu'il en était cinq, et que Chameron, las de l'attendre en vain, avait quitté son bureau. Néanmoins, le moment du départ arriva, et il se trouva à la porte de la maison du boursier à l'heure indiquée.

En gravissant l'escalier qui menait aux bureaux de son ami, son cœur battait si fort qu'il fut obligé de s'arrêter et de s'appuyer contre le mur afin de ne point tomber. Il parvint bientôt à maîtriser son émotion et entra résolument dans le cabinet de Chameron.

— Victoire ! lui cria celui-ci.

— Vrai, j'ai gagné ?

— Une somme folle...

— Combien ?

— Quarante mille francs.

Ce chiffre dépassait toutes les espérances de Georges. Il eut un éblouissement.

— Quarante mille francs ! répéta-t-il brisé par la joie, en se laissant tomber sur un fauteuil.

— Ah ! mon gaillard, vous avez du nez.

— Je vous le disais bien. Mais comment avez-vous fait, mon cher Chaméron, pour me faire atteindre ce chiffre énorme !

— J'ai suivi simplement, mais ponctuellement vos ordres, rien de plus ; seulement, je crois y avoir déployé quelque intelligence. Quant aux détails, ne me les demandez pas, ce serait trop long et vous n'y pourriez rien comprendre. La rente abaissée de près d'un franc cinquante, et je vous en avais vendu quatre-vingt-dix mille contre prime de dix centimes à cinq centimes d'écart.

— C'est du chinois.

— Mais les quarante mille francs seront français, eux.

— Et du meilleur.

— J'ai pris sur moi de renouveler l'opération pour demain.

Georges pâlit.

— Pour demain, mais je vais perdre ce que j'ai gagné.

— Non, vous exposez six mille francs, pas plus.

— En ce cas, vous avez bien fait.

— Je le crois, car l'allure du marché aujourd'hui me fait présumer que la baisse continuera.

Les prévisions de Chaméron se réalisèrent complètement. Le jour de la liquidation, de Maurange touchait soixante mille francs à la caisse de son ami, plus les cinq mille francs qu'il lui avait donnés comme couverture.

— Voilà le moment de faire une grosse opération, lui dit le boursier.

— Non pas, je ne jouerai plus.

— Ah ! fit Chaméron stupéfait. Vous êtes très fort, mon cher, et je vous en félicite.

Sachant depuis plusieurs jours le chiffre de son bénéfice, Georges avait résolu de ne point le compromettre follement, c'est pourquoi il avait aussi positivement repoussé l'idée du boursier.

Le soir même, l'agent de change Ducou reçut un paquet renfermant son portefeuille, avec tout ce qu'il contenait. Un seul mot accompagnait cet envoi : *Restitution*.

Nul ne put se douter de ce qui s'était passé.

Quinze jours après, Georges de Maurange, aussi élégant que par le passé, était confortablement installé dans un joli petit appartement de la rue de

Verneuil qu'il avait fait meubler avec un-goût exquis. Ses dépenses ne s'étaient point bornées là. En outre du mobilier, il avait fait l'acquisition d'un cabriolet, genre de voiture fort à la mode à cette époque, d'un cheval, pris un domestique, et bourré ses armoires de tout ce qui constitue la toilette d'un homme du monde. Tout cela fait, il lui resta quarante mille francs pour attendre les événements ; mais quelle différence entre le Georges de Maurange d'alors et celui que nous avons vu chez Colombe !

Le malheur avait bronzé son âme ; s'étant vu prêt à succomber sous ses coups, il était résolu de livrer désormais une rude bataille à la destinée, et entraît cette fois en lice avec des munitions respectables.

Un beau nom, de la jeunesse, un physique avantageux et quarante mille francs de capital, c'était plus qu'il n'en fallait pour réussir. Il se donna deux années pour atteindre son but, arriver à une grande fortune, et divisa ses ressources pécuniaires en conséquence.

La misère, dont il connaissait toutes les tortures, lui avait laissé au cœur, en s'enfuyant, une soif inextinguible de l'or. Il eut cent projets avant de s'arrêter à un seul, et finit par adopter celui-ci : faire un riche mariage. Il résolut donc de poursuivre avec un acharnement sans exemple la première jeune héritière qu'il rencontrerait. Peu désireux de frayer constamment avec ses anciens compagnons de débauche, gens qu'il considérait comme inutiles, grâce à des parents éloignés qu'il avait au faubourg Saint-Germain et auxquels sa fierté l'avait empêché de confier sa détresse pendant les jours de malheur, il se fit présenter dans les salons du meilleur monde, où son esprit et le charme de ses manières masquèrent sa démoralisation et lui firent bientôt obtenir de prompts et légitimes succès. Il chercha longtemps le Pactole de dix-huit ans qu'il désirait trouver, et sur lequel il devait baser tout l'échafaudage du brillant avenir qu'il rêvait ; mais, au moment où, las d'hésitation, il allait s'adresser à une jeune Américaine fort riche, il rencontra Clotilde Schunberg. Dès qu'il la vit, notre coureur de dot jura qu'il deviendrait le gendre du banquier.

Dès cet instant, il étudia la jeune fille d'un œil expérimenté, joignant à toutes les aptitudes du physionomiste la puissance que donne une volonté de fer ; seul, il devina le caractère de Clotilde, et, reconnaissant qu'il fallait laisser à cette naïve enfant le temps de se reconnaître au milieu de toutes les adorations si neuves pour elle dont elle était accablée, tout en se faisant remarquer parmi ses attentifs, il attendait patiemment le moment de tenter

une décisive démarche. Le tout était de se faire aimer par la fille du banquier.

De Maurange savait que la fortune princière de Clotilde lui permettait d'épouser un homme pauvre, et connaissait assez la grandeur de l'amour de Schunberg pour sa fille pour être persuadé que celui qu'elle choisirait serait bien accueilli par lui. Les rivaux ne lui manquaient pas, mais une sorte de superstition lui faisait ne pas les craindre. Quelque chose ne l'avait-il pas déjà lié secrètement à Clotilde. Cette lettre trouvée avec les cinq mille francs qui l'avaient arraché d'abord au suicide, et lui avaient permis ensuite de rentrer dans le monde, n'était-elle pas signée Isaac Schunberg. Clotilde ne pouvait être qu'à lui. Né la quittant pas des yeux dans le monde, sans la compromettre pourtant, il lui consacra tous ses soins, tout son esprit. Elle devint son but unique, son avenir entier, et il ne négligea rien pour réussir. Malgré toutes ces mesures, bien faites pour lui assurer la réalisation de toutes ses espérances, le caractère d'indécision de Clotilde ne se modifiait aucunement. Elle était gracieuse avec Georges, mais rien de plus. Toute tentative inopinée pouvait gravement compromettre ses projets. Son capital, fortement entamé par toutes ces lenteurs, allait à sa fin. De Maurange vit poindre l'instant où l'indécision serait une faute aussi grave que celle qu'il pourrait commettre en brusquant le dénouement.

Tout cela se passait au commencement de l'hiver. Il fixa lui-même son mariage à Pâques, décidé à tout tenter pour y arriver. Ses assiduités redoublèrent. Il fit danser Clotilde plusieurs fois chaque soir et s'efforça constamment à se montrer aussi spirituel que charmant. A un bal donné par la baronne de Lunéville, qui recevait tous les quinze jours d'une façon princière, Georges s'avança vers Clotilde pour l'engager pour la valse.

— Ah ! monsieur de Maurange, excusez-moi, lui dit-elle avec un adorable sourire, je vous avais oublié, et j'ai promis à monsieur...

Le personnage désigné s'inclina froidement.

— Il est étranger, continua Clotilde, et je connais trop votre courtoisie pour douter un seul instant que cette qualité ne soit suffisante pour que vous consentiez à lui abandonner vos droits.

— Comment voulez-vous que je vous refuse à présent, mademoiselle ?

— Mais je ne le veux pas, monsieur.

— Et qu'aurai-je en échange de cet énorme sacrifice ?

— Un équivalent : la seconde valse.

— Merci, mademoiselle, fit Maurange en s'inclinant avec un gracieux sourire, sous lequel il cacha son dépit.

Clotilde, entraînée par son cavalier, se mêla au tourbillon des valseurs. Tout en parlant à la fille du banquier, Georges avait examiné à la dérobée celui à qui elle donnait la préférence.

Les deux hommes n'avaient échangé qu'un seul regard qui, instinctivement, les éloigna à tout jamais l'un de l'autre. Il y a des pressentiments étranges. Sans pouvoir dire pourquoi, de Maurange devina un prochain rival dans le nouveau venu, et la beauté et la distinction de sa personne durent le convaincre qu'il serait à redouter. Il s'approcha de d'Arteville.

— Mon cher Gaston, connaissez-vous le jeune homme qui valsé avec mademoiselle Schunberg en ce moment ?

— Oui.

— Qui est-ce ?

— C'est un Portugais-Brésilien, ou plutôt un Brésilien Portugais fort riche.

— Son nom ?

— Le marquis Sanchez d'Alviella.

V — LA PROVOCATION

On l'a déjà deviné sans doute.

Isaac Schunberg avait considéré comme un véritable plaisir d'être l'un des introducteurs du jeune marquis brésilien dans le monde de la capitale, où son nouveau client ne pouvait que lui faire honneur sous tous les rapports. La beauté sombre de Sanchez, la distinction un peu hautaine de ses manières, sa noblesse ancienne et sa grande fortune, le firent en effet partout admirablement accueillir. A le voir au milieu des fêtes parisiennes, nul n'eût pu reconnaître en lui le terrible et vindicatif assassin de la pauvre Lakhmi. Lui-même avait fini par vaincre l'affreux souvenir de la nuit horrible qui avait vu l'accomplissement de sa double vengeance. Parfois pourtant l'image de la jeune esclave reparaissait dans sa mémoire comme un sanglant remords, tandis qu'un cri lointain sortait du passé pour retentir jusqu'au plus profond du cœur du meurtrier.

— Dominique !... Lakhmi ! s'écriait-il alors en entendant en lui cette lugubre plainte... horribles fantômes !... éloignez-vous, fuyez, je ne veux pas vous voir !

Puis il appelait à son aide toutes les raisons capables de l'absoudre à ses propres yeux et finissait par se convaincre momentanément que s'il avait été cruel, somme toute, il avait fait justice. Des esclaves ! il était bien bon de daigner encore songer à eux !

Il est vrai que Lakhmi avait été son premier amour, et que cet amour-là, même lorsque aucun incident ne le souligne, s'incruste toujours dans le cœur d'une, façon ineffaçable. C'est toujours sur le marbre que sa flèche parfumée trace ce divin mot renfermant tout un poème : — J'aime, — et ni le temps, ni l'espace, rien ne peut en faire disparaître la trace profonde.

Depuis cette passion violente et malheureuse qui l'avait conduit jusqu'au crime, Sanchez avait eu de nombreuses intrigues. Ses succès près des femmes l'avaient grandement dédommagé du dédain de Lakhmi, mais aucune d'elles n'était parvenue à faire vibrer de nouveau dans son âme, cette fibre secrète que la jeune esclave avait si délicieusement frôlé jadis du bout des ailes de sa beauté.

Paris est la cité des merveilles par excellence. Toutes les aristocraties y étalent leurs splendeurs. Sanchez en était ravi. Il ne pouvait pas longtemps lutter froidement contre les séductions qu'il rencontrait à chaque pas. Parmi toutes les charmantes jeunes filles, fleurs de la civilisation de la vieille Europe, plus femmes qu'Ève par le fond, plus belles que Vénus par la forme, plus gracieuses que les Willis par l'ensemble, unissant tous les attraits à tous les charmes, celle qui parla le plus à son cœur et à son imagination émerveillée fut Clotilde Schunberg.

Lorsque Isaac le présenta à sa fille, dès le premier instant, Sanchez fut ébloui, et pourtant, c'était un matin, Clotilde n'avait qu'une toilette fort simple, quoique d'un goût parfait ; mais sa fraîche beauté n'avait besoin de rien pour briller dans tout son éclat ; sous des haillons, elle eût encore été divine.

Quant à l'impression première que Sanchez produisit sur Clotilde, elle fut favorable, mais sans importance.

— Ma fille, avait dit Schuriberg au moment où Clotilde était entrée ; puis, s'adressant à elle : M. le marquis d'Alviella, avait-il ajouté en désignant Sanchez.

Le marquis s'était respectueusement incliné. Clotilde l'avait salué avec une grâce exquise pleine de retenue et, cependant, de cordialité.

L'es Parisiennes ont seules le secret de ces accueils charmants dont un sourire fait tous les frais, et Clotilde était Parisienne jusqu'au bout des ongles. Sanchez l'enveloppait d'un regard charmé, plein d'admiration et de surprise.

— Je te signale M. le marquis comme un danseur de plus, ma chère enfant, reprit M. Schunberg, car il vient de me déclarer qu'il était désireux de voir nos fêtes, et, dès ce soir, je le présente chez ta marraine.

— Ah ! c'est mal à vous d'effrayer ainsi mademoiselle, monsieur Schunberg, fit Sanchez ; si j'en juge par l'admiration qu'elle m'inspire, elle doit considérer comme une gêne tout nouvel arrivant clans la foule de ses cavaliers, au nombre desquels elle ne peut suffire, j'en suis persuadé.

— Vous doutez donc de mes sentiments hospitaliers, monsieur le marquis ? répondit Clotilde. Présenté par mon père, un compatriote serait bien accueilli par moi, à plus forte raison un étranger. Je vous inscris pour le prochain bal de madame de Lunéville ; la première valse vous appartient.

— J'accepte avec reconnaissance, mademoiselle ; je dois vous prévenir, pourtant, que je danse fort mal.

— C'est, j'en suis sûr, par excès de modestie que vous parlez ainsi ; en tous cas, je vous promets d'être indulgente.

— Je tâcherai de ne point devoir trop recourir à ce sentiment généreux, mademoiselle.

— A la bonne heure, fit Schunberg. Clotilde, j'en suis convaincu, trouvera en vous un valseur digne d'elle.

— Mon père...

— Ne vas-tu pas faire aussi la modeste ? ce serait peine perdue.

— Certes, interrompit le marquis, je gage que mademoiselle, en fait de danse, comme en fait de beauté, n'a point sa pareille dans tous les salons de Paris.

Le compliment était un peu brusque. Schunberg était trop l'admirateur de son enfant pour s'en offusquer, mais Clotilde en fut visiblement embarrassée.

Sanchez s'empessa de racheter sa faute.

— Pardonnez-moi, fit-il, je suis un sauvage. J'ai trop dit ce que je pensais, mais si la sincérité peut pallier mon tort, n'hésitez pas à l'oublier, je le mérite.

La conversation dura quelque temps encore sur ce ton de marivaudage, puis le marquis se retira.

— Voilà un charmant jeune homme, fit Schunberg après sa sortie ; n'est-ce pas, Clotilde ?

— Il est très-bien, en effet, mon père, répondit-elle sans affectation.

C'est à la suite de cette entrevue que Georges de Maurange avait été contraint de céder sa place à Sanchez.

Dès ce moment, une secrétoire rivalité s'établit entre lui et le marquis. Quelques semaines se passèrent, pendant lesquelles les deux rivaux trouvèrent cent motifs de se haïr.

Il est ici, je crois, utile de définir la position de chacun. Sanchez se sentait fort amoureux de Clotilde, il le lui avait fait comprendre, sans pourtant encore le lui dire nettement. Sa grâce provoquant et même la légèreté mondaine de la jeune fille lui imposaient. Tout cœur vraiment épris subit infailliblement l'empire d'une domination semblable. Il avait tout dit à sa mère, et la marquise, quoique voyant avec regret son fils unique aspirer à, la main d'une femme non titrée, subjuguée également par les grâces adorables de Clotilde, avait fini par approuver complètement le choix de son fils.

— Voulez-vous que je parle à M. Schunberg ? lui avait-elle dit vingt fois.

— Non, pas encore, ma mère, pas encore, je ne sais si je suis aimé.

— Et pourquoi ne le seriez-vous pas, mon fils ?

— Plus tard, je vous en conjure.

Pour de Maurange, les assiduités visibles du marquis compromettaient tous ses projets d'avenir. Le triomphe de son rival était sa ruine, plus même, la misère, le suicide, auquel il n'avait échappé que presque miraculeusement déjà, et les nouvelles joies qu'il avait goûtées lui faisaient plus que jamais tenir à la vie. Moins épris que Sanchez, à beaucoup près, il jugeait mieux que lui même les progrès quotidiens que son rival faisait dans le cœur de Clotilde. Sans qu'elle s'en rendit compte, le jeune Portugais occupait chaque jour davantage sa pensée et l'éloignait de Georges. Elle lui trouvait une étrangeté saisissante que ce dernier ne possédait pas. Le regard du marquis avait plus d'éloquence. Les prunelles noires de Sanchez contenaient plus d'étincelles que les prunelles bleues de Georges. Mais, autant celui-ci eût été désireux de brusquer les événements, autant Clotilde était, elle, décidée à profiter, jusqu'à la dernière minute, du délai que lui avait accordé son père. Elle aimait le monde et ses plaisirs en véritable novice. Les assiduités de sa nombreuse cour la ravissaient. C'était une sorte

de coquetterie pleine d'innocence et d'abandon, une fantaisie de vierge, un caprice d'enfant. La baronne de Luné ville n'y était point étrangère. Clotilde m'avait point de secret pour elle ; aussi la traitait-elle en mère, mais en mère légèrement sceptique.

— Marie-toi le plus tard possible, ma chère enfant, lui disait-elle, car sache que, quel que soit l'homme que tu épouseras, tu regretteras toujours le temps où tu étais une fille.

La lutte était véritable entre Georges et Sanchez. Ils avaient jusque-là des chances à peu près égales. Clotilde, forcée de choisir instantanément, eût été fort embarrassée. De Maurange et le marquis lui plaisaient autant l'un que l'autre. C'était trop et pas assez.

— Quand j'aimerai vraiment l'un d'eux, se disait-elle, je ne penserai plus qu'à lui.

Et elle attendait qu'elle aimât Sanchez, car si de Maurange lui représentait l'idéal du mari distingué et courtois qu'elle avait rêvé, d'Alviella, par son humeur légèrement farouche, s'adressait plus directement au côté romanesque de son caractère, cette aiguille aimantée de la boussole des affections féminines.

Georges, quoique mieux que tous les autres aux yeux de Clotilde, leur ressemblait un peu, tandis que Sanchez, lui, ne ressemblait à personne. Ses élans les plus passionnés révélaient une naïveté grande ; tout, au contraire, dans son rival, était diplomatiquement calculé. Quand le marquis enlaçait la taille de Clotilde pour l'entraîner au milieu des valseurs, elle ne pouvait nier l'enivrement dans lequel elle le plongeait. Il gardait le silence, mais ses yeux jetaient des éclairs ; sa main serrait convulsivement les doigts mignons de la jeune fille, tout son être lui exprimait l'amour le plus sincère. Ce mutisme éloquent parlait mieux à son cœur que toutes les ruses de Georges. La passion lui allait mal. Quelque effort qu'il fit, les phrases qu'il croyait les plus respectueusement brûlantes sentaient la réflexion et le calcul. Trop désireux de ne rien compromettre, il ne se livrait pas assez et, d'ailleurs, manquait de conviction, cette grande force de l'âme.

Clotilde eût voulu pouvoir fondre la glace de l'un et l'ardeur de l'autre, car, si la froideur de Georges l'irritait, la fougue, qu'elle avait-devinée chez Sanchez lui inspirait quelque effroi. Les moindres détails traduisaient la plus secrète pensée des deux rivaux. Par exemple, le marquis n'invitait presque jamais Clotilde que pour la valse ; Georges, au contraire, lui,

préférait le quadrille, qui lui permettait d'étaler toutes les ressources de son esprit.

Sanchez ne s'était pas aperçu de cette différence, mais une conversation qu'il écouta par hasard la lui fit comprendre.

C'était d'Arteville qui parlait.

— Oui, messieurs, disait-il, je le soutiens, le quadrille devrait être prohibé, défendu, interdit par des lois sévères pour tous les hommes n'ayant point atteint l'âge de quarante ans, car se marier avant cette époque est une folie, et, dix-neuf fois sur vingt, c'est le quadrille qui l'a fait commettre.

Cette sortie attira quelques jeunes gens autour de Gaston, libre de parler à cœur ouvert, le boudoir de madame de Lunéville, où cette scène se passait, ne renfermant momentanément que des hommes.

Sanchez fut du nombre des curieux.

— Et si quelqu'un en doute ici, poursuivait Gaston, c'est qu'il n'est point observateur. Suivez-moi bien, messieurs. La polka, le cotillon appartiennent aux danseurs de conviction, à ceux, qui aiment la danse pour elle-même, considérant leur partenaire comme un accessoire indispensable et plus ou moins agréable, selon qu'elle est brune ou blonde, a de grands yeux et de petits pieds, ou de petits pieds et de grands yeux. La valse, au contraire, et le fait des cœurs tendres et passionnés, aux flammes pures et sentimentales, Faust ou Werther ; c'est la poésie qui plane et noie le cœur dans ce tourbillon... Mais le quadrille... Ah ! celui-là ne convient qu'aux hommes à projets... Un notaire devrait toujours le présider, et chacun de ses pas devrait se faire à l'ombre de l'écharpe de M. le maire. Il marche froidement, avec l'air guindé que nous donnent nos habits noirs, sombré et grave comme eux, mais, pendant ses passes multiples, que de choses ne peut-on se dire ? L'oreille du voisin la plus exercée ne pourrait en saisir la moindre syllabe au passage, la musique couvre ce murmure, dont voici un des motifs quotidiens : Première figure : Mademoiselle, j'ai tant, vous avez tant... cela fait tant ; un tel revenu permet de vivre agréablement ensemble. — Deuxième figure : J'ai tel âge, mais je suis un homme calme, posé, raisonnable, et la preuve, c'est que je préfère le quadrille à toutes les autres danses... — A la poule : Je danse exclusivement pour causer, c'est vous dire que je ne suis pas tout à fait un sot, ni un jeune homme par trop timide ; j'ai tellement, de choses graves à vous débiter, que je voudrais que cette figure durât toute la nuit. — Pastourelle, cavalier seul ! Ici les yeux remplacent les lèvres : Je suis bien de ma personne ; regardez-moi un seul instant... à

quinze pas... comme les conscrits, pour vous en convaincre. Je suis distingué ; pas un de mes gestes ne pourrait blesser la bienséance la plus méticuleuse. J'ai du goût : la coupe de mon habit et le nœud de ma cravate vous le prouvent. Puis, enfin, au galop, un éclair de passion, une seconde du plus respectueux oubli... : Vous êtes charmante, adorable ! Puis l'insensé ajoute : A quelle heure peut-on parler à monsieur votre père ou à madame votre mère ? et, le quadrille fini, il y a un célibataire de moins en perspective et un mariage de plus à l'horizon.

Cette boutade fantaisiste, débitée avec une légèreté de ton sans prétention aucune, qui en fit ressortir toutes les parties gaies, obtint un succès véritable. Seul, Sanchez se dispensa de féliciter l'orateur. Un bandeau venait de lui tomber des yeux. Il s'élança dans la salle de bal. De Maurange dansait un quadrille avec Clotilde ; le marquis le vit parler à la jeune fille, et il devint jaloux de Georges, comme jadis il l'avait été de Dominique.

— Que vous êtes cruelle, disait, protégé par le bruit de l'orchestre, Georges à Clotilde, et quelle étrange dureté d'âme vous fait ainsi vous jouer du profond amour que vous m'avez inspiré ? Je souffre à mourir et je n'ose presque pas m'en plaindre, puisque ma souffrance vient de vous.

— Quel sombre préambule ! fit en souriant Clotilde.

— Ah ! ne me raillez pas. Je vois bien ce qui se passe. Par grâce, promettez-moi de ne plus danser aussi souvent avec le marquis d'Alviella.

— Mais il me semble que je ne danse pas plus avec lui qu'avec vous.

— Suis-je donc tout le monde, moi, pour que vous me répondiez ainsi ?

— Le marquis est le client et l'ami de mon père.

— Il vous aime.

' — Monsieur de Maurange...

— Pardonnez-moi d'être aussi franc, mademoiselle ; mais il vous aime.

— Vous en savez plus que moi, paraît-il.

— Je suis trop jaloux de lui pour me tromper.

— Eh bien ! quand cela serait, puis-je empêcher le marquis d'avoir quelque affection pour moi ?

— Vous le devez.

— Vous êtes égoïste, il me semble.

— Il ne s'agit pas de moi.

— Et de qui s'agit-il donc ?

— De vous.

— Je ne vous comprends pas. Expliquez-vous, je n'aime pas les énigmes.

— Le marquis est mon rival ; comme, moi il aspire à votre main, mais tremblez de lui donner la préférence

— Oh ! mais, prenez garde ; un mot de plus, et vous aller le calomnier ; je vous préviens que je ne vous permettrai pas plus d’user de ce moyen perfide, qu’à M. d’Alviella, s’il tentait, par impossible, de l’employer pour vous nuire dans mon esprit.

— Ce que vous appelez calomnie n’est qu’une vérité.

Écoutez-moi, je vous en conjure, il y va plus de votre bonheur que-du mien, je vous en donne ma parole. Je me connais en homme, j’ai jugé depuis longtemps le marquis. Sous des dehors que je reconnais séduisants, il cache, soyez-en certaine, une âme de lave capable de tout anéantir lorsqu’une violente passion la fera déborder. Son cœur est un volcan. L’amour autant que la haine de ces gens-là est terrible. Si j’étais femme, j’aurais peur d’appartenir au marquis d’Alviella. Il n’a qu’un vague soupçon de la rivalité qui existe entre moi et lui, et s’il avait pu me tuer d’un regard, il l’aurait fait vingt fois déjà, je l’ai lu dans ses yeux. Pour vous, pour vous surtout, redoutez sa terrible tendresse.

Ces paroles, chaleureusement prononcées, plongèrent la fille du banquier dans une méditation profonde. Le quadrille était uni depuis quelques instants déjà, et, sans bouger, elle semblait prêter encore l’oreille à son cavalier. De sourdes craintes s’infiltraient dans son âme. Ce que venait de lui dire Georges répondait à de secrètes appréciations fort vagues jusque-là, mais qui venaient de prendre une forme définie. Cette concentration, que Maurange constata avec une joie secrète, fut de courte durée. Rappelée à elle par le silence prolongé de l’orchestre :

— Convenez que vous avez voulu simplement et diplomatiquement m’effrayer, dit-elle.

De Maurange ne lui répondit que par un signe presque imperceptible. Clotilde, à ce signe, se retourna et vit à deux pas d’elle le marquis, pâle comme un spectre, et qui pourtant s’avança vers elle le sourire aux lèvres :

— Seriez-vous assez bonne, lui dit-il, mademoiselle, pour m’accorder un quadrille ?

— Impossible ; monsieur le marquis, je les ai donnés tous.

— Monsieur est-il au : nombre des privilégiés ? demanda Sanchez en désignant Georges.

— Oui.

— En ce cas, ce n'est plus à vous, mais à lui que je m'adresse. Voulez-vous bien m'accorder le quadrille que je sollicite, monsieur de Maurange ?

— Non, monsieur le marquis.

— Vous n'êtes point aimable.

— Oh ! permettez, je vous ai fait déjà forcément un sacrifice de ce genre, et il-m'a trop coûté pour que bénévolement, et de mon plein gré, il me prenne fantaisie de m'en imposer un second.

— C'est juste, fit froidement Sanchez.

— Vous n'êtes pas raisonnable, monsieur le marquis, dit Clotilde. Vous êtes encore inscrit sur mon carnet pour deux valses, ce soir. Que vous faut-il de plus ?

— Eh bien ! répliqua Sanchez, sans répondre directement à cette question et poursuivant les idées que la boutade de Gaston avait fait éclore en son esprit, puisque ce soir la chose est impossible, daignez au moins m'inscrire pour un quadrille, dans cinq jours, au bal du ministre.

— Volontiers.

— Merci mille fois.

Clotilde prit son carnet et-inscrivit Sanchez ; puis, reconduite par Georges, elle regagna sa place, où un autre danseur ne tarda pas à venir la chercher pour une polka. Quelques instants après, le marquis rejoignit Georges dans le petit boudoir, où ils se trouvèrent seuls.

— Je vous défends de danser avec mademoiselle Schunberg, lui dit Sanchez sans préambule.

— Vos armes ! fit tranquillement de Maurange d'une voix basse et calme.

— Vous m'avez donc compris ?

— Admirablement, comme vous voyez. Vos armes ?

— Le pistolet, à trois pas. Un seul chargé, dans une heure.

— Oh ! oh ! monsieur le marquis, vous allez beaucoup trop vite.

— Vous refusez ?

— Oui et non. Nous ne sommes pas au Brésil. Je veux bien vous procurer la satisfaction d'essayer de me tuer et m'offrir en revanche, à votre endroit, la même chance agréable, puisque, de par les lois de l'amour et de la jalousie, l'un de nous est de trop auprès de mademoiselle Schunberg ; mais j'ai dix ans de salle, quatre ans assidus de tir, et je ne veux pas sacrifier ces petits avantages. Je me battrai contre vous, au pistolet, si tel est votre bon plaisir, mais d'après les règles ordinaires.

— Je ne comprends pas qu'un homme courageux repousse les conditions d'un combat, quelles qu'elles puissent être.

— Permettez, cher monsieur : la haine est celle de toutes les passions qui nous égare le plus, et vous semblez exclusivement lui prêter l'oreille, si bien que, sous son empire, vous négligez de songer aux plus strictes précautions que la délicatesse nous impose. Il nous faut d'abord, si nous nous battons...

Sanchez fit un mouvement.

— Oh ! tranquillisez-vous, reprit Georges, nous nous battons, mais il nous faut d'abord, dis-je, que personne ne puisse soupçonner la véritable cause de notre duel, car je crois qu'au Brésil, pas plus qu'ailleurs, on n'a pas pour coutume de faire bon marché de l'honneur des femmes. Que nous nous battions, parce que nous aimons tous deux mademoiselle Schunberg, libre à nous ! mais le temps n'est plus où les preux entraient au tournoi portant les couleurs de la dame de-leur pensée, et, seuls, nous devons connaître le motif de notre rencontre !

— Vous avez raison ; après ?

— Après, monsieur ? Eh ! c'est bien simple : pour que la cause véritable reste inconnue même de nos témoins, il faut lui en trouver une apparente ; or, quelle que soit la gravité de celle que nos imaginations respectives nous suggéreront, jamais elle ne pourrait justifier un combat de cannibales du genre de celui que vous me proposiez tout à l'heure. La question de courage n'entre pour rien dans mon refus ; car, pour faire accepter par nos témoins des conditions aussi terribles et aussi inusitées,

il faudrait que l'injure à laver fût de nature à exiger

impérieusement la mort de l'un de nous, et nos mœurs n'admettent d'aussi complètes représailles que lorsque l'honneur est atteint, non pas directement, mais par

une souillure faite à une femme qui vous est proche.

Mademoiselle Schunberg n'est point ma parente, je n'ai ni mère, ni sœur.

— J'ai une mère, moi ! fit Sanchez, n'écoutant que sa jalousie.

— Oh ! monsieur le marquis, elle a des cheveux blancs !...

Et Georges força Sanchez à baisser les yeux malgré : lui.

Il reprit :

— Il faut donc que nous trouvions un prétexte suffisant pour nous battre sérieusement et comme il convient au gens qui ne font du duel ni une réclame ni une forfanterie, et voici ce que je vous propose...

— Voyons.

— Dans une heure, venez au cercle. J’y serai et vous y ferai bon accueil afin que personne ne puisse soupçonner nos projets. Nous nous mettrons à une table de jeu, et là le premier motif venu nous servira de prétexte.

— Au jeu ?

— Oui, n’est-il pas un des grands critères de l’honneur des hommes ?

— Oui, j’accepte. Dans une heure.

— Je vais vous attendre.

— Je ne me ferai pas désirer.

Ils se quittèrent. De Maurange rentra dans la salle du bal. Isaac et sa fille s’apprêtaient à le quitter. Pendant que le banquier prenait congé de la baronne de Lunéville, Georges s’approcha de Clotilde et lui dit tout bas en la saluant, de façon à ce qu’elle seule pût l’entendre :

— Bientôt je vous ferai connaître entièrement le marquis Sanchez d’Alviella.

Puis il disparut, gagna le vestiaire et se fit conduire au cercle.

VI — L’INSULTE

Fidèle à la promesse que j’ai faite à mon ami Dupuys de changer, non seulement les noms des personnages du drame dont je fais aujourd’hui la narration, mais jusqu’à ceux des lieux où ses principales scènes se sont passées, j’inventerai, pour les besoins momentanés du récit et de la discrétion, le cercle de la *Concorde*.

— Oh ! que le nom est mal choisi, me direz-vous, puisque nous savons d’avance qu’une provocation va y’avoir lieu !

— C’est peut-être pour cela même. J’aime les antithèses, et par conséquent suis naturellement porté, à croire que vous ne les détestez pas. Va donc pour le cercle de la *Concorde*, puisque vous voulez bien le permettre.

Tout en s’y rendant, Georges, avec le calme remarquable dont ses tribulations passées avait été la source, se traça un plan de conduite dont il se décida à ne point se départir, quels que fussent les événements qui allaient surgir. Les faits qui suivent l’expliqueront.

Quand de Maurange entra, malgré l’heure avancée, plusieurs tables d’écarté et de bouillotte étaient en pleine activité. Le *grand peut-être* dont

parle de Musset, jaillissant de chaque carton bariolé, parlait éloquemment à l'imagination des joueurs.

Quelques membres du cercle, causant et fumant étendus dans de grands fauteuils près de la cheminée, formaient un calme contraste à l'agitation silencieuse du reste de la salle.

Du nombre de ces derniers était d'Arteville, qui venait d'arriver ; Durouget, dont le nom s'est déjà trouvé dans ce récit, puis M. de Chambly, vieux beau, luttant à outrance contre la calvitie, les rhumatismes et la neige des temps.

— Ah ! voilà de Maurange, fit Gaston. Vous m'avez imité en quittant le bal, mon cher ; la fête était splendide, mais il ne faut pas abuser même des meilleures.

— La chaleur m'a chassé, répondit Georges.

— Et vous êtes venu respirer ici ? Diable, quels poumons ! fit Durouget en accompagnant cette raillerie d'un rire sonore.

— Étouffer moins et fumer.

— Il a raison, dit de Chambly ; le tabac, il n'y a que cela. Foin des parfums qui entêtent et dont les femmes s'inondent depuis quelque temps ! Cela écœure et donne la migraine, tandis que le tabac purifie et conserve.

— Les vieilles fourrures et les vieux lions.

M. de Chambly fit la grimace et ne releva pas la saillie de Durouget. Sans prêter attention à cette petite escarmouche d'esprit, de Maurange, comme un homme las, se laissa choir sur un divan, et prenant un journal qu'il fit semblant de lire, il poursuivit le cours de ses sérieuses méditations. Deux heures sonnèrent. Sanchez entra. Il ne s'était pas fait attendre une seconde, car si l'exactitude est la politesse des rois, elle est aussi le propre des gens déterminés. Depuis quelques instants, les yeux de Georges allaient alternativement de la porte à la pendule, et de celle-ci à la première.

— Oh ! vous pouvez arriver, monsieur mon rival, se dit-il en voyant paraître le marquis. Je suis prêt.

Après avoir salué d'Arteville et Durouget, Sanchez se dirigea vers de Maurange, et lui dit d'une voix calme, mais assez haut pour que les personnes les plus rapprochées de lui pussent l'entendre :

— Nous nous sommes donc tous donné le mot ? Rebonsoir, monsieur de Maurange !

— Bonsoir, marquis ! fit Georges avec empressement en tendant la main à d'Alviella.

Sanchez fit un effort et la toucha du bout des doigts,

— Le furieux s'est un peu calmé, se dit de Maurange après un court examen ; mais je le connais, et la moindre étincelle le fera sauter comme un baril de poudre.

Voici pourquoi le marquis était plus calme.

Après la sortie de son rival de chez madame de Lunéville, lui aussi s'était approché de Clotilde, qui, malgré les dernières paroles de Georges, lui avait fait un gracieux accueil. La loyauté du caractère de mademoiselle Schunberg avait opéré en elle un brusque revirement en faveur du marquis, et lui avait fait regarder comme une obligation de racheter par une gracieuseté complète, un moment d'antipathie que rien ne justifiait jusque-là. L'adieu de Georges ne fit qu'exagérer ces bonnes dispositions. Plus portée vers Sanchez que vers de Maurange, elle interpréta l'étrange promesse de ce dernier d'une façon fort peu favorable pour lui, et, désireuse de voir le jeune Portugais sortir à son honneur de cette lutte secrète, se livra plus qu'elle ne l'avait jamais fait.

— Je suis furieuse contre vous, " dit-elle au marquis avec un air doux et gracieux qui démentait complètement ses paroles.

— Puis-je connaître la cause de ce grand courroux ? demanda Sanchez en retrouvant tout son sang froid aux rayons du séraphique sourire de Clotilde,

— Sans doute. Tantôt, en me demandant un quadrille pour le prochain bal du ministre, vous avez pris un air sinistre dont je désire avoir l'explication.

La question était brusque. Sanchez se troubla de nouveau. C'était une singulière nature que la sienne ; cratère au dedans, sensitive à la surface.

— De quel air sinistré voulez-vous parler ?

— Oh ! ne niez pas, monsieur le marquis ; je vous connais assez pour déchiffrer sur votre visage jusqu'à vos impressions les plus secrètes.

L'occasion était belle, le jeune homme ne la laissa pas échapper.

— Alors, répondit-il, vous devez savoir depuis longtemps pourquoi je ne puis vous voir au bras d'un autre sans en être douloureusement ému.

Il n'avait jamais été aussi loin. Clotilde se troubla à son tour.

— Je vous aime ! ajouta Sanchez d'une voix plus basse, avec un accent si, pénétré qu'il n'admettait aucun doute.

— Ah ! fit Clotilde en rougissant, je ne vous questionnerai plus, vous répondez trop.

— Cet aveu vous déplâit-il ! De grâce, ne me condamnez point... Si vous saviez...

— Vous en demandez trop également.

— — J'implore, voulez-vous dire. N'est-ce pas ce qu'il faut faire lorsqu'on s'adresse au bonheur ?

— Eh bien, je vous répondrai au bal du ministre.

— Vous aurais-je déplu ? Ne me le laissez pas croire.

— Non, puisque je vous ai donné votre quadrille... et que je maintiens cet engagement.

Sanchez s'éloigna transporté. Un instant même il oublia presque complètement Georges. Cependant il se souvint bientôt de son rendez-vous, et, la mémoire lui revenant, la haine se fit entendre de nouveau, moins impérieuse, mais aussi tenace. Il avait foi dans la préférence de Clotilde pour lui ; mais, quoique presque certain de l'emporter, il réfléchissait que son triomphe n'empêcherait pas de Maurange d'aimer la même femme que lui, et sa jalousie lui faisait considérer cet amour comme un sanglant outrage dont il devait se venger.

Telles étaient ses dispositions, lorsque Georges lui fendit la main.

Les circonstances ne tardèrent pas à aider les projets des deux futurs adversaires. Au bout de quelques instants d'une causerie à bâtons rompus, dont Durouget et d'Arteville firent presque tous les frais, ce dernier proposa un lansquenet De Chambly, Durouget, Georges, le marquis et deux ou trois autres membres du cercle acceptèrent avec joie. On s'attabla. Froide d'abord, ainsi que cela arrive d'ordinaire, la partie ne tarda pas à prendre des proportions considérables. L'or circula en petits tas éblouissants, passant de mains en mains au gré des cartes capricieuses comme leur dieu, le hasard ! Sanchez était en face de Georges. D'Arteville occupait sa droite, Durouget sa gauche. Placé au côté droit de de Maurange, de Chambly cherchait avec opiniâtreté une *main* insaisissable, dans le but, disait-il d'un air fat, d'offrir un coupé à une célébrité chorégraphique de l'époque, qu'il déshonorait de sa confiance. Ses vains efforts amusaient les joueurs.

— Je crains fort que ce coupé-là ne roule jamais aussi bien que vos louis ce soir, mon cher de Chambly, fit Durouget.

De Chambly riposta par un *banquo* qui fut aussi malheureux pour lui que les précédents.

Les mots : il y a tant, je passe la main, enfin toutes les expressions usitées, dominaient la conversation, souvent interrompue par les plaintes de de Chambly, les boutades de Durouget et les bruyantes approbations de d'Arteville, plus sensible aux quolibets qu'aux péripéties du jeu. Georges et

Sanchez s'observaient et semblaient être les plus calmes. D'Alviella était à la piste du moindre prétexte pour faire éclater l'orage, de Maurange s'en préoccupait fort peu, résolu qu'il était de l'attendre. Il s'était promis de mettre, en tout cas, tous les torts du côté du marquis, se réservant le beau rôle, ce qui ne pouvait que favoriser ses projets d'avenir. Par un singulier caprice du hasard, l'occasion si désirée par Sanchez ne se présentait pas. Le jeu suivait une marche assez régulière ; seulement chaque fois que les cartes arrivaient aux deux rivaux, elles ne faisaient que passer dans leurs mains, sans leur offrir un seul coup de gain, et par conséquent un seul motif à contestation. Puis il fallait une injure grave.

— Le jeu est un des critères de l'honneur, avait dit Georges, et le marquis voulait attaquer de Maurange dans son honneur même, afin que nul arrangement ne fût possible.

Ces retards irritaient Sanchez. Enfin de Maurange tomba sur une main, c'est-à-dire passa plusieurs fois de suite. Il ne lui restait plus en la commençant que cinq louis du billet de mille francs qu'il avait déposé sur la table en y prenant place.

— Cinq louis ! fit-il.

— Je les tiens, dit Sanchez.

De Chambly avait la main sur lui et le força à se retirer. Georges gagna. Sanchez s'arma de patience. Il comprit qu'il valait mieux attendre que la somme produite par les gains successifs de son rival fût de quelque importance. Au bout de cinq coups, elle fut de deux mille francs. La galerie n'avait point tout tenu.

— Banquo ! fit Sanchez en jetant deux billets de banque devant Georges.

— Huit et huit, dit Georges en abattant un brelan.

— Il y a quatre mille francs.

— Banquo ! répéta le marquis.

Les cartes furent de nouveau favorables, à de Maurange.

— Huit mille francs, messieurs.

— Banquo ! fit une troisième fois le marquis en vidant son portefeuille.

Georges gagna encore.

Sanchez, irrité par le succès de son adversaire, songea un instant à susciter, la querelle en ce moment ; mais, après réflexion, il se contenta de jeter à Georges un regard de colère qui montra à celui-ci la grandeur de l'irritation du Portugais. Sans avoir l'air d'y prendre garde, de Maurange continua à retourner les cartes avec calme.'

— Vous avez gagné, monsieur, fit-il au bout d'un moment, en passant à d'Alviella le tas d'or et de billets qui se trouvait devant lui.

— Aurait-il peur ? se dit Sanchez ; nous allons bien voir. Georges le devança.

— Avez-vous remarqué toutes les jolies femmes que renfermait l'hôtel de Lunéville, ce soir, d'Arteville, fit-il en allumant un cigare.

— Certes, cher ami, c'est un trop grand plaisir pour que jamais je m'en prive.

— Et à qui, mon cher Pâris, auriez-vous donné la pomme ?

— A la comtesse de Rieux.

— Oh ! une brune !

— Elle est bien belle pourtant.

— C'est vrai, mais je ne comprends pas plus les femmes brunes que les hommes blonds.

M. de Chambly fit la grimace, il avait été blond en 1825.

— Ce n'est pas pour vous qu'on parle, lui dit Durouget ; vous êtes plume de cygne.

Et, sans attendre de réplique, il ajouta :

— Ah ! vous n'aimez que les blondes, vous, de Maurange.

— Oui, mon ami, comme Ève, Vénus et Marguerite, les trois pécheresses sublimes de la foi, du paganisme et du roman. Qu'en pensez-vous, monsieur le marquis ?

Sanchez faillit éclater.

— Jouez, jouez d'abord, marquis, vous répondrez tout à l'heure.

Il obéit et passa trois fois. De Maurange ne pontait pas. Dépité par cette abstention :

— Vous ne jouez donc plus, monsieur de Maurange, fit Sanchez.

— Pardon, j'attends.

— Que ma main soit passée ?

— Nullement, j'attends que le coup en vaille la peine !

Sanchez eut bientôt six mille francs devant lui.

— Je fais mille francs, dit de Chambly, en avançant la somme.

— Eh bien ! monsieur de Maurange ? fit le marquis.

— Banquo sur parole !

— Je passe la main, dit Sanchez, en déposant les cartes. A ce mot, tout le monde se leva.

— Pardon, messieurs, fit de Maurange en pâissant, vous êtes tous témoins que M. le marquis vient de gravement m'insulter, et je crois que vous pouvez affirmer que rien ne motive ni ne peut justifier cette insulte.

— Oui, oui, firent plusieurs voix.

— Au Brésil, on ne joue qu'argent sur table, objecta Sanchez pour se justifier.

— C'est possible, monsieur, reprit Georges ; mais nous ne sommes pas au Brésil. Je vous ferai de plus observer qu'ayant accepté la mise de M. de Chambly et m'ayant engagé à en faire une, les règles du jeu vous interdisent de vous retirer. De Chambly, voulez-vous bien me prêter six mille francs ?

— Voici, fit le vieux beau.

— Banquo ! répéta de Maurange en déposant la somme devant lui.

Le marquis tourna les cartes.

A la cinquième, il perdit.

— Merci, de Chambly, dit Georges d'une voix ferme ; voici ce que vous m'avez prêté. Quant à vous, monsieur le marquis, j'aurai l'honneur de vous envoyer mes témoins demain dans la journée.

Personne ne crut pouvoir faire une objection à ces belliqueux projets. On quitta la table. De Maurange prit de Chambly à part. Pendant qu'il lui parlait, d'Alviella pria d'Arteville et Durouget de vouloir bien être ses seconds.

Georges quitta le cercle quelques instants après, et montant radieux dans un fiacre, après avoir jeté son adresse au cocher, il se dit :

— Bravo ! monsieur le marquis, vous m'avez donné la première manche ; que Charles maintenant ait réussi de son côté, et la ravissante millionnaire qui s'appelle Clotilde Schunberg est à moi !

VII — SOUS LA LIVRÉE

En rentrant chez lui, de Maurange, sans se donner la peine de se déshabiller, se jeta sur une chaise longue et ne tarda pas à s'y endormir profondément.

Il était alors cinq heures du matin.

Trois heures après, la porte s'ouvrit, et Charles, le valet de chambré de Georges, entra chez son maître. Celui-ci s'éveilla.

— Quelle heure est-il ?

— Huit heures, monsieur.

— Déjà ! fit de Maurange en s'étirant. Diable ! je faisais un songe à désirer dormir toujours. As-tu fait ce que je t'ai demandé ?

— Oui, monsieur.

— Et as-tu réussi ?

— D'un seul côté seulement.

— Ah ! et du quel ?

— Chez le banquier.

— Conte-moi cela.

— Hier soir, j'ai vu Charlotte, la femme de chambre de mademoiselle Schunberg, et adroitement je me suis fait renseigner sur la gouvernante. — Et ces renseignements ?...

— Sont excellents pour monsieur.

— Elle aime l'argent ?

— Elle l'adore.

— Et son dévouement ?

— Appartient à qui le paye bien.

— Que gagne-t-elle chez Schunberg ?

— Trois mille francs.

— C'est bien. Voyons l'insuccès.

— J'ai vu le nègre.

— Qu'a-t-il dit ?

— Rien.

— Tu l'as questionné sur son maître ?

— Oui, mais je crois qu'il serait plus facile de faire causer un mort que de lui arracher une parole sur le marquis.

— Il le craint donc ?

— Comme le feu.

— C'est bien, tu es un maladroit. Charles n'osa répliquer.

Georges garda le silence pendant quelques instants qu'il consacra à une méditation profonde ; puis il se leva brusquement.

— Tu es de la même taille que moi ?

— A peu près.

— Va me chercher un de tes costumes du matin : pantalon, guêtres, gilet, veste et casquette.

Le proverbe si connu : Tel maître, tel valet, ne pouvait trouver une plus juste application qu'en se rapportant à de Maurange et à Charles. Celui-ci était l'élève de Georges. C'est ce dernier qui, dans un but facile à comprendre, un jour qu'il passait en dog-cart devant l'hôtel Schunberg, lui avait fait remarquer Charlotte, jolie soubrette éveillée, à laquelle depuis ce temps Charles faisait une cour assidue.

— Elle est charmante, lui avait dit l'élégant, et tu ne peux manquer de réussir, ton nom seul l'indique.

Ceci dit, continuons.

Charles obéit, sans manifester le moindre étonnement, et rapporta bientôt à son maître ce que celui-ci venait de lui demander.

— C'est bien, fit de Maurange, déjà déshabillé ; aide-moi.

En un instant son déguisement fut complet, puis il sortit.

Soulignons un détail. L'hôtel d'Alviella, ou du moins l'habitation ornée de jardin qu'habitaient la marquise et Sanchez, était situé rue de l'Université. Le bâtiment principal s'élevait au milieu des arbres touffus, d'une sorte de petit parc et était précédé d'une vaste cour, fermée par une haute muraille du côté de la rue, d'où on ne pouvait voir que le haut des deuxième et troisième étages de l'hôtel. Une vaste porte cochère qui ne s'ouvrait-que pour laisser passer les équipages, occupait le milieu du grand mur de la cour à laquelle était adossés, d'un côté, la loge du concierge et de l'autre un vaste bâtiment comprenant les écuries et les remises. Chaque matin, les palefreniers faisaient dans la cour la toilette des voitures. Celui qui dirigeait cette besogne était le nègre Manoël, notre ancienne connaissance. Gomez et lui, seuls, avaient suivi la marquise et son fils en Europe. A Paris, comme au Brésil, l'ancien chasseur de jaguars était intendant et avait la haute main sur tous les domestiques de l'hôtel. Quant à Manoël, dont, depuis la mort de Lakhmi, Sanchez n'avait plus voulu se séparer, traînant ainsi volontairement et par une de ces fantaisies inexplicables de l'esprit humain, un quasi remords vivant à sa suite, il était monté au grade, relativement élevé, de valet d'écurie, chargé spécialement de la surveillance des palefreniers et des chevaux.

Charles s'était lié avec Manoël sur l'ordre de Georges, et depuis quelque temps le nègre avait fourni au valet de chambre sur les habitants de l'hôtel d'Alviella les renseignements les plus minutieux. Georges savait l'heure où les équipages étaient lavés et n'ignorait pas que, pendant ce temps, la porte cochère s'ouvrait souvent, soit pour laisser passer les chevaux qu'on menait

aux Champs-Élysées, soit pour faciliter les manœuvres des voitures. Au moment où deux palefreniers, commandés par Manoël avec une gravité grotesque, se disposaient à faire sortir deux couples de chevaux superbes, un domestique fort bien tourné qui, depuis quelque temps, se promenait sur le trottoir de l'hôtel, profita, pour pénétrer dans la cour, de l'instant où la porte cochère s'ouvrait au large. On l'a deviné, ce domestique n'était autre que Georges.

La casquette sur les yeux, des favoris collés aux joues, il entra bravement, certain que Sanchez lui-même ne pourrait le reconnaître sous son nouveau costume. Voyant, un inconnu pénétrer dans son domaine, le nègre s'avança vers lui. Georges, prévoyant à l'air grave de Manoël qu'il fallait prévenir toute manifestation hostile, s'écria d'un air convaincu, parfaitement sincère, du reste :

— Voilà de bien beaux chevaux !

Le visage de Manoël se dérida. Son orgueil lui faisait croire que les, chevaux de Sanchez étaient plus à lui qu'au marquis.

— Ah ! vous êtes connaisseur ? fit-il.

— Presque autant que vous, monsieur Manoël.

— Vous savez mon nom, dit le nègre avec étonnement.

— Certainement, reprit Georges ; qui ne vous connaît pas dans le monde des écuries ? Il y a longtemps que je désirais vous rencontrer, c'est pourquoi je me suis permis d'entrer ici.

L'amour propre du nègre était trop agréablement chatouillé pour qu'il pût réfléchir à la bizarrerie de ce préambule ; aussi répondit-il de son air le plus aimable :

— Vous avez bien fait, monsieur... monsieur ? — Valentin, fit Georges. A charge de revanche, du reste.

— Merci, monsieur Valentin. Ah ! M. le marquis s'y connaît en chevaux.

— M. le marquis doit se connaître en tout.

Et de Maurange accompagna ces mots d'un regard d'intelligence. Manoël se mit à rire. Si on lui eût demandé pourquoi, il aurait été fort embarrassé de le dire.

— Pouah ! c'est affreux les nègres, pensa Georges. Leur gaieté jaillit d'un clavier surnageant dans l'encre. Ah ! mademoiselle Schunberg, je n'aurai point volé l'aurifère bonheur d'être votre époux. Apprivoisons cet animal.

— Venez, fit Manoël, je vais vous montrer les écuries.

Le faux Valentin n'osa refuser. Pendant cette visite, qui se prolongea plus qu'il ne le désirait, Georges prit tant de soins de flatter Manoël, que, lorsqu'elle se termina, la cordialité la plus franche régnait entre eux.

— Monsieur Manoël, fit alors Georges, j'ai une affaire à vous proposer.

— A moi, monsieur Valentin ?

— A vous-même.

— Et laquelle ?

— Oh ! ce serait trop long à vous expliquer ici. Allons prendre un canon.

Le nègre fit quelques objections, mais finit par accepter. Ils quittèrent l'hôtel et allèrent s'installer dans l'arrière-boutique d'un marchand de vin voisin, où ils se trouvèrent seuls.

— Du vin, fit Georges au marchand, du blanc !

— A seize ?

— A trente-deux si vous en avez ?

— J'en ai même à quarante.

— Tape-t-il ? fit Georges en baissant la voix ?

— Comme un forgeron.

— A quarante alors.

Le nègre, à qui son compagnon avait cédé le pas, n'avait point entendu ce petit colloque. Cinq minutes après, on servit les deux nouveaux amis. Les verres furent remplis jusqu'au bord par Georges, puis ils trinquèrent.

— Voyons, fit alors le nègre, de quoi s'agit-il ?

— De plusieurs billets de cent francs pour chacun de nous, si vous le voulez.

Les yeux de Manoël s'écarquillèrent démesurément.

— Si je le veux ? répéta-t-il ; mais certainement que je le veux.

— Alors écoutez-moi attentivement, car, tout en ne dépendant que de votre volonté, la chose dont il s'agit n'est point aussi facile que vous pourriez le croire.

— Ah ! fit avec regret Manoël, n'importe, je vous écoute.

— Si vous m'avez entendu faire l'éloge des chevaux du marquis qui sortaient de l'hôtel au moment où j'y suis entré, c'est que je les connais depuis longtemps. Mon maître, le duc de Warenthon, en a envie, et quelque prix qu'il doive y mettre, il a juré, avec l'entêtement d'un Anglais tel que lui, qu'il les aurait avant peu dans ses écuries.

Au fur et à mesure que Georges parlait, le visage du nègre prenait une expression sérieuse. Le faux domestique semblait attendre une réponse.

— M. le marquis ne veut pas vendre ses chevaux, fit Manoël ; il y tient et il est assez riche pour ne se laisser tenter par aucune offre.

— C'est pour cela même que le succès des projets du duc dépend de vous seul, monsieur Manoël.

Chacune des prunelles du nègre demanda : Pourquoi ?

— Quelle est la raison qui fait que M. le marquis tient à ses chevaux ? continua de Maurange, c'est qu'ils sont bien portants, beaux et bons à la fois, n'est-il pas vrai ? — En effet.

— Videz donc votre verre, vous ne buvez pas. Garçon, garçon, une seconde bouteille.

Celle-ci ne se fit point attendre. Georges remplît les verres et reprit :

— Que faudrait-il donc qu'il arrivât pour que M. le marquis consentît à vendre, ses chevaux ? Qu'ils devinssent, ou tout au moins lui parussent malades, chétifs et sans vigueur.

— C'est juste.

— Or d'où proviennent leurs brillantes qualités ? Des soins dont vous les accablez et de la nourriture saine et abondante qu'on leur donne. Amoindrissez celle-ci, privez-les de celle-là, et le Résultat sera bientôt atteint.'

— Je commence à comprendre.

— Plus d'avoine, rien que du foin, juste de quoi ne pas les laisser mourir de faim. Soumis pendant un mois à ce régime, ils seront dans un état tel que le marquis ne voudra plus les voir. Je les achète alors à bas prix sans que mon maître le sache, et je les envoie au vert jusqu'à ce qu'ils soient complètement rétablis. Puis j'annonce au duc que le marquis s'est enfin décidé à les vendre pour une somme importante. Mon maître me la donne, nous partageons la différence et le tour est fait. Comprenez-vous ?

— Parfaitement.

— Eh bien ! cela vous va-t-il ? A votre santé. Tiens, encore vide ! Une troisième bouteille.

— Mais non, mais, non, fit le nègre, qui se sentait déjà l'esprit légèrement troublé.

— On ne cause bien qu'en buvant. La troisième bouteille fut apportée.

— Est-ce un beau plan que celui-là ? reprit Georges.

— Admirable. Trinquons. Ce cher monsieur Valentin. Dès ce soir je me mets à l'œuvre.

— Nous gagnerons au moins deux mille francs.

— Deux mille francs ?

— Deux mille francs, au moins, chacun ! Manoël grimaça un sourire de satisfaction.

— Nous l'aimons donc un peu ce pauvre argent, monsieur Manoël ?

— Oui, lit le nègre avec une conviction comique.

— Et vous n'avez pas encore trouvé le moyen de faire fortune ?

— Faire fortune, moi ?

— Et pourquoi pas ? Il y a de longues années que vous êtes au service du marquis, pourtant.

— Vingt ans.

— Il y en a cinq seulement que je suis au service du duc, et j'ai déjà un petit magot assez rond. A votre place, je serais riche ; mais je vois ce que c'est, vous ne savez pas vous y prendre.

— Je fais pourtant bien mon service.

— Il ne s'agit pas de cela.

— De quoi s'agit-il donc ?

— Vous êtes désireux de vous instruire, à ce que je vois,

— Certainement.

— Eh bien, ouvrez les oreilles et profitez ; mais avant, encore une bouteille.

— Parlez d'abord.

— Sans boire, jamais. Le moindre discours me donne la pépie. Je vais chercher la bouteille moi-même pour ne point perdre de temps.

Georges se leva et passa dans la boutique.

— Une bouteille à quarante, fit-il, et du cognac.

— Voilà, répondit le marchand de vin en servant ce qu'on lui demandait.

Lorsque la bouteille fut débouchée, le faux Valentin en répandit un tiers sur les dalles et le remplaça par de la liqueur.

— C'est pour faire une farce au nègre, dit-il au marchand, légèrement étonné de ce mélange.

Puis Georges rejoignit Manoël.

— Ce n'est pas le même vin, fit celui-ci après avoir goûté.

— Non, c'est du supérieur. Buvez, buvez, et écoutez-moi..

Le nègre obéit sans se faire prier, car il en était déjà dans cet état, précurseur de l'ivresse, pendant lequel on croit pouvoir impunément vider son verre.

— Il y a, reprit Georges, un vieux proverbe qui dit : Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre ; moi, j'ajoute : il n'y a pas d'homme complètement vertueux pour ses domestiques. Les perfections n'existent pas. Chaque être a son faible, souvent même son vice. C'est ce faible ou ce vice qu'il faut découvrir, car il peut nous mener à tout, si nous savons habilement l'exploiter. Voyons, connaissez-vous bien M. le marquis ?

— Parfaitement.

— Entre nous, quel homme est-ce ? Est-il joueur ?

— Non.

— Ivrogne ?

— Il ne boit jamais que de l'eau rougie.

— Débauché ?

— Je ne lui ai jamais connu qu'une maîtresse à la fois.

— Diable, c'est un phénix alors. Vous ne l'avez donc jamais surpris en faute ?

— Oh ! si.

— Comment cela ?

— C'est son secret.

— Et le vôtre, paraît-il ? Gardez-le, je comprends votre discrétion, mais sans le connaître il m'est impossible de vous indiquer la manière d'en tirer parti. Vous le voyez, je suis tout rond, j'ai pleine confiance en vous, et, vrai, vous avez tort de vous méfier de moi.

— Je ne m'en méfie pas, monsieur Valentin.

— N'en parlons plus. Trinquons.

Manoël devint taciturne. Georges tournait le bouchon dans ses doigts d'un air distrait sans perdre de vue son compagnon.

— Vous m'en voulez, fit Manoël au bout de quelques instants.

— Moi, pas le moins du monde. Je regrette pour vous seulement que vous ne puissiez pas tout me dire.

— Je le voudrais, mais il y a des secrets terribles qu'il ne faut pas même confier à son ombre.

— Oh ! tu parleras, se dit Georges ; puis tout haut, il ajouta : Au Brésil, c'est possible, mais ici, à Paris, un secret important doit enrichir celui qui le possède. Sans tout me dire, répondez seulement à mes dernières questions. Le marquis est-il colère ?

— Non.

— Jaloux ?

— Monsieur Valentin...

— Vindictif ?

— Je ne dirai rien. Si le maître le savait, il me tuerait.

— Peureux ! on ne tue pas plus impunément un nègre qu'un blanc, en Europe.

— Je ne puis, vous dis-je.

— C'est donc bien grave ?

— Oui.

— Jaloux et vindictif, répéta Georges ; puis, guidé par un secret pressentiment, il a tué quelqu'un ? hasarda-t-il à voix basse.

— Taisez-vous, fit Manoël avec effroi.

— J'ai donc deviné juste.

— Non.

— Votre frayeur m'apprend le contraire.

— Oh ! ne le dites pas, au moins fit le nègre en suppliant son nouvel ami.

— N'ayez donc pas peur. Videz votre verre. A la bonne heure ! Un homme ?

— Vous me perdez, monsieur Valentin.

— Je vous sauve. Un homme ?

— Non.

— En France ?

— Au Brésil.

— Une maîtresse ?

— Une... esclave.

— Son nom ?

— Son nom ? Ah ! son nom ? Je... ne sais plus... fit Manoël, que la dernière libation avait totalement grisé.

— Rappelez vos souvenirs.

— Mes souvenirs à quarante ans... j'ai quarante ans... je suis à quarante aussi... moi... comme le vin... Ne bougez donc pas toujours...

— Oh ! le misérable, il est ivre-mort !

— Morte, vous voulez dire, elle est bien morte.

— Mais qui ?

— Elle... à Fernambouc... J'ai soif !

— Vous boirez tout à l'heure... Son nom ?

— Je veux boire.

— Dis-moi son nom, et tu boiras.

— Bien sûr ?

— Oui... son nom ?

— Lakhmi.

— Lakhmi ! répéta Georges comme pour incruster à jamais ce nom dans sa mémoire.

Puis, tandis que le nègre, complètement ivre, s'endormait subitement sur la table, il sortit et se hâta de rentrer chez lui.

VIII — UN SINGULIER MARCHÉ.

Dès qu'il fut dans son appartement, de Maurange se hâta de changer de costume, puis il congédia Charles, alluma une cigarette, se jeta sur sa chaise longue et se mit à réfléchir profondément. La découverte qu'il venait de faire dépassait tout ce que sa profonde antipathie pour Sanchez lui avait fait espérer.

— Allons, se dit-il, la partie devient belle, et je parie désormais tout ce qu'on voudra pour mon excellent ami Georges de Maurange. Ce n'est point un loup seulement comme je le croyais, que ce marquis brésilien, c'est un tigre, et je laisserais cette adorable fée blonde, cette ravissante Clotilde, si belle et si dorée, unir son existence à celle de ce féroce Portugais. Non pas, cent fois non. Mais, d'abord, préparons-nous à tout événement.

Il se leva, détacha d'une panoplie un fleuret moucheté et tira au mur pendant quelques minutes.

— Le jarret est bon, le bras souple ; voyons si l'œil et la main sont également bien disposés.

Sur cette réflexion, il jeta son fleuret, prit une boîte à pistolets et en sortit une arme de salon marquée Le page. Alors, en reculant un fauteuil, il mit à découvert une petite plaque attachée au mur. Il y fixa une carte à jouer, et s'étant, placé à l'extrémité opposée de la chambre, fit feu quatre fois en enlevant successivement, avec une précision extrême, les quatre coins de la carte. Au dernier, une voix s'écria :

— Bravo ! mon cher, vous êtes de première force. C'était de Chambly qui venait d'entrer.

— Je viens de me lever tout exprès pour vous, ajouta le vieux beau.

— Merci mille fois, cher ami. Vous savez que le marquis vous attend à deux heures ?

— Parfaitement. Nous serons exacts, car voici votre autre témoin.

Un des membres du cercle de la Concorde, qui avait pris part au lansquenet de la nuit, entra.

— Merci de votre exactitude, messieurs, fit Georges. Témoins de l'insulte que m'a faite M. d'Alviella, vous devez aisément comprendre que je ne puis admettre aucune excuse. N'accordez donc pas ce point. Ceci posé, voici mes intentions. Ayant le choix des armes en ma qualité d'insulté, je prends le pistolet ; quant aux autres conditions, réglez-les à votre gré, je les accepte d'avance.

De Chambly tenta quelques conciliantes objections.

— Je veux me battre, répondit de Maurange, mon honneur l'exige, je me battraï.

— Au pistolet ?

— N'est-ce pas mon droit ?

— Oui, mais voyez, fit de Chambly en montrant au second témoin la carte qui venait de servir de cible à Georges, voilà comme tire ce gaillard-là. Le marquis est un homme mort.

— Mon cher de Chambly, je ne suis pas aussi terrible que vous semblez le supposer, et d'ailleurs une grande force au pistolet peut servir aussi bien à épargner son adversaire qu'à le frapper mortellement.

— Je l'espère bien ; pour un méchant lansquenet, où j'ai perdu trois mille francs.

— Il ne faut pas que mort s'ensuive, n'est-ce pas ?

— Justement.

— Le marquis vous attend. Veuillez vous rendre chez lui, messieurs, reprit de Maurange. Je reste ici à votre disposition. Faites en sorte, je vous prie, que la rencontre ait lieu aujourd'hui même.

— Comptez sur nous.

Sur cette promesse, ayant quitté Georges, ses deux témoins se firent conduire rue de l'Université. San chez les attendait dans son fumoir. De même que son futur adversaire, il n'avait point fermé l'œil de la nuit ; mais, moins calme que lui, il s'était entièrement abandonné à l'irascibilité de son caractère violent. A onze heures, il avait envoyé Gomez prier Durouget et d'Arteville d'être chez lui à deux heures précises, afin que le duel eût lieu le plus tôt possible. Son impatience fiévreuse se trahissait dans les moindres détails. Il avait tout dit à Gomez, et voici, lorsque le vieux chasseur avait paru, par quelles paroles le marquis l'avait accueilli :

— Je me bats aujourd’hui avec un homme qu’il faut que je tue, Gomez.

— On vous a insulté, monsieur le marquis ? et qui a osé ?

— Un fou, dont je ferai bientôt un cadavre.

— A quelle arme vous battez-vous ?

— Je ne sais encore, mais que je le tiennne une seconde au bout d’une épée ou d’un pistolet, et je te réponds que j’aurai sa vie.

— Je connais l’adresse de monsieur le marquis, seulement qu’il me permette une observation.

— Parle.

— Vous m’avez l’air bien irrité, et la colère peut en précipitant vos coups les rendre moins sûrs, comme en agitant votre bras faire dévier votre main.

— As-tu donc oublié que je logeais une balle à cinquante pas dans l’œil d’un jaguar bondissant dans les ténèbres ?

— Oui, mais vous étiez calme alors.

— Pas toujours, murmura Sanchez, répondant à une secrète pensée, sinistre lueur du passé qui venait de traverser son esprit comme un lugubre éclair, et relevant la tête afin de secouer ce souvenir sanglant, il prit la main de Gomez en ajoutant :

— Je serai calme, je te le promets.

Durouget et d’Arteville arrivèrent en ce moment. De même que Georges aux siens, le marquis laissa carte blanche à ses témoins, leur déclarant néanmoins qu’il refusait de faire aucune excuse et que par conséquent le duel était inévitable. D’Arteville et Durouget se retirèrent dans un petit salon attenant au fumoir en entendant annoncer les seconds de Georges. Ceux-ci entrèrent. En quelques mots ils firent part au marquis des intentions de M. de Maurange.

— Je vous sais gré, messieurs, répondit Sanchez, de ne point chercher à empêcher ce combat. Mes témoins sont là. Veuillez les rejoindre, je vous prie, afin d’en régler avec eux toutes les conditions.

Les deux hommes saluèrent et passèrent dans le salon voisin.

Pendant que ceci avait lieu à l’hôtel d’Alviella, de Maurange poursuivait l’examen de sa situation avec un remarquable sang-froid.

— Si je tue ce marquis du diable, se disait-il, mon mariage avec Clotilde sera bien compromis, c’est certain. Malgré le prétexte apparent de cette rencontre, elle a trop d’esprit pour n’en pas deviner aisément le véritable motif, elle. J’ai étudié son caractère. Sous une apparence légèrement frivole, c’est une âme tendre que la sienne, qui ne me pardonnerait que fort

difficilement ma victoire. D'ailleurs, sans être positivement aimé d'elle, ce Sanehez, — que n'est-il resté au Brésil, à tuer des Lakhmis à son aise ! — occupe déjà trop sa pensée pour que la belle Clotilde ne m'en veuille pas éternellement si je vengeais l'esclave assassinée. D'un autre côté, si je le blesse seulement, notre duel fera peu de bruit ; mademoiselle Schunberg peut l'ignorer, interpréter l'absence momentanée de mon rival de sa cour comme une retraite définitive. Pendant ce temps, j'aurai le champ libre et pourrai précipiter les événements de façon à ne plus avoir à redouter d'Alviella lorsqu'il reparaitra. L'important est de continuer à avoir le beau rôle. On ne sait pas ce qui peut arriver. Les femmes ne sont jamais complètement insensibles aux chevaleresques procédés. Deux cas sont encore à prévoir : qu'il me tue ou me blesse. Dans le premier, l'avenir m'importe peu ; dans le second, il est aussi brillant pour moi que si je sortais vainqueur de cette rencontre, grâce au secret que j'ai découvert ce matin ; car sa révélation forcera certainement Clotilde à attendre ma guérison, quoi qu'il arrive. Je n'ai donc à craindre que la mort, et vraiment je ne la crains pas.

Il en était là de ses réflexions lorsque la porte s'ouvrit et qu'à son grand étonnement il vit entrer une femme voilée. Il se leva instinctivement, et, en une seconde, acquit la conviction que cette femme lui était entièrement inconnue.

— C'est à monsieur Georges de Maurange que j'ai l'honneur déparier ? fit l'inconnue avec un accent légèrement étranger, sans daigner remarquer la profonde stupéfaction qui se peignait sur la physionomie du jeune homme.

— Oui, madame ; mais comment se fait-il ?

— Que je pénètre ainsi chez vous, sans même me faire annoncer ? Vous allez le savoir, monsieur. Et sans attendre que Georges lui offrit un siège, elle s'assit en relevant sur son chapeau le voile qui le garnissait.

De Maurange put continuer à son aise son examen pendant un court instant. L'inconnue, qui paraissait avoir de vingt-cinq à vingt-six ans, était fort belle. Sa mise, d'une recherche dépourvue d'affectation, annonçait l'opulence.

La surprise de Georges était au comble.

— Vous allez vous battre avec le marquis d'Alviella ? reprit-elle.

De Maurange fit un mouvement.

— Oh ! ne le niez pas, monsieur, et ne me demandez, pas comment je le sais. L'argent ferait parler les morts, et je suis assez riche pour payer tous

lés secrets qui peuvent me servir.

Cette brusque entrée en matière, débitée avec un calme et une assurance qui n'admettaient aucun doute, redoubla la stupeur du jeune homme. Qui avait pu révéler pour de l'or son duel à cette femme ? Georges ne pouvait soupçonner ses témoins, et Charles ignorait tout.

— Si vous me voyez ici, chez vous, poursuivit l'inconnue, c'est que je voulais vous parler avant ce duel. J'ai gagné vos gens pour entrer, sans être annoncée, dans la crainte que, dans un pareil moment, vous ne consentissiez point à me recevoir, n'ayant pas l'honneur de me connaître. Ce ton hautain froissa de Maurange.

— Pardon, madame, fit-il en interrompant l'inconnue, mais je vous ferai observer qu'avant d'avoir cet honneur, je ne consentirai pas à vous écouter plus longtemps.

— Que vous importe mon nom ? Jamais vous ne l'avez entendu prononcer. D'ailleurs, je serai franche, je ne veux pas vous le dire aujourd'hui, et je vous ferai remarquer combien votre exigence est puérile, vis-à-vis de l'invention instantanée d'un nom quelconque que je pourrais m'appliquer, afin de satisfaire votre curiosité.

— C'est juste, fit le jeune homme.

— Ne vous formalisez pas de mes paroles, monsieur, et veuillez me prêter jusqu'au bout une oreille attentive.

— Je vous le promets.

— J'y compte. On vous croit riche et vous ne l'êtes pas !

— Madame !

— Pardon, monsieur, je sais que vous l'avez été. Mais, depuis, l'infortune ne vous a point épargné. Vous avez été même si malheureux que, pendant quelques temps, vos plus intimes ont entièrement perdu vos traces ; puis ; tout à coup, vous avez reparu comme un astre inattendu, ayant l'air aussi riche que par le passé. Trois choses pouvaient avoir produit ce résultat : un héritage, un crime ou le jeu. Or, aucun de vos parents n'est mort ; vous êtes trop homme du monde pour jamais risquer d'avoir le moindre démêlé avec la justice ; donc, c'est le jeu qui vous a fourni une nouvelle carrière d'opulence.

— Madame ! répéta de Maurange d'un ton irrité.

— Vous m'avez promis de m'écouter jusqu'au bout, monsieur ; ensuite, je vous en prie, ne niez rien, ce serait inutile, je connais votre vie depuis dix ans comme si je ne vous avais point quitté une minute.

— Et dans quel but vous êtes-vous permis de fouiller mon passé ? fit Georges avec hauteur.

— Vous le saurez bientôt, monsieur ; permettez-moi de continuer.

— Soit, fit de Maurange, dominé malgré lui par son interlocutrice.

— Vous aimez l'argent, et votre duel est plus une question d'argent pour vous qu'autre chose.

— Pardon, madame, mais...

— Pardon à mon tour, monsieur ; seulement je vous ferai remarquer que nous n'en finirons jamais, si vous ne me laissez pas poursuivre.

— C'est juste ; poursuivez donc, madame.

— Je m'explique. Le marquis est votre rival et la fortune du banquier Isaac Schunberg décuple à vos yeux la beauté de sa fille Clotilde, dont vous vous croyez amoureux.

— Quel démon lit donc dans ma pensée pour vous l'avoir ainsi révélée tout entière ? s'écria de Maurange.

— Aucun, rassurez-vous. Il y a plus de suppositions que de faits apparents dans ce que je vous dis. Je paye bien, je suis bien servie, je vous juge d'après vos actions, voilà tout.

Georges se sentit faiblir devant une volonté plus forte que la sienne. IL garda le silence et écouta.

— Je veux bien vous éclairer un peu cependant, reprit la jeune femme. Si j'ai pris la peine de m'occuper aussi minutieusement de vos moindres gestes de vos plus futiles paroles, je dois vous avouer que je ne l'ai fait que parce que le hasard vous a mêlé à la vie du marquis d'Alviella.

— Ah ! Aimeriez-vous le marquis ?

— Non, oh ! non, je vous le jure. Et cette négation fut accompagnée d'un regard si plein de haine que Georges tressaillit.

— Je n'aime pas le marquis, reprit l'inconnue, et cependant, présumant que votre plus cher désir est de le tuer, je viens vous acheter sa vie.

— A moi ! fit de Maurange stupéfait devant la vivante énigme qui lui parlait.

— Sans cloute. Je vous sais de première force à l'épée et au pistolet. Les jours du marquis sont dans vos mains, et je veux qu'il vive.

— Vous voyez bien, madame, que j'avais deviné juste : vous aimez le marquis.

— Monsieur de Maurange, je ne mens jamais.

— Si ce n'est point l'amour, ce n'est point non plus la haine qui vous guide en tout cas.

— Peut-être, Tenez, voici cent mille francs, jurez-moi de ne point tuer le marquis, et ce portefeuille est à vous, fit l'inconnue en tendant à Georges l'objet dont elle venait de parler.

— Cent mille francs ?

— Vous pouvez les compter.

— Un tel marché ?

— Est fort rationnel. Le marquis vivant, vos chances de devenir le gendre de M. Schunberg diminuent ; il est donc fort juste que je vous en offre une légère compensation. Jurez, votre parole me suffira.

— Pardon, en me demandant la vie du marquis, c'est le sacrifice de la mienne que vous réclamez, il me semble, car, pour vous promettre de l'épargner, il faut que je me détermine à me laisser vaincre.

— Je ne vous demande que la vie du marquis et pas autre chose. Vous pouvez le blesser même grièvement sans sortir de nos conventions, et plus sa blessure sera douloureuse, plus je serai satisfaite ; mais, je vous le répète, ce que je ne veux pas, c'est qu'il succombe. Qu'il souffre, c'est tout ce que je désire ; qu'il souffre le plus possible. Acceptez-vous ?

— Oui, fit de Maurange, après un instant de réflexion.

— Voici la somme. Jurez-moi de ne point tuer le marquis.

— Sur mon honneur, je vous le promets ; fit Georges d'une voix ferme. Mais qui donc êtes-vous ?

— Une femme qui ne vit que pour un but uni que, c'est tout ce que je puis encore vous dire. A bientôt, monsieur de Maurange, et merci. Nous sommes faits pour nous entendre, et vous épouserez mademoiselle Schunberg, c'est moi qui vous le dis. Désormais vous avez une alliée, et cette petite main tient votre avenir dans ses cinq doigts. Vous pouvez la serrer avec confiance.

Cette dernière phrase fut prononcée d'un ton plus doux, dans lequel se montrait une satisfaction complète. Georges prit la main que lui tendait l'inconnue et la baisa. Cette main était la gauche. Il n'y fit point attention et reconduisit l'étrange, visiteuse jusqu'au seuil de son appartement.

De Chambly et le second témoin du jeune homme se croisèrent avec elle. Ils ne purent voir ses traits voilés et dans l'ombre en ce moment, mais l'élégance de sa tournure et de sa mise les frappa. Georges l'es introduisit dans son salon.

— Peste ! fit le vieux beau, voilà Vénus qui vient d'encourager Mars. Si j'avais une semblable maîtresse, je me battrais comme un lion.

— Eh bien ! messieurs ? demanda de Maurange.

— Dans une heure, barrière de l'Étoile. Nous avons le pistolet. A vingt-cinq pas, vous tirerez ensemble à un signal convenu.

— Fort bien, fit Georges ; puis il sonna. Charles parut.

— Une calèche, ordonna-t-il.

Le valet de chambre sortit afin d'exécuter cet ordre.

— Nous prendrons des pistolets chez Lepage, les témoins du marquis feront de même, et arrivés sur le terrain, le sort désignera les armes dont vous vous servirez. Voilà ce que nous avons décidé, reprit de Chambly.

— Parfait, mon ami ; dans un instant je suis à vous. Quittant alors ses témoins, de Maurange rentra dans

la chambre où il avait reçu l'étrangère. Il serra le portefeuille contenant les cent mille francs dans son secrétaire et, s'étant installé à un petit bureau de chêne sculpté, se mit à écrire.

Nous qui pouvons lire au-dessus de son épaule, suivons sa plume.

« Le marquis Sanchez d'Alviella a assassiné une de ses esclaves nommée Lakhmi. L'ami qui vous révèle le secret vous en fournira bientôt les preuves.

Ce laconique billet anonyme une fois terminé, Georges l'enferma dans une enveloppe qu'il cacheta avec soin et sur laquelle il traça la suscription suivante :

« Pour mademoiselle Clôtilde. » Puis il prit une nouvelle feuille blanche et écrivit :

« Madame, rendez à un ami un important service. Il faut, dans l'intérêt de mademoiselle Schunberg, qu'elle ait ce billet avant ce soir. Je me ferai bientôt connaître. Merci. »

Joignant un billet de 500 fr. à cette seconde lettre, il l'enferma, ainsi que la première, dans une deuxième enveloppe, qu'il adressa à : « *Madame Firmin, hôtel Schunlberg, chaussée d'Antin. — Particulière.* » Et enfin, ayant glissé cette lettre dans une troisième enveloppe qu'il cacheta comme les autres, mais qu'il laissa blanche, il rejoignit ses témoins.

— Tenez, de Chambly, fit-il, prenez ce pli. Si j'étais assez gravement blessé pour perdre connaissance, vous briseriez ce cachet et feriez immédiatement porter ce qu'il contient à son adresse. Mêle promettez-vous ?

— Sur l'honneur.
— Si j'étais tué, vous brûleriez le tout sans ouvrir.
— C'est convenu.
— Merci. Charles entra.
— La voiture, qu'a demandée monsieur est en bas.
— C'est bien. Je sors pour quelques heures, ferme tout ici avec soin pendant mon absence, fit Georges ; et s'adressant à ses témoins, il ajouta :
— Allons, partons, messieurs ! Ne faisons pas attendre M. le marquis d'Alviella.

IX — L'ESPIONNE

Abandonnons un instant les belligérants se dirigeant vers l'arc de triomphe de l'Étoile, et faisons un pas en arrière pour assister à ce qui s'était passé à l'hôtel Schunberg quelques heures auparavant.

La ponctualité du banquier était méticuleuse, les moindres actes de sa vie étaient réglés comme la marche du soleil. Tous les matins, à onze heures précises, — jamais avant, jamais après — il entra dans la salle à manger où Clotilde l'attendait déjà pour déjeuner. Elle savait, en agissant ainsi, causer à Isaac un plaisir extrême, et la charmante jeune fille adorait son père.

Ce jour-là le sourire que le vieillard adressait quotidiennement à Clotilde, en paraissant, s'évanouit de ses lèvres dès qu'il eut pénétré dans le petit salon où nous avons déjà introduit le lecteur, au commencement de la deuxième partie de ce récit. Ce doux sourire disparut, car, ce matin-là, contre son habitude, Clotilde était absente.

— Voilà qui est extraordinaire, fit Isaac après quelques minutes d'attente. Serait-elle souffrante ?

Il se disposait à se diriger vers l'appartement de sa fille, lorsque madame Firmin, la dame de compagnie de mademoiselle Schunberg, entra ;

C'était une femme de taille moyenne, à la figure paterne, constamment contournée par une mielleuse grimace. Elle n'avait jamais pu être belle, ni même jolie : Son visage était anguleux, son nez proéminent, ses paupières longues et bombées en forme d'écorce de châtaigne. Tout son être suintait l'infériorité basse et complaisante. Sa voix même, malgré sa douceur naturelle, avait un certain accent nasillard presque imperceptible, mais qui

révélaient que madame Firmin était née pour quémander. Déshéritée d'abord par la nature, véritable marâtre envers elle, madame Firmin s'était vue bientôt aussi maltraitée par le sort, A dix-huit ans, l'âge où toutes les femmes, même les moins douées, croient et espèrent, elle avait rencontré un mauvais drôle, bien bâti, qui l'avait épousée par amour, à ce qu'il disait, mais de fait pour s'approprier les cinquante mille francs qui constituaient l'avoir de la disgracieuse jeune fille. Un mois après, cet audacieux spéculateur fuyait avec une modiste, Réalisant les bénéfices de son indélicate opération et ne laissant, à son anguleuse moitié, que les yeux pour pleurer. Depuis, madame Firmin n'avait jamais entendu parler du volage et encore moins de son argent.

Règle générale, du reste, — qu'on nous permette cette réflexion, — chaque fois qu'un homme quitte sa femme, il est extrêmement rare que ce ne soit pas pour toujours, tandis qu'il est indubitable qu'un mari abandonné revoie, en un temps donné, revenir à lui, l'infidèle repentante. L'heure où toute femme prend en main la lanterne de Diogène sonne irréfragablement. Chiffonnière des sentiments, les vieilles adultères recherchent alors l'époux dédaigné, dans le tas de leurs tendres souvenirs, et savent toujours finir par le retrouver. Les imitant, la pauvre Firmin avait fait plusieurs tentatives, restées vaines, autant pour recouvrer ses billets de banque que pour rentrer en possession de l'infidèle ; puis, lassée enfin par l'inutilité de ses démarches, avait fini par accepter sa position d'Ariane à Naxos. Elle avait reçu une éducation assez brillante et possédait quelques talents. Elle se fit maîtresse de piano et se posa en vertu incorruptible dans l'espoir peut-être d'allécher quelque Anglais, ou quelque amateur de femme incomprise et persécutée. Rien ne la fit dévier de cette austère règle de conduite, mais le consolateur rêvé ne vint pas. Il est vrai qu'à l'instar des grotesques épouvantails dont les campagnards se servent pour effrayer les moineaux, le diable de physique déplaisant de l'abandonnée éloigna d'elle jusqu'aux plus intrépides. Les années s'écoulèrent. Un matin de décembre, l'horloge de sa vie sonna son quarantième hiver. Alors elle éteignit sa lanterne, se renferma en elle-même, renonça à toute prétention et fit tourner eh miel l'amertume de ses espoirs déçus. Paria de l'amour et de la maternité, — le ciel n'avait point permis que son sein fécondât, — son cœur atrophié se fit crédule, et souple sans haine, mais aussi sans dévouement. La cendre sous laquelle il couvait finit par éteindre le foyer de ses passions latentes, ou plutôt, changeant de forme, ces passions finirent par n'en faire qu'une : l'amour de

l'or. Dans ses grandes crises, madame Firmin voyait jaune comme certains assassins voient rouge, sous l'empire de leurs féroces instincts. Sa mise, toujours de couleur sombre et d'une puritaine sévérité, se composait invariablement d'une robe de couleur sombre sans volants, et d'un bonnet garni de rubans étroits, foncés de tons.

Depuis dix ans elle était chez Schunberg, à qui elle avait su inspirer une entière confiance. Quant à Clotilde, son bon cœur lui avait fait aimer sa gouvernante dès le premier jour, et elle en était arrivée, adroitement captivée par madame Firmin, à n'avoir pas de secrets pour elle.

— Ma fille est-elle indisposée ? lui demanda vivement le banquier.

— Nullement, monsieur ; rassurez-vous. Mademoiselle m'envoie vous prier de l'excuser de ne point encore être prête, et vous prévenir qu'elle ne va point tarder à descendre.

— Je lui donne un quart d'heure ; allez, Firmin, et grondez la fort pour qu'elle se dépêche, cette chère enfant.

Voici quelle était la cause de l'inexactitude de Clotilde. Sa vie se ressentait des habitudes ponctuelles de son père, et l'étonnement d'Isaac prouve qu'elle s'y soumettait avec une abnégation pleine de tendresse pour lui ; aussi, quelle que fût l'heure avancée de la nuit à laquelle eût fini la fête de la veille, madame Firmin, en pénétrant dans la chambre de Clotilde, y trouvait ordinairement sa jeune maîtresse déjà l'œil ouvert. Mademoiselle Schunberg, la tête mollement appuyée sur l'oreiller de dentelles, accueillait sa gouvernante par le plus gracieux sourire.

— Bonjour, Firmin ; vas-tu bien aujourd'hui ?

— Merci, mademoiselle, et vous ?

— Moi, regarde.

C'était, en effet, le sûr moyen de se convaincre de la santé parfaite dont jouissait Clotilde, car les roses répandues sur ses joues avaient autant d'éclat que de fraîcheur. Alors la dame de compagnie tirait les rideaux des croisées et permettait au soleil, ce chaste indiscret, de baigner de ses rayons la chambre virginale. La jeune fille jetait loin d'elle la couverture, et s'adressant à sa femme de chambre, dont l'arrivée de madame. Firmin ne précédait l'entrée que de quelques instants :

— Ma bonne Charlotte, lui disait-elle, aide-moi vite à m'habiller ; je ne veux pas faire attendre mon père.

La toilette du matin commençait, et c'était vraiment le plus gracieux spectacle qu'on pût rêver.

La chambre entière, tendue de soie mauve bordée de gris, au milieu de laquelle le lit style Louis XIV, tout garni de dentelles, était éblouissant de blancheur, respirait ce suave parfum de l'innocence et de la jeunesse que les belles vierges ont seules le don de répandre autour d'elles. Les formes divines de Clotilde, trahies par leurs teintes rosées, au travers de la fine batiste qui les recouvrait, se détachaient harmonieusement de la blancheur éblouissante des draps en toile de Hollande du plus merveilleux tissu. Les pieds mignons de la jeune fille chaussaient alors des sandales de velours incarnat qui en faisait ressortir la couleur nacrée ; puis, quelques instants après, enveloppée dans un ample peignoir de soie claire, elle prenait place devant une grande psyché de bois de rose et livrait sa belle chevelure aux mains habiles de Charlotte. Le peigne d'écaillé glissant dans ses blondes ondes, descendant jusqu'à terre, faisait scintiller chacune d'elles aux rayons du matin, ainsi que le mouvement des vagues d'une mer calme argenté leur cime. Des parfums onctueux, modérément répandus, lissaient les torsades relevées avec art et qui paraissaient ne quitter le cou et les épaules rondes de Clotilde que pour dévoiler coquettement toutes leurs splendeurs. L'obséquieuse madame Firmin aidait quelque peu Charlotte dans cette première toilette de sa jeune maîtresse. C'était alors une causerie intime entre celle-ci et sa gouvernante, causerie dont la fille du banquier faisait presque tous les frais, racontant avec une vivacité charmante la fête de la veille, ou s'inquiétant déjà de celles du soir ou du lendemain.

Mais le matin dont nous parlons, rien ne se passa comme de coutume.

Rentrée fort tard du bal de la baronne de Lunéville, et profondément troublée par l'aveu du marquis, Clotilde avait vainement appelé le sommeil. Il ne lui avait répondu qu'au petit jour. L'adieu de Georges lui revenant également à l'esprit n'était point étranger à l'insomnie légèrement fiévreuse de mademoiselle Schunberg. Son caractère loyal repoussait en principe toute délation, même motivée ; puis, que pouvaient signifier ces mots : Je vous ferai connaître Sanchez ? Ne le connaissait-elle pas ?

A sa grande surprise, madame Firmin, en entrant chez Clotilde, l'avait trouvée encore endormie. Elle s'approcha du lit, croyant d'abord que la jeune fille était seulement assoupie, mais sa respiration saccadée lui fit comprendre qu'elle était en proie à un pesant sommeil. La gouvernante se contenta de la montrer du doigt à Charlotte, et tous deux s'éloignèrent sans oser l'a réveiller. Trois fois elles revinrent toutes deux ainsi, et Clotilde

dormait toujours. L'heure du déjeuner s'avavançait ; ce persistant sommeil inquiéta quelque peu madame qui prit un parti.

— Mademoiselle, mademoiselle ! fit-elle-au chevet de la jolie dormeuse.

— Hein ! quoi ? Qui m'appelle ?.... Ah ! c'est toi, Firmin ; quel heure est-il donc ?

— Près de onze heures, mademoiselle.

— Aussi tard ! Vite, vite alors, ma bonne Charlotte. Ah ! pourquoi m'avoir laissée dormir ? Ne perdons pas une minute.

L'empressement des deux femmes répondit au désir de la jeune fille la toilette fût terminée la petite pendule qui garnissait la cheminée sonna onze heures.

— Trop tard, fit Clotilde avec dépit ; Descends, je te prie, ma bonne Firmin, et dis à mon père que je lui demande quelques instants.

La gouvernante obéit, on le sait, et ne tarda pas à rapporter la réponse de Schunberg à Clotilde..

— Mon bon père ! s'écria-t-elle ; il te charge de me gronder, parce qu'il sait, Firmin, que cela t'est impossible. N'importe, tu aurais dû me réveiller.

— Vous dormiez si bien que je n'ai point osé, mademoiselle.

— Tu as eu tort, et pourtant, je, ne sais pourquoi, je me sens toute lasse.

— Vous auriez dû rester au lit et laisser monsieur votre père déjeuner seul.

— Y penses-tu ? Non pas, il eût été trop inquiet ; puis j'ai à lui parler ; car, si je n'ai pas dormi, c'est que j'ai passé toute la nuit à réfléchir.

— Bien sérieusement ? fit la gouvernante avec un sourire.

— Plus que tu ne le crois. Firmin, aimes-tu les voyages ?

— Je ne les déteste pas.

— Apprête-toi à faire tes malles alors.

— Nous partons ?

— Oui, sans doute.

— Et pour où ?

— Tu m'en demandes trop ; je ne le sais pas moi-même. Me voici prête. A tantôt.

Isaac, quelques minutes après, accueillait sa fille avec sa bonté ordinaire.

— Enfin te voilà, paresseuse ! lui dit-il en la voyant entrer. Une seconde de plus et je commençais sans toi. Viens m'embrasser pour te punir d'avoir fait attendre ton père.

— Et vous, embrassez-moi bien fort aussi pour me pardonner.

— Tiens, chère enfant, et maintenant à table.

Il sonna, et le déjeuner commença. Lorsque les valets se retirèrent, ainsi qu'ils avaient ordre de le faire, après avoir servi le café :

— Tu as été bien silencieuse aujourd'hui, Clotilde ? fit le vieillard. Oh ! ne t'en défends pas, je te connais assez pour deviner que ce silence inaccoutumé ne provient sans doute que d'un énorme désir de parler beaucoup, désir auquel la présence de nos gens ne t'a point permis de céder. Nous sommes seuls maintenant, je t'écoute.

Clotilde hésita pendant quelques secondes.

— Eh bien ? reprit Isaac, en forme d'encouragement.

— J'ai un gros oui à vous arracher, mon père.

— A m'arracher. Il y a donc bien des raisons pour que je dise non ?

— Il y en a, mais j'en connais une plus puissante qu'elles, du moins je l'espère, qui doit faire pencher la balance vers le oui en question.

— Et quelle est cette convaincante athlète ?

— Vous allez le savoir. Il y a cinq mois environ que vous m'avez accordé un an pour faire choix d'un mari... Eh bien, mon père, j'ai un gendre à vous proposer.

— Ah ! fit le banquier avec un fin sourire. Et quel est cet heureux mortel ?

— Le marquis d'Alviella m'a dit cette nuit qu'il m'aimait.

— Je m'en doutais. Et seras-tu bientôt marquise ?

— Oh ! je ne le suis point encore. J'ai le temps, mon père.

— Comment le temps ! fit Schunberg en se récriant.

— Sans doute, sept mois au moins.

— Je n'y comprends plus rien. Pourquoi me parler du marquis en ce cas ?

— Parce que mon mariage avec lui dépend un peu de vous, mais beaucoup de M. d'Alviella. Je m'explique. J'ai pour le marquis une vive sympathie, et peut-être même au cœur le germe d'un sentiment profond, mais tout en rendant justice à ses qualités, que vous avez sans doute appréciées comme moi, j'éprouve une invincible indécision. Je suis certaine qu'il se croit sincère, et mon hésitation ne provient pas de là. Mais j'aurais besoin, pour me décider, de tenter sur lui une épreuve qui, tout en me permettant d'y voir clair dans mon cœur, me fera apprécier sûrement la valeur du sentiment que je lui ai inspiré. J'ai réfléchi à cela toute la nuit et ai trouvé le moyen sûr de résoudre ce double problème.

— Et ce moyen ?

— Dépend de vous.

— Où veux-tu en venir ?

— A vous supplier de faire un voyage avec moi.

— Et quand cela, ma belle capricieuse ? — Mais tout de suite.

— Comment ? Quitter Paris au milieu de l'hiver ? Et dans quelles neiges prétends-tu m'enterrer ?

— Nous les fuirons, au contraire. Nous irons en Italie. C'est dit, n'est-ce pas ?

— Mais du tout.

« — Eh quoi ! vous me refusez ; mon père ?

— Ma chère Clotilde, malgré tout le plaisir que je prends à satisfaire tes moindres caprices, mes affaires m'interdisent de quitter Paris en ce moment.

— Oh ! je vous donne trois ou même quatre jours...

— Tant que cela ? fit Isaac d'un air un peu railleur.

Je te le répète, ton beau projet est irréalisable ; trouve mieux.

— Oh ! vous me refusez ! voilà la première fois ; c'est bien mal.

— Mais dans quel but ce voyage ?

— Je vous l'ai dit. Dans le but S'interroger mon cœur et en même temps celui de Sanch..., du marquis, reprit-elle bien vite en rougissant. Voici mon plan. Vous ne direz à personne où nous allons, je ferai de même ; nos amis n'apprendront notre voyage que lorsque déjà nous serons loin. Firmin, et André, votre valet de chambre, nous accompagneront seuls. De cette façon, M. d'Alviella ne pourra point nous rejoindre. Nous resterons trois mois absents. Si après ce délai j'éprouve pour lui la même sympathie qu'à présent, si l'absence, au lieu de l'amoindrir, la laisse intacte dans mon cœur, je l'épouserai avec joie ; si, bien entendu, lui, de son côté, ne m'a point oubliée et sait me pardonner l'épreuve à laquelle je l'aurai soumis sans qu'il s'en cloute...

— Mais s'il t'aime, ton départ va le désespérer. C'est un procédé cruel, et qui peut tuer son amour, interrompit le banquier.

— S'il m'aime vraiment, il souffrira, je le sais ; mais croyez-vous que mon affection éternelle ne vaille pas d'être méritée par trois mois d'un pareil chagrin ? M. d'Alviella m'a fait cette nuit commettre une faute dont je veux le punir.

— Explique-toi.

— Surprime et émue par son aveu, auquel je m’attendais pourtant, je lui ai follement promis de lui faire une réponse catégorique au bal du ministre. Or, j’ai réfléchi et ne veux pas m’engager définitivement aussi vite. Le seul moyen d’échapper à mon engagement est de ne point aller à ce bal. Je vous en supplie donc, mon père, ne me refusez pas ; cette fête a lieu dans cinq jours, il faut qu’alors nous ayons quitté Paris.

— Tu es une véritable enfant, Clotilde.

— C’est possible, mais soyez comme toujours un véritable père ; je suis un peu superstitieuse, vous le savez, et j’attache une importance énorme à ce voyage, car je crois que seul il peut assurer tout mon avenir.

— Eh bien !... nous partirons.

— Ah ! mon père, et quand ?

— Dans trois jours, Durouget me remplacera. Clotilde, enchantée, couvrit le vieillard de caresses. C’était la meilleure récompense du petit sacrifice qu’Isaac lui faisait. Madame Firmin ne tarda pas à apprendre que le voyage dont lui avait parlé sa jeune maîtresse était définitivement arrêté ; seulement Clotilde lui répondit : C’est un secret, » lorsque sa confidente lui demanda le lieu où elles allaient se rendre, et la dame de compagnie n’osa pas insister. De légers remords se mêlaient à cette extrême réserve. On saura bientôt pourquoi.

Trois heures après, c’est-à dire lorsqu’elle fut libre, madame Firmin quitta l’hôtel et prit un fiacre qui, d’après son ordre, se dirigea vers Neuilly. En passant près de la porte Maillot, elle entendit un coup de feu partir du fond du bois.

— Qu’est-ce que cela ? fit-elle au cocher.

— Ça ne peut être qu’un particulier qui se démolit ou en démolit un autre, répondit-il. Suicide ou duel. A quatre heures, excusez, ajouta-t-il en se parlant à lui-même, voilà une singulière absinthe. Hue, Trompette !

X — LANCASTRE

Après être tombé dans le piège que lui avait si admirablement tendu Georges de Maurange, le nègre Manoël cuva son vin longuement. Ce ne fut que lorsque quelques dîneurs pressés arrivèrent chez le marchand "de vin, que celui-ci, pénétrant dans l’arrière-boutique, s’aperçut que le palefrenier

de la marquise d'Alviella, n'avait pas quitté la place et ronflait comme un bourdon formidable.

— Eh ! monsieur ?... monsieur ?...

— Hein ! quoi ! fit Manoël.

— Vous êtes encore là.

— Là ?... où ?... Que me voulez-vous ? demanda le nègre sans savoir au juste où il se trouvait et qui était l'individu qui l'interpellait ainsi.

— Mais chez moi, chez le marchand de vin, où vous avez déjeuné ce matin.

— Quelle heure est-il ? fit-il.

— Mais trois heures environ.

— Trois heures ! oh ! je me sauve ! Et le palefrenier, tout chancelant encore, quitta, d'un pas incertain, mais hâté le cabaret pour regagner l'hôtel. Il trouva Gomez dans la cour. La physionomie de l'intendant était légèrement altérée. Sanchez venait de terminer avec lui la triste répétition de son prochain combat avec Georges de Maurange. Le vieux Brésilien était inquiet pour son maître ; il tremblait pour la première fois peut-être, et souhaitait bien ardemment que le marquis sortit vainqueur de sa rencontre avec son rival. Manoël, s'attendant à de vifs reproches pour avoir quitté l'hôtel sans permission depuis le matin, s'arrêta en voyant son chef.

On se rappelle qu'à l'heure où Sanchez s'était mis en garde avec Gomez, le choix des armes était encore incertain. Ce doute inquiétait le bon serviteur. Il savait que son jeune maître était un tireur, de première force, aussi souhaitait-il que l'arme choisie par de Maurange fût le pistolet. Tout à son anxiété, il ne remarqua point d'abord la rentrée de Manoël. Il s'était néanmoins enquis de son absence pendant la journée, et avait mal accueilli sa sortie prolongée ; mais, depuis ce temps, les préoccupations enfantées dans son esprit par la nouvelle du duel du marquis avaient donné un tout autre cours à ses idées. La vue de Gomez, dont la sévérité était bien connue, fit recouvrer au nègre son entière raison. Il prévint toute explication en allant à lui.

— Je vous cherchais, maître Gomez, lui dit-il.

— L'intendant ne répondit pas. Manoël répéta ce qu'il venait de dire. Après un second silence, le vieux Brésilien releva la tête.

— Ah ! c'est toi ! fit-il d'une voix sourde. L'accent altéré de l'intendant ainsi que le bouleversement de ses traits frappa l'ancien esclave.

— Qu'avez-vous donc, maître Gomez ?

— Manoël, aimes-tu ton maître ?

Ces mots furent prononcés avec une gravité qui fit tressaillir le nègre. En une seconde, il se rappela tout ce qui s'était passé le matin, et l'imprudence qu'il avait commise en confiant au prétendu Valentin le meurtre accompli par le marquis sur Lakhmi sept années auparavant.

Comme tout cœur bourrelé de remords, il lui sembla que chacun pouvait lire en lui tout ce qui s'y passait. Il lui sembla que sa confiance dangereuse faite, il le comprenait alors, sous l'empire de nombreuses libations, était écrite en lettres rouges sur son front, et que Gomez ne prenait ce ton sévère pour lui dire : Aimes-tu ton maître ? qu'afin de pouvoir mieux le confondre d'abord et le tancer ensuite vertement.

La conscience a cette puissance étrange d'agiter tout notre être par l'éloquence de ses reproches. Cet effet se faisait sentir sur Manoël d'une façon vigoureuse, dont la cause provenait de l'infime position à laquelle il était soumis depuis son enfance. Sous l'empire d'une indescriptible terreur, se remémorant les supplices terribles infligés jadis, au Brésil, à ses compagnons dans les cas graves, il se rappelait la fin tragique de Dominique et croyait entendre encore siffler à son oreille la taya meurtrière prête à retomber sur les épaules du mulâtre. Mais les causes de cette terreur passèrent dans son esprit bouleversé, comme l'aiglon qui fend la nue, en un instant, en une seconde ! Rapide et prompt comme l'éclair, l'esprit englobe en lui un monde d'idées dans le laps de temps le plus court ; c'est là la plus étonnante et la plus précieuse qualité de ce don immatériel qui reflète et précise d'une façon relativement palpable tout ce qui le frappe. Le rayon de soleil sur la plaque bromurée produit un effet analogue. L'air morose de Gomez annonçait un orage, et la plaque étroite delà raison du nègre se sentait à l'avance sensible à ses éclairs. Il tint bon cependant.

— Pouvez-vous en douter ? fit-il avec un effort.

— Non, Manoël, non, je n'en cloute pas.

Cette parole, prononcée avec conviction, rassura le nègre. Un nouveau silence la suivit.

— Que se passe-t-il donc ici ? se dit-il. Jamais je n'ai commis une faute aussi grave que celle de m'être absenté tout le jour de l'hôtel sans permission, et pourtant Dieu sait combien de fois maître Gomez s'est montré sévère envers moi ! Il faut évidemment que quelque grand événement se prépare en ces lieux. Puis, tout haut, il ajouta, désireux de sortir d'indécision :

— Vous avez l'air triste, maître Gomez ?

— J'ai l'air inquiet, Manoël, et je le suis.

— Puis-je vous demander pourquoi ?

Pendant cette scène, ils avaient marché. Gomez regarda les croisées d'une pièce située au rez-de-chaussée, et comme s'il eût craint que quelqu'un, l'oreille au guet derrière les vitres de cette pièce, pût l'entendre ; il entraîna Manoël à l'écart.

— Le maître se bat en duel aujourd'hui, fit-il en s'arrêtant et à voix basse, lorsqu'ils eurent fait quelques pas.

En ce moment la marquise d'Alviella parut entre les rideaux croisés d'une des fenêtres que Gomez venait d'examiner, et son visage pâle et austère trancha sur l'ombre de l'appartement.

— Le maître se bat ? répéta Manoël.

— Oui, aujourd'hui même.

— Je comprends alors votre préoccupation, maître Gomez ; mais ce qui me surprend, c'est qu'elle soit aussi grande.

— Tu sais pourtant que j'aime M. le marquis peut être plus même que s'il était mon propre fils.

— Oui, je le sais ; mais ce que je n'ignore pas, c'est que le maître est courageux, et que si Dieu ne protège point son adversaire d'une façon particulière, il est un homme mort.

— Si le pistolet est choisi, je le crois comme toi ; mais qui nous dit que ce sera cette arme à laquelle on donnera la préférence ?

— Le maître ne peut-il l'exiger ?

— Non, il n'est pas l'insulté !

— Alors, à la grâce de Dieu !

— Tu prieras pour lui.

— Oui, certes...

— Et, pour elle, la sainte et noble femme, ajouta Gomez, en désignant d'un geste discret les fenêtres de la chambre de la mère de Sanchez.

— Pour tous deux, maître Gomez ; je vous le promets.

— C'est bien, fit l'intendant ; et il se dirigea vers le corps de logis principal dans lequel de Chambly et le second témoin de Georges venaient de pénétrer, en se disant :

— Moi, je ne le quitterai pas.

L'état de calme du nègre ne fut qu'une éclaircie. Dans l'ivresse produite par l'alcool, et l'on sait que le faux Valentin en avait mis en abondance dans

le vin qu'il avait servi à son invité, la déraison qu'elle enfante disparaît parfois pendant de courts intervalles. La présence de Gomez avait ramené Manoël à des idées saines, qui s'envolèrent brusquement dès qu'il fut seul.

La tête basse, l'œil terne, il rentra dans l'écurie en chantonnant un vieux refrain des cases, d'un rythme original et lent, puis, délivré de toute crainte, son entre vue avec l'intendant n'ayant rien amené de fâcheux pour lui, et se rappelant les promesses tentatrices de son hôte, le valet du duc de Warenthon, il se mit à en savourer d'avance la douce et prompte réalisation.

Le duel du marquis, les craintes de Gomez, tout ceci s'effaça instantanément de sa mémoire, il ne se souvint même plus des paroles imprudentes que Valentin lui avait arrachées, et ne pensa qu'aux gains énormes dont la vente à bas prix de la plus belle couple des chevaux du marquis devait le rendre bientôt possesseur. Un rire fou s'empara de lui lorsqu'il pénétra dans le box où les deux chevaux savouraient en ce moment leur ration d'avoine.

— Oh là ! Toby, oh là ! Lancastre, fit-il en promenant sur le col des deux animaux sa main dont les teintes sombres se confondirent avec celles de leur noires crinières ; — chevaux du diable on du bon Dieu, vive la fortune ! je vous bénis et je vous aime ! Allons, mes agneaux, nous allons jeûner !

Sur cette sortie, peu en harmonie avec son calme ordinaire, Manoël vida la crèche et sema l'avoine dans les Mères à la surprise des deux nobles affamés. Un double hennissement plein d'éloquence marqua leur contrariété vive. Le nègre n'y prit garde. Il poussa la porte du box et se laissa lourdement tomber sur une grande caisse qui servait en même temps de banc dans l'écurie et de réservoir aux aliments des chevaux. Là, la tête serrée par un cercle invisible d'une lourdeur extrême, il s'endormit d'un profond sommeil. Un bruit épouvantable, mêlé de cris perçants, ne tarda pas à le réveiller.

Nous allons en décrire la cause. Toby et Lancastre, privés de leur régal quotidien, sacrifièrent tout d'abord à l'étonnement les premières minutes qui suivirent cet acte de rigueur auquel ils n'étaient point accoutumés ; puis, la colère succédant chez eux à la stupeur, elle prit bientôt de colossales proportions. Battant du pied le sol couvert de paille, ils ne tardèrent point, en écartant celle-ci à force de sauts furieux, à faire jaillir de la pierre un monde d'étincelles. Ce pétilllement sonore ne fit qu'accroître leur fureur. Lancastre tira sur la chaîne qui maintenait son licol à l'anneau scellé dans l'auge de marbre ; Toby en fit autant. Bondissant à qui mieux, s'excitant par

de longs et sourds hennissements, ils redoublèrent d'efforts. Bientôt, Lancastre, l'emporta sur la soudure de l'anneau, et libre, excité par la chaîne qui ballait sur son poitrail et dans ses jambes, se précipita au grand galop dans la cour, dont il fit retentir le pavé sonore de ses sabots ferrés. Là, enhardi par son premier succès, sa soif de liberté devint encore plus grande, et il se dirigea vers la grande porte. Cette porte était fermée.

Lancastre s'arrêta devant elle, gonfla ses naseaux fumants dans l'air froid de cette glaciale journée comme deux coquemars en ébullition, et poussa un hennissement plus formidable que les autres. Le portier de l'hôtel d'Alviella, attiré par tout ce vacarme, mit le nez au vasistas de la loge et eut un instant l'idée d'aller saisir la chaîne du cheval pour le faire, rentrer à l'écurie ; mais l'œil terrible et surtout l'air agressif de Lancastre lui firent renoncer à cette courageuse détermination, et il se borna à appeler Manoël à grands cris. Sa voix, loin de calmer l'échappé, redoubla sa surexcitation, et, par une ruade vigoureuse, digne de Pégase défonçant le crâne d'un poète sans inspiration, il ébranla la porte, qui gronda dans ses gonds et craqua de tous ses joints.

— Manoël !... Manoël !... répéta le cerbère avec terreur, en s'agitant au travers de sa petite fenêtre ouverte.

Une seconde ruade de Lancastre, rendit plus pressante encore l'immédiate intervention du palefrenier.

— Manoël !... monsieur Manoël !... hurla d'une voix désespérée le portier, ajoutant cette fois la politesse à l'énergie de son appel.

Deux personnes parurent en cet instant. La marquise, pâle, émue, à une fenêtre du premier étage, et Manoël chancelant, à moitié endormi, sur le seuil de l'écurie.

— Oh ! ce cheval ! voyez donc ce cheval, Manoël ! s'écria madame d'Alviella.

— Hein ! quoi, s'écria le nègre. Le maître est-il mort !

— Mon fils ! que veut-il dire ? fit la marquise, qu'un secret pressentiment agita tout à coup.

L'accent déchirant dont les deux premiers mots furent prononcés par la marquise tirèrent Manoël de sa torpeur. Il entendit la voix du portier lui criant à tue tête :

— Saisissez la chaîne ! saisissez la chaîne !

Et calmant Lancastre du geste et de la voix, il entraîna le noble animal vers l'écurie.

— Dès que ce cheval aura repris sa place, montez me parler, Manoël, dit la marquise.

— Bien, maîtresse, répondit le nègre d'un ton dont l'extrême humilité démontrait non seulement sa grande déférence pour madame d'Alviella, mais encore la crainte de s'être attiré de durs reproches.

Il disparut avec Lancastre dans l'écurie et revint, à pas lents, dans la cour, un instant après. Les deux croisées étaient vides. La marquise était rentrée dans son appartement. Le portier dans sa loge. Manoël s'arrêta un instant sur le seuil du perron en se demandant :

— Que va me dire la maîtresse ?

Puis, faisant un effort sur lui-même, il gagna le premier étage et parvint à la porte du boudoir où se tenait d'ordinaire la mère de Sanchez. Une femme de chambre l'annonça.

— Entrez, fit la voix douce de madame d'Alviella. Manoël obéit. Il connaissait la marquise de longue

date et n'ignorait pas que la plus facile façon d'obtenir d'elle son pardon, était d'aller soi-même au devant de ses reproches.

— Pardonnez-moi, maîtresse, fit-il en tombant à genoux. J'ai laissé par inadvertance la porte du box ouverte, et ce maudit cheval en a profité pour s'échapper pendant que je prenais un peu de repos.

— Il ne s'agit pas de cela, interrompit madame d'Alviella. Relève-toi. En arrivant dans la cour, tu as prononcé quelques mots dont j'exige explication. Pourquoi t'es-tu écrié, en entendant ma voix : Le maître est-il mort ? Le marquis court donc un danger ? Lequel ? je veux le connaître ; réponds.

— Maîtresse, fit le nègre d'un ton contrit.

— Parle, je te l'ordonne.

— Je ne savais ce que je disais, j'étais encore endormi.

— Mensonge ! tu veux m'abuser, me cacher ce qui se passe. Sanchez était ému en me quittant, je m'en souviens. Il n'est pas sorti seul... Mais parle donc !

— Je ne sais rien, fit Manoël d'un ton mal assuré.

— Parle, je t'en supplie !

Une autre que madame d'Alviella eût menacé son esclave, mais jamais la menace n'avait souillé les lèvres de la marquise. Craignant Gomez et surtout le marquis, le nègre résista à cette noble et touchante supplication de sa maîtresse.

— Oh ! je le vois, reprit madame d'Alviella, tu n'oses pas me répondre. Où est Gomez ? Qu'il vienne ! — Maître Gomez n'est pas à l'hôtel, maîtresse.

— A cette heure, c'est impossible ; va me le chercher.

— Je vous le répète, il est sorti avec M. le marquis.

— Avec mon fils ?

— Oui, maîtresse.

— Tu vois, bien qu'il se passe quelque chose ! Allons, Manoël, parle, je le veux.

En prononçant ces mots, l'air d'autorité qu'avait naturellement dans la voix la mère de Sanchez domina tellement l'esclave qu'il le convainquit.

— Eh bien, oui, maîtresse, il se passe quelque chose...

— Parle, alors, parle donc ! Tu me fais mourir.

— Eh bien, maîtresse, M. le marquis... se bat...

— Ah ! fit d'une voix défaillante madame d'Alviella en se laissant tomber dans son fauteuil. Mon pauvre enfant ! ajouta-t-elle ; se battre ! et avec qui, le sais-tu ?

— Je l'ignore.

— Mais comment as-tu appris ce duel ?

— Maître Gomez me l'a annoncé.

— Mais je ne veux pas qu'il se batte, moi ! Je suis sa mère ; il n'a pas le droit d'exposer sa vie tant que je vivrai. Il faut courir, empêcher ce combat. Va, descends, attèle et partons.

Elle se leva en donnant ces ordres. Manoël resta immobile et se contenta de montrer au travers des croisées le ciel déjà noir des ombres du prompt crépuscule de l'hiver. Madame d'Alviella comprit.

— Ah ! c'est vrai ; trop tard, mon Dieu ! trop tard ! Ah ! pauvre et stupide mère que tu es ! s'écria-t-elle en fondant en larmes. Ton fils, ton sang, tout ton bonheur était menacé, et rien ne t'en a avertie ; son air ému ne t'a pas même frappée ; ni son front pâle, ni ses yeux animés n'ont éclairé ton esprit égoïste ! Ton cœur est resté froid, ton âme de glace et ta raison fermée, rien, rien en toi ne t'a crié : « Mais il se bat, ton enfant aimé... rien... Oh ! s'il lui est arrivé malheur... je sens que je deviendrai folle !

Le désespoir de la noble femme était si navrant que Manoël en était tout bouleversé. Il eût voulu oser essayer de la calmer, mais le respect le retint immobile et muet.

— Sais-tu avec qui il se bat ? demanda une seconde fois la marquise.

— Non, maîtresse.
— Quelque spadassin, sans cloute !
— Le maître est fort, maîtresse, il est courageux et brave.
— Ah ! ne me le dis pas ! c'est ce courage et cette bravoure que je maudis !
— De grâce, calmez-vous.
— Me calmer ! me calmer ! oh ! tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir !... Sanchez... Sanchez, mon enfant... mon enfant !
Un cri répondit à cet appel, et la porte s'ouvrit au large.

XI — LE DUEL

Le bois de Boulogne, à l'époque de ces événements, était loin de ressembler à l'admirable promenade qu'il est aujourd'hui. Ses lacs n'existaient pas. On n'y pénétrait point par l'avenue de l'Impératrice, cette route spacieuse, où piétons, cavaliers et voitures ont chacun leur voie, et quelques-unes de ses allées seulement étaient fréquentées. Les autres, désertes et solitaires, surtout en hiver, étaient propices aux duels, car les combattants étaient certains de n'y rencontrer ni curieux intrus, ni malencontreux pacificateurs. On s'y battait, on s'y pendait, on s'y brûlait la cervelle à son aise, sans témoins, sous un ciel de feuillage peuplé de milliers d'oiseaux chanteurs pendant la belle saison, et, n'ayant pour horizon pendant l'hiver, que les silhouettes dépouillées des grands arbres séculaires. Parfois cependant ces solitudes étaient troublées par l'apparition d'un char numéroté menant à pas lents l'Amour à Cythère, car si l'éléphant est le plus pudique des quadrupèdes de la création, l'homme est sans contredit, de tous les bipèdes, celui qui possède au plus haut degré cette même estimable qualité. Je ne veux point dire, en ne parlant que des voitures discrètes, que les tourtereaux à pied dédaignassent ces endroits propices à leurs tendres serments au contraire ; mais par cela même qu'ils venaient là pour cacher leur bonheur, il fallait les surprendre pour les découvrir, et encore, comme en tout temps et partout, du reste, prenaient-ils mille précautions pour qu'il n'en fût point ainsi.

Le dimanche seulement, et uniquement pendant la belle saison, les Parisiens avides de campagne et qui n'avaient point encore les ressources nombreuses que leur offrent à présent les chemins de fer de la banlieue,

venaient fêter, en dînant sur l'herbe, le doux repos du septième jour, consacré par Dieu même au *dolce far niente*.

En choisissant l'arc de triomphe de l'Étoile pour lieu de rendez-vous, et par conséquent le bois de Boulogne pour lieu de combat, les témoins du marquis et de George savaient agi en gens expérimentés. C'était en plein hiver, il gelait à pierre fendre, et pour peu qu'ils s'enfonçassent dans la partie abandonnée, ils étaient certains de s'y trouver bien seuls.

Le choix des armes chez Lepage avait pris plus de temps que de Chambly ne le présumait. De Maurange était un client de longue date du célèbre armurier ; aussi celui-ci crut-il bien faire en lui offrant des armes d'une précision remarquable. Lorsque la voiture de Georges atteignit le haut de l'avenue des Champs-Élysées, celle du marquis franchissait l'arc de triomphe de l'Étoile. Trois heures avaient sonné depuis quelques instants.

— Nous sommes en retard, fit Georges. De Chambly consulta sa montre.

— De cinq minutes seulement, fit-il,

— C'est trop, beaucoup trop pour un duel.

— Pour un duel grave, j'en conviens.

— Prenez-vous donc celui-ci pour une plaisanterie, de Chambly ?

— Dieu m'en garde, mon cher ; mais je ne puis vous cacher que sa cause première n'en atténue quelque peu son importance. Se battre pour une partie de lansquenet !

— La partie de lansquenet n'est point le motif de ce duel, vous le savez comme moi ; c'est l'insulte qui l'a terminée. C'est pourquoi, quoi que vous disiez, c'est un duel grave.

— Je regrette d'autant plus de n'avoir pu rien tenter pour l'empêcher en ce cas ; car, s'il devait vous être fatal, mon cher Georges, je ne m'en consolerais de ma vie.

— Merci, de Chambly, pour cette promesse de regrets, mais les témoins remplissent, il me semble, dans ces sortes d'affaires, le rôle des diplomates dans les conflits de peuple à peuple. Or, si la guerre est reconnue nécessaire, nul Talleyrand, à ce que je sache, ne pleure le trépas des vaincus. Faites de même. D'ailleurs, ajouta Georges avec un sourire, ai-je la mine d'un moribond ?

— Non, certes.

— Eh bien ! imitez-moi. Croyez à mon étoile. Le boa droit est de mon côté, c'est déjà les deux tiers de la victoire, et donnez-moi un cigare.

— J'admire votre sang-froid.

— N'est-il pas de saison... brrrou... Il faudrait être de lave pour résister à cette température sibérienne. Ah ! nous avons eu tort de choisir le pistolet, l'escrime réchauffe.

— Ce n'est point seulement cela, mais sur ce gris mat du ciel, au milieu des arbres dépouillés, vous allez vous dessiner comme deux cibles.

— Tant mieux ! nous viserons mieux.

— Vous voulez donc tuerie marquis ?

— Me prenez-vous pour un cannibale ? j'espère, au contraire, grâce à mon adresse, et à ce ciel pâle, ne le blesser que fort légèrement.

— A la bonne heure ! Vous êtes un galant homme, de Maurange.

— Oui, certes, fit le second témoin, qui jusqu'alors n'avait rien dit.

— J'y tâche, messieurs.

Un silence suivit cette conversation. En ce moment la voiture avait presque rejoint celle du marquis, laquelle, sans l'attendre davantage, se remit en marche vers Neuilly.

— M. d'Alviella prend les devants, fit Georges.

Puis il se reblottit dans le fond de la voiture en se calfeutrant dans la pelisse fourrée qu'il avait endossée avant de quitter son appartement. Le cigare aux lèvres, suivant distraitement la marche de l'équipage de son adversaire, il oublia de Chambly et son compagnon et se mit à songer.

— Quelle peut être cette femme qui ne veut point la mort du marquis et souhaite si ardemment que je le blesse ? se dit-il. Quel sentiment bizarre est donc celui qui la fait agir ? A quel monde appartient-elle ? Sa distinction n'était point celle d'une grande dame, et pourtant elle traite les affaires en duchesse et se paye des fantaisies princières. Y aurait-il dans la vie de ce maudit Sanchez un autre secret que celui que m'a révélé cet affreux nègre ? Je m'y perds. N'importe, mon avenir est là, je le sens. Elle est belle, cette femme, presque autant que Clotilde. Elle doit posséder, si j'en juge par notre marché, une immense fortune. Puis, quels regards, quelle voix douce et impérieuse à la fois ! C'est un véritable serpent qui fascine et qui charme ! J'ai hâte de la revoir. L'aimerais-je ? Il me semble que je m'enflamme bien vite ! Non. Le romanesque que tout homme intelligent possède en lui m'entraîne, voilà tout. L'aimerai-je un jour ? Pas davantage. Bizarre chose que notre nature, depuis que ce marquis, que le ciel confonde a surgi entre Clotilde et moi, c'est vraiment de l'amour que j'éprouve pour elle. Obstacles, vous faites plus aimer que les philtres les plus puissants. Oh ! ce Sanchez, je crois vraiment que je le hais. Qu'il rende grâce au ciel de

l'intervention de cette inconnue qui m'a fait jurer de ne point le tuer. Comme elle a bien fait, du reste ! La mort de d'Alviella était le sûr moyen de me faire échouer dans le voyage que j'ai entrepris vers le Pactole.

On voit, d'après ce monologue) que Georges était parfaitement calme. Le courage ne lui manquait pas, du reste, puis il traversait un de ces jours de lucidité morale dans lesquels les plus grands événements n'ont point de prise sur l'âme. De Chambly interrompit sa rêverie.

— Les chevaux du marquis s'arrêtent, fit-il.

— Arrêtons-nous aussi alors.

Le marquis, Durouget et d'Arteville descendaient de voiture en ce moment. Un quatrième personnage les suivait. C'était Gomez qui, comme il se l'était promis, n'avait pas voulu quitter son maître. En quittant l'hôtel avec ses témoins, d'Alviella l'avait trouvé sur son passage.

— Laissez-moi vous accompagner, monsieur le marquis, lui avait dit l'intendant.

— Inutile, Gomez.

— Je vous en supplie !

— C'est un vieux serviteur, messieurs, avait dit Sanchez, permettez-vous qu'il nous accompagne ?

— Certainement.

Et Gomez avait pris la quatrième place dans la voiture de son maître. Sanchez et Durouget en occupaient le fond. Pendant que d'Arteville, charmé par l'air martial du vieux Brésilien, échangeait quelques mots avec lui, le marquis se pencha vers Durouget et lui dit :

— Je vous remercie encore une fois d'avoir bien voulu me servir de témoin, monsieur Durouget, mais il me reste une dernière prière à vous adresser.

— Parlez, marquis.

— C'est de me promettre de garder le plus profond secret sur ma rencontre avec M. de Maurange.

— Je m'y engage.

— Surtout chez M. Schunberg.

— Partout, c'est convenu.

— Merci, car je désire ardemment que la marquise d'Alviella, ma mère, ne se doute de rien.

— Vous pouvez compter sur ma parole.

Sanchez lui serra la main avec effusion. Les chevaux attelés à sa voiture étaient non moins ardents que Lancaster, aussi arrivèrent-ils à l'arc de l'Étoile quelques instants avant l'heure indiquée.

— M. de Maurange est-il là ? demanda Sanchez.

— Pas encore, répondit d'Arteville après avoir jeté par la portière un regard aux alentours.

— Je ne vois rien, fit Gomez.

— Attendons. Ces messieurs ne peuvent tarder. Sauf les quelques mots échangés entre l'intendant et

d'Arteville, ainsi que le petit dialogue que nous avons relaté, pas une parole n'avait été échangée entre les quatre personnages. D'Arteville s'était fait grave par extraordinaire, Durouget avait doucement imposé silence à sa verve sarcastique. Gomez était trop inquiet pour ne point désirer rester muet. Quant à Sanchez, animé par la jalousie ; il ne songeait qu'à l'instant du combat, et tuait déjà Georges en pensée.

— Comme ils tardent ! fit-il au bout de quelques minutes.

— Du calme, monsieur le marquis, du calme, je vous en conjure.

— J'en aurai, Gomez.

— Ah ! les voici, fit d'Arteville, qui venait de reprendre son observatoire.

— Continuons, alors.

La voiture se remit en marche. En face de la Porte Maillot, Durouget donna l'ordre au cocher d'arrêter. Ils descendirent ; de Maurange et ses témoins en firent autant de leur côté, on le sait, et tous s'engagèrent dans une des grandes allées du bois.

A deux cents pas environ de son entrée, un coupé était, arrêté. Un homme jeune, vêtu de noir et cravaté de blanc, en descendit.

— Ah ! voilà le docteur, fit d'Arteville en tendant la main au nouveau venu.

— Comment, vous avez songé ?... A quoi bon déranger monsieur ?

— Un médecin, mon cher marquis, est indispensable en pareil cas. M. Sylvain, ajouta-t-il en désignant l'homme de l'art ; le marquis d'Alviella³. Le docteur et Sanchez se saluèrent.

— Nous allons prendre les dernières dispositions, reprit d'Arteville. Venez, Durouget.

Us revinrent tous deux sur leurs pas allant à la rencontre de M. de Chambly et du second témoin de Georges, qui venaient d'imiter leur exemple en laissant seul ce dernier.

— Chien de froid ! fit Gaston en pressant le pas.

— C'est à se fendre le crâne rien qu'en tombant sur un morceau de beurre, fit Durouget en riant ; mais voyez donc de Chambly ! son nez est coquelicot.

— Nez de priseur transi.

— Lanterne de bureau de tabac, voulez-vous dire.

— Voyons, Durouget, soyons graves.

— Je le suis, cher ami, seulement, je le suis gaiement. Ah ! le bon nez, que dé gens voudraient l'avoir à leur boutonnière !

— Incorrigible !

Les quatre témoins se rejoignirent...

— M. d'Alviella est-il toujours dans les mêmes dispositions ? demanda de Chambly.

— Les mêmes. Et M. de Maurange ?

— Aussi. Il ne nous reste donc plus qu'à choisir un endroit propice...

— Si vous voulez bien me suivre, dit Gaston, je, sais à cent pas d'ici une clairière qui semble faite exprès pour les conversations à feu.

— Volontiers ; nous : allons prévenir M. de Maurange.

Ils se-divisèrent de nouveau et ne tardèrent point à s'engager tous les sept à la suite de d'Arteville, dans une petite allée.

— C'est ici, fit ce dernier, au bout de quelques minutes de marche,

— Très-bien, ce lieu semble prédestiné.

L'endroit répondait admirablement, en effet, aux exigences de la situation. C'était un chemin assez large dont une coupe récente avait abattu les arbres des bords. De cette façon aucun point ne pouvait servir de guide à l'œil des combattants.

— Voici les armes de M. d'Alviella, fit Durouget en prenant la boîte de Gomez. Nous déclarons formellement, M. d'Arteville et moi, que le marquis les a vues, il y a une heure, pour la première fois et qu'il ne s'en est jamais servi.

— Voici celles de M. de Maurange, répliqua de Chambly, et monsieur et moi faisons la même déclaration en : ce qui les concerne.

— Tirons au sort. Voulez-vous jeter une pièce de monnaie en l'air ?

— Voici.

— Pile !

— C'est face.

— Nous nous servirons donc des armes de M. de Maurange.

— Parfaitement.

— Comptez les pas, de Chambly.

— Volontiers, je suis gelé.

— Nous allons charger les armes.

Pendant ce temps, Gomez était près de son maître.

— Du calme, du sang froid, répétait-il.

— Sois donc tranquille.

— Avez-vous la main bonne ?

— Tâte...

— Oui, c'est bien ; le pouls n'est point agité.

— Oh ! je le tuerai, Gomez. J'en suis sûr.

Plus calme que Sarcliez, de Maurange fouettait distraitement de sa badine un petit arbuste rabougri.

— Plus la blessure sera grave et plus je serai satisfaite, m'a dit cette énigme aux cheveux noirs. Eh bien ! je vais lui casser un bras, aussi vrai que je brise cet arbrisseau, se dit-il.

— Êtes-vous prêt ? lui demanda de Chambly.

— Parfaitement, répondit Georges en se débarrassant de sa pelisse.

Sanchez ôta son paletot. Complètement vêtus de noir, boutonnés jusqu'au menton, sans linge-apparent, ils ne laissaient apercevoir aucun point blanc dans leur costume. Arrivé à l'endroit marqué, de Chambly remit à Georges son pistolet.

— Prenez garde, il est armé. Vous tirerez ensemble au troisième coup. C'est d'Arteville qui donnera le signal.

— Bien. Ah ! encore un mot, de Chambly. Vous-rappelez-vous bien mes recommandations au sujet du pli que je vous ai remis ? Si j'étais gravement blessé, ou seulement évanoui ?...

— J'ouvrirais, et je ferai parvenir ce que contient l'enveloppe immédiatement à son adresse.

— Et si j'étais tué ?

— Je brûlerais sans lire.

— C'est bien cela. Merci encore.

Sanchez avait gagné sa place. Les témoins se mirent à l'écart.

— Êtes-vous prêts, messieurs ? demanda Gaston.

— Oui, fit Georges d'une voix sonore.

Quant au marquis, il ne répondit que par un signe affirmatif. Son arme était encore levée, mais il visait déjà.

— Une... deux... trois... fit Gaston en frappant dans ses mains.

— Un seul coup de feu se fit entendre.

— Ah ! fit de Maurange, et il s'affaissa dans les bras de ses témoins, qui étaient accourus vers lui, en le voyant chanceler.

La balle du marquis l'avait atteint en pleine poitrine.

— Comment n'a-t-il pas tiré ? s'écria Gaston d'Arteville, en s'approchant, toutes ses sympathies étant désormais pour Georges.

On ramassa le pistolet que le blessé avait laissé s'échapper de sa main. Le chien en était abattu, mais la cheminée était intacte. La capsule, mal assujettie par les doigts transis de M. de Chambly, était tombée pendant qu'il causait avec de Maurange.

— Que t'avais-je dit ? fit le marquis à Gomez, avec un pâle sourire.

Sylvain, accroupi sur le blessé, l'examinait attentivement.

— Eh bien, docteur ? demanda Durouget.

— C'est grave, mais on peut le sauver.

Gaston se précipita vers d'Alviella.

— Rassurez-vous, mon cher marquis, la blessure de M. de Maurange n'est peut-être pas mortelle.

Un imperceptible froncement de sourcil accueillit cette nouvelle, et Sanchez, faisant un suprême effort pour se retenir, répondit :

— Veuillez dire, je vous prie, à M. de Maurange que je lui fais mes excuses.

En ce moment, une ombre passa au milieu des arbres dénudés. C'était celle d'une femme qui, cachée à quelque distance, avait assisté au combat sans être remarquée.

— Ah ! c'est l'autre ! s'était-elle écriée en voyant tomber de Maurange. N'importe. Marquis Sanchez, l'enfer te protège ; mais, sur l'éternité de celui qui n'est plus, je juré que rien, sinon la mort, ne peut te soustraire à ma haine. Et maintenant, heureux amant, va, va épouser Clotilde.

XII — LA MAISON DE NEUILLY

En tombant, de Maurange s'était évanoui. Sylvain, avec une rare habileté de praticien, venait de poser, un appareil provisoire sur la blessure. On songea à transporter Georges chez lui.

— Il est impossible que ce transport ait lieu dans une voiture, fit Sylvain. Tant que la balle n'aura point été extraite, je crains une hémorragie interne que le moindre mouvement pourrait déterminer.

— Que faire ? demanda de Chambly en grelottant.

— Que l'un de vous retourne à Paris au plus vite, je vais lui donner un mot pour l'hôpital, afin qu'on nous envoie immédiatement un brancard couvert, répondit Sylvain.

— Je veux bien y aller, fit d'Arteville ; mais la nuit vient, et d'ici là que ferez-vous ?

— En effet, ce duel a eu lieu bien tard, nous ne pouvons pourtant pas laisser le blessé ici.

Une voix de femme se fit alors entendre.

— Pardon, messieurs.

Tous les assistants se retournèrent. Celle qui venait de parler était l'inconnue, qui avait acheté la vie du marquis, le matin même, à Georges.

— J'ai entendu tout à l'heure un coup de feu, messieurs, dit-elle. Je devine ce qui s'est passé, ainsi que votre terrible, embarrass. Voulez-vous me permettre d'offrir à votre ami l'hospitalité dans ma maison de campagne ? Elle est située près d'ici.

La proposition était bizarre. Celle qui la faisait était jeune et belle. Durouget ne put s'empêcher de sourire, malgré la gravité de la circonstance. De Chambly avait trop froid pour comprendre. Le docteur seul resta calme et ne s'étonna point. Il ne songeait qu'au blessé. La jeune femme attendait. Sylvain jeta sur elle un coup d'œil profond... Les quatre témoins interrogèrent du regard le médecin.

— J'accepte, dit-il. Allons, messieurs, nous allons tâcher de faire nous-mêmes un brancard à M. de Maurange.

— Inutile, messieurs, fit l'inconnue.

Alors de la main gauche elle prit un petit sifflet d'or suspendu sous son châle à sa ceinture, et l'ayant approché de ses lèvres, fit retentir le bois d'un son clair et aigu. A cet appel, un nouveau personnage ne tarda pas à paraître.

C'était un vieillard, au teint basané, grand et maigre, à l'œil vif et perçant. Une sorte de parchemin noirâtre semblait recouvrir ses joues aux pommettes saillantes, et une longue barbe blanche entourait ses lèvres minces, sous un nez droit et effilé. Il représentait d'une façon complète le type malabre pur dans sa sénilité. Sa prunelle était noire, ses dents longues et bien rangées. Un long vêtement sombre, plutôt robe qu'habit, le couvrait

de la tête aux pieds, et il avait pour coiffure une sorte de bonnet de fourrure en forme de cône, qui achevait de donner à sa physionomie un cachet saisissant. Ce bonnet était noir. De longs cheveux blancs s'en échappaient. Seuls, les sourcils de ce mystérieux individu n'avaient rien perdu de leur teinte d'ébène. Il s'avança lentement vers la jeune femme.

— Fais approcher le palanquin, Schiba, lui dit-elle.

A cet ordre, l'étrange vieillard prit à son tour un sifflet d'argent caché sous sa robe, et en donna un coup perçant, d'un tout autre son que celui qu'avait rendu le sifflet d'or de sa maîtresse :

Quelques secondes s'écoulèrent pendant lesquelles tous les assistants attendirent en silence, puis la neige cria sous plusieurs pas hâtés, et au bout d'un instant, quatre hommes portant un palanquin, rejoignirent le groupe formé par le blessé, les témoins, l'inconnue et Schiba. Ces hommes, jeunes et forts, vêtus d'une façon presque analogue à celle dont l'était le vieil Indien, semblaient appartenir, parla manière habile dont ils maniaient le palanquin, à la classe nombreuse des bahis, réputés dans l'Inde pour leur vigueur, la rapidité de leur course et la régularité de leurs pas. L'étonnement des amis de Georges était à son comble. Un tel équipage, dans un coin du bois de Boulogne, surpassait leur imagination. La stupeur leur fermait la bouche. Le palanquin fut posé à terre. L'inconnue adressa à Schiba une phrase indienne. Le vieillard fit un signe. Les quatre hommes s'approchèrent du blessé. Sylvain, toujours accroupi sur Georges, se leva brusquement pour les arrêter.

— Ne craignez rien, docteur, fit alors l'inconnue, ils sont très-adroits.

L'aimable sourire qui accompagnait cette phrase dissipa toutes les hésitations du médecin. Il fit place aux porteurs, et, en effet, ceux-ci posèrent de Maurange sur le palanquin avec une délicatesse capable de défier celle des plus habiles infirmiers.

— Partons, messieurs, fit alors l'inconnue.

On se mit en route. Schiba marchait devant, puis venait le palanquin porté par les bahis. Les quatre témoins le suivirent, et, pendant un instant, il ne resta plus à la place où venait de se passer cette scène étrange que le docteur et l'inconnue. Sylvain, qui se trouvait à sa droite, lui offrit le bras gauche. Elle, passa de l'autre côté et prit son bras droit. Durouget et d'Arteville causaient en marchant.

— Voilà une singulière aventure, Gaston !

— Singulière, en effet, fit d'Arteville en enveloppant la jeune femme d'un long regard indéfinissable.

— Ce diable de Georges a des princesses indiennes dans sa manche, continua Durouget.

— Vous ne vous y connaissez pas, Durouget ; cette femme n'est pas plus Indienne que nous. Ses valets le sont, mais elle ne l'est pas, c'est plutôt une Américaine. Je me connais en types.

— Vous croyez ?

— J'en Suis sûr.

— Qu'en pensez-vous, de Chambly ?

— Mon ami, je vous dirai mon opinion au premier calorifère que nous rencontrerons... Brrrrou...

— Pauvre ami, il frapperait une carafe rien qu'en la regardant, s'écria le caissier principal de la maison Isaac Schunberg et C^e.

La conversation était plus sérieuse entre Sylvain et la jeune femme.

— Que pensez-vous de cette blessure, docteur ? disait-elle.

— Je ne puis rien préciser encore, madame ; tout dépend de l'opération que je vais tenter dès que nous serons arrivés.

La caravane improvisée atteignit l'endroit où s'étaient arrêtées les voitures. D'Arteville prit Sylvain à part.

— Vous ne quittez pas le blessé ?

— Non, certes.

— Voulez-vous que l'un de nous vous accompagne ?

— Non. J'irai au cercle ce soir vous donner de ses nouvelles.

— Gaston n'osa insister.

— A ce soir alors. Dites donc, cette jeune femme ne vous intrigue-t-elle pas vivement ?

— Je l'avoue, mais elle me sert encore davantage ; si je sauve M. de Maurange, c'est à elle surtout qu'il devra la vie. A tantôt !

Schiba, toujours suivi des bahîs, s'engagea dans une allée latérale ; puis il les fit s'arrêter et revint vers l'inconnue. Les quatre témoins firent une halte de quelques secondes.

— Adieu, leur fit Sylvain ; prenez ma voiture, j'en trouverai une à Neuilly ;

— La mienne vous reconduira, monsieur, lui dit la jeune femme.

Les témoins saluèrent.

— Adieu, messieurs, ajouta-t-elle.

— *Sahib sulamut*⁴, fit Schiba en indien.

Puis, lorsque Durouget, d'Arteville, de Chambly et l'autre témoin de Maurange se furent éloignés pour remonter en voiture :

— Marchons, fit l'inconnue à Schiba, en reprenant le bras du docteur.

Les bahîs, sur un signé du vieillard, reprirent leur marche lente et cadencée, si régulière que le blessé ne devait ressentir aucune commotion.

Il faisait presque nuit noire.

— Allons-nous loin, madame ? demanda Sylvain.

— Dans un quart d'heure nous serons arrivés.

Un troisième coup de sifflet se fit entendre quelques instants après.

— Quel est ce bruit ? demanda Sylvain.

— C'est Schiba qui prévient mes gens de notre retour.

Quelque occupé du sort du blessé qu'il fût, le docteur commençait à s'étonner. L'inconnue le devina.

— La façon dont je suis obéie vous intrigue et vous surprend sans doute, monsieur, lui dit-elle. Bien n'est plus simple. Je suis fort riche, j'ai habité l'Inde pendant plusieurs années ; tous ceux que vous voyez, même Schiba, sont des esclaves, et ce qui vous paraît singulier, à Calcutta ou à Balassor serait fort ordinaire. Et tenez, l'ordre de Schiba a été compris, voilà qu'on vient à notre rencontre.

Sylvain jeta un regard vers l'horizon. Le bois s'illumina. Plusieurs ombres portant des torches de résine allumées s'avancèrent vers le palanquin. La lueur des torches sur la neige produisait un effet fantastique, que parachevait les maigres silhouettes des arbres dépouillés se détachant sur le bleu foncé d'un ciel d'hiver. Quelques instants après, les porteurs de torches rejoignirent le palanquin, et le restant de la route s'acheva à la lueur de cet éclairage ambulant. Arrivé à la sortie du bois sur la grande route qui borde l'une des rives de la Seine, Schiba, suivi de ses hommes, prit un sentier vers la gauche et s'engagea, en franchissant une grille élégante, dans un vaste jardin blanchi par la neige, au milieu duquel se dessinait une maison d'une rare élégance. Tout ce que le confort le plus raffiné peut réunir de beau, de riche et de charmant était contenu dans cette petite habitation. De Maurange avait repris ses sens pendant le trajet, mais, tout étourdi encore, ce ne fut que lorsqu'on le déposa sur le lit d'une élégante chambre à coucher du rez-de-chaussée, qu'il chercha à comprendre ce qui lui arrivait.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il à Schiba.

— *Chop⁵*, répondit l'Indien.

— Mais où suis-je ? Quels sont ces hommes ?

— Des sauveurs, répondit Sylvain en s'approchant.

— Ah ! vous voilà, docteur. Je suis blessé, n'est-ce pas ?... Et le marquis ?

— Il n'a rien, dit à son tour l'inconnue en s'approchant. Vous avez tenu votre parole.

— Vous ? fit Georges stupéfait.

— Silence, ne parlez pas, la moindre émotion peut vous être fatale. Allons, docteur, faites votre devoir ; Schiba et nies, gens vous aideront.

Cette phrase rappela Sylvain à la réalité. Voyant que l'inconnue et de Maurange se connaissaient, il était resté malgré lui dans la série des suppositions sans fin. Néanmoins il défit sa trousse et opéra le blessé. En un instant, la balle fut extraite. Schiba tenait un flacon sous les narines de Georges. L'opération devait être fort douloureuse ; la balle, déchirant les chairs, avait pénétré dans des parties d'une sensibilité extrême. Lorsque tout fut terminé, et qu'un nouvel appareil fut posé :

— Ah ! vous avez du courage, monsieur de Maurange ! fit Sylvain avec conviction.

— Je n'ai rien senti, répondit Georges.

Sylvain jeta un regard interrogateur à Schiba, qui se contenta d'y répondre par un fin sourire, en remettant son flacon dans sa poche.

— Docteur, fit alors Georges, guérirai-je ?

— Si vous ne bougez pas, j'en répons.

— Et dans combien de temps puis-je être sur pied ?

— Dans trois semaines. Seulement ne parlez pas ; le moindre effort peut vous être fatal.

— Encore une question, la dernière.

— Dites.

— Où est de Chambly ?

— Il est retourné à Paris avec les témoins de votre adversaire.

— Merci, docteur. Elle aura mon billet ce soir, pensait-il. Ah ! monsieur d'Alviella, vous n'êtes point encore le gendre de M. Schunberg.

L'inconnue dit quelques mots en indien à Schiba, puis s'approchant du lit :

— Vous êtes ici chez vous, fit-elle à Georges ; commandez, Schiba vous comprendra et vous obéira à l'instant. Soyez calme. Demain, je vous

apprendrai comment vous êtes ici. Adieu. Vous, docteur, veuillez prendre la peine de passer dans mon boudoir, j'ai quelques mots à vous dire pendant qu'on attèlera pour vous reconduire à Paris.

— A vos ordres, madame.

Georges resta seul avec Schiba. Sylvain et l'inconnue passèrent dans la salle voisine. Le mot boudoir que venait de prononcer la jeune femme était vraiment le seul qui convînt à cette pièce. Un vaste divan recouvert de cachemire en garnissait le bas des murailles entièrement cachées par de riches tentures de même étoffe. Des jardinières remplies de plantes rares embaumaient l'atmosphère douce qui y régnait. L'éclosion des fleurs, mises dans des vases de Chine d'un prix inestimable, avait dû coûter des soins inouïs à cette époque de l'année. Néanmoins, le contenu de ces vases devait être renouvelé chaque jour, à en juger par son exquise fraîcheur. Un tapis moelleux couvrait le parquet. Une glace, perdue dans un cadre de même couleur que les tentures, allait de la tablette de la cheminée jusqu'au plafond. Des portières de cachemire ornaient les issues praticables. Les plus beaux châles de nos élégantes ne les valaient pas. Une table de marbre à trois pieds, trois chefs d'œuvre ciselés admirablement, occupait le milieu de ce ravissant réduit. Une lampe suspendue jetait au travers d'un globe de cristal rose, de pâles et douces lueurs qui rehaussaient encore l'aspect luxueux de ce charmant réduit.

— Asseyons-nous et causons, fit l'inconnue en montrant du doigt le divan circulaire à Sylvain.

Il obéit. La jeune femme prit un fauteuil bas, et se mit en face de lui, tournant le dos à la lumière. De cette manière, elle voyait parfaitement le visage du médecin, et Sylvain ne pouvait apercevoir celui de la jeune femme que d'une façon vague.

— Je connais M. de Maurange depuis longtemps, reprit-elle, et vous avez dû remarquer que nous ne sommes point étrangers l'un à l'autre.

— Je m'en suis aperçu en effet, madame.

— C'est un ami pour moi, rien de plus.

— Oh ! madame.

— Je comprends, docteur ; vous ne me questionnez pas, voulez-vous dire ; néanmoins, laissez-moi vous répondre. Je savais ce duel et pressentais son dénouement ; maintenant ce qui m'importe, c'est que tout le monde ignore la présence de M. de Maurange chez moi. Mais d'abord, monsieur, connaissez-vous la cause de cette rencontre ?

— Oui, madame ; une querelle de jeu.

— Vous ne la connaissez pas ?

— C'est du moins ce que m'ont dit MM. d'Arteville et Durouget, témoins du marquis d'Alviella.

— Ces messieurs le croyaient, mais ils se sont trompés. La querelle de jeu dont vous parlez n'a été qu'un prétexte. La cause, c'est une femme.

— Une femme ! répéta Sylvain.

— Une jeune fille, qu'aiment M. de Maurange et le marquis. Je vais vous la nommer : une entière confidence engagera plus votre discrétion. Cette jeune fille est mademoiselle Schunberg.

— La fille du riche banquier ?

— Elle-même. Je suis veuve, libre, jeune encore, on me dit belle ; si elle apprenait que j'ai recueilli chez moi M. Georges, des soupçons injustes pourraient le perdre à jamais dans son esprit, voilà pourquoi je vous prie de dire à vos amis que, l'opération faite, vous avez pu transporter M. de Maurange chez lui, et qu'il y est. Puis-je compter sur vous ?

— Oui, madame ; je saisis la pensée délicate qui vous guide et vous prouverai que je l'apprécie en m'y associant.

— Fort bien.

Un des bahîs entra au son d'un timbre sur le bouton duquel l'inconnue posa le doigt. Il répondit par un signe affirmatif à la question que sa maîtresse lui adressa en indien.

— La voiture vous attend, fit-elle alors à Sylvain, et je ne veux pas abuser de votre temps précieux, docteur.

— Merci, madame. Je reviendrai demain voir le blessé.

— Bien, docteur ; mais il est bien convenu que pour tout le monde il est chez lui ?

— Bien convenu, madame.

— Alors, à demain, docteur.

— A demain, madame.

Sylvain s'inclina et sortit. Il trouva dans la cour un élégant coupé qui partit au grand trot dès qu'il s'y fut installé. Restée seule, l'inconnue fit retentir trois fois le timbre d'argent ciselé posé sur la table de marbre. Schiba parut.

— D'où viens-tu ? lui demanda en indien la jeune femme en s'étonnant de la voir entrer par la porte opposée à celle qui communiquait avec la chambre du blessé.

- Le sahib m’a renvoyé ; il a voulu rester seul pour dormir.
- Et que pensés-tu de sa blessure, toi ?
- Je crois que si Vichnou m’aide, dans huit jours il sera guéri, maîtresse.
- C’est bien, j’y compte.

XIII — LA MÈRE ET LE FILS

La voix qui avait répondu au cri désespéré poussé par madame d’Alviella était celle de Sanchez. Il se précipita, suivi de Gomez, dans le boudoir et tomba dans les bras de la marquise.

Ce fut un long embrassement pendant lequel l’intendant et Manoël gardèrent un profond silence en considérant respectueusement le groupe formé par la mère et le fils. Ni madame d’Alviella, ni Sanchez, ne purent parler, tellement leur émotion était vive, car si l’amour de la marquise pour son unique enfant était sans bornes, la tendresse que ressentait le jeune homme pour celle qui lui avait donné le jour était également sincère et profonde. Pendant quelques secondes, on n’entendit que les sanglots étouffés de madame d’Alviella, qui brusque d’abord, furent bientôt régularisés par l’évanouissement de ses craintes et finirent par s’éteindre tout à fait. Sanchez couvrait le visage de sa mère de baisers et étanchait de ses lèvres les chaudes larmes qui coulaient en abondance sur son austère, visage. Ces pleurs rassérénèrent son âme, dans laquelle les idées haineuses et vindicatives ne s’étaient point éteintes, malgré la terrible blessure qu’il avait faite à son rival.

— Te voilà !... te voilà ! balbutia enfin madame d’Alviella... Mon pauvre enfant, tu n’es pas blessé ?

— Non, rassurez-vous, ma mère ; mon adversaire seul.

— Tu ne l’as pas tué au moins ? s’écria la noble femme en se dégageant de l’étreinte de son fils et en jetant sur lui un profond regard d’interrogation.

— Non, ma mère.

— Jure-le-moi.

— Je le jure, fit le marquis d’une voix ferme.

— Ah ! béni soit Dieu ! Et avec qui t’es-tu battu ?

— Avec M. de Maurange.

La marquise avait fait une courte apparition, la veille, au bal de la marraine de Clotilde. Après avoir cherché un instant, elle reprit :

— M. de Maurange ? N'est-ce pas celui qui dansait hier avec mademoiselle Schunberg au moment où nous sommes entrés chez madame de Lunéville, et auquel je t'ai vu adresser un regard menaçant ?

— Eh quoi ! vous vous êtes aperçue...

— Oui, j'ai surpris de la haine dans tes yeux... Est-ce lui ?

— Lui-même ;

— Et pourquoi t'es-tu battu ?

Sanchez fit signe à Gomez et à Manoël de se retirer. Ils disparurent, et le marquis allait franchement tout révéler à sa mère, lorsque Durouget et d'Arteville entrèrent dans le boudoir de madame d'Alviella.

Ce qui précède avait duré beaucoup moins de temps qu'il ne nous en a fallu pour le raconter. Après avoir quitté de Chambly, laissant de Maurange avec Sylvain et l'inconnue, les deux témoins de d'Alviella l'avaient rejoint sur la route et l'avaient accompagné jusqu'à l'hôtel ; où, à peine entré, Sanchez entendant la voix de la marquise, les avait subitement abandonnés pour voler dans ses bras.

L'arrivée des deux nouveaux venus changea complètement les dispositions du marquis. Durouget et d'Arteville étaient loin de soupçonner le véritable motif du duel, et Sanchez ne pouvait le révéler devant eux sans compromettre Clotilde, ce dont il était incapable, malgré la façon irréfléchie avec laquelle il avait d'abord provoqué la veille Georges de Maurange dans le boudoir de la baronne de Luiéville. Les deux nouveaux venus s'inclinèrent respectueusement devant madame d'Alviella et prirent place sur des sièges que la mère de Sanchez leur désigna courtoisement de la main, après s'être installée elle-même dans son fauteuil.

— Ma mère, fit alors d'Alviella, ces messieurs ont bien voulu consentir à être mes témoins.

A ces mots, le visage de la marquise se rembrunit. Sanchez comprit la pensée de sa mère, aussi reprit-il :

— Sachez leur gré de cette courtoisie, car en ma qualité d'étranger et de nouveau débarqué, j'aurais pu être fort en peine de trouver de suite deux amis complaisants et dévoués comme eux.

— Ne parlons pas de cela, mon cher marquis, fit d'Arteville, et à charge de revanche.

— Oh ! monsieur, fit madame d'Alviella d'un ton de reproche ; j'espère bien que mon fils ne sera jamais obligé de vous rendre un aussi triste service que celui dont il vous est redevable aujourd'hui.

Duruget n'avait point bougé. Il s'était contenté d'adresser à Sanchez une simple inclinaison de tête, avec un gracieux sourire, afin de le remercier de ce qu'il venait de dire de flatteur pour ses témoins ; Ce petit incident terminé, les idées de la marquise reprirent le cours qu'elles suivaient avant l'arrivée des deux jeunes gens.

— Maintenant, mon fils, continua-t-elle, dites-moi la cause de ce duel ; vous pouvez parler devant ces messieurs, puisqu'ils doivent la connaître aussi bien que vous, j'imagine.

— C'est une querelle au cercle... Les torts étaient de mon côté, je dois vous l'avouer, ma mère.

— Et pourquoi cette querelle ?...

— Une question de jeu.

— Oh ! Sanchez ! Sanchez ! fit la marquise en se redressant de toute sa hauteur ; qu'auront pensé vos aïeux de vous voir l'épée en main pour une semblable cause !

— Ma mère !

— Non, mon fils, un tel motif est indigne d'un gentilhomme.

Et comme Sanchez voulait insister, la marquise reprit

— 'En 1534, Philippe d'Alviella, ambassadeur de Charles Quint, se battit contre Guy de Latversan, pour défendre l'honneur d'une femme qui devint plus tard notre aïeule, et tua le gentilhomme français ; quarante ans plus tard, son fils Carlos provoqua le baron flamand Van Emscoot, qui avait insulté Philippe II, son roi, et lui plongea son épée dans la gorge pour l'en punir, et vous, vous, Sanchez, vous vous battez pour une carte... Ah ! vous avez terni notre blason, mon fils.

Le marquis baissa la tête en silence.

— Pour une carte, reprit madame d'Alviella, pour une carte ! et vous avez consenti à prêter votre, aide à un semblable combat, messieurs, vous, des Français ! Le reproche était violent ; d'Arteville se leva.

— Permettez, madame la marquise, fit-il d'un ton grave qui ne lui était pas familier ; je comprends qu'il vous paraisse étrange qu'on risque sa vie pour un motif futile, mais ce n'est pas précisément pour une carte que M. d'Alviella s'est battu.

— Que me disais-tu donc, mon fils ?

— Je m'explique, madame, continua Gaston. Il ne faut point confondre la cause de l'insulte avec celle de sa réparation. M. d'Alviella avait, il est vrai, outragé M. de Maurange au jeu, et M. de Maurange devait à son honneur de provoquer le marquis, comme nous devions nous, à l'amitié que nous lui portons, de ne point lui refuser notre concours, dans une circonstance aussi grave. En manquant à M. de Maurange, votre, fils avait sans doute eu tort, mais il se fût rendu plus coupable encore si, ce tort une fois commis, il s'était refusé de le réparer par les armes, et nous eussions été tout aussi coupables que lui de ne point l'aider dans ce triste devoir. Voilà pourquoi, madame la marquise, nous avons cru agir tout à la fois en Français et en gentilshommes en servant de seconds au marquis dans ce duel, sans nous laisser arrêter par son point de départ.

La dignité respectueuse dont d'Arteville accompagna cette réplique chevaleresque fit bientôt regretter à madame d'Alviella sa sortie inconsidérée.

— Pardonnez-moi, messieurs, dit-elle, et merci.

— Dé grand cœur, madame la marquise ; vous êtes mère, et ce titre vous absout complètement à nos yeux.

— La blessure de M. de Maurange est-elle grave ?

— Assez, madame, fit Durouget ; mais Sylvain, notre ami, l'Esculape infailible, le sauvera sans doute.

— Tu dois être bien heureux, Sanchez ! songe donc : tuer un homme !

— Oui, en effet, ma mère, répondit d'Alviella d'un ton glacial.

— Pauvre jeune homme ! fit la marquise.

Sanchez se mordit les lèvres. La mission de d'Arteville et de Durouget étant plus que terminée, ils se levèrent.

— Vous partez, messieurs ?

— Oui, madame la marquise, vous devez, après les émotions que vous venez de ressentir, éprouver un vif désir de vous trouver seule avec M. d'Alviella, et notre, présence, en se prolongeant, deviendrait indiscrete, répondit d'Arteville.

Sur ces mots, les deux jeunes gens se retirèrent.

— Ah ! ma mère, fit Sanchez en tombant dans les bras de madame d'Alviella dès que la porte du boudoir se fût refermée sur eux. Ah ! ma mère, que vous m'avez fait souffrir !

— Que dis-tu ? fit la marquise ; toi, souffrir, toi, Sanchez, mon enfant !

— Oh ! vos reproches injustes me navraient.

— Explique-toi, de grâce, que veux-tu dire ?

— N'avez-vous donc pas compris que, pour que je me laissasse accuser par vous aussi violemment que vous l'avez fait tout à l'heure, il me fallait un motif bien grave... oh ! oui, bien grave, car votre accusation était injuste, je vous le répète.

— Je l'ai reconnu en partie, mon fils ; les paroles de M. d'Arteville m'ont fait comprendre que le motif de votre rencontre n'était pas aussi futile que je l'avais cru d'abord.

— Ce motif, ma mère, vous n'en savez pas encore le premier mot.

— Quoi, l'insulte que tu as faite à ton adversaire...

— Était un prétexte apparent, convenu d'avance entre nous.

— Ah ! tant mieux ! fit avec orgueil la marquise... Et la cause réelle de ce duel ?

— Était la même que celle qui fit mon aïeul Philippe se battre contre le chevalier de Latversan.

— L'honneur d'une femme ?

— Non pas l'honneur, mais l'amour M. de Maurange est mon rival, j'ai voulu le tuer, car je suis jaloux de lui.

En prononçant ces derniers mots, Sanchez prit un accent d'une cruauté farouche, saisissante et pénétrée ; son visage s'altéra, ses joues et ses lèvres pâlirent, son œil s'injecta, et la main qu'il venait de lever dans un grand geste d'une expression sinistre, retomba tremblante le long de son corps.

— Ah ! s'écria la marquise. Sanchez !... mon fils !... oh ! le malheureux ! voilà sa terrible folie qui le reprend.

— Malheureusement, je ne l'ai pas tué. Oh ! le démon est avec cet homme, poursuivit le marquis sans écouter sa mère.

Celle-ci lui saisit les deux mains, et l'enveloppant d'un regard terrible :

— Souviens-toi de Lakhmi ! lui dit-elle d'une voix sourde.

Ce mot produisit sur le jeune homme un effet magique.

Lakhmi !... Lakhmi !... s'écria-t-il d'un air hagard, qui me parle d'elle ? Ah ! c'est vous, vous, ma mère ! Oui, c'est vrai. Pauvre enfant ! Vous avez raison, ma mère, je suis fou !

Et il se laissa tomber sur un siège en fondant en larmes. La marquise respecta sa douleur, eh gardant le silence pendant quelques instants. Puis, s'agenouillant devant lui, et prenant l'une de ses mains dans les siennes :

— Sanchez, écoute-moi, fit-elle. Tu t'es battu parce que ce M. de Maurange aime comme toi mademoiselle Schuriberg.

— Oui ! oui ! il ose l'aimer.

— Sanchez, voilà ton second amour ; il naît à peine, et déjà teint tes mains de sang. Le premier a coûté la vie à deux êtres innocents...

— Des esclaves, ma mère, répliqua le marquis en se dégageant et en se redressant avec hauteur ; des esclaves, ne me parlez jamais d'eux.

— Des martyrs ! fit madame d'Alviella avec force.

— Oh taisez-vous, taisez-vous, ma mère !

— Non, tu m'écouteras. Il faut qu'enfin le remords s'incrute dans ton âme de telle façon qu'il en bannisse à jamais toute idée nouvelle de vengeance, car ton cœur est bon, sensible, mais il renferme une haine insensée qui naît dès que la jalousie le traverse. Cette haine, il faut la combattre à tout prix et par tous les moyens. C'est ta passion dominante, et par cela même, elle annihile complètement les bons sentiments que Dieu t'a donnés. Tu n'as pas trente ans, et la jalousie, cet horrible poison, t'a rendu déjà trois fois meurtrier. Songes-y et tremble. Trois noms doivent te garder à jamais d'écouter la voix provocatrice qui trouble ton âme et la rend cruelle et méchante : ce sont ceux de Lakhmi, de Dominique et de Georges de Maurange.

— Je vous le répète, ma mère, Dominique et Lakhmi étaient des esclaves ; je les ai punis, parce qu'ils voulaient voler mon père en désertant lâchement notre habitation.

— Tu oublies, Sanchez, que fou, éperdu, bourrelé de remords, après cette nuit terrible, tu n'as pu retrouver un peu de calme qu'en m'avouant ton crime.

— Eh bien ! ma mère, vous me l'avez pardonné.

— A toi, oui, mais pas à ton cœur. J'ai plaint mon enfant, mais j'ai maudit sa jalousie. Songes-y, Sanchez, cette jalousie affreuse, inouïe, folle, songes-y bien, c'est elle qui te perdra et perdra aussi cette adorable enfant qui s'appelle Clotilde Schunberg, un secret pressentiment me le dit.

— Clotilde, elle !... pour qui je donnerais ma vie.

— Oui, elle.

— Mais je l'aime à en perdre la raison, ma mère.

— Et si elle ne t'aimait pas, elle ?

— C'est impossible.

— Si elle en aimait un autre ?

— Ma mère ! fit Sanchez avec un cri terrible, plus effrayant que toutes les menaces.

— Tu vois bien, mon pauvre enfant, que tu serais plus cruel encore envers elle que tu ne l'as été envers Dominique et Lakhmi.

Sanchez fit quelques pas sans répondre ; puis, prenant sa tête dans ses mains, il s'appuya contre la tenture de la muraille dans une attitude de complète consternation.

— Ah ! finit-il par s'écrier, que Dieu fasse qu'elle ne me trompe jamais !

Il y eut alors un long silence. Muette et sans bouger, la marquise suivit d'un œil inquiet jusqu'au moindre geste de son fils. Enfin les membres de celui-ci se détendirent, ses bras tombèrent, lise retourna et vint lentement s'asseoir à quelques pas de madame d'Alviella.

La nuit était complète. Une nuit froide et claire, dans laquelle la lune brillante éclipsait les feux des étoiles par les rayonnements de son entière splendeur. Un grand losange jaune pâle s'étalait à travers la croisée dans la chambre où se trouvaient la marquise et Sanchez. Le visage de celui-ci était en pleine lumière et semblait encore d'une pâleur plus grande que celle que toutes les émotions de cette journée avaient réellement répandue sur ses traits. Encadrée par sa belle chevelure noire, qu'argentait la lumière blafarde qui l'environnait, la figure du marquis avait une teinte cadavérique. Son œil seul jetait une flamme qu'augmentait encore la fixité de ses regards. Mais cet éclat diminua, sa prunelle s'éteignit comme noyée, et une larme, glissant lentement de l'orbite, vint perler sur sa joue ainsi que l'eût fait une goutte de rosée.

— Ah ! mon pauvre enfant ! s'écria la marquise à la vue de cette muette douleur ; et, prenant la tête de Sanchez dans ses mains, elle la couvrit de pleurs et de baisers.

XIV — FIÈVRE D'AMOUR

Il était près de huit heures du soir, lorsque Sylvain, après avoir quitté Neuilly, couché dans la voiture de l'inconnue, vit un fiacre se diriger vers le point qu'il venait de quitter, c'est-à-dire suivre la route conduisant à la demeure de l'hôtesse élégante de, Georges de Maurange. Ce fiacre, dans lequel se trouvait madame Firmin, ne tarda pas à s'arrêter devant la grille du jardin de la maison de Neuilly.

— Faut-il entrer, madame ? demanda le cocher.

— Non, répondit la gouvernante de Clotilde en descendant de voiture ; attendez-moi.

Sur ce mot, elle disparut par une petite porte et se dirigea vers le corps de logis principal, en personne qui connaît les lieux où elle se trouve. Quelques instants après, un des serviteurs de l'inconnue l'introduisait dans le boudoir où nous avons laissé celle-ci avec Schiba.

— Vous, si tard ? fit la maîtresse du logis en voyant la dame de compagnie. Il y a donc du nouveau ?

— Certes, oui ! madame.

— Parlez. Laissez-nous, Schiba.

— Oui, maîtresse, je sors ; c'est l'heure de ma prière. Je vais mêler votre nom à ceux de Baxio-Sahib et de Nahouâ. Que Vishnou les rende heureux dans l'éternité, et que Brahma nous venge en nous délivrant de nos ennemis, fit d'un ton grave le vieil Indien, puis il sortit.

Madame Firmin connaissait probablement aussi bien Schiba que la maison, car les paroles étranges qu'il venait de prononcer ne semblèrent nullement l'étonner.

— Je vous écoute, fit l'inconnue lorsque le khansaman eut disparu.

— Nous partons.

— Pour où ?

— Je ne le sais.

— Depuis quand l'avez-vous appris ?

— Depuis ce matin.

— Et qui vous l'a dit ?

— Mademoiselle Clotilde elle-même.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venue m'en avertir immédiatement ?

— Je suis venue à quatre heures et demie, madame, mais vous étiez sortie, et M. Schiba aussi. Sachant être libre ce soir, je suis retournée à l'hôtel, me promettant de revenir ici dès que mademoiselle serait partie avec son père pour les Italiens, et en agissant ainsi, j'ai été heureusement inspirée, car voici ce que j'ai trouvé en rentrant à l'hôtel.

— Qu'est-ce ?

— Une lettre anonyme qu'on me priait de remettre à mademoiselle en accompagnant cette prière d'un billet de cinq cents francs.

Une plainte, vague, une sorte de soupir douloureux retentit en ce moment. Madame Firmin avait l'oreille un peu dure ; quant à la jeune

femme, sa préoccupation était trop grande pour qu'elle pût remarquer ce bruit.

— Et cette lettre, l'avez-vous ? fit-elle.

— La voici.

L'inconnue prit le papier et le déploya. Dès que ses yeux l'eurent parcouru, une pâleur livide se répandit sur ses traits ; ses lèvres blémirent, tout son être sembla agité de fièvre, et elle murmura.

— Qui donc aussi peut connaître son crime ?

— Ciel qu'avez-vous, madame ? fit la Firmin en voyant l'émotion de l'étrangère.

Au lieu de répondre, celle-ci lui fit signe de la main de se taire, et, les yeux toujours fixés sur la lettre anonyme, parut s'abandonner aux plus absorbantes réflexions. La gouvernante respecta cette préoccupation douloureuse. Tout à coup l'étrangère se leva et fit retentir le timbre d'argent de trois coups précipités ; puis elle attendit impatiemment. Bientôt Schiba parut.

— Tiens, regarde ! fit la jeune femme en lui tendant la lettre.

L'émotion qu'éprouva le khansaman après avoir lu ne fut pas moindre que celle que sa maîtresse avait ressentie quelques instants auparavant. Seulement, son visage bronzé resta impassible, et, sauf un léger tremblement de ses mains, cette émotion n'eût été visible pour personne.

— Schiba, reprit l'étrangère, il faut découvrir celui qui possède ce secret.

— Je le découvrirai, maîtresse.

— Tenez, madame, fit la jeune femme en s'adressant à madame Firmin ; le service que vous m'avez rendu aujourd'hui mérite une large récompense ; prenez ce diamant, il vaut cinq mille francs au moins, je vous le donne.

— Cinq mille francs ! répéta la gouvernante éblouie, en saisissant la bague que lui tendait l'étrangère.

— Oui, mais avant, écoutez-moi. Savez-vous d'où vient cette lettre ?

— Nullement.

— Qui l'a remise à l'hôtel Schunberg pour vous ?

— Un vieux monsieur très élégant..

— Et ce vieux monsieur ?

— Le portier n'a pu-me dire son nom.

— Le reconnaîtrait-il ?

— Je ne l'ai point, interrogé à cet égard.

— A quelle heure cette lettre est-elle arrivée ?

— Vers six heures.

On le voit, de Chambly n'avait pas voulu dîner sans avoir exécuté les ordres de Georges.

— Il faisait nuit déjà, le portier n'aura pu voir les traits du porteur de ce billet, reprit la jeune femme.

— C'est bien possible.

— Nous ne saurons donc rien par lui. Mais cette écriture, vous est-elle complètement inconnue ?

— Complètement.

— Il faut pourtant que nous sachions d'où vient cette lettre, n'est-ce pas, Schiba ?

— Oui, maîtresse.

— Me la rendez-vous, madame ?

— Pourquoi faire ?

— Pour que je la donne à mademoiselle Clotilde.

— Non, il ne faut pas qu'elle voie ce billet.

— Ah ! fit en ce moment une voix altérée derrière la tapisserie.

— Qu'est-ce, Schiba ?

— Le blessé qui s'éveille, sans doute, maîtresse.

— Tu vas aller près de lui ; mais d'abord brûlons ce papier. Il n'a point d'importance, car cette Lakhmi n'a jamais existé, et cette sombre accusation n'est qu'une calomnie. Brûlons.

Elle approcha la lettre d'une bougie que le vieil Indien venait d'allumer, y mit le feu, et jeta dans le foyer le papier enflammé, qui s'y consuma en un instant.

— Arrêtez !... arrêtez !... s'écria la voix.

La porte s'ouvrit ; les trois personnages se retournèrent. Madame Firmin poussa Un cri d'effroi. Georges de Maurange, livide et sanglant, venait de se laisser choir sur le divan en répétant d'un ton impérieux et désespéré :

— Arrêtez ! arrêtez !... ne brûlez pas cette lettre !

— Trop tard ! fit Schiba.

De Maurange, lorsqu'il avait prié le khansaman de le laisser seul afin de dormir, ne s'était qu'assoupi. La secousse infligée à son corps par la dangereuse blessure qu'il avait reçue, avait produit une fièvre assez violente pour avoir une action puissante sur les idées. Il se prit à songer, mais sans calme, dans un état d'irritation morale qui fit prendre à tout ce qu'il éprouvait des proportions énormes....

La suave image de Clotilde traversa sa pensée en l'illuminant, comme un astre éclaire le ciel en décrivant sa parabole dans l'espace. Elle lui sembla plus belle que jamais. Il crut sentir la chevelure blonde et parfumée de la fille du banquier effleurer son visage. Une impression d'une douceur extrême, voisine de l'attendrissement, l'embrassa tout entier ; ses idées positives s'envolèrent, son cœur s'ouvrit au large, et le doux rayonnement du souvenir de Clotilde l'inonda des plus vives lueurs. Il fut bientôt en proie à un cauchemar étrange, plein de fièvre et d'enivrement, d'ombre et de lumière. L'ombre, c'était celle de Sanchez le pistolet levé, le front pâle, les lèvres serrées, lui jetant par les yeux et parla bouche des balles entourées d'une épaisse fumée noire qui pénétraient dans le corps de Georges, brûlantes comme de la lave, incisives comme des dents de panthère. La lumière, c'était Clotilde souriante, vaporeuse, qui se penchait sur son lit avec des regards de vierge et d'amante.

Affaibli par le sang qu'il avait perdu, enivré et terrifié à la fois, de Maurange lutta contre ces deux images et finit par bannir complètement celle de d'Alviella, pour ne plus conserver que la suave apparition de la fille du banquier. Dès ce moment il l'aima, non plus seulement pour sa dot princière, mais pour elle, pour elle seule ! La vie sans elle lui parut devoir être un enfer. Ce revirement de toutes ses idées fut si violent qu'il s'en étonna quelque peu lui-même, lorsqu'il en ressentit les premiers effets ; mais cette surprise fut de courte durée, et il se laissa bientôt bercer entièrement par son amour.

— Clotilde... chère Clotilde, murmura-t-il, je veux vivre pour t'aimer, ange de beauté et d'innocence ; à toi mon cœur, à toi mon culte !

La chambre dans laquelle de Maurange était couché n'était séparée du boudoir que par une muraille de peu d'épaisseur. L'arrivée de madame Firmin rompit le silence qui régnait autour du blessé. La voix de la gouvernante lui était inconnue, mais le nom de Clotilde qu'elle prononça attira son attention, et bientôt il ne douta plus que la lettre remise par madame Firmin à son hôtesse ne fût celle qu'il lui avait adressée : Cette découverte fut un coup de foudre. Sans apprécier sainement la situation dans son entier, il n'en comprit que les côtés défavorables, se dit que Clotilde, ignorant le crime du marquis, n'hésiterait pas à l'épouser, et il ne voulait pas que Sanchez épousât Clotilde, dût-il souffrir mille morts pour l'en empêcher.

— Je reprendrai cette lettre, il faudra bien que la Firmin la donne à sa maîtresse, se dit-il ; je convaincrai l'étrange créature chez laquelle je suis qu'il faut que cela soit ainsi. Oh ! oui, il le faut !

Par un singulier hasard, et comme si l'inconnue eût répondu à la pensée du blessé, c'était l'instant même où elle disait :

— Non, il ne faut pas que mademoiselle Schunberg voie ce billet.

Georges, voulut crier pour protester contre cet avis ; sa voix s'arrêta dans sa gorge ; il fit un effort pour se soulever, et retomba sur les coussins en poussant un soupir de douleur. Lorsqu'il entendit ensuite nier par son hôtesse l'existence du crime dont Manoël avait accusé son maître, son agitation redoubla, puis enfin au mot : brûlons, qui détruisait tout son plan et devait ruiner à jamais, selon lui, toutes ses espérances, le désespoir doubla ses forces. Il réunit tout ce qu'il possédait encore d'énergie et de vie, et criant, s'appuyant aux meubles, vint, ainsi qu'on l'a vu, tomber sur le divan du boudoir, au grand effroi de madame Firmin et au profond étonnement de Schiba et de l'étrangère. Sans

entendre le mot du Khansaman, Georges comprit, à la légère odeur de papier brûlé qui était répandue dans le boudoir, que la lettre n'existait plus,

— Oh ! c'est infâme ! s'écria-t-il ; de quel droit avez-vous anéanti ce papier ? J'ai fait un marché avec vous, c'est vrai, mais je l'ai accompli loyalement. Cette lettre ne contenait que la vérité, le marquis d'Alviella est un assassin.

— Qui vous l'a dit ?

— D'est mon secret, cela ! Nous avons chacun le nôtre, paraît-il, madame. Sais-je, moi, quelle pensée vous guide ; sais-je pourquoi vous avez brûlé cette lettre, sais-je comment il se fait que cette femme — et il montrait madame Firmin — est votre complice dans la sombre trame que vous semblez ourdir contre moi.

— Contre vous ?

— Oui, certes. Ce matin vous m'avez empêché de tuer le marquis, le soir vous m'empêchez de le faire connaître à celle que j'aime et vous assurez son bonheur au détriment du mien ;

— Ce billet anonyme était donc de vous ?

— Qui donc, si ce n'est moi, aurait songé à sauver Clotilde ! Lakhmi l'esclave a existé ; on n'invente pas de pareilles calomnies ; elle est morte frappée par d'Alviella ; je l'avais deviné, cet homme est un monstre.

— Mais qui vous l'a dit ?

— Vous ne le saurez pas. Je suis las de l'espèce de domination que vous exercez sur moi depuis quelques heures. Qui êtes-vous ? je l'ignore. Quel est votre but ? je ne puis le comprendre. Vous m'avez ébloui un instant par de belles promesses, j'ai cédé ; maintenant je suis ici chez vous, je ne sais ni pourquoi ni comment. Tout ce que je comprends, c'est que par vous je vais perdre Clotilde, et je ne veux point la perdre. Je l'aime à mourir pour lui épargner une larme, et, non plus pour sa fortune, mais pour sa grâce, pour son esprit, pour sa beauté. Votre or, je n'en veux plus. Reprenez-le, mais n'intervenez pas dans ma vie. Vous n'avez pas ce droit, non, vous, ne l'avez pas.

Il s'arrête, épuisé par cette violente sortie.

— Laissez-nous, fit la jeune femme à la gouvernante, et oubliez ce que vous venez de voir et d'entendre.

— Madame connaît mon dévouement.

— Ne partez pas, fit. Georges avec un effort, je vais écrire un second billet, et, je vous en supplie, remettez-le à Clotilde.

Le ton dont le jeune homme prononça ces paroles était si déchirant que madame Firmin, prête à franchir le seuil du boudoir, s'arrêta.

— Qu'attendez-vous ? Vous savez bien que seule je commande ici ! fit l'inconnue en s'adressant à la gouvernante.

Madame Firmin se hâta d'obéir.

— Ah ! s'écria Georges, vous voulez donc absolument ce mariage ! mais vous aurez beau faire, il ne s'accomplira pas. Je sortirai d'ici, j'agirai moi-même.

Il se lava pâle et tremblant en prononçant ces paroles.

— Où allez-vous ?

— Je veux quitter à l'instant même cette maison, où vous semblez vouloir me séquestrer.

— Du calme, votre irritation peut avoir les conséquences les plus fâcheuses.

— Mieux vaut la mort que la vie sans Clotilde. Laissez-moi passer, je le veux.

— Attendez à demain, je vous expliquerai tout.

— Demain, Clotilde sera mariée, répondit Georges, au comble de l'égarement. Place !

Et, saisissant avec une force surprenante la main droite de l'inconnue, il voulut, par un brusque mouvement, lui faire quitter la porte qu'elle lui

barrait ; mais la jeune femme resta immobile, et son bras seul ressentit l'impulsion vigoureuse que le blessé lui donna.

Alors, sous l'effort de de Maurange, ce, bras s'allongea démesurément, la main, froide et dure, résista à son étreinte, et lorsque, fou de terreur à la vue de ce spectacle étrange, Georges l'eut lâchée, cette main retomba inerte le long du corps de la jeune femme, aussi bas que la longueur de la manche le lui permit.

— Ah ! fit-il, c'est le démon !

Puis il tombale tout son long évanoui sur le parquet. Schiba et l'inconnue se précipitèrent sur lui. Georges avait la pâleur du cadavre ; une légère écume rouge surgit entre ses lèvres.

— Vois, vois, Schiba !

— L'appareil s'est dérangé. Il étouffe, maîtresse.

— Il faut le sauver à tout prix, je veux savoir qui lui a appris notre secret, entends-tu, Schiba ; je ne veux pas qu'il meure. Son amour pour Clotilde contrarie nos projets, mais il faudra bien qu'il entende raison.

— S'il en revient, ce sera facile, maîtresse, car ce n'est point son cœur qui parlait, mais la fièvre, je m'y connais.

— Raison de plus alors pour le sauver. Ah ! regarde, cette bave sanglante augmente, hâte-toi.

— Un seul moyen est praticable, mais ni vous ni moi ne pouvons l'employer.

— Quel est-il ?

— Ce serait de coller les lèvres à sa blessure et d'aspirer son sang afin de dégager la poitrine qu'il inonde. Je n'aurais pas la force nécessaire, et vous, maîtresse, cela vous répugnerait trop.

— Que faire ?

— Les moments sont comptés, il va mourir.

— Ah ! mon Dieu !... tout est perdu !... mais non... c'est cela, appelle les bahîs.

Schiba ouvrit précipitamment la porte, après avoir placé la tête de Georges sur un coussin, ce qui sembla arrêter un instant l'hémorragie, et donna deux coups de sifflet. Trois des Indiens qui avaient porté le palanquin dans lequel le blessé avait été transporté parurent.

— Mille roupies à celui de vous qui sucera la blessure de cet homme, fit la jeune femme.

L'un des nouveaux venus se précipita sur le blessé et colla ses lèvres à la plaie que Schiba avait mise à découvert afin de l'examiner. Pendant ce temps, le vieil Indien tira d'une petite boîte sculptée une sorte de grosse pilule noire, et l'approcha de la bougie. Une odeur singulière, d'une sauvagerie étrange, se répandit dans l'appartement. Au bout d'un instant, Georges respira.

— Assez, fit Schiba au bahîs.

Puis il s'approcha du blessé, pencha sa tête et exprima au-dessus de ses lèvres la pilule que la chaleur avait ramollie et d'où tomba une goutte d'une liqueur vermillonne qui glissa lentement dans la bouche de Georges. Il rouvrit les yeux presque au même moment.

— Eh bien ! Schiba ? fit l'inconnue avec anxiété.

— Oh ! maintenant, maîtresse, je réponds de lui.

XV — D'ARTEVILLE AMOUREUX

Gaston d'Arteville, à l'époque de ces événements, était un viveur passablement blasé par l'abus qu'il avait fait de l'existence. Égrenant le chapelet de toutes les folies, chacune d'elles glissait sur son cœur avec la facilité que met une perle à passer dans les doigts. Grand vainqueur près des femmes, une conquête nouvelle n'était pour lui qu'un chapitre de plus ajouté au monotone roman de sa vie oisive. Il en connaissait d'avance jusqu'à la moindre ligne, prévoyait les incidents, mesurait les obstacles, et, tout aussi bien qu'un-officier du génie, pouvait préciser d'une manière certaine l'époque où la place devant laquelle il mettait le siège se rendrait complètement. Cette science de stratège glaçait son âme et la rendait inaccessible à ces divins élans, si rares, mais si charmants aussi.

Le vrai monde parisien, le paradis où tant d'hommes trouvent des anges, n'exerçait pas sur lui son puissant empire. Gaston avait même perdu le goût du fruit défendu. Certains principes fort respectables et qui avaient survécu à ses illusions lui interdisaient, du reste, d'en jouir complètement. Pour tout l'or du Pérou, il n'eût voulu devenir le premier amant d'une femme mariée. Il considérait ce triomphe comme une mauvaise action, indigne d'un gentilhomme, et toutes les femmes réputées sages échappaient à ses galantes manœuvres. Il ne lui restait, donc que les douteuses, et convenait vis-à-vis de lui-même que ses victoires les plus enviées ne pouvaient pas

énormément flatter son amour-propre. Satan n'a fait mordre Ève à la pomme qu'une fois, bien sûr qu'il était que, dès qu'elle aurait goûté de ce fruit, elle en cueillerait désormais de semblables toute seule.

D'Arteville, possédant la même conviction, se contentait de jeter ses madrigaux dans l'arbre, s'amusant à voir tomber les pommes, et n'avait jamais fait un pas hors du cercle des belles mangeuses de ce fruit d'amour. En quittant l'hôtel d'Alviella, il laissa Durouget se jeter seul dans un coupé de remise pour aller expédier sa correspondance, et, malgré le froid, regagna lentement le cercle de la Concorde, où il avait coutume de dîner ordinairement. De temps en temps, il se pinçait fortement un doigt, et à la douleur qu'il en ressentait se disait :

— Non, je ne rêve pas ; non, c'est bien moi. Miracle !

Que s'était-il donc passé en lui, pour qu'il s'en étonnât à ce point ? Nous allons le faire connaître.

A la profonde stupéfaction qui s'était emparée de toutes les personnes présentes lors de l'apparition inopinée, dans le bois de Boulogne, de l'inconnue qui avait acheté à Georges de Maurange la vie du marquis Sanchez d'Alviella, avait succédé bientôt chez Gaston, une admiration sans bornes. La beauté de la jeune femme, son œil fier, le ton impérieux dont elle commandait à cet espèce de fakir, sous les ordres duquel agissait toute, une armée d'esclaves aux costumes bariolés, toute cette mise en scène étrange au suprême degré, sous le ciel neigeux de Paris en décembre, avait causé à d'Arteville une émotion qu'il ne put maîtriser, et qui, comme toutes celles qui s'incrustent dans l'âme d'une façon profonde, ne faisait que s'accroître d'heure en heure. Durant la présence de l'inconnue, d'Arteville, on doit se le rappeler, n'avait échangé que quelques paroles insignifiantes avec Durouget et de Chambly, manifestant par elles un, grand étonnement, mais se gardant bien, d'y laisser percer l'émotion qui s'infiltrait dans son cœur. Il avait pu pendant le retour, grâce à la gravité des événements, laisser Sanchez et Durouget à leurs réflexions personnelles et suivre avec enchantement le cours de ses propres pensées.

L'entrevue de la marquise et de son fils, ainsi que l'explication qui avait eu lieu sur les causes de la rencontre, avaient fait diversion dans son esprit. Mais après que Durouget l'eût quitté, Gaston se replongea complètement dans l'enivrement plein de stupeur dont il sentait depuis quelques heures les langoureuses étreintes.

— Le diable m'emporte ! je suis amoureux ! se dit-il d'abord en riant intérieurement d'avoir fait cette étrange découverte. Oui, amoureux comme à vingt ans. Ce n'est pas possible. Et comme nous l'avons dit, "il se pinça, afin de s'assurer si tout ce qui l'occupait était bien réel. Puis, ainsi que Georges de Maurange l'avait fait le matin même, il se demanda :

— Quelle peut être cette femme ? Inutile d'ajouter que, comme Georges, après avoir

épuisé le vaste champ des suppositions, même les plus improbables, il ne put résoudre la question. Aussi entra-t-il au cercle avec un air grave qui frappa tous ceux qui le virent.

Pendant le dîner, il fut silencieux, ce qui jusqu'alors ne lui était jamais arrivé, et, dès qu'on servit le café, il se blottit dans un grand fauteuil et prit à tâche de s'isoler au milieu des autres, en suivant d'un œil distrait les spirales de fumée blanchâtre qui s'échappait d'un londrès qu'il tenait entre les lèvres.

On s'étonnera peut-être de ce que d'Arteville, ce cœur sceptique et froid, eût été aussi facilement captivé qu'il se trouvait l'être en ce moment, mais on doit réfléchir que d'abord l'inconnue était idéalement belle, et qu'ensuite son entourage et la façon dont elle était arrivée sur le terrain, étaient bien faits pour réveiller l'âme la plus endormie et faire battre le cœur le plus somnolent.

Cette femme, Gaston le comprenait, était une radieuse anomalie dans le monde parisien, une chose étrange, incompréhensible, bizarre, charmante et poétique à la fois. Son amour ne devait, ne pouvait ressembler à l'amour d'aucune autre. Il devait être de lave ou de glace, tout élan ou toute contrainte ; ses yeux de velours si beaux, si étincelants et si doux devaient jeter des éclairs de passion ou de haine. Faire vibrer l'âme que renfermait ce beau corps svelte et souple, c'était s'ouvrir un paradis inespéré ou se creuser le plus horrible

enfer, car l'amour comme le comprennent généralement les femmes devait être impossible à cette belle créature, si extraordinaire au milieu de ses bahîs. Elle offrait incontestablement une tentante et glorieuse conquête, digne d'un viveur expérimenté, riche et jeune encore, et d'Arteville, poussé par l'amour-propre et l'admiration, aussi bien que par une curiosité indescriptible, se jurait de tout humainement tenter pour arriver au cœur de la belle inconnue. De tous les idéals créés par sa vive imagination, aucun n'approchait de cette miraculeuse réalité, si étrangement encadrée par son

luxue indien et son élégance française. Les charmes de toutes les femmes du monde se trouvaient réunis en elle. La vieille Europe lui prêtait tous les raffinements de sa civilisation, et sa mise était irréprochable. L'Inde, à son tour, lui donnait par ses esclaves et ce vieux Schiba, qui parlait comme, elle, à ses inférieurs, en sifflant, un caractère bizarre du plus original aspect ; enfin l'Amérique semblait sinon l'avoir vu naître, du moins être le berceau de son origine, et trois types, trois mondes, trois immenses contrées aussi distinctes entre elles que possible, s'unissaient dans une unique personnification et en faisait le type le plus étonnant et le plus délicieux aussi qu'on pût voir.

Gaston se disait tout cela, en s'avouant, sérieux et réfléchi, que jamais son cœur n'avait été aussi vivement captivé. Une pensée assez amère venait tempérer l'exaltation de son esprit. Le blessé la faisait naître. Gaston ne croyait pas plus au hasard qu'à la fatalité.

— Chaque effet a une cause, se disait-il. Si cette femme est venue, au moment où de Maurange est tombé, nous offrir pour lui sa demeure hospitalière, c'est qu'un motif puissant l'a fait agir ainsi. Or, ce motif, quel peut-il être ? Aucune parenté ne peut vraisemblablement exister entre eux. L'amitié, unissant une femme de son âge à un homme du physique et de l'âge de Georges, est invraisemblable. L'amour seul doit être en jeu. Donc, si elle aime de Maurange au point de se compromettre devant nous comme elle l'a fait, quel espoir me reste-t-il ? Aucun. Et cependant, sur mon honneur, je me jure de tout tenter d'abord pour la revoir, et de tâcher ensuite de me faire aimer d'elle. Georges est blessé fort gravement, du reste ; Dieu sait s'il en reviendra. Ah ! corbleu ! ajouta-t-il en se levant pour secouer la pensée qui lui venait à l'esprit, je suis donc totalement fou, puisque me voilà déjà prêt à enterrer, de tous mes vœux, ce pauvre de Maurange, afin d'avoir le champ libre !

De Chambly entra en ce moment.

— Enfin, vous voilà, très cher, fit Gaston en allant à lui. Que diable êtes-vous devenu, et pourquoi n'avez-vous pas dîné ici ?

— J'avais une mission à remplir, une promesse sérieuse, à tenir, répondit le vieux garçon, faisant allusion au message qui, comme on le sait, ainsi qu'il avait promis à de Maurange de le faire, avait été porté par lui à l'hôtel Schunberg, à l'adresse de madame Firmin.

— Ah ! fit d'Arteville d'un ton interrogateur que de Chambly feignit de ne point comprendre. Chacun de nous, a ses secrets, paraît-il, ajouta-t-il à

part lui ; sachons respecter celui des autres comme nous voulons que le nôtre soit respecté aussi.

L'arrivée du docteur Sylvain coupa court, à ce monologue et vint tirer de Chambly de l'espèce de contrainte qu'il éprouvait, de ne pouvoir tout raconter à d'Arteville. Sans affectation et de façon à ne point attirer l'attention des autres membres du cercle, qui commençaient du reste à prendre place aux tables de jeu, ils se mirent tous trois à l'écart.

— Eh bien ! fit alors Gaston, notre blessé, Sylvain ?

— La blessure est grave, répondit le docteur ; mais il guérira. J'en réponds.

— Sous un toit aussi charmant que celui qu'il occupe, comment, avec vos soins, voudriez-vous qu'il en fût

^'autrement, mon cher Sylvain ?

— Il n'est déjà plus chez cette dame, répondit le docteur, fidèle à sa promesse.

— Comment ! s'écria Gaston sans chercher à déguiser la satisfaction profonde que lui procurait cette nouvelle. On a déjà pu le transporter ?

— Oui, il est chez lui depuis une heure.

— Ah ! tant mieux.

— Oui, certes, ajouta de Chambly.

— Et par quel miracle, mon cher Esculape, êtes-vous parvenu à exécuter ce tour de force ?

— La blessure est moins grave : que ne me l'avait fait craindre son premier examen. Du repos et le temps

suffiront maintenant pour le guérir. Et le marquis ?

— Oh ! c'est un homme de bronze. Je crois, à en juger par l'attitude qu'il a conservée lorsqu'après vous avoir quittés, nous l'avons rejoint près de la porte Maillot ; Durouget et moi, que si ce pauvre Georges avait succombé sur le coup, sa mort n'eût point chagriné profondément M. d'Alviella, car malgré sa tête rêveuse, c'est un tigre apprivoisé et, ganté de blanc que notre nouvel ami.

— N'importe, il s'est bien conduit.

— Je suis le premier à le déclarer.

— Docteur, fit, alors d'Arteville en tirant Sylvain dans l'encoignure d'une croisée, tandis que de Chambly allait présenter le bout de ses bottes vernies aux bûches de la grande cheminée de la salle où ils se trouvaient,

dites-moi, vous êtes entré chez cette jeune femme, dont la généreuse hospitalité nous a si à-propos tirés d'embarras sur le terrain ?

— Oui, mon ami !

— Eh bien ! comment est-ce ?

— Mais fort riche.

— J'en étais sûr, mais ce n'est pas là ce qui m'intrigue. Cette créature étrange semble être une échappée des *Mille et une Nuits*, et je voudrais savoir si la bizarrerie du nid répond à l'élégante originalité de la colombe.

— En tous points.

— Elle est bien belle, n'est-ce pas ?

— Fort belle, en effet, Gaston.

— Et que pensez-vous d'elle ? Car elle a dû piquer votre curiosité comme la mienne.

— Je l'avoue, mais je dois convenir aussi que je ne suis pas plus avancé maintenant qu'à l'instant où, accompagnant notre blessé, j'ai franchi le seuil de son habitation.

— Que supposez-vous, au moins ? Elle aime Georges, n'est-ce pas ? C'est pour cela qu'elle l'a recueilli.

— Quant à avoir de l'amour pour de Maurange, je vous affirme qu'elle n'en a point.

— Comment voudriez-vous me faire croire que le hasard seul l'ait fait arriver juste dans le bois de Boulogne pour offrir au blessé ses esclaves et son palanquin.

— Non, je suis convaincu du contraire, elle devait savoir que cette rencontre aurait lieu.

— Elle aurait donc agi de même si, au lieu de Georges, c'eût été le marquis qui fût tombé frappé par lui.

— Du tout. De Maurange connaît cette riche étrangère. Lorsqu'il est revenu à lui, j'ai lu dans son regard qu'il ne la voyait pas pour la première fois.

— Alors quel lien les unit ?

— L'amitié où la reconnaissance.

— C'est là votre opinion sincère ?

— Très sincère, je vous l'affirme.

— Merci, Sylvain.

— Comme vous me dites cela, Gaston ?

— Comment voulez-vous que je vous le dise ?

— Mais avec un peu moins d'effusion peut-être.

— C'est que je vous aime bien, Sylvain.

Le jeune médecin regarda Gaston en souriant.

— Vous n'en doutez pas, j'espère ? reprit d'Arteville.

— Non, mon cher ami ; néanmoins, j'ai peine à croire que la chaleur de votre remerciement provienne seulement de la grande amitié que vous voulez bien me porter.

— Que voulez-vous dire ?

— D'Arteville, je puis vous parler franc, n'est-ce pas ?

— Je vous conjure de le faire.

— Eh bien ! je gage que ce qui fait votre effusion aussi complète, mon cher ami, c'est l'assurance que je vous donne que l'amour est complètement étranger aux relations qui existent entre Georges de Maurange et la belle jeune femme de Neuilly.

Gaston fut plus embarrassé qu'un novice. Il s'en tira par un faux fuyant.

— Vous êtes fou, mon cher Sylvain ! s'écria-t-il ; me croyez-vous donc amoureux de cette belle personne ?

— Mais oui.

— Crédule que vous êtes ! Sachez-le bien, mon cher Sylvain, l'amour, surtout dans le cœur d'un homme de mon âge et de mon expérience, ne naît point instantanément.

— L'amour, Gaston, est un Protée qui prend mille formes pour nous dominer. Chez les uns il est brusque, chez les autres long à naître : une seconde peut le rendre aussi sérieux que toute une vie. Qu'est-ce en définitive ? Une sympathie impalpable, un fluide sous lequel nous nous courbons, sans pouvoir l'analyser, un atome du ciel, ou peut-être de Dieu même. Ce que vous me dites n'est point convaincant. Il est possible que mon soupçon soit injuste, mais votre élan de tout à l'heure le justifie, et je maintiens mon dire.

— Avez-vous aimé, vous ; docteur ?

— Oui, une fois.

— Et cette fois ?

— Dure encore.

— Heureux amant !

— Non, heureux fiancé,

— Celle que vous aimez, est donc...

— Une pure et chaste jeune fille que j'épouserai.

— Et depuis quand avez-vous au cœur cet amour ?

— Depuis trois années.

— Platon !

— Je le préfère à Épicure.

— Vous avez peut-être raison.

Disant ces mots, d'Arteville s'abandonna à sa rêverie. Les natures expansives et légèrement matérialistes éprouvent plus que les autres, dès que le sentiment qui les meut prend quelque consistance, un respect profond pour ce qui se passe en eux. La foi qui touche un athée le fait plus violemment qu'en ralliant à son sublime drapeau un cœur qui n'a jamais douté. La frivolité du caractère de d'Arteville se changea brusquement en une douce et austère méditation. Il oublia Sylvain ainsi que ses insinuations, pour ne plus penser qu'à l'étrangère, et cela, parce qu'à l'étonnement de se sentir dominer vint se mêler le charme que cette domination inexplicable répandait en lui.

— Allons, fit Sylvain au bout d'un instant, gardons tous deux notre amour et nos confidences.

Ces mots tirèrent le viveur du rêve rapide qu'il faisait en ce moment.

— Vous avez raison, Sylvain, fit-il. Adieu.

Gaston quitta immédiatement le cercle, mais ne rentra pourtant chez lui qu'à deux heures du matin. Le froid avait encore augmenté. Sa moustache était rugueuse de givre. Pourtant, en gravissant la partie en pente de la rue Taitbout qui mène à la rue d'Aumale, où il avait son hôtel, il marchait lentement, la tête à découvert, tenant son chapeau à la main ; car, s'il faisait froid au dehors, sa tête était en ébullition et la bise glaciale qui soufflait cette nuit-là lui faisait éprouver une sensation douce par sa rigueur même. Arrivé dans sa chambre, il prit son chapeau et l'examina. Il était percé de part en part à la moitié de sa hauteur.

— Diable] se dit alors d'Arteville, heureusement que ce vieux singe n'y voit plus ; s'il avait tiré un décimètre plus bas, j'étais un homme mort.

XVI — LE CHAPEAU TROUÉ

Sur cette réflexion pleine de logique, au lieu de gagner sa chambre à coucher, Gaston d'Arteville entra, dans une petite salle élégante du rez-de-chaussée de son hôtel, qui lui servait en même temps de fumoir et de

bureau. Il ôta son paletot, alluma de la lumière et s'étant assis à son bureau écrivit la lettre suivante :

« Mon cher Rodolphe,⁶

Jamais autant qu'aujourd'hui je ne me suis aperçu combien une amitié du genre de celle qui nous unit depuis l'enfance est chose précieuse. A qui dirai-je mon secret, si ce n'est à toi ? A qui confierai-je sans rougir que ce pauvre cœur, que je croyais mort, vient de ressusciter plus tendre que jamais ?

Oui, cela va bien t'étonner, mais j'écris, j'ose t'écrire ce grand mot : je suis amoureux ! Amoureux fou ! amoureux comme je ne l'ai jamais été. Aussi profondément que la première fois, mais joignant à cette profondeur toute la force que donnent dix années d'une expérience qui, vois mon erreur, me semblait m'avoir congelé le cœur. Un regard a fait fondre la glace.

Heureux homme ! Les orages, dans ta douce retraite, ne peuvent t'atteindre, toi. Ah ! que je te plains et que je t'envie ! Erclange doit être un paradis. Tes parents t'aiment, tu chasses, tu cours les grands bois en seigneur et en villageois, ayant saint Hubert pour patron et ta fantaisie pour guide. Ineffable tranquillité ! Ce matin encore, je te considérais comme l'être le plus heureux du monde. — Ce cher Rodolphe, me disais-je, il est jeune encore, aussi jeune que lorsque nous nous sommes quittés ; sans doute, il a dû conserver son âme pure et sa raison entière, toutes ses illusions doivent être demeurées, intactes et vivaces. Moi, je suis un vieillard : La monotonie de mon bonheur constant, dont chaque lendemain est semblable à sa veille, a ridé mon cœur plus que mon visage et l'endort au sein de pâles amours. La première femme jeune et belle pourrait montrer à cet anachorète le chemin du paradis qu'ouvre les passions nobles aux natures chastes et sincères. Pour moi, ce rêve est impossible ; il me faudrait une fée pour le réaliser. Je suis à jamais banni de ce lieu de délices. Eh bien ! non ; je ne l'étais pas, car cette fée, je l'ai rencontrée. Est-elle sirène, ange ou démon ? Je l'ignore, et ne veux pas le savoir. Je ne l'ai vue que peu d'instant, et je sens que son image est aussi profondément gravée dans mon âme que le sont les inscriptions hiéroglyphiques taillées dans le granit. Je la vois, je ne vois plus qu'elle, et le son de sa douce voix murmure sans cesse les mots les plus tendres et les plus adorables à mon oreille. J'aime ! Ne ris pas. Pardon, tu n'en est pas capable. Je te confondais avec les autres, ces automates glacés que je coudoie quotidiennement au cercle, au bois et

sur les boulevards. Tu comprends bien que je ne puis rien dire à ces gens-là. Je ne sais même pas son nom. Il doit être bizarre comme elle et tout ce qui l'entoure. Elle est étrangère, des Indiens la servent, un vieux Khansaman les dirige. Elle habite, à Neuilly, une campagne isolée, où, paraît-il, elle a déployé tout le luxe imaginable. Elle est grande, son teint est mat, ses yeux divins, sa chevelure noire. Voilà tout ce que je sais.

Ma lettre est bien incohérente, que veux-tu ? J'ai la tête en feu, et pourtant, par le froid qu'il fait, je viens de faire une lieue tête nue, après avoir manqué de me faire tuer, non même pas pour essayer de lui parler, mais seulement pour me rapprocher d'elle, et tâcher d'apercevoir son ombre au travers des persiennes fermées de sa villa. N'est-ce pas que je suis jeune encore ? Réponds-moi vite, dis-moi que j'ai raison d'aimer, que je suis mille fois heureux de le faire ; parle-moi de ton père, de ta noble mère, du château, des prés, des bois, j'ai soif de bons sentiments et de poésie. Ah ! le jour se fait dans mon âme, et mon cœur communie avec la chaste ivresse, plein de foi, comme par le passé.

A toi.

GASTON. »

« A propos, mais que m'importe ? il faudra bien que l'excès de ma passion unisse par la toucher, j'ai peur qu'elle n'en aime un autre. »

Cette lettre terminée, d'Arteville la ferma sans la relire et traça sur son enveloppe la suscription suivante :

« *A monsieur le comte Rodolphe d'Erclange.* » Puis il se coucha pour pensera ses amours.

La conversation qui avait eu lieu, au cercle, entre lui et le docteur Sylvain, avait jeté Gaston dans une exaltation fébrile, à laquelle il n'avait pu résister. Quittant brusquement le club, il s'était jeté dans un coupé et s'était fait conduire à Neuilly.. Dans quel but ? Il eût été fort embarrassé lui-même de pouvoir le dire, mais le souvenir de l'inconnue exerçait sur lui l'influence de l'aimant sur le fer, et, de même que l'aiguille de la boussole tend constamment à se rapprocher du nord, il voulait à tout prix être le moins possible, loin, *d'elle*.

Près du pont de Neuilly, il paya le cocher et le renvoya. Une excursion sans but déterminé comme celle qu'il entamait, nécessitait impérieusement selon lui une solitude complète. Lorsque le coupé se fut éloigné, Gaston engagea vers la gauche dans un sentier désert, qui lui parut être celui devant mener à l'habitation de la belle inconnue. Il n'avait aucune indication

précise, mais était résolu à fouiller tous les environs, certain qu'il, arriverait à découvrir la demeure de celle qu'il aimait. Le hasard, et cette fois d'Arteville dût s'incliner devant sa bienveillante-intervention, le servit à merveille. Au bout d'une heure de marche au bord delà. Seine, complètement prise et qui reflétait dans sa glace polie les rayons argentés de la lune, ainsi que l'eût fait un immense miroir, il aperçut deux hommes qui s'engageaient vers la gauche du côté du bois de Boulogne.

Il faisait presque aussi clair qu'en plein jour. Au costume des deux hommes, d'Arteville reconnut de loin des bahîs. Il se mit à les suivre, à distance, de façon à ne point être remarqué par eux. Quelques instants après, les Indiens s'arrêtèrent devant la petite grille qui s'était ouverte quelques heures auparavant pour laisser passer le palanquin dans lequel Georges de Maurange était étendu, et, ayant ouvert la petite porte par où était également entrée madame Firmin ce soir-là, ils disparurent à l'intérieur.

D'Arteville hâta le pas. Il ne pouvait douter que cette villa ne fût celle de l'inconnue. Arrivé à son tour devant la grille, il essaya de l'ouvrir, car se trouvant à une certaine distance, lorsque les bahîs étaient entrés, il n'avait pas encore remarqué la seconde ouverture par laquelle ceux-ci avaient disparu.

Tout homme dans son bon sens se fût contenté du renseignement précieux que venait de recueillir Gaston, sans devoir recourir à personne pour se le procurer, et aurait remis au lendemain le soin de lui fournir un moyen adroit de pénétrer dans l'intérieur ; mais d'Arteville, tout à l'amour nouveau qui s'était emparé de lui, poursuivit hardiment sa chimère sans songer à l'inutilité de sa demande inconsidérée.

Minuit sonnait en ce moment à l'église de Neuilly. Tout semblait dormir dans la villa, ou du moins de l'endroit où il se trouvait, le jeune homme n'aperçut aucune lumière dans l'intérieur. Que lui importait, du reste ? Il s'était rapproché de la mystérieuse étrangère, c'était tout ce qu'il voulait. Il se mit à se promener le long de la grille, heureux d'être en ce lieu, en se répétant :

— C'est là qu'elle est. Elle repose sans doute, la divine créature, sans soupçonner qu'un cœur bat pour elle si fort et si près. Oh ! cette grille, ces murailles, que ne puis-je les franchir !

Ce vœu lui fit faire le tour de la villa. Il ne découvrit aucune issue et, de même que devant la grille, ne rit rien qui pût lui faire croire qu'au dedans

on veillait encore. Il marchait, suivant les murs, sans bien se rendre compte de ce qu'il faisait, ne sentant pas le froid plus, vif encore en cet endroit, à cause du voisinage du fleuve. Puis, las de rôder ainsi qu'une bête fauve à l'entour de cette maison qui renfermait son idéal, égaré par son amour, un projet absurde lui vint à l'esprit et il résolut immédiatement de le mettre à exécution.

— Cette femme, se dit-il, ne sera touchée que par un excentrique audacieux. Le romanesque qui me rendrait infailliblement extrêmement ridicule aux yeux d'une Parisienne, devra nécessairement plaider ma cause auprès d'elle. Il faut que j'arrive à elle cette nuit même, comment ? je ne sais... par où ? je l'ignore ; mais n'importe. Si elle veut me bannir, je trouverai en moi des accents de sincérité tels qu'elle n'en aura pas le courage. Elle comprendra l'étendue de ma passion par l'extravagance de la folie qu'elle m'aura fait commettre, et si elle n'a point un cœur de pierre, devra me la pardonner. Ainsi, en quelques heures, je pourrai faire plus de chemin dans son âme qu'en plusieurs mois de l'amour le plus sincère et le plus dévoué. C'est une chance, il me faut là courir.

Cette résolution une fois bien arrêtée dans son esprit, il ne songea plus qu'au moyen de l'accomplir.

Du côté où il se trouvait, la muraille, élevée, droite, unie, lui interdisait tout espoir de pouvoir la franchir. Il revint une seconde fois devant la grille, et découvrit enfin la petite porte par où les bahûs étaient entrés et qu'un angle du mur lui avait dérobée jusque-là. Soit négligence, soit que les Indiens l'eussent fait exprès, cette porte n'était, fermée que par un loquet. Gaston mit la main sur le bouton, le fit tourner et la porte sans faire de bruit céda sous sa pression, pour lui livrer passage. Il fut bientôt dans le jardin. Il sonda l'horizon au travers des troncs dénudés des arbres qui le garnissaient, et, comme il l'espérait, vit qu'il était bien seul. L'habitation se dressait au fond comme un grand carré sombre, tranchant sur le ciel étoilé.

Il avança avec précaution ; mais, malgré tout le soin qu'il prit de marcher le plus doucement possible, son pas rendu sonore par le silence complet, retentit quelque peu sur la terre durcie et la neige figée du chemin. Néanmoins, il poursuivit sa route et arriva à quelques pas de l'habitation. Il vit alors que le rez-de-chaussée était éclairé. Il allait chercher une seconde issue pour en franchir le seuil, lorsqu'un bruit soudain l'arrêta. Il se blottit à la hâte dans l'angle d'un mur. Un esclave sortit des dépendances de gauche, où l'on entendait piétiner sur le pavé d'une écurie les chevaux de

l'habitante de la villa, et traversa le jardin. Il ne vit pas d'Arteville et disparut sans l'avoir remarqué. Le cœur de Gaston battait bien fort, non qu'il eût peur, mais parce qu'il était près d'elle.

Laissons-le un instant savourer son bonheur, et pénétrons dans la chambre où Georges de Maurange, rappelé à la vie par Schiba, avait été étendu sur le divan.

L'inconnue et le vieil Indien étaient auprès du blessé. Le rival de Sanchez, succombant à la faiblesse sans être évanoui, n'avait pas conscience de ce qui se passait autour de lui. Ses deux compagnons suivaient d'un œil attentif, sur son visage, la marche de la prostration complète qu'il traversait en ce moment. Georges fit un mouvement.

— Est-il temps ? demanda la jeune femme.

— Oui, mais je vous le répète, répondit Schiba, cette épreuve est des plus dangereuses, vu la grande faiblesse de ce jeune homme.

— Veux-tu ne pas la tenter ?

— Ordonnez, j'obéirai, maîtresse.

— Je ne veux point m'endormir cette nuit sans avoir découvert comment il connaît le crime du marquis.

— Alors je vais agir, répondit Schiba en se levant.

Il s'approcha du malade, et après lui avoir fait respirer le flacon qui avait rendu Georges complètement insensible pendant que Sylvain sondait sa blessure, il lui mit une main sur la tête et de l'autre lui ferma les yeux en imposant le pouce sur la prunelle droite et l'index sur la gauche. De Maurange se laissa faire, inerte et incapable de prononcer une parole. Schiba resta quelque temps ainsi. Enfin le malade poussa un long soupir, mais qui renfermait l'expression d'une béatitude complète.

— Il dort, fit alors le vieil Indien.

— Parlera-t-il ?

— Il parlera. Je veux que tu parles, fit-il en s'adressant au blessé.

— Je... parlerai.... murmura Georges avec un effort.

— Approches-vous, maîtresse, et écoutez. La jeune femme obéit.

— Prenez sa main, ajouta Schiba, et interrogez vous même.

— Qui vous a dit, fit la jeune femme, après avoir exécuté ce que le vieil Indien lui indiquait, qui vous a dit que le marquis d'Alviella est un meurtrier ?

— Parlez ! dit Schiba d'un ton impérieux.

— Non, répondit ; le blessé..., je ne parlerai pas.

— Je le veux ! répliqua l'étrangère avec autorité.

— Je le veux ! répéta Schiba.

— Vous ne saurez rien...

— Tu le vois, Schiba, il ne parlera pas.

— Patience, maîtresse.

Et, dardant sur de Maurange un regard d'aigle d'une puissance extraordinaire, le khansaman l'enveloppa de tout le fluide magnétique dont il pouvait disposer.

— Parlez, fit-il de nouveau en faisant respirer une fois de plus son flacon au blessé. Comment avez-vous appris le crime commis par le marquis ?

La figure du blessé prit une expression de douleur extrême ; tout ce qu'il avait encore de force sembla résister à l'invincible domination qu'exerçait sur lui le vieil Indien.

— Parlez ! répéta celui-ci d'une voix sèche. Qui vous a dit que le marquis d'Alviella est un meurtrier ?

Georges fit un dernier effort pour se taire ; mais ses lèvres s'entr'ouvrirent malgré lui, et ces mots s'en échappèrent :

— Un nègre.

— Son nom ?

— Oui, son nom ! répéta l'inconnue.

— Ma... Noël.

La jeune femme et Schiba échangèrent un regard d'intelligence.

— Assez, assez, maîtresse ! fit alors le vieil Indien. Il ne peut en supporter davantage.

En effet, de Maurange, en proie à une fièvre étrange, commençait à trembler fébrilement.

— Je sais ce que je voulais, fit la jeune femme. Il faudra gagner ce Manoël, ajouta-t-elle en abandonnant la main du blessé.

Schiba s'était accroupi et faisait respirer son flacon à Georges. Le visage de celui-ci reprit bientôt l'air calme qu'il avait un instant auparavant, et tout son corps redevint immobile.

— Maintenant, songeons à demain, Schiba. Tu sais ce que je t'ai dit. Cet homme est nécessaire à mes projets ; son guéri, il nous appartiendra corps et âme, et il faut qu'il nous appartienne. Seulement, je ne veux point que le médecin le revoie. Nous avons besoin de solitude pour poursuivre notre œuvre. Invente un moyen pour que nous puissions empêcher M. Sylvain de revoir le malade.

— J’y ai songé déjà, et je l’ai trouvé, maîtresse.

— Et quel est-il ?

— Vous allez le connaître.

En prononçant ces paroles, Schiba se leva et sortit ; mais il reparut bientôt tenant un buvard et un encrier dans les mains.

— Tu vas écrire, Schiba ?

— Non, pas moi, mais lui, répliqua-t-il en désignant Georges.

— Le blessé ? c’est impossible ; comment veux-tu que, faible comme il est, il puisse tenir une plume ?

— Il tiendra la plume et écrira, fit Schiba en approchant la table de Georges et en déposant sur elle, à portée de sa main, une plume, trempée d’encre, près d’une feuille blanche.

La jeune femme suivait d’un œil curieux tout ce que faisait son compagnon ; mais l’air de doute répandu sur son visage démontrait le peu de foi qu’elle avait dans l’entreprise extraordinaire qu’allait tenter le vieil Indien. Celui-ci s’en aperçut. Aussi répéta-t-il :

— — Il écrira, maîtresse, il écrira.

— Mais à qui ?

— Au médecin français.

— Et qu’écrira-t-il ?

— Ce que vous allez lui dicter.

— Et que faut-il que je dicte ?

— Une lettre suffisante pour faire croire au docteur que le-blessé est parti ce soir même pour le Poitou, afin de se faire soigner dans sa famille.

— Je te comprends.

— Préparez-vous, prenez sa main, maîtresse, et commencez dès que vous le verrez la plume à la main.

— Je suis prête.

Le vieil Indien passa derrière Georges, et, dardant de nouveau son regard puissant sur lui comme il l’avait fait, une première fois, il lui mit la main sur la tête et sembla concentrer sur lui toute la force de sa volonté.

Alors une chose étrange eut lieu. Comme s’il-eût été mû par un ressort, Georges, toujours les yeux fermés, se souleva lentement, prit la plume, la conduisit à quelques lignes du papier, et prononça avec effort ce mot :

— Dicter !

Muette de stupeur, la jeune femme garda le silence.

— Dicter ! dictez ! maîtresse ; les instants sont comptés, si vous ne voulez pas qu'il meure, s'écria Schiba.

« Cher docteur, fit lentement l'étrangère, suivant la plume du blessé, qui traçait chaque mot qu'elle prononçait d'une main assez ferme, merci de vos bons soins, vous avez fait miracle. Je ne puis rester plus longtemps ici. Je pars ce soir pour le Poitou, accompagné par le vieil intendant de celle qui a bien voulu me recueillir. Vous aurez bientôt de mes nouvelles.

GEORGES DE MAURANGE. »

La lettre achevée :

— Laissez-moi faire maintenant, maîtresse, et hâtons-nous, dit Schiba.

Soutenant alors le corps du blessé, il l'aida à reprendre une position horizontale ; puis, desserrant à l'aide d'un poignard ses dents serrées, il laissa tomber dans sa bouche une goutte d'une liqueur rouge que contenait un flacon qu'il avait déposé sur la table avec le buvard. Puis il considéra le malade avec attention.

Une pâleur cadavéreuse se répandit sur les traits de ce dernier, ses yeux ternes autant que hagards s'ouvrirent démesurément.

— Ah ! il meurt, s'écria la jeune femme.

— Non, non, maîtresse.

En effet, cette horrible crise ne dura qu'un moment, et bientôt le blessé sembla s'endormir d'un sommeil aussi paisible que celui d'un enfant.

— Il n'en mourra pas, maîtresse, j'en réponds.

— Silence ! fit la jeune femme.

— Quoi ?

— N'entends-tu pas ? On marche dans le jardin. On nous épie, peut-être, car les bahûs doivent être couchés.

— Ah ! malheur à l'imprudent qui nous guette ! s'écria Schiba en quittant prestement le boudoir de l'étrangère.

Quelques instants après, une fenêtre du premier étage de la villa s'ouvrit brusquement, et un coup de feu se fit entendre.

Voilà pourquoi le chapeau de Gaston d'Arteville était percé de part en part.

XVII — L'ÉPREUVE DE CLOTILDE

Certain, ayant blessé Georges de Maurange, d'avoir au moins six semaines de tranquillité complète, le marquis d'Alviella résolut de les mettre à profit.

Clotilde s'était engagée à lui répondre catégoriquement quelques jours après au bal du ministre, mais ces quelques jours paraissaient à Sanchez devoir être des siècles, et, dans sa fièvre, il conçut un projet qui, selon lui, devait hâter les choses. La marquise avait généreusement proposé à son fils d'intervenir et d'adresser au banquier la demande de la main de mademoiselle Schunberg ; mais le jeune homme avait repoussé cette proposition ne voulant pas s'avancer trop sans avoir le complet assentiment de celle qu'il aimait. D'un autre côté, la jeune fille lui ayant fait une promesse-positive, il considérait comme une imprudence de vouloir la presser directement. Il lui fallait une tierce personne en qui Clotilde eût une confiance sans bornes, et dont la position lui permît île lui confier son secret. Madame de Lunéville, la marraine de mademoiselle de Schunberg, réunissait toutes ces conditions.

Le soir même de son duel avec Georges, Sanchez se rendit à l'hôtel de Lunéville. Il y avait réception intime dans les salons de la baronne. Le marquis arriva à neuf heures, c'est-à-dire le premier. En s'adressant à madame de Lunéville, afin d'en faire une alliée, d'Alviella pouvait fort mal tomber, car la baronne, on le sait, avait éloigné pendant longtemps Clotilde de tout projet matrimonial ; mais à la suite de la conversation dans laquelle mademoiselle Schunberg avait appris à son pore que le marquis était amoureux d'elle, Isaac avait eu un sérieux entretien avec sa parente, qu'il avait fini par convaincre et par disposer favorablement en faveur de Sanchez. L'antipathie de madame de Lunéville pour le mariage n'était pas invincible. D'un caractère léger, elle adorait de jouer un rôle dans les événements qui se déroulaient dans son salon. De Maurange, dont elle avait remarqué les assiduités, ne lui plaisait que médiocrement. Elle prit franchement fait et cause pour Sanchez, et, sans connaître encore les projets de départ du banquier et de sa fille, fit à d'Alviella le plus charmant accueil.

— A quoi dois-je ce bel empressement, monsieur le marquis ? lui dit-elle en lui tendant la main.

— Mais au plaisir extrême que j'ai toujours à causer avec vous, baronne, répondit Sanchez ; puis ensuite...

— Ah ! il y a un *puis ensuite*... J'en étais sûre. Faut-il qu'on vous aide ?

— Pourquoi ?

— Dans l'explication de ce grand mot-là.

— Vous pressentez donc ce qu'il veut dire ?

— Je vais-même vous le traduire en huit syllabes. Il s'agit de ma pupille, n'est-ce pas ?

— Oui, madame. Mais comment savez-vous ?

— Ah ! c'est mon secret.

— Mademoiselle Clotilde...

— Ne m'a rien dit, je vous l'affirme ; donc, je gage que vous avez des chances, et c'est pourquoi je consens à plaider votre cause.

— Ah ! madame, que vous êtes bonne !

— Clotilde et son père doivent venir ce soir après l'Opéra, je ne vous ferai pas languir longtemps.

-Plusieurs personnes furent annoncées. La baronne quitta le marquis pour aller les recevoir. Cette soirée fut bien longue pour Sanchez. Il compta les minutes jusqu'à l'arrivée du banquier et de sa fille. Après avoir salué Clotilde, qui avait pris place à côté de la baronne de Lunéville, il s'éloigna et rejoignit Schunberg, qui se trouvait dans le petit boudoir. Le banquier l'accueillit avec son affabilité ordinaire. Sanchez lui était sympathique, et de ce côté, il pouvait être certain de ne rencontrer aucun obstacle ; mais il n'ignorait pas que l'amour aveugle, d'Isaac pour sa fille le ferait la laisser entièrement maîtresse de son choix. La baronne profita de l'absence du marquis pour aborder franchement la question. L'air dont Clotilde l'écouta apprit à madame de Lunéville que la cause de son protégé n'était pas encore complètement gagnée.

— Mon père m'a donné un an pour me décider, marraine ; jusqu'à l'expiration de ce délai, qu'on ne me demande rien.

— Tu as raison ; pourtant, ma chère Clotilde, le marquis d'Alviella est un homme charmant.

— Je lui reconnais comme, vous beaucoup de qualités ; mais le mariage est une chose si grave, qu'on doit me laisser le temps d'y réfléchir tout à l'aise, n'est-il

pas vrai ?

— Tu n'aimes donc pas M. d'Alviella ?

— Pas encore assez.

— Mais que lui dirais-je ?

— Rien. C'est une épreuve, un secret que vous saurez bientôt.

— Un secret ?

— Oui, un grand projet dont le marquis sera fort en peine.

— Ah ! et dans quel but, ma mignonne ?

— Si le marquis m'aime réellement, qu'il sache me le prouver. Oh ! j'ai beaucoup réfléchi, et ma résolution est irrévocable.

— Et ne peux-tu rien me dire qui me renseigne un peu sur cette résolution formelle ?

— Soyez patiente, chère baronne. Mais laissez-moi prendre mon air sévère, voici M. d'Alviella, il faut que je commence dès ce soir à le préparer à l'événement et à lui montrer que, quelle que soit l'affection qui nous unit, je trouve bien hâtée la confiance qu'il vous a faite.

— Et pourquoi, chère enfant ?

— Pour un motif fort simple, marraine. Celui du respect des sentiments. C'est une délicatesse outrée peut-être que l'a mienne, mais j'en veux à M. d'Alviella de ne l'avoir point comprise comme moi. J'hésitais encore en entrant ici ; l'indiscrétion qu'il a commise me décide complètement.

— Mais à quoi, chère sensitive ?

— Silence, voici le marquis. Sanchez s'approcha.

Le moment était décisif pour lui. Il questionna madame de Lunéville du regard.

— Hélas ! lui répondirent les yeux de la baronne. L'entrevue fut embarrassée. Sanchez comprit qu'il

avait quelque chose à se faire pardonner, mais il se creusa vainement l'esprit afin de découvrir ce que ce pouvait être. Il redoubla néanmoins d'attentions pour Clotilde, qui n'accueillit ses hommages qu'avec une froideur calculée. Au moment où on allait se séparer :

— Qu'est-il donc arrivé, madame ? fit-il tout bas à la baronne d'un accent plein d'anxiété.

En quelques mots, la marraine de Clotilde voulut bien le mettre au courant. La situation était grave pour Sanchez, mais la frayeur lui avait fait craindre tant de choses, qu'il fut presque heureux en apprenant le véritable motif de la bouderie de mademoiselle Schunberg. Il s'était imaginé d'abord qu'elle avait non seulement appris son duel avec M. de Maurange, mais encore qu'elle en avait deviné la véritable cause. Cette supposition était invraisemblable, car tout concourait à laisser Clotilde complètement ignorante des événements de la journée.

D'abord les témoins s'étaient engagés à ne parler à personne du duel, et ils avaient dû garder un silence absolu, puis Georges n'était pas assez

intime à l'hôtel de Lunéville pour assister aux soirées familiales, donc nul n'avait pu y remarquer son absence, Clotilde moins que tout autre. Le marquis fit promptement toutes ces réflexions, et, dès que le banquier et sa fille se furent retirés, chercha à justifier la jeune fille à ses propres jeux, ce qu'il ne tarda pas à faire à son entière satisfaction.

— Oui, c'est vrai, elle a raison, j'ai été trop prompt, se dit-il ; son courroux est mon ouvrage. Suis-je assez sot du reste d'avoir ainsi voulu brusquer les choses, quand j'étais si près de toucher au but ? Maudissons mon impatience. Ses regards ne m'en avaient-ils pas dit cent fois plus que tous les aveux qu'elle aurait pu faire à la baronne ? Elle m'aime, oh ! oui, elle m'aime ; je l'aime trop, moi, pour qu'il puisse en être autrement. Chère Clotilde ! que ne puis-je me jeter à ses pieds pour implorer mon pardon, en me montrant aussi repentant que je le suis de ma faute. Ah ! je ne douterai plus à l'avenir, je laisserai marcher nos cœurs sans demander à personne de hâter, par son intervention, le bonheur qui nous attend. Je renfermerai mon amour en moi ; je le sanctifierai par le mystère dont je saurai l'envelopper ; je le placerai si au fond de mon âme, que nul-ne pourra en mesurer la grandeur, ni même se douter qu'il existe. Clotilde a raison ; elle a agi sagement. Elle savoure son secret en dissimulant la réalité ; son âme est un sanctuaire dans lequel nul regard profane ne doit pénétrer ; il y a dans cette susceptibilité grande de ma fière et radieuse idole, un charme que j'aurais dû comprendre. Merci, Clotilde, chère âme d'élite, vous faites bien de me punir.

Ce monologue n'avait pris, à l'esprit du marquis, que quelques secondes. Toute cette consolation qu'il venait de découvrir avait passé dans son cœur comme un éclair, illuminant son visage et rassérénant son âme.

L'homme qui, quelques heures-auparavant, avait évidemment visé Georges de Maurange au cœur, celui qui, plus tard, avait, au doute exprimé par sa mère sur la stabilité des sentiments de mademoiselle Schunberg, poussé un rugissement de jalousie furieuse cligne d'un tigre en courroux, le sombre Sanchez enfin, avait fait place au radieux marquis d'Alviella. Les grands sentiments sont, sur certaines natures violentes et impressionnables, le pouvoir de leur faire traverser en moins d'une heure tout le pays des espérances, après leur avoir fait franchir entièrement celui des doutes les plus cuisants. L'air heureux du marquis frappa la baronne de Lunéville.

— Déjà consolé, marquis ? lui dit-elle.

— Consolé, et pourquoi ? fit d'Alviella en jouant l'étonnement.

— Mais les tristes nouvelles que je vous ai données !

— Madame la baronne, voulez-vous me permettre d’user vis-à-vis de vous d’une entière franchise ?

— Je vous y engage, marquis.

— Eh bien, en ce cas, ne me questionnez plus.

— Ah ! fit madame de Lunéville.

— Je vous en prie. J’ai commis ce soir une faute grave dans laquelle je ne veux plus retomber à l’avenir. C’est mal, ce que je fais, n’est-il pas vrai ? de vous prier de ne plus vous occuper de mon pauvre cœur, alors qu’à son premier appel vous avez bien voulu seconder ses plus chers espérances ; mais de grâce, sans analyser ma conduite, sans même chercher à savoir les motifs qui me font agir, comme je le fais en ce moment, accordez-moi l’abstention complète que je réclame de vous, au nom de la bienveillance toute cordiale dont vous avez bien voulu m’honorer jusqu’ici.

— Le cœur est un fou de génie, répondit la baronne ; dès ce moment j’ai tout oublié et vous promets de ne plus vous parler de Clotilde à l’avenir.

— Merci, fit Sanchez en s’emparant de la main de madame de Lunéville, sur laquelle il déposa un baiser respectueux.

Le lendemain, il revit Clotilde aux Italiens. La baignoire du marquis était en face de la loge du banquier. Ordinairement, un signe presque involontaire et apparent pour lui seul apprenait à Sanchez qu’on l’avait aperçu. Alors, au premier entre acte, il gravissait précipitamment les marches qui mènent au foyer et, traversant le couloir, venait se mêler à ceux qui se rendaient porter leurs hommages à Clotilde et à son père.

Le soir dont nous parlons, ce muet appel, ce signe si désiré, ce rien imperceptible, et que le marquis discernait toujours avec un tact vraiment extraordinaire, se fit plus qu’attendre ; il ne vint pas. On jouait *Norma*, et jamais Clotilde n’avait écouté la Grisi avec plus d’attention. Son regard ne quittait pas la scène, et s’il l’abandonnait pendant un court instant, c’était pour accueillir quelque nouveau visiteur. Pendant deux actes d’une mortelle longueur pour Sanchez, il ne put rencontrer une seule fois les yeux de Clotilde. Sa rigueur lui sembla extrême, il se dit qu’il ne méritait point un tel excès de sévérité, et las d’une injuste torture, il se décida à aller à Clotilde, puisqu’elle ne daignait pas venir à lui. Il se fit ouvrir la loge du banquier.

Durouget, d’Arteville et un jeune homme nommé. M. de Vardes, dont la bêtise sucrée était devenue proverbiale, y étaient installés auprès d’Isaac et

de sa fille. Celle-ci avait vu le marquis quitter sa place, elle entendit la porte de la loge s'ouvrir, et, devinant qui venait d'entrer, prit la lorgnette sans se retourner, en feignant d'examiner avec une grande attention les toilettes des belles habituées.

Sanchez vit cette petite manœuvre, et, après avoir salué Schunberg et serré la main de ses témoins de la veille, il attendit patiemment que la jeune fille daignât remarquer sa présence. Sans se douter de l'escarmouche de coquetterie qui avait lieu en ce moment et attribuant à une simple distraction la réception plus que froide que Clotilde faisait à son client, Isaac mit la main sur le "bras de sa fille. Force fut à celle-ci de se retourner. Ses yeux rencontrèrent les regards de Sanchez pleins de respectueux reproches.

Ils se saluèrent, et aussitôt mademoiselle. Schunberg, reprenant les jumelles, continua son examen de la salle. Cette conduite attrista profondément le marquis. Il se retira dès qu'il crut pouvoir le faire sans affectation, car Clotilde, écoutant les fadeurs de M. de Tardes avec une attention inexplicable chez un esprit aussi distingué que le sien, affecta de n'adresser au marquis que quelques monosyllabes tout à fait insignifiants.

D'Arteville accompagna Sanchez jusqu'à la voiture de ce dernier. En franchissant les couloirs, ils s'adressèrent presque en même temps la même question.

— Vous avez l'air bien sombre, marquis ?

— Vous avez l'air bien préoccupé, d'Arteville ? Sanchez, ayant parlé le dernier, put éviter de répondre, et ce fut Gaston qui prit la parole.

— Ali ! mon cher marquis, je suis fort à plaindre.

— Et pourquoi ?

— J'aime sans espoir.

— Affreuse torture, en effet.

— N'est-ce pas ?

— Qu'allez-vous faire ?

— Oublier ou devenir fou.

— Vous l'êtes déjà ; n'est-ce pas une folie que de se dire : Je vais oublier ?

— Vous avez raison, et pourtant j'oublierai, je vous le jure.

— Vous êtes un cœur fort, d'Arteville.

— Non pas, je suis un logicien, simplement ; je cède à ce mot désespéré : Impossible.

— Quoi, vous ne pouvez pas aimer ?

— Oh ! si ; mais à quoi bon si j'ai la conviction certaine de ne jamais être payé de retour ?

— A moins d'aimer un cadavre, qui peut dire infailliblement : Jamais, en amour ?

— Vous avez, deviné, marquis ; j'aime une morte. N'ai-je pas quelques cheveux blancs ? ajouta d'Arteville en ôtant son chapeau sous un bec de gaz.

— Vous plaisantez toujours.

— Ah ! vous croyez cela. Non pas, marquis, tout ce que je vous ai dit est sérieux, je vous le jure. Mais, vous, d'où vient votre tristesse ?

— Avez-vous oublié les reproches qui m'ont été adressés par la marquise ?

— Votre cœur de fils saigne, je vous plains, et pourtant que ne suis-je à votre place ? La blessure qui vous tourmente est de celles qu'un baiser cicatrise instantanément ; la mienne rend fou ou vous glace pour jamais. Ah ! j'avais bien besoin de devenir amoureux ! Pour une seule fois que cela m'arrive, je n'ai vraiment pas de chance. Bonsoir, marquis.

— Bonsoir.

Sanchez monta dans sa voiture.

Gaston alluma un cigare et se promena un instant dans le passage Choiseul. Il en, sortit bientôt, et prit place à son tour dans son coupé qui l'attendait rue Monsigny.

— A Neuilly, dit-il à son cocher.

La voiture partit au grand trot. Au moment où elle allait s'engager dans la grande avenue des Champs Elysées, d'Arteville se pencha hors d'une des portières et se fit conduire au cercle.

— Non, se dit-il, je ne franchirai plus ce seuil maudit. Mieux vaudrait pour moi partir pour Tobolsk ou pour Nicholson, que de retourner chez cette femme étrange.

XVIII — UN CŒUR MORT.

Faisons un pas en arrière..

D'Arteville, avant d'essayer le coup de carabine tiré par Schiba, n'avait rien vu de la scène extraordinaire dans laquelle le vieil Indien et l'inconnue

avaient réalisé ce tour de force inouï de faire parler et écrire Georges de Maurange. Il avait fui, sans même avoir aperçu l'ombre de l'étrangère au travers des persiennes fermées de sa villa.

Après avoir écrit à son ami le comte d'Erclange, il avait vainement attendu un sommeil rebelle jusqu'au jour, et n'avait pu ressentir la bienfaisante influence du repos que pendant trois heures à peine, que peuplèrent les songes les plus étonnants.

Les deux figures orientales de Schiba et de sa jeune maîtresse avaient traversé ses rêves fantastiques. Il terminait en imagination une course vertigineuse au-dessus des villes et des monts, franchissant clochers et pics, vallées et monuments, collines et colonnes, pour fuir le vieil Indien le fusil enjoué, grandi de cent coudées et traversant l'espace avec une rapidité aussi grande que la sienne, lorsqu'il se réveilla.

De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front ; Son cœur battait avec violence, ses mains étaient fiévreuses ; jamais il n'avait eu un semblable réveil. Il ouvrit les yeux lentement, et ne fut pas médiocrement « étonné de se trouver couché dans son lit.

— Ah ! mon pauvre Gaston, se dit-il après avoir reprises sens, tu as l'esprit et le cœur bien malades.

Puis, sans transition, et comme si naturellement aucune autre pensée ne pouvait le captiver, il se mit à réfléchir sur les moyens qu'il emploierait pour arriver le jour même auprès de celle qu'il nommait la fée de Neuilly. Il abandonna en partie ses romanesques projets de la veille, et s'arrêta à un plan d'une simplicité grande, qui lui parut aussi certain que facilement praticable. Son amour n'avait point diminué, la nuit n'avait apporté aucun calme dans son âme ; mais il faisait grand jour, et il raisonnait plus froidement, à la clarté du soleil, qu'il ne l'avait fait à celle de la lune. Lorsqu'il revit sur son bureau sa lettre au comte Rodolphe, il se dit même :

— Je dois avoir écrit bien des bêtises là-dedans. Néanmoins, il la fit porter à la boîte, et, après avoir tué le temps en essayant de déjeuner, de lire les journaux, et en s'habillant le plus longuement possible, il fit atteler son phaéton et partit au triple galop pour la villa de l'inconnue. Étant parvenu à l'angle du chemin qui laissait découvrir au loin la façade de l'habitation, il vit la voiture arrêtée devant elle. Pesant aussitôt sur les guides, d'Arteville contraignit ses chevaux à l'immobilité, en reconnaissant la livrée du docteur Sylvain. Désireux de ne point être surpris dans ces parages par le médecin, Gaston s'engagea dans une autre allée et resta une heure à parcourir le bois,

puis il revint à la villa. Le coupé du docteur n'y était plus. D'Arteville agita d'une main fébrile la cloche de la grille. On vint ouvrir.

— Votre maîtresse est-elle chez elle ? fit-il au domestique qui parut.

— Oui, monsieur, répondit sans hésitation cet homme, qui paraissait être un valet d'écurie.

— Peut-elle me recevoir ?

— Je vais le demander.

Et, sans offrir à d'Arteville de le faire entrer dans l'habitation, le domestique en franchit le seuil. Près d'un quart d'heure se passa. Le domestique revint. Il était temps, Gaston commençait à perdre tout espoir.

— Entrez, monsieur, fit le valet en désignant de la main le seuil de la villa au jeune homme.

D'Arteville ne se fit pas piler. Il fut introduit dans un salon élégant, qui complétait, avec les pièces que nous avons décrites, le rez-de-chaussée de l'habitation.

L'ameublement de cette petite salle était tout à fait indien. Gaston admirait les tentures et les meubles artistement construits en bois de nauclea, lorsque la porte s'ouvrit pour laisser pénétrer Schiba dans la salle.

— Que voulez-vous ? fit-il en s'avancant vers d'Arteville et en l'enveloppant de son regard pénétrant.

— Parler à votre maîtresse.

— Qui êtes-vous ?

— Ne me reconnaissez-vous pas ?

Schiba, à ces mots fixa ses yeux avec plus attention encore sur Gaston.

— Oui, je vous reconnais, répondit le khansaman au bout de quelques secondes, vous étiez hier au bois.

— En effet. Allez m'annoncer, je vous prie, répondit Gaston en tendant au vieil Indien sa bourse, qui pouvait contenir quinze louis environ.

— De l'or ?

— Oui, prenez.

— Vous plaisantez, sahib ; je suis plus riche que vous. Je vais demander à ma maîtresse si elle consent à vous recevoir.

Il sortit laissant Gaston tout interdit.

— Tel maître, tel valet, se dit-il lorsqu'il fut seul ; voilà un singulier serviteur. N'importe, je vais la revoir sans doute, elle.

Son espoir ne fut pas trompé. Quelques minutes après, il entendit un frôlement de soie, et la jeune femme parut.

D'Arteville ne s'attendait qu'à la trouver belle, mais il la trouva splendide. Le costume de l'étrangère, d'une simplicité riche et d'une grande originalité, concourait du reste à faire ressortir encore la splendeur de son idéale beauté. Elle portait une grande robe de velours noir, ample à la taille, aux manches larges, doublées de soie violette et retenue aux reins par une cordelière garnie de jais noir. Des flots de dentelles s'échappaient du corsage et des manches. Ses cheveux, relevés en arrière, ne formaient qu'une seule torsade, retombant lisse et parfumée jusqu'à la naissance de ses épaules. Cette tresse d'ébène était maintenue par un simple ruban de velours noir, qui semblait terne à côté des tons brillants qui l'environnaient, ainsi que par une grosse épingle ornée d'un diamant du plus grand prix, plantée horizontalement, qui scintillait comme une étoile oubliée dans un ciel d'orage. Des gants de couleur tendre voilaient ses mains à moitié cachées par la riche dentelle qui garnissait ses manches. L'effet que la jeune femme produisit sur Gaston le bouleversa tellement qu'il ne put taire l'admiration qu'elle lui inspirait.

— Ah ! madame, s'écria-t-il, que vous êtes belle ! L'étrangère s'arrêta, toisa d'un œil fier son interlocuteur et le força à baisser les yeux.

— Ah ! pardonnez-moi, reprit Gaston confus en s'inclinant.

L'accent dont il prononça cette excuse fut si sincère, que le courroux qu'il avait allumé dans le cœur de l'habitante de la villa par sa brusque entrée en matière, s'évanouit aussi vite qu'il était éclos.

— A qui ai-je l'honneur de parler ? fit-elle en désignant un divan à Gaston.

— Je m'appelle Gaston d'Arteville, madame, et, hier, j'étais le témoin du marquis d'Alviella.

— Ah ! vous êtes l'ami du marquis ? dit l'inconnue avec un ton légèrement ironique, mais dont d'Arteville ne put définir le véritable sentiment.

— Je ne suis pas son ami, madame. Mais, nous autres Français, nous n'avons pas besoin d'être précisément l'ami d'un homme pour le seconder dans une affaire d'honneur.

— Oui, les Français sont braves et dévoués, je le sais, monsieur. Après, je vous prie ?

— Mais, fit le jeune homme, sans pouvoir surmonter un léger embarras causé par la dernière phrase de l'inconnue, je viens prendre des nouvelles

de M. Georges de Maurange, à qui vous avez bien voulu donner l'hospitalité hier.

— M. de Maurange n'est plus chez moi, monsieur. Il a quitté cette maison hier soir, et voici ce qu'il a laissé, pour ceux qui, s'intéressant à lui, viendraient, comme vous le faites, s'informer des suites de sa blessure, répondit la jeune femme en tendant à Gaston la lettre qu'elle avait dictée la veille au blessé.

— Il a pu partir ! fit d'Arteville en feignant l'étonnement, Sylvain lui ayant déjà dit la veille que Georges n'était plus à la villa.

— Vous le voyez bien.

— Oui, oui... il est parti.

— Vous semblez aussi étonné que le docteur, à qui j'ai montré cette lettre tout à l'heure.

Cette phrase eût fait réfléchir Gaston, si le but réel de sa visite ne l'eût point complètement absorbé.

— Ah ! le docteur sait déjà ?... fit-il machinalement.

— Que le malheureux adversaire du marquis n'est plus chez moi, oui, monsieur.

Il y eut un silence. La situation devenait difficile. Gaston fit un suprême effort.

Pendant ce qui précède, il s'était assis en face du siège où l'étrangère avait pris place, il se leva et, sans quitter ses yeux des siens, dans lesquels il mit le regard le plus suppliant qu'il put trouver, il se laissa doucement tomber sur un genou en disant d'une voix émue :

— Pardonnez-moi, madame, et je vous en supplie, écoutez-moi.

La jeune femme le regarda avec stupeur, mais sans colère.

— Le voulez-vous bien ? fit Gaston du même ton.

— Parlez, monsieur, répondit l'inconnue sans cacher sa profonde surprise.

— J'ai vingt-cinq-ans, je suis riche, noble. Je ne sais pas qui vous êtes, j'ignore même votre nom, mais je vous ai vue, et je vous aime.

— Vous m'aimez ?

Ai-je l'air de mentir ? Oui, je vous aime comme un fou. Je vous aime à tout sacrifier pour le moindre de vos caprices, à tout perdre pour payer un de vos sourires. Je vous aime avec la naïveté de l'enfant et l'emportement de l'homme. Votre apparition n'a pas été un bonheur pour mon cœur, mais

un immense éblouissement qui l'a embrasé tout entier. Cette nuit, dans votre jardin, j'ai failli me faire tuer.

— Ah ! c'était vous ?

— J'y avais à peine pénétré, qu'un coup de feu...

— Oui, oui, je sais.

— Ce matin, je me suis juré de ne point laisser s'écouler cette journée sans vous dire mon amour. Je tiens mon serment, vous le voyez. Ce que j'espère, je l'ignore ; ce que je, veux, je n'en sais rien ; je cède à la secrète ivresse qui semble me montrer le ciel dans vos yeux. Ne me chassez pas, c'est tout-ce que je vous demande Oh ! par pitié, ne me chassez pas.

La sincérité possède une éloquence d'une puissance extrême ; elle plaidait mieux la cause de d'Arteville que ses plus brûlantes paroles.

— Je ne veux pas vous chasser, fit la jeune femme, qu'un bon sentiment anima, je vous crois, c'est pourquoi je vous plains.

— Vous me plaignez ! Ah ! madame, et pourquoi ? Plaint-on l'aveugle qui recouvre la vue, l'élus qui monte au paradis, le prisonnier qui revoit le soleil ? Mais mon amour est à la fois paradis et lumière. J'ai vécu toute une vie depuis hier. Il me semble que je plané porté par mon rêve éblouissant. Je n'ai pas mérité tant de bonheur... Je vous aime, et vous m'écoutez, mais c'est de l'espoir, cela, et le moindre de tous est pour mon âme un bonheur tel qu'il me semble que j'en puis mourir de joie. Non, non, ne blasphémez plus en niant mon ivresse, laissez-moi vous la décrire tout entière, laissez-moi chercher dans mon cœur les accents qui captivent et persuadent, dans mon esprit les raisons qui dominent et conquièrent, dans mon âme le parfum qui enivre et fait d'un homme un héros, d'une femme une divinité. Soyez ma foi, mon espoir et mon culte, mon désir, mon courage et ma volonté. Laissez-moi passer ma vie à vos pieds, soyez mon idole et permettez-moi de consacrer chacun de mes jours à vous adorer sans rien vous demander jamais que de ne point repousser mon hommage. Ayez pitié enfin ; vous le voyez, je n'ai plus ma tête à moi. Je vous dis là des choses absurdes et bien folles, sans doute, mais je n'ai que la parole ; si je pouvais ouvrir mon corps pour faire lire en moi, je le ferais si cela devait vous convaincre,

Il s'arrêta haletant. Puis, se relevant tout tremblant d'émotion, il s'écria d'un ton d'indignité reproche :

— Ah ! vous ne m'écoutez même pas !

Ces paroles firent sortir l'inconnue de la profonde rêverie dans laquelle en effet elle était entrée pendant que d'Arteville parlait,

— Pardonnez-moi, dit-elle, et à votre tour, écoutez-moi.

Gaston désarmé attendit.

— Vous m'aimez, je le crois, reprit la jeune femme. Vous m'aimez, parce que vous me croyez un cœur. Eh bien ! retenez bien mes paroles et qu'elles se gravent à jamais dans votre mémoire. Mon cœur est mort. Je ne puis, je ne veux aimer personne.

— Je comprends, vous n'êtes pas libre.

— Aux yeux du monde, je le suis ; aux miens, je ne le suis plus.

— J'attendrai dix ans, s'il le faut, madame ! — Dix ans !... Dans un an je serai morte dit-elle avec un pâle sourire.

— Morte ! vous, si jeune et si belle !

— Oui, morte. J'ai pitié de votre pauvre cœur égaré, monsieur, voilà pour quoi je vous ai écouté ; puis moi, je ne suis pas une femme ordinaire, seule arbitre de ma destinée, je ne dois compte de mes actions qu'à moi même ; c'est pourquoi je consens à vous dire une partie de la vérité. Je ne vis plus déjà, j'accomplis une mission, je tiens un serment terrible ; quand ma tâche sera terminée, j'irai rejoindre celui qui m'attend.

— Où cela ? s'écria Gaston avec jalousie.

— Là-haut, répondit la jeune femme en montrant le ciel. Oubliez-moi, continua-t-elle ; il le faut, car cette entrevue est la dernière que nous aurons jamais.

— Ah ! madame !

— Oui, la dernière. Les phrases que vous m'adressiez tout à l'heure, je ne puis pas les entendre. Je vous le répète, je suis morte, et il n'y a que les vivants qui peuvent aimer.

— Non, non, c'est impossible, interrompit Gaston avec chaleur ; il ne sera pas dit que j'aurai vu passer le bonheur sans l'arrêter. Je vous ai trouvée enfin, vous, mon idéal... Ah ! ne me bannissez pas !

— Je vous ai dit la vérité, dit-elle d'un ton froid, et maintenant, monsieur, jurez-moi, sur votre honneur de gentilhomme, que vous ne répéterez aucune des paroles que j'ai prononcées.

— Je le jure, fit à l'instant Gaston, dominé par son interlocutrice.

— Adieu donc et pour jamais.

— Ah ! vous me brisez le cœur, madame.

— Adieu, monsieur. Partez, il le faut.

— Mais je mourrai de chagrin.

— Tâchez de me haïr alors, et vous vivrez, je vous le jure.

— Mais qui êtes-vous donc ?

— Qui je suis ? La Vengeance !

— Ah ! fit d'Arteville en poussant un cri de terreur, tellement le ton dont cette réponse avait été prononcée renfermait de sourdes colères.

Mais bientôt, captivé de nouveau par la beauté de l'étrangère, il oublia son effroi pour implorer encore.

— Par pitié, fit-il, par grâce, consentez à m'entendre encore.

— Jamais, adieu et pour toujours.

D'un geste impérieux, elle lui fit signe de sortir. Il obéit lentement, mais, arrivé près du seuil du salon, d'un bond il revint vers la jeune femme, lui saisit la main et se préparait à y déposer un frénétique baiser, lorsque, glacé de terreur, il lâcha brusquement cette main, qui, retombant inerte sur la table, rendit un son sec. Alors, terrifié, éperdu, d'Arteville s'enfuit jusqu'à sa voiture, dans laquelle il reprit place, plus pâle qu'un mort. Et c'était encore sous l'empire de l'émotion vive qu'il avait ressentie qu'il avait dit le soir à d'Alviella :

— J'aime une morte !

XIX — LE DÉPART

Le jour du bal du ministre, si impatiemment attendu par Sanchez, arriva. Il s'y rendit plein d'anxiété. Son sort allait se décider enfin. Toute sa vie, d'un mot, devait se transformer en une longue félicité ou devenir à jamais morne et désolée.

Comme tous les esprits préoccupés d'une chose unique, il s'était fait d'avance un tableau probable de ce qui allait se passer entre, Clotilde et lui. Après l'avoir cherchée quelques instants, il la découvrirait enfin, s'approcherait respectueusement d'elle, puis l'orchestre donnerait le signal, il lui offrirait le bras pour le quadrille, ce fameux quadrille dont la boutade de Gaston d'Arteville, au bal de la baronne, lui avait révélé le magique pouvoir.

Il questionnerait en tremblant la jeune fille. Elle répondrait timidement. Cette réponse le ravissait d'avance, car, malgré la froideur de Clotilde pendant les jours derniers, elle ne pouvait lui faire perdre toute espérance.

Et si un oui sortait des lèvres, que de joies inconnues de bonheurs extrêmes ! Il allait franchir en un instant l'antichambre du ciel. Mais rien n'arriva comme l'avait présumé le marquis. Il eut beau chercher mademoiselle Schunberg dans tout le bal, il ne la vit point. Ni le banquier, ni Clotilde ne parurent chez le ministre.

Peindre le chagrin de Sanchez serait chose impossible. Chaque seconde, emportant une espérance, faisait naître une illusion nouvelle dans son cœur. Ce ne fut qu'à deux heures du matin qu'il fut bien convaincu que son attente était vaine, et que cette nuit si désirée n'apporterait rien de nouveau à ses tendres projets. Madame de Lunéville était bien présente, mais Sanchez n'osa la questionner. Il rentra chez lui, triste et morne, et passa toute la nuit à chercher à s'expliquer la cause probable de l'absence de Schunberg et de sa fille.

A quatre heures, le lendemain, n'osant pas aller chez le banquier, il se rendit chez la baronne. Plusieurs personnes s'y trouvaient réunies lorsque Sanchez entra. Se rappelant qu'il s'était formellement promis de ne point faire intervenir de nouveau la marraine de Clotilde dans ses projets amoureux, il s'efforça de l'aborder de l'air le plus calme et le plus indifférent du monde. Il venait là, non point pour questionner, mais pour écouter, certain d'avance, que s'il s'était passé-quelque chose de grave, il ne pouvait manquer de l'apprendre.

La conversation, suspendue un instant par l'entrée du marquis, se renoua bientôt, indifférente et décousue, comme la plupart de celles qu'on recommence inopinément.

— Étiez-vous hier à l'Opéra ?

— Non, baronne, répondit M. de Vardes, à qui la maîtresse de la maison venait d'adresser cette question ; et vous ?...

— Non. Je suis restée ici fort tard. Troupenas m'avait envoyé des partitions nouvelles, et j'ai passé une grande partie de la soirée à les déchiffrer.

— Que n'étais-je là ! fit M. de Vardes d'un air aimable.

Madame de Lunéville ne daigna pas relever le gant parfumé que lui lançait le petit fat complimenteur, et se contenta de riposter à sa galante attaque par un sourire bien veillant.

— Oh ! chemin, je n'aime pas le piano

J'en jouais jadis pourtant, étant petite fille.

— Elle se trompe, ce devait être du clavecin, murmura un jeune homme à l'oreille du marquis.

La dame continua.

— Mais j'ai dû y renoncer, cela m'empêchait de porter les ongles longs, ce qui me gâtait les mains.

— Un vrai vandalisme, madame, fit M. de Vardes.

— Oh ! cher monsieur, vous m'accablez, répliqua la dame jaune ; c'est une grêle de roses. Et elle accompagna cette phrase prétentieuse d'un regard expressif, qui fit rougir jusqu'aux oreilles l'adolescent musqué.

— Oui... oui... en effet... Le piano, les ongles... je comprends cela, dit un général, plus fort en stratégie qu'en l'art de débiter des riens..

Pendant ce verbiage oiseux, Sanchez souffrait beaucoup. Il cherchait à déguiser son-trouble en froissant dans sa main un des gants qu'il venait distraitemment d'ôter.

La baronne l'examinait attentivement du coin de l'œil.

Cet examen n'échappa point au marquis. Il se dit que ce regard annonçait évidemment un événement ; mais lequel ?

— L'Opéra n'est point mon théâtre, reprit la comtesse maigre au bout d'un moment. Le français devient une langue affreuse une fois qu'elle est chantée. Il n'y'a qu'une langue vraiment musicale et mélodique, c'est l'italien.

— L'italien, s'écria le général, ne m'en parlez pas..., c'est du macaroni au sucre. J'ai beau écouter, je ne comprends pas un mot de ce que disent Mario et Lablache.

— Cela provient peut-être, général, de ce que vous n'êtes pas très-versé dans la langue du Tasse et de Pétrarque, remarqua judicieusement M. de Vardes.

— Vous dites ? demanda le général.

— Que probablement vous ne savez pas beaucoup l'italien, fit la baronne, afin d'épargner une réponse malheureuse au vieux brave.

— L'italien ! mais je n'en connais pas un traître mot, répondit-il.

Cet aveu fit sourire M. de Vardes d'un air capable.

— Je suis de l'avis de la comtesse, reprit madame de Lunéville, je préfère les Italiens à l'Opéra... Et vous,

monsieur le marquis ? ajouta-t-elle en s'adressant à Sanchez.

— Moi, madame la baronne, je vous avoue franchement que je n'ai pas de préférence.

Clotilde avait sa loge dans les deux théâtres, et d'Alviella aimait d'une façon égale tous les lieux où il pouvait la rencontrer. Que lui faisaient la Grisi, Mario, Duprezou Falcon, la vraie musique, pour lui, était l'hymne de son cœur, mille fois plus éloquente que la voix la plus mélodieuse et la plus savante qu'il pût entendre.

— Oh ! je m'en veux beaucoup de ne point avoir loué de loge cette année, reprit la comtesse. Je suis restée fort tard à la campagne, et, à mon retour, tout était pris.

— Qu'à cela ne tienne, comtesse ; depuis hier il y a une loge vacante, sinon pour toute la saison, du moins pour six semaines à deux mois. Le titulaire est parti pour un long voyage,

— Mais... consentirait-il pendant son absence ?

— A sous-louer, parfaitement, et si vous le désirez, je me fais fort d'obtenir qu'il vous cède ses droits ; il n'a rien à me refuser ; c'est mon ami et mon banquier, M. Schunberg.

La foudre, en tombant sur la tête de Sanchez, ne lui eût pas imprimé une plus vive secousse que celle qu'il ressentit en entendant cette nouvelle. Il pâlit horriblement, et après avoir adressé à la baronne un regard plein d'éloquence, ne pouvant se contenir plus longtemps.

— Pardon, général, fit-il, mais je crois que vous faites erreur, car j'ai vu M. Schunberg dans sa loge il y a

trois jours, j'y suis allé lui serrer la main et présenter mes hommages à sa fille, et ni elle ni lui ne m'ont rien dit de ce départ.

— Pas plus qu'à moi, monsieur, qui fus cependant, comme vous, un instant leur hôte ce soir-là. Néanmoins, hier, M. Schunberg a quitté Paris avec sa fille, je vous l'affirme, car je tiens la nouvelle de M. Durouget lui-même, qui me l'a apprise ce matin.

— Oh ! général, je ne doute plus. Et Sanchez se tut pâle et consterné.

— C'est bien étonnant, c'est bien étonnant... une jeune fille aussi miraculeusement belle, aussi fêtée que mademoiselle Schunberg, fuir nos fêtes en cette saison, c'est bien étonnant ! murmura M. de Vardes.

— Quoi ? demanda le marquis avec une certaine impatience.

— Ce départ, monsieur. Nous ne sommes pas à l'époque où l'on s'éloigne, mais à celle où l'on reste. Perdre, deux mois d'hiver, de bals, de spectacles, de plaisirs de toute espèce... c'est bien étonnant !

Sauf Sanchez et la baronne, les autres personnes présentes firent chorus avec M. de Vardes, en déclarant que ce voyage était véritablement

incompréhensible.

Madame de Lunéville essaya de l'expliquer.

— Je ne conçois rien à votre stupeur, fit-elle ; sans doute M. Schunberg a été forcé de quitter Paris inopinément par de graves intérêts que seul il pouvait régler, et l'affection de ma filleule pour son père, m'est assez connue pour que je trouve fort simple qu'elle l'ait accompagné.

Ces paroles satisfirent les assistants. Mais d'Alviella les trouva fort insuffisantes. Son anxiété augmentait, S'approchant du général, il le prit à l'écart et lui dit :

— J'ai quelques fonds chez M. Schunberg. Je comptais aller le consulter demain sur un placement qui m'est offert ; son absence me forcera à lui écrire. Voulez-vous être assez bon pour me dire où il est allé, général ?

— Pour cela, cher monsieur, je n'en sais absolument rien.

— Vous ne vous en êtes donc pas informé ?

— Au contraire ; mais il paraît que M. Schunberg ne l'a dit à personne.

Pendant que le vieux général parlait ainsi, Sanchez, mesurant rapidement avec logique la portée que le départ du banquier et de Clotilde avait pour lui, ne douta pas un seul instant que mademoiselle Schunberg n'eut quitté Paris qu'afin de se soustraire à l'obligation, prise par elle, de lui faire au bal du ministre une réponse définitive. La douleur qu'il en ressentit fut immense,

L'amour se décuple dans les cas semblables, car, de tous les stimulants des cœurs vraiment épris, l'obstacle est incontestablement le plus puissant. Au premier désir vient se joindre l'attrait du fruit défendu, cette irrésistible tentation à laquelle l'humanité entière cède plus ou moins, depuis Ève, la première pécheresse. Le marquis appela à lui toute la fierté que contenait son cœur, afin qu'aucune des personnes présentes ne pût se douter du trouble qui régnait dans son âme, et, s'étant fait une voix calme et un visage de marbre :

— C'est étrange, dit-il au général ; il faut croire que, fatigué du torrent des affaires, M. Schunberg aura ressenti le besoin de goûter, pendant quelques semaines, un complet repos, et le mystère dont il s'enveloppe est facilement explicable. Les grands financiers sont harcelés partout par une foule de gens qui vont à l'or comme le fer à l'aimant, espérant qu'à son contact ils en emporteront toujours au moins quelques parcelles.

— C'est mon avis aussi et la seule raison réellement probable, fit le général.

Le marquis revint à sa place.

Pendant tout ce qui précède, la baronne avait suivi à la dérobée jusqu'au moindre de ses mouvements. La quiétude apparente du jeune homme ne la trompa point. Du reste, ainsi qu'un homme ivre fait maints efforts pour conserver son équilibre, il voulut s'étourdir, et, dès ce moment, saisit le dé de la Conversation, qu'il mena fébrilement joyeux jusqu'au moment où, les autres visiteurs de madame de Lunéville ayant pris congé d'elle, il se trouva seul avec la marraine de Clotilde. M. de Vardes sortit le dernier. A peine eut-il disparu, qu'abandonnant toute contrainte, Sanchez s'écria :

— Que veut dire ce départ ? Ah ! je suis bien malheureux ! madame la baronne. Où sont-ils allés, de grâce ? Vous devez le savoir ? Elle ne m'aime donc pas ?... Oh ! c'est horrible ! Mais n'importe, si cette terrible supposition est la triste réalité, dites-le moi, je préfère tout au monde au doute mortel qui me ronge le cœur.

Sa voix était émue, son œil humide. Madame de Lunéville fut touchée par ce grand amour.

— Ne vous désespérez pas, fit-elle.

— Vous n'avez donc pas compris, interrompit Sanchez, elle est partie, sans me répondre.

— Je le sais.

— Ah ! où est-elle ? De grâce, dites-le-moi.

— Je l'ignore.

— Vous aussi ? fit Sanchez avec doute.

— Je vous le jure.

— Ah ! que vais-je devenir ?

— Voyons, du calme d'abord, et raisonnons. Si Clotilde était décidée à rompre complètement avec vous, pourquoi ne l'aurait-elle pas franchement déclaré ?

— Elle aura craint mes justes reproches, mes larmes, que sais-je ?

— Monsieur, je suis femme, et je dois avouer en toute franchise qu'une telle crainte nous retient, rarement. Pleines d'abnégation, de pitié, de bonté, d'admiration pour celui que nous aimons, nous sommes froidement cruelles pour un indifférent. La femme divise ses soupirants en deux catégories distinctes : les idoles et les esclaves. Les premiers sont ses maîtres, elle est fière de les servir ; les seconds semblent à ses yeux n'avoir été créés que pour endurer tous ses caprices. Point de détours vis-à-vis de ceux-là, une brutale franchise même doit les honorer. Donc, croyez-le bien, si vous

n'aviez été aux yeux de Clotilde qu'un amoureux importun, elle vous l'aurait déclaré franchement et ne serait point partie.

— Si elle m'aimait, elle ne me fuirait pas cependant.

— Elle ne vous, fuit peut-être que pour mieux vous revenir.

— Vous cherchez en vain à calmer ma peine, baronne. Ah ! c'est affreux ce qu'elle a fait là. N'aurait-elle pas cœur ?

— Pas de cœur, Clotilde ! Voilà une étrange accusation. Je vous affirme qu'elle en a, et beaucoup.

— Mais alors comment n'a-t-elle pas songé à la douleur énorme qu'elle allait me causer en s'éloignant.

— Monsieur le marquis, ma filleule n'est point une femme ordinaire. Si un jour elle vous dit oui, ce sera de toute son âme, et ce mot a d'autant plus d'importance à ses yeux qu'elle ne voudra le prononcer que lorsqu'elle trouvera un bonheur immense à le dire. A votre place, j'espérerais, car ce départ n'est peut-être qu'une épreuve. Elle veut se demander au loin si vraiment elle vous aime.

— Et savoir à son retour si je l'aime aussi ? s'écria le marquis, brusquement éclairé par ces paroles.

— C'est cela.

— Ah ! fit Sanchez, en sentant renaître en lui un germe d'espoir. Mon Dieu ! si ce pouvait être vrai, je serai trop heureux !

Puis, se levant, il s'écria :

— Adieu, adieu, baronne.

— Où allez-vous ?

— Mais je pars.

— Pour où ?

— Je ne sais, mais je vais rejoindre Clotilde.

XX — OU DUROUGET DEVIENT IMPÉNÉTRABLE

Le marquis quitta brusquement madame de Lunéville, sans attendre les nombreuses objections qu'elle s'appêtait à lui faire sur les difficultés de toute espèce qu'offrait son projet. Lorsque son premier enthousiasme fut calmé, Sanchez se trouva fort en peine. Sans nul indice sur la route qu'avaient prise Schunberg et sa fille, il était impossible qu'il parvînt à les rejoindre.

Les amoureux ne doutent de rien. L'amour grandit les âmes et les fait conquérantes. Un homme dont le cœur est plein de cette force suave, croit qu'il lui serait aisé d'enjamber les tours de Notre Dame ou de franchir d'un bond la Seine. L'illusion donne des ailes, comme certains songes vous font traverser, plus rapides que le vol de l'obus, des espaces incommensurables. On trône du haut du piédestal, sur lequel le bonheur vous hisse ; regardant les villes comme autant de Lilliputs et les hommes comme des pygmées. Ce n'est point tout à fait de l'orgueil, c'est un sentiment noble qui défie les esprits et la matière, et croit que tout doit concourir à sa propre félicité. Un prisme singulier qui rapetisse tout ce qui nous entoure, pour ne laisser plus rien de grand que la puissance dont on ressent les vertigineux effets.

Après avoir craint la perte du cœur de Clotilde et redouté de devoir à tout jamais renoncer à elle, le marquis éprouva l'illusion que je viens de décrire, dès qu'il ressaisit, aux paroles de madame de Lunéville, l'espoir qu'elle lui avait donné.

— Je vais la rejoindre, s'était-il écrié avec une sincérité grande ; mais dès que la froide raison lui déroula le cortège de tous les obstacles qu'il aurait à franchir, il se mit à réfléchir profondément aux moyens qu'il pourrait employer pour découvrir dans quels lieux Clotilde et son père s'étaient rendus.

Les méditations graves exigent impérieusement une complète solitude ; aussi Sanchez, en rentrant dans la cour de son hôtel, jeta-t-il les guides à Manoël, et, sans monter chez la marquise, s'enferma-t-il dans une petite pièce du rez-de-chaussée qui lui servait à la fois de fumoir et de bibliothèque.

C'était une petite salle aux lambris de chêne sculpté, tapissée de cuir de Cordoue véritable, de couleur sombre à grands ramages, lamés d'or et d'argent. Deux meubles principaux en recouvraient les panneaux les plus grands. L'un contenait les meilleurs cigares du monde, depuis le havane le plus aromatique jusqu'au manille le plus parfumé. L'autre renfermait une collection de livres français, espagnols et portugais, parmi lesquels Voltaire coudoyait le Camoëns, et Molière, Calderonet Lopez de Vega. Cette bibliothèque, éminemment classique, ne renfermait qu'un seul auteur moderne, dont l'œuvre complète en occupait tout un rayon. Sur chacun des volumes de maroquin rouge, aux armes des d'Alviella, que contenait cette partie de la bibliothèque, se lisait, gravé en lettres d'or, le nom glorieux et immortel de Balzac. La copieuse lecture des chefs d'œuvre de notre maître

à tous, convenait à l'esprit sérieux de Sanchez. Il retrouvait en eux toutes les sensations qui avaient agité son âme, et les passions vivaces, si saisissantes, plaisaient infiniment à son esprit morose et poétique, en remplissant de la façon la plus attachante ses flâneries studieuses et solitaires.

Ces deux meubles, — la bibliothèque et le cigarier, — sculptés comme les lambris, correspondaient au reste des choses qui garnissaient ce grave réduit. Le tout était en chêne et de même couleur que la tapisserie de reps, dont étaient également les grands rideaux doublés de soie blanche qui ornaient les deux fenêtres. Un bureau élégant, des fauteuils vastes et un divan invitant à la sieste, complétaient l'ensemble. Beaucoup d'objets d'art en rehaussaient la distinction. C'était d'abord un Murillo magnifique, pendu en face de la bibliothèque et représentant une de ces Vierges, moins divines que celles de Raphaël, moins humaines que celles de Rubens, mais plus femmes. Puis des bronzes anciens, dus pour la plupart à Benvenuto, des ivoires de Duquesnoy, des plats de Palissy, des armes admirables formant des panoplies d'un grand prix. Puis encore, sur des étagères artistement disposées, des vases asiatiques et en pâte tendre, de Cervetri et de Chiusi, des terres d'Arezzo, des camées, des épaves d'une antiquité grande, venant de Macédoine et d'Épire. Enfin, des bijoux, des médailles, faits pour charmer les plus fervents admirateurs de l'étrusque et de l'archéologie.

Une peau de panthère splendide, qu'avait tuée Sanchez lui-même au Brésil, recouvrait une grande partie du parquet, fait avec des losanges de bois de diverses couleurs, formant un dessin sévère, mais du meilleur goût.

A peine arrivé dans cette salle élégante, le marquis prit place dans un vaste fauteuil placé devant la cheminée, où flambait une énorme bûche, puis il se posa froidement cette question :

— Comment faire pour aller rejoindre Clotilde ? Son hésitation ne fut pas longue, il se rappela bientôt

certaines paroles que lui avait dites le général, et présumant que Durouget seul pouvait le guider et qu'il consentirait certainement à le faire, il sonna Gomez. Celui-ci ne se fit pas attendre. — A-t-on dételé ? lui demanda Sanchez.

— Oui, monsieur le marquis ; Manoël vient de faire rentrer Lancastre à l'écurie,

— Eh bien ! qu'il attèle de nouveau.

Dans toute autre circonstance, Gomez n'eût point gardé le silence, mais le ton impérieux dont Sanchez lui donna cet ordre n'admettait point d'observation.

— Bien, monsieur le marquis, se contenta de faire l'intendant en disparaissant.

— Oui, c'est cela, se dit Sanchez dès qu'il fut seul ; Durouget doit tout savoir, et, ne, pouvant soupçonner que je suis pour quelque chose dans le départ de M. Schunberg et de sa fille, il n'hésitera pas à me révéler le lieu de leur retraite. Ah ! quelle joie de la retrouver, de la surprendre, quelle ivresse de pouvoir lui dire : Je vous ai comprise, vous avez fui pour soumettre mon cœur à une épreuve décisive, pour le questionner par l'absence, qui double l'amour vrai et tue l'amour feint. Me voici, ne doutez plus de lui, de ce cœur si plein de vous, car là-bas, sans vous, il aurait cessé de battre et j'en serais mort.

Une heure après, le marquis pénétrait dans le bureau du caissier principal de la maison Schunberg et C^e

Une digression n'est point inutile en cet endroit, Lucien. Durouget ayant joué dans cette histoire un rôle assez important pour qu'on désire connaître à fond ce personnage.

Le caissier principal d'Isaac Schunberg et le témoin du marquis Sanchez d'Alviella dans son duel avec Georges de Maurange, était fils d'un notaire de Lyon. Son père était mort alors que Lucien allait atteindre sa majorité et lui laissant quatre cent mille francs de fortune et un nom intact. Comme de Maurange, Durouget, fort de ses vingt bonnes mille livres de rente, vint s'établir à Paris et se lança dans le tourbillon. Au bout de fort peu de temps ; il acquit la triste conviction de l'insuffisance de son revenu, s'il se contentait d'un placement hypothécaire ; et le lendemain, sentant en lui l'instinct des affaires, il déplaça ses fonds et se mit à spéculer. Entre la spéculation et le jeu, il n'y a que la différence qui existe entre un voleur et un assassin. On ne veut pas la mort du prochain, mais une l'aide nuit on tue pour s'assurer l'impunité, comme après s'être trompé dans une combinaison studieusement élaborée, on joue le lendemain pour réparer ses pertes de la veille.

Durouget put jouir d'un triomphe passager avant de tomber dans ce grave écueil. C'était un garçon blond et gras, à la mine souriante et vermeille, à l'abord amiable, quoique légèrement gouailleur. Ses allures rondes et le laisser aller de toute sa personne lui gagnèrent facilement bon nombre de

sympathies parmi les habitués de la Bourse. Il avait de la gaieté, de l'esprit et de l'argent. C'était un client ravissant sous tous les rapports, qui, de plus, résolvait l'insoluble problème d'être ; constamment heureux. Tout en fumant ses cigares sous l'horloge, Durouget, en moins d'un an, répara complètement ses premiers échecs et doubla ce qui lui restait de son capital, — trois cent mille francs ; — mais la fortune aveugle l'abandonna bientôt, et, en moins de trois mois, il perdit tout, sauf l'estime des gens avec qui il avait été en rapport d'affaires. Alors, il abandonna la lutte, pauvre, mais ne devant pas un sou à personne.

Comme Georges, il compta d'abord sur ses relations. On l'honorait, mais le malheur fait le vide aussi bien qu'une pompe pneumatique. Le joyeux Lucien se trouva seul. Il végéta insouciant pendant quelque temps, puis la gêne arriva.

Le 31 décembre de cette année néfaste, il fit son bilan et ne trouva que cinq mille francs à son passif.

— Bah ! se dit-il, demain 1^{er} janvier, bien des gens viendront me serrer la main ; l'un d'eux, sans doute, m'apportera une bonne nouvelle.

Le lendemain, il attendit vainement. Aucune main amie n'ébranla le cordon de la sonnette de son appartement.

A midi, l'impatience le prit. Il fit monter son portier.

— Monsieur Gervais, lui dit-il, personne n'est-il venu me demander ?

— Non, monsieur ; j'ai bien l'honneur...

— En êtes-vous sûr ?

— Parfaitement sûr, monsieur ; j'ai bien l'honneur de vous la souhaiter bonne et heureuse...

— C'est étrange ! fit Durouget sans entendre le souhait de M. Gervais. Laissez-moi.

Le portier se retira en maugréant.

Deux fois Lucien le déranga de la sorte, sans songer à lui donner ses étrennes. Enfin, à cinq heures, las d'attendre inutilement ceux Sur la visite desquels il pouvait avoir droit de compter, les ayant obligés maintes fois, il sortit et alla lui-même porter quelques sacs de dragées à ses amantes du dernier semestre.

Lorsqu'il passa devant la loge, M. Gervais lui lança un regard de flamme. Ce n'était plus un portier, encore moins un concierge, mais un tigre.

A neuf heures, ayant mal dîné, tout sombre encore de sa déconvenue du jour, Durouget rentra.

— Monsieur, lui dit Gervais, il y a une carte pour vous.

— Ah ! enfin, donnez.

— La voici, fit le portier en la tendant avec un air railleur à son oublieux locataire.

Dès qu'il eut jeté les yeux sur le petit morceau de carton, l'ancien boursier le froissa avec violence. C'était bien une carte de visite, mais celle d'un huissier. Tout le monde l'avait oublié, sauf un créancier auquel il n'avait pu payer la veille un billet à ordre de mille francs.

Cet incident fit faire à Durouget les réflexions les plus graves. Ayant acquis une connaissance approfondie des affaires dans la rude école qu'il avait faite, et complètement désillusionné sur la puissance du capital, lorsqu'il vous appartient et qu'on n'a pas la force de résister à la tentation de le décupler promptement, il mit de côté un faux orgueil qui l'avait empêché de faire des démarches sérieuses jusque-là, et, afin de diriger l'argent d'autrui avec prudence et probité, se présenta, dès le lendemain, chez Isaac Schunberg, où il avait déposé ses fonds en arrivant, pour solliciter de lui un emploi quelconque. Une place se trouvait vacante dans les bureaux du banquier, il la donna à son ex-client. Bien résolu de reconquérir la position qu'il avait perdue, le nouvel employé fit preuve d'un zèle et d'une intelligence tels qu'ils attirèrent sur lui l'attention de Schunberg.

Un emprunt considérable dont il établit les bases d'une façon remarquable acheva de lui gagner l'esprit et la confiance du financier, qui dès lors en fit son *aller ego*, celui à qui incombait l'immense responsabilité de tout diriger lorsque les affaires appelaient Isaac loin du siège social. Le favori répondit complètement à l'attente de son puissant protecteur. Homme d'argent jusqu'au bout des ongles, intelligent, actif, il agit en ambitieux qui sait que la récolte dépend de la façon dont on sème. Le succès couronna ses efforts. Schunberg l'intéressa largement dans plusieurs affaires heureuses et importantes, et son patronage le fit arriver à une position de fortune et de considération dont le commencement de cette histoire a pu donner une idée. Durouget devait tout à Schunberg, le proclamait hautement et lui était entièrement et sincèrement dévoué. Sans chez aller en acquérir la preuve.

Lorsqu'il pénétra dans son bureau, Lucien l'accueillit avec sa gaieté ordinaire.

— Eh ! bonjour, marquis, fit-il ; à quel heureux hasard suis-je redevable de votre bonne visite ?

— Je voudrais parler à M. Schunberg.

— Impossible.

— Ce qu'on m'a dit est donc vrai ?

— Quoi ?

— Que M. Schunberg est parti hier.

— En effet, c'est exact.

— Ah ! fit d'Alviella de l'air le plus contrarié qu'il put prendre. — Mais, continua Durouget, s'il s'agit d'affaires de la maison, Vous pouvez vous adresser à moi. En partant, M. Schunberg m'a laissé plein pouvoir, selon sa coutume.

— Mon Dieu interrompit Sanchez, je ne demanderais pas mieux, mais il s'agit d'une chose spéciale, toute confidentielle, que je ne puis confier qu'à M. Schunberg lui-même. Sera-t-il absent longtemps ?

— De six semaines à deux mois. Si vous êtes pressé, écrivez-lui.

— J'y pensais, fit Sanchez enchanté de cette proposition. Où dois-je adresser ma lettre ?

— Ici ; je la ferai immédiatement parvenir.

— Ne vous donnez pas cette peine, mon cher Durouget ; puis d'ailleurs tout cela me prendrait trop de temps, dites moi l'adresse de M. Schunberg, ce sera beaucoup plus simple.

— Je ne le puis.

— Comment ! fit le marquis en feignant l'étonnement ; ne la savez-vous pas ?

— Je la sais ; mais, en partant, M. Schunberg m'a formellement défendu de la donner à qui que ce soit.

— Il y a des exceptions, je suppose.

— Aucune, mon cher marquis, pas même en votre faveur.

— Vous prenez, j'en suis sûr, son ordre trop à la lettre, mon cher ami, soyez persuadé que je n'abuserai pas de votre confiance, et puisqu'il y a un petit mystère, paraît-il, si peu important qu'il soit, il restera entre nous, je vous le promets.

— Je n'en doute pas, mais mes instructions sont formelles, et je n'ai pas l'habitude de les enfreindre. Je vous le répète, écrivez. Si vous êtes pressé, voici plume et encre, installez-vous là, votre lettre partira ce soir même.

— Voyons, mon cher Durouget, fit Sanchez sans se laisser décourager par toutes ces difficultés, vous poussez un peu loin le respect de la volonté

de votre chef, dites-moi ce que je vous demande, M. Schunberg ne vous en fera aucun reproche, soyez en convaincu.

— Épargnez-moi la peine de vous refuser une seconde fois.

— Je n'insiste plus, fit Sanchez en se levant, mais je ne puis écrire ici. J'ai besoin pour cela de notes qui sont chez moi. Néanmoins, comme il s'agit d'un conseil, je vais aller d'abord chez mon notaire, peut-être pourra-t-il remplacer M. Schunberg dans cette circonstance. Si son intervention ne me suffit pas, j'écirai, et je vous ferai remettre ma missive.

— Elle partira immédiatement, je vous le promets. Désolé d'avoir dû vous refuser, mon cher marquis, et à bientôt.

— A bientôt, fit Sanchez, qui sortit en maudissant le scrupule de Lucien, et tout préoccupé du parti qui lui restait à prendre.

Au moment où, morne et découragé, il rentrait à l'hôtel de la rue de l'Université, Manoël lui tendit un plateau d'argent sur lequel était une lettre. Sanchez la prit distraitemment et pénétra dans son fumoir. Un instant après, la sonnette de cette chambre retentit violemment, appelant Gomez. L'intendant entra bientôt chez son maître.

Nous partons dans une heure, Gomez ; apprête tout.

— Et pour où, monsieur le marquis ?

— Pour l'Italie ; va !

Manoël était aux aguets. Dès qu'il eut entendu le marquis donner ces ordres, il sortit de l'hôtel et rejoignit un coupé arrêté au coin de la rue de l'Université et de la rue du Bac. Cette voiture contenait deux personnes. Un vieillard à barbe rousse et une femme voilée.

— Eh bien ? fit le vieillard à Manoël.

— Je lui ai remis la lettre, et il part ce soir.

— Voici ce que je t'ai promis, reprit le vieillard en donnant une bourse bien garnie au nègre.

Après quoi la voiture s'éloigna.

La lettre remise par Manoël à Sanchez était un billet anonyme ne contenant que ces mots :

« Clotilde est à Rome. »

Le vieillard était Schiba. La femme voilée était Fin ! connue que, dans ses rêves d'amour, Gaston d'Arteville nommait la fée de Neuilly.

XXI — QUELQUES EXPLICATIONS INDISPENSABLES

Plusieurs points sont restés inexpliqués jusqu'ici. Nous allons combler cette lacune, afin de prévenir toute accusation d'invraisemblance. Et d'abord disons de suite ce qui nous semble devoir être avant tout éclairci, c'est-à-dire comment l'étrangère avait appris la prochaine rencontre qui devait avoir lieu entre le marquis et Georges, et comment elle avait pu recueillir sur ce dernier assez de renseignements précis pour venir lui faire l'étrange proposition de lui acheter la vie de son adversaire.

Commençons par ce dernier point. Depuis que Sanchez habitait Paris, toutes ses actions étaient surveillées ; madame Firmin, sans être chargée directement d'espionner le jeune Brésilien, aidait puissamment les gens que Schiba avait chargés de ne point quitter d'Alviella des yeux. La gouvernante de Clotilde avait été gagnée par lui dès que le marquis, par ses fréquentes visites à l'hôtel Schunberg, avait montré qu'un intérêt puissant l'y attirait. Les espions de l'inconnue découvrirent bientôt qu'ils n'étaient point seuls à s'occuper du marquis, et le valet de chambre de Georges de Maurange les mit sur les traces de son maître. Aussitôt toute l'attention de l'étrangère se reporta momentanément sur ce dernier. Elle partit pour Poitiers alla trouver le notaire de la famille de Maurange, lui parla vaguement d'un mariage, et sous ce prétexte obtint sur Georges de précieux renseignements. Le tabellion poitevin raconta que de Maurange avait mangé rapidement son patrimoine avec une lorette nommée Colombe, et qu'après avoir disparu pendant quelque temps du monde parisien, il avait pris une existence plus sérieuse et vivait comme par le passé, sans que M. Duchelin pût s'expliquer au moyen de quelles ressources. La jeune femme se contenta de ces renseignements et revint à Paris.

Il y avait un mystère dans la vie de Georges, elle jura de le découvrir promptement. Retrouver Colombe, dont la scandaleuse réputation n'avait fait que s'accroître, lui fut chose facile. Elle se rendit chez la courtisane.

— Aimez-vous les diamants ? lui dit-elle sans préambule, dès qu'on l'eut introduite dans le boudoir de l'ancienne maîtresse du jeune homme.

— Oui, répondit naïvement Colombe, stupéfaite de cette question.

— Comment trouvez-vous ceux-ci ? poursuivit l'étrangère en tirant d'un écrin une rivière superbe qu'elle mit sous les yeux de la courtisane.

— Admirables ! s'écria Colombe en dardant sur la rivière un œil de convoitise.

— S'ils vous plaisent, vous pouvez facilement les gagner.

— Et comment ? fit la pécheresse avec cupidité.

— En répondant aux questions que je vais vous adresser. Oh ! ne craignez rien, mademoiselle, elles n'ont de gravité que pour moi. Acceptez-vous ?

Colombe jeta sur la jeune femme un regard profond ; puis, après avoir de nouveau examiné les diamants avec une admiration manifeste :

— Oui, fit-elle. Parlez, madame.

— Vous avez eu jadis pour amant M. Georges de Maurange.

— j'en conviens, répondit Colombe après avoir rassemblé ses souvenirs.

— Que savez-vous de lui ?

— C'est un misérable ! fit Colombe, qui, oubliant tous les bienfaits dont Georges l'avait comblée, ne se souvint plus en cet instant que de l'extrême violence dont il avait usé en la quittant.

— Comment l'entendez-vous ? poursuivit l'inconnue d'un ton fier et froid qui imposa à la courtisane.

— Je l'entends comme il faut l'entendre. Après avoir fait contre mon gré cent folies, un beau soir il m'en a accusée et m'a quittée comme un va-nu-pieds.

— Quelle était sa position de fortune à cette époque ?

— Il était complètement ruiné.

— Ah ! Mais pourtant il vit fastueusement aujourd'hui.

— Je le sais, mais ce ne sera pas long.

— Que voulez-vous dire ?

— Que s'il continue, il sera bientôt au bout de son rouleau.

— Expliquez-vous clairement, je vous prie.

— Après m'avoir abandonnée, reprit Colombe d'un air dolent, en cherchant à se rendre intéressante aux yeux de son interlocutrice, il a su, je ne sais comment, inspirer à un de nos anciens amis, qui est courtier marron, assez de confiance pour qu'il fit pour lui quelques opérations de Bourse, et a gagné en un mois cent mille francs environ.

— Ainsi, d'après vous, ces cent mille francs constituent tout son avoir ?

— Constituait, voulez-vous dire ; ne confondons pas, madame. Depuis l'instant où il a réalisé cette somme, il a dû en dépenser la majeure partie.

— Et de qui tenez-vous ces détails ?

— De Chaméron lui-même.

— Chaméron ? fit l'inconnue.

— C'est le courtier qui a opéré pour Georges.

— Bien. Donc, votre opinion sur lui est qu'il n'a point de fortune ?

— Aucune, je vous le certifie ; sans cela, l'aurais-je laissé tranquille ?

Colombe se mordit les lèvres après cette phrase qui lui avait échappé. L'étrangère la tira d'embarras.

— C'est tout ce que je voulais, savoir, fit-elle ; et, tendant l'écrin qui contenait la rivière, elle ajouta :

— Prenez, mademoiselle.

— Comment, cette rivière si belle ?

— Est à vous, je n'ai qu'une-parole. Adieu. L'étrangère était déjà loin que l'étonnement de Colombe durait encore.

— Ce Georges, malgré tout, avait du bon, se dit-elle. Il y a des hommes qui portent bonheur.

Ces deux visites démontrèrent clairement à l'habitante de la villa de Neuilly que de Maurange s'était caché pendant quelques mois. Elle en connaissait l'époque d'une manière précise. Colombe la lui avait révélée. Par une déduction pleine de logique, et dans laquelle Schiba apporta toutes les lumières de son expérience, elle présuma judicieusement que de Maurange était resté à Paris, dans quelque quartier éloigné de la grande cité, où l'isolement est si facile à trouver pour qui le recherche avec obstination. Il fallait s'en assurer ; ce n'était point chose aisée, mais l'inconnue ne recula point devant cette rude tâche, et au bout d'un mois, un des gens qu'elle employait découvrit l'ancien logement de Georges, rue des Fossés-Saint-Victor.

Le portier raconta la misère de son ancien locataire, ainsi que sa transformation subite à la suite d'un brusque événement, qu'il ne put du reste expliquer. Cela suffit à Schiba, en confirmant parfaitement le dire de Colombe. Une autre considération vint appuyer également celui-ci. La terre de Maurange avait été la dernière propriété importante que Georges avait vendue. Le notaire poitevin l'avait appris à la jeune femme. Or, Georges tenait énormément à cette demeure patrimoniale, que le nouveau propriétaire avait depuis quelques mois remise en vente. Georges en avait été informé, et malgré cela il n'avait point fait d'offre. Schiba en conclut que tout ce qu'avait dit la courtisane était l'exacte vérité. Enfin les détails donnés par Clotilde à madame Firmin sur le caractère de son soupirant, et qui furent répétés aux intéressés par la gouvernante, les amenèrent à analyser complètement la conduite de Georges, certains qu'ils furent bientôt que la question d'argent ne pouvait être étrangère à l'amour qu'il semblait avoir pour mademoiselle Schunberg.

Ils résolurent dès lors de faire de lui le principal auxiliaire de la trame infernale qu'ils avaient ourdie contre le marquis, et que la suite de cette histoire fera complètement connaître, et n'attendirent qu'une occasion favorable pour s'assurer de l'entier concours du rival de Sanchez. La provocation de ce dernier la leur fournit.

La scène qui s'était passée dans le boudoir de madame de Lunéville, scène dans laquelle le marquis et Georges avaient préparé d'avance leur altercation au cercle de la Concorde, avait eu un témoin.

Si de Maurange, en quittant le boudoir de la baronne, se fût retourné en en sortant, il aurait vu une portière se soulever et paraître un individu connu dans les salons parisiens sous le nom de sir Perkins, vieil Anglais fort riche, à ce que l'on disait.

Sir Perkins n'était autre que Schiba. Nul pourtant, sous les traits de l'Anglais, n'eût pu reconnaître le vieux khansaman. Admirablement vêtu, cachant sous une perruque d'un rouge blond sa blanche chevelure, et dérochant à l'aide d'une teinture ingénieuse sa barbe argentée, il complétait la transformation de ses traits en les recouvrant d'une eau blanche qui éclaircissait son visage, sur les pommettes duquel était étendue une teinte rosée assez vive.

Ainsi déguisé, il avait l'air d'un vieux fat de cinquante ans. Nul ne savait comment sir Perkins avait franchi le seuil des salons parisiens, et nul, à vrai dire, ne s'en inquiétait. L'étranger affichait un certain luxe fort rassurant pour les gens avec qui il entretenait de mondaines relations. Parfois on le voyait au bois, dans un élégant équipage : il n'en fallait pas plus pour satisfaire les curieux.

Paris est la ville de l'indépendance par excellence. Il y règne une liberté d'action plus grande que partout ailleurs. On n'y redoute que la pauvreté. Un aspect opulent est la chose principale, surtout pour les étrangers. Sir Perkins passait généralement pour un riche négociant retiré, qui avait fait fortune dans les Indes. Sa double existence faisait croire qu'il avait un goût prononcé pour la retraite ; du reste, afin d'expliquer ses disparitions nombreuses et subites, il prétendait avoir dans le Berry une campagne où il passait fréquemment plusieurs jours.

Ces divers points importants étant établis, expliquons encore comment sir Perkins, ou plutôt Schiba, avait appris le lieu où s'étaient rendus Isaac Schunberg et Clotilde, et avait pu le révéler à Sanchez.

Le matin du départ du banquier, madame Firmin s'était rendue à la villa de Neuilly. La maîtresse du logis attendait sa visite. Un mot jeté la veille à la poste par la gouvernante de mademoiselle Schunberg la lui avait annoncée. Il était ainsi conçu :

« Le grand projet va se réaliser. Où irons-nous ? je l'ignore encore. Mais, demain matin, je *la* ferai causer et serai chez vous à midi. »

Afin de réaliser cette promesse, la digne madame Firmin s'était montrée plus soumise et plus mielleuse que jamais au lever de Clotilde.

— Tu sais, Firmin, lui avait dit cette dernière, que j'ai gagné ma cause. Mon père a consenti, et nous partons aujourd'hui même. Ah ! j'en suis ravie.

— Je comprends votre joie, mademoiselle.

— Allons, vite, fais les malles. Charlotte m'aidera seule. Dieu ! que c'est amusant, un voyage. Fuir Paris, son brouillard, pour un beau soleil, un ciel pur !

— Où allons-nous donc ?

— Mais, en Italie, Firmin.

— A Venise ?

— Mieux que cela, à Rome. J'ai lu *Corinne* toute la nuit ; je me croyais déjà au Forum ou à Saint-Pierre, le plus beau monument du monde, à ce que prétend madame de Staël.

— Mais ne craignez-vous pas de faire, par ce départ, énormément de peine à quelqu'un ? hasarda la gouvernante.

— Ah ! te voilà comme mon père, tu plains le marquis.

— S'il vous aime vraiment, mademoiselle, vous allez lui mettre la mort clans l'âme.

— S'il m'aime, c'est vrai, Firmin ; mais aussi, quelle joie à mon retour !

— Ce n'est donc point pour l'évincer que vous avez provoqué cette absence.

— Oh ! que tu sais peu lire dans mon cœur ! — Je ne vous comprends pas.

— C'est bien simple, pourtant. Si le marquis m'aime réellement, il ne m'aura pas oubliée à mon retour, voilà tout ce que je veux savoir.

— Et alors ?...

— Que tu es curieuse ! N'importe, je veux bien te répondre. Alors je le croirai digne de moi.

— Et vous direz oui ?

— Avec bonheur ; mais l'heure passe, va, va, ma bonne Firmin.

Renseignée sur tous les points, la gouvernante obéit avec empressement. Aidée par Charlotte, qui vint bientôt la rejoindre, elle eut promptement tout préparé pour le départ, et, dès que cette besogne fut terminée, se rendit en toute hâte à la villa de Neuilly.

— Où allez-vous ? lui demanda l'inconnue, qui l'attendait impatiemment.

— A Rome, madame.

— Et vous partez ?

— Ce soir.

— Mais votre maîtresse n'aime donc pas le marquis ?

— Si fait, sa cause est gagnée s'il le veut.

— Que faut-il qu'il fasse pour cela, d'après vous ?

— Qu'il n'oublie pas ses amours pendant notre absence.

— Il fera mieux encore.

— Et quoi ?

— Pardon, fit la jeune femme d'un ton impérieux, je crois que vous me questionnez ?

Madame Firmin baissa la tête en manière d'excuse. La fée de Neuilly posa sa main sur le timbre d'argent et le fit retentir. Schiba parut.

— Donne mille francs à madame, lui dit sa maîtresse.

— Oh ! c'est trop ! fit la gouvernante par acquit de conscience.

— Non pas, ce n'est même qu'un à-compte, reprit la jeune femme ; car j'exige que vous me renseigniez sur tout ce qui se passera là-bas.

— Madame connaît mon dévouement et mon zèle.

— Oui, mais je ne crois pas inutile de les stimuler encore, si grands qu'ils puissent être déjà.

— Je lui promets de mériter ses largesses.

— J'y compte. Laissez-moi.

Madame Firmin obéit, suivie par Schiba, qui revint quelques instants après trouver sa maîtresse.

— Elle l'aime ! s'écria la jeune femme en voyant reparaître le khansaman ; elle l'aime, Schiba ! Nous tenons notre vengeance. Ce départ n'est qu'une épreuve, mais je suis lasse d'attendre et yeux brusquer les choses. Clotilde et son père partent ce soir pour l'Italie, il faut que le marquis les y suive dès demain. Dans un mois, ainsi, ils seront mariés, et dans six nous aurons terminé notre tâche.

— Que l'âme de Baxio nous aide, fit le vieil Indien, et que Schiva nous inspire.

— Ce départ inattendu va plonger ce maudit dans l'anxiété la plus grande ; il faut qu'elle ne dure pas plus de vingt-quatre heures. Une lettre anonyme lui apprendra tout, et il courra rejoindre Clotilde.

— Nous allons le rendre bien heureux, maîtresse.

— Oui, mais il n'en souffrira que davantage un jour.

— C'est vrai, dit Schiba. Et l'autre ?

— Quel autre ?

— Ce jeune fou qui vous aime, vous, répondit le vieil Indien en faisant allusion à d'Arteville.

— Pauvre garçon !

— Vous le plaignez ?

— N'est-il pas à plaindre s'il est sincère ?

— Maîtresse, je croyais que nous ne devions plus plaindre personne, répliqua Schiba d'un ton sévère.

— Tu as raison. Songeons plutôt au marquis. Tu lui écriras ce soir un seul mot pour lui apprendre où est Clotilde, et tu le feras jeter à la boîte.

— Vous oubliez, maîtresse, que nous avons encore quelqu'un à gagner à l'hôtel d'Alviella.

— Tu as raison, le nègre Manoël, n'est-ce pas ?

— Oui, je m'en charge. Demain, sir Perkins aura affaire à lui.

— Je m'en rapporte à toi.

Le lendemain, vers trois heures, Schiba et l'étrangère prirent place dans un coupé.

Le khansaman était redevenu le riche Anglais du bal de la baronne. Leur voiture s'engagea dans la grande avenue qui, partant du pont de Neuilly, mène à la place de la Concorde ; arrivée là, elle traversa le pont du même nom, la rue de Bourgogne, puis s'arrêta au coin de la rue du Bac. Alors sir Perkins descendit, et, appelant un commissionnaire, lui donna, avec un accent anglais très prononcé, l'ordre de demander le nègre Manoël à l'hôtel d'Alviella et de lui dire que quelqu'un désirait lui parler immédiatement.

Un quart d'heure après, le palefrenier du marquis arriva. Sir Perkins était remonté dans la voiture.

— Le voilà, maîtresse, fit-il.

— Va, va, Schiba, répondit-elle ; je ne veux pas qu'il me voie.

Le faux Anglais redescendit et fit quelques pas au devant du nègre.

— Je voudrais faire parvenir cette lettre à votre maître, lui dit-il.

Manoël jeta un regard sur son interlocuteur, et, satisfait par son air opulent, répondit sans hésiter :

— C'est facile.

— Fort bien, tu es intelligent, à ce que je vois.

— Je tâche, fit modestement Manoël, chez qui, depuis l'entretien qu'il avait eu avec le faux Valentin, l'esprit d'intrigue s'était quelque peu développé.

— Écoute, alors.

— Parlez.

— Une faut pas que le marquis sache qui t'a remis cette lettre.

— Il ne le saura pas.

— De plus, il faut que tu fasses en sorte de pouvoir me renseigner sur l'effet qu'elle aura produit. Si je suis content, cette bourse est à toi.

Manoël flaira l'or que lui tendait sir Perkins comme un chien courant flaire une piste.

— Vous serez content, milord, fit-il, je vous le promets.

On sait déjà, qu'en effet, le faux Anglais dut se réjouir du choix de son messenger.

Quand la voiture qui contenait Schiba et sa maîtresse reprit la route de Neuilly à la nuit tombante, après que le khansaman eut remis au nègre la récompense qu'il lui avait promise :

— Et maintenant, Schiba, que faut-il faire ? demanda la jeune femme.

— Attendre, maîtresse.

— Reverras-tu cet homme ? lui as-tu donné rendez-vous ?

— Nous le retrouverons plus tard, maîtresse ; en ce moment, il nous serait inutile ; mais à la façon dont il vient de s'acquitter de ce dont je l'avais chargé, je réponds de lui pour l'avenir. Rentrons et occupons-nous de notre blessé.

La fée de Neuilly approuva ce projet, car, une demi-heure après cette conversation, elle et Schiba pénétrèrent dans la chambre où Georges de Maurange était encore alité.

XXII — LA POURSUITE

Nous épargnerons au lecteur les descriptions qui nous entraîneraient infailliblement à des redites si nous voulions suivre pas à pas Isaac Schunberg et sa fille dans leur voyage à Rome.

D'autres plumes plus éloquentes que la nôtre ont dit sur la Ville éternelle tout ce qu'on peut en dire, et la cité de saint Pierre est généralement trop connue pour que nous ne considérions pas comme oiseux de donner des détails sur elle. Ceci posé, reprenons notre récit.

Isaac avait prié par lettre son correspondant à Rome de vouloir bien lui choisir une habitation convenable. Le financier italien s'était acquitté parfaitement de cette mission en louant pour Schunberg et sa fille, près d'Albano, une villa ravissante située au bord du lac Nemi. Six jours après avoir quitté Paris, ils y arrivèrent. Clotilde était ravie du voyage qu'elle venait de faire. Il lui avait causé des joies d'enfant, des surprises pleines de charmes ; des admirations plus grandes que toutes celles qu'elle pressentait à l'avance devoir éprouver. Mais ce qui lui causale plus de plaisir, ce fut l'aspect de sa nouvelle demeure. Qu'on se figuré une habitation assise sur le versant d'une colline à pente douce, prenant l'air au nord, et abritée au midi par de grands oliviers, qui abondent dans cette vallée.

Un perron de marbre blanc, veiné d'ocre, menant à un vestibule large, dallé de marbre également, avec un art exquis, de la plus ingénieuse mosaïque. De grandes salles riantes aux deux étages, dont chaque fenêtre voilait son ouverture à l'aide d'une marquise d'étoffe légère de couleurs voyantes ; le tout meublé avec un luxe simple et un confort suffisant. Puis, entourant cette habitation allègre, un grand jardin rafraîchi par deux sources limpides, qui décrivaient en serpentant au milieu des herbes un sinueux sillon d'argent. Beaucoup d'ombre, et par conséquent une grande poésie régnant dans l'ensemble ; beaucoup de fleurs, c'est-à-dire de nombreux parfums, ajoutant à ces attrait. Des camellias nombreux aux tiges élancées, éclatants de couleur comme une fanfare de tons, et rachetant par la splendeur de leur robe veloutée l'insuffisance de leur inodore calice. Des azalées au feuillage bizarre, et des aloès énormes étendant autour de leur tige, leurs larges, feuilles vertes et aiguës. Enfin, point principal, auquel menait un chemin ensablé, bordé de lilas et de rosiers de toute espèce, un bosquet formé par trois hêtres, le noir, le pleureur et celui à feuilles de fougère, sous lequel un banc et des sièges rustiques invitaient au repos et à la douce causerie. Plus bas, le lac paisible, dont la moindre brise faisait déferler les ondes sur la rive ; puis, au loin, la campagne imposante de

Rome, hérissée de ruines séculaires qui semblaient, lorsque la lune éclairait seule l'horizon, être les immenses fantômes dupasse. Clotilde visita tout cela avec une curiosité fébrile, une admiration toujours croissante. Nulle demeure ne pouvait mieux convenir à ses goûts et à l'état de son âme en ce moment. Le charme et la grandeur de tout ce qui l'entourait devait lui permettre de questionner son cœur à loisir, et ayant tant de paisibles et d'admirables choses sous les yeux, elle ne pouvait se tromper. Il lui semblait qu'elles allaient lui donner une seconde vue toute immatérielle, infaillible et profonde, à laquelle elle pouvait entièrement se fier. Son plan fut fait de suite. En véritable despote, elle choisit sa chambre, la salle qui désormais devait lui servir de boudoir, son coin de rêverie solitaire dans le jardin de la villa, et tous ses projets reçurent de la part d'Isaac une complète approbation. Le correspondant du banquier avait accompagné le père et la fille dans leur prise en possession de l'habitation qu'il leur avait choisie. Il se nommait le baron Pazzi.

— Êtes-vous satisfaite, mademoiselle ? dit-il à Clotilde, lorsqu'il lui eut fait visiter, ainsi qu'à Schunberg, toute la villa.

— Je suis ravie, monsieur le baron ; cette demeure est vraiment celle que je rêvais.

— Votre joie m'enchanté, car, je vous l'avoue, je craignais que l'isolement de cette habitation, ne convînt point entièrement à une Parisienne habituée, comme vous, au bruit d'une capitale et à tout son mouvement si multiple en aspects, si fécond en curieux incidents.

— C'est cet isolement surtout qui me fait bénir la pensée que vous avez eue de nous loger ici. J'aime les oppositions complètes. Dans ce lieu, je me sentirai réellement bien loin de la France. J'oublierai le froid et la neige dont les rues de Paris sont couvertes depuis trois semaines ; j'oublierai les bals, les spectacles, enfin toute la monotonie de notre mondaine existence, pour goûter du calme le plus complet et le plus poétique qu'on puisse trouver. Merci mille fois encore, monsieur le baron.

— Vous n'avez pourtant pas le projet de vivre ici complètement isolée ?

— Non, certes ; habitué à une vie extrêmement active, mon père aurait grand peine à se condamner à la solitude ; rassurez-vous, nous voulons voir Rome,

vosre société patricienne, qui m'inspire, pour ma part, une curiosité vive ; mais tout ceci ne nous empêchera point de ressentir un bien-être extrême

lorsque, quittant vos salons, nous reviendrons chercher le repos dans cette habitation charmante.

— Partagez-vous l'opinion de mademoiselle votre fille, monsieur Schunberg ?

— Complètement, mon cher baron.

— Merci, mon bon père fit Clotilde, comprenant à l'instant tout ce que la réponse du banquier contenait d'affectueuse délicatesse.

Pendant que cette conversation avait lieu au jardin, madame Firmin faisait transporter les bagages dans la villa et s'ingéniait à la rendre le plus vite possible complètement et commodément habitable.

Lorsque le baron Pazzi se fut retiré, Isaac rompit le cachet d'une lettre qu'il avait trouvée chez le baron, à Rome, en y arrivant. Elle était de Durouget. Sans savoir précisément tout ce qui s'était passé entre mademoiselle Schunberg et le marquis d'Alviella, Lucien s'en doutait, d'après ce que son chef lui avait confié en partant.

— Je pars pour Rome, mon cher Lucien, lui avait-il dit ; Clotilde m'y force, et vous savez que je l'aime trop pour lui désister en rien.

— Je sais, monsieur Schunberg, que vous êtes le meilleur père du monde.

— Écoutez-moi, mon cher Lucien.

— Parlez, monsieur.

— Je vais vous faire une confidence qui aurait une extrême gravité si elle ne s'adressait pas à vous, sur qui je puis compter comme sur moi-même, je le sais.

— Et vous n'en douterez jamais, je l'espère.

— Non, mon ami. Aucune affaire ne m'appelle à Rome, vous ne l'ignorez pas...

— En effet, et je cherchais vainement à m'expliquer le but de ce voyage.

— Je vous le répète, ce n'est pas moi qui pars, c'est ma fille, et je la suis. Elle veut, pour des motifs difficiles à vous apprendre, que nul ne sache le lieu de notre retraite, qui durera de six semaines à deux mois. Vous seul devez en être instruit, mais vous aurez soin de ne le révéler à personne.

— Je respecterai le désir de mademoiselle Schunberg et le vôtre, monsieur.

— C'est donc bien entendu ?

— Parfaitement.

— Écrivez-moi chez le baron Pazzi, notre correspondant à Rome, qui doit m'avoir retenu un appartement. Sitôt arrivé, je vous ferai connaître

mon adresse. Renseignez-moi sur tout, je vous prie, même sur les détails, car vous savez que j'ai la manie de vouloir ne rien ignorer de ce qui se passe. En dehors de cela, agissez pour moi comme vous l'entendrez, vous ne ferez que de bonnes et habiles choses, j'en suis sûr ; mais une dernière fois, que personne ne sache où nous sommes, personne sans exception, entendez-vous, Lucien, Clotilde l'exige.

La confiance que Schunberg avait dans son commis principal justifiait cette explication, rendue nécessaire par le mystère dont le banquier, obéissant à sa fille, voulait s'entourer pendant toute la durée de son absence. En recevant, le lendemain de cette conversation, la visite du marquis, Durouget, qui n'était point un sot, supposa fort judicieusement que Sanchez n'était pas étranger à la résolution prise par Isaac et sa fille ; aussi sa lettre, après quelques détails sur les affaires du jour, se rapportait-elle entièrement à la tentative faite par d'Alviella auprès de lui pour connaître l'adresse de Schunberg.

— Ah ! fit Isaac après avoir lu, il ne perd pas de temps.

— De qui parlez-vous, mon père ? demanda Clotilde.

— Mais de ce pauvre marquis. Tiens, lis, mon enfant.

La jeune fille prit la lettre que lui tendait son père, et la lut avec un intérêt qu'elle ne chercha point à dissimuler ?

— J'espère qu'il y met de l'empressement ! reprit le banquier ; crois-moi, Clotilde, ce jeune homme t'aime sérieusement, et bientôt tu seras marquise.

— Vous jugez les autres d'après vous, mon bon père. Nous verrons si cette belle ardeur de M. d'Alviella n'est point un feu de paille.

— Alors tu demeures implacable ?

— Non, mais je persiste dans ma résolution.

— Elle te chagrine cependant, et je m'en suis aperçu.

— Qui a pu vous inspirer cette supposition ?

— Les profondes rêveries auxquelles, malgré tout le plaisir que tu as eu de faire ce voyage, tu n'as pu complètement échapper. Dans cette chaise de poste, lancée au grand trot, qui nous menait ici, je respectais autant ton mutisme que je prenais à tâche de partager tes admirations, car souvent, un long silence succédait à tes réflexions charmantes, je suivais alors tes yeux, et ton regard fixe m'apprenait que ta pensée était au loin, Clotilde, c'est-à-dire à Paris, là où se trouve le marquis d'Alviella.

— Eh bien ! c'est vrai, mon père ; mais ce sentiment n'est-il pas bien naturel ?

— Si naturel, chère enfant, que, loin de t'en blâmer, il me comble de joie.

Le père et la fille s'entretenaient encore ainsi pendant quelque temps du but de leur voyage, puis se séparèrent.

Le lendemain, dès l'aube, madame Firmin se rendit à Rome. Elle avait à y mettre à la poste une lettre adressée à sir Perkins, et présumait trouver au bureau restant des instructions de la mystérieuse compagne du faux Anglais. Madame Firmin, afin de ne point manquer à l'engagement qu'elle avait pris vis-à-vis de la fée de Neuilly, de la renseigner sur tout, avait longuement relaté le voyage ainsi que l'installation de ses maîtres au lac Némi, en y ajoutant quelques fragments des conversations intimes de Schunberg avec sa fille, qu'elle avait adroitement saisis au passage. Lorsqu'elle fut arrivée au bureau, sur sa demande, l'employé lui remit un pli à son adresse. Il annonçait à la gouvernante la prochaine arrivée du marquis d'Alviella à Rome, en lui ordonnant d'écrire à l'Anglais aussitôt que Sanchez aurait rejoint Clotilde, et de le renseigner sur tous les événements, qui s'accompliraient ensuite. La gouvernante rouvrit sa lettre, et réitéra, en postscriptum, les protestations de son entier, dévouement, puis elle reprit le chemin de la villa. Rien de particulier ne signala la seconde journée que Schunberg et sa fille passèrent près de Rome. Clotilde s'applaudissait d'avoir mis à exécution son projet ; elle était heureuse de l'épreuve qu'elle avait infligée au marquis, et, tout en ne se l'avouant pas complètement à elle-même, au fond, ne doutait point, un seul instant, que Sanchez n'en sortît victorieux. La satisfaction de la jeune fille rendait Isaac radieux. Le bonheur de son enfant était tout pour lui ; puis le repos qu'il allait goûter lui offrait un double charme en le délassant du tracas des affaires et en lui permettant de se consacrer exclusivement à Clotilde.

Le baron Pazzi vint les prendre en voiture au milieu du jour et les emmena dans son palais. Cette journée fut charmante pour tous. La femme et les deux filles du banquier italien se montrèrent vis-à-vis de Clotilde et de son père d'une courtoisie ravissante, qui leur fit regretter d'entendre sonner l'heure du retour à la villa. Dès ce moment, Schunberg et sa fille comprirent que leur volontaire exil serait rempli d'attraits, et qu'ils n'avaient qu'à se féliciter de se l'être imposé. On prit rendez-vous pour le lendemain en se quittant.

Une heure avant celle indiquée ce jour-là, Schunberg entra dans la chambre de Clotilde en la priant de passer au salon.

— La personne que nous attendions est arrivée ; suis moi, mon enfant, lui dit-il.

— Déjà, tant mieux, répondit Clotilde en se rendant au désir de son père ; mais, au lieu de trouver au salon le baron Pazzi, ainsi qu'elle s'y attendait, elle ne put retenir un petit cri de surprise en voyant Sanchez devant elle.

— Vous, monsieur le marquis !

D'Alviella était fort pâle ; ses traits montraient l'émotion vive à laquelle il était en proie.

— Oui, moi, dit-il au bout d'un instant ; moi, qui ai failli devenir fou de douleur après votre fuite ; moi, qui meurs à vos pieds, ajouta-t-il en s'agenouillant, si vous ne me dites à l'instant que vous consentez à devenir ma femme.

L'air noble et pénétré de Sanchez toucha Clotilde. Un coup d'œil du banquier lui apprit qu'il défendrait au besoin la cause du marquis.

— De grâce, répondez-moi, reprit-il ; j'ai le consentement de votre père, me ferez-vous encore attendre le vôtre ?

— Non, je vous aime, fit Clotilde avec sincérité.

— Ah ! béni soit Dieu ! et qu'il vous rende à jamais heureuse pour cette parole, s'écria Sanchez en se relevant. Chère Clotilde ! Et saisissant la main de la jeune fille, il y déposa un baiser brûlant.

— Elle est à vous, fit Schunberg. Posez vos lèvres sur son front, moi son père, je vous le permets.

Alors, tremblant, le cœur gros de bonheur, la tête remplie des plus douces et des plus ardentes pensées, Sanchez embrassa sa fiancée pour la première fois. Lorsque leur mutuelle émotion fut un peu passée, Isaac reprit :

— Ce bonheur dont vous parliez tout à l'heure doit être votre ouvrage, monsieur le marquis. C'est un ange que je vous donne, car elle est aussi bonne que belle.

— Je le sais ; aussi n'est-ce pas seulement de l'amour que je veux avoir pour elle, monsieur Schunberg, mais un véritable culte.

Cette scène avait été précédée d'une explication décisive entre le marquis et son futur beau-père.

Dès que Sanchez, ayant appris la retraite de Clotilde par le billet anonyme de sir Perkins, avait pris la résolution de la rejoindre, son plan avait été aussi simple que promptement conçu. Il avait tout raconté à la marquise d'Alviella, en lui faisant part de sa résolution, et lui avait fait écrire une demande en règle de la main de Clotilde à son père ; cela

terminé, il était allé trouver Durouget et s'était fait remettre une lettre de crédit de dix mille francs, valable dans toutes les villes où la maison Schunberg avait des correspondants. Aussitôt arrivé à Rome, il s'était rendu chez le baron Pazzi, et avait su par lui l'adresse d'Isaac. Le banquier italien, à qui Schunberg n'avait point recommandé le secret de, sa retraite, ne prévoyant aucunement l'arrivée de Sanchez, la lui avait donné de fort, bonne grâce, sans se douter de l'importance qu'avait ce renseignement, pour le marquis d'Alviella. Quelques heures après, Sanchez arrivait à la villa du lac Nemi. Reçu par madame Firmin, qui l'attendait depuis la veille sans en avoir dit un mot à personne, selon la recommandation que sir Perkins lui en avait faite dans sa lettre, il lui avait demandé de prévenir Schunberg seul de son arrivée, en le priant de vouloir bien immédiatement le recevoir. Aussitôt, la gouvernante avait porté au banquier la carte du marquis. En la lisant, Schunberg ne put réprimer un mouvement de joyeux étonnement.

— Lui ! fit-il. Allons, il l'aime encore plus que je ne le pensais. Et, quelques instants après, il avait rejoint Sanchez.

— Ma présence en ces lieux a lieu de vous surprendre, monsieur Schunberg, lui avait dit d'Alviella ; je vais vous l'expliquer. J'aime mademoiselle votre fille, et je viens vous demander sa main.

— Je sais tout, monsieur le marquis ; vous avez bien fait devenir ; mais, comment avez-vous découvert notre retraite ?

— Souffrez que je remette à plus tard ce récit, monsieur Schunberg ; pour le moment, un sujet plus grave m'absorbe à un tel point que je vous saurais un gré infini de vouloir bien, l'aborder de suite. Voici une lettre de ma mère ; elle vous confirme et vous réitère la demande que je viens d'avoir l'honneur de vous adresser. Isaac prit la lettre que lui tendait le marquis ; mais, sans la lire, il répondit :

— Mon cher marquis, je suis profondément honoré de la demande que madame votre mère et vous, vous m'adressez en ce moment. Pour ma part, je l'accueille avec joie et serai heureux et fier de vous nommer mon fils.

— Mais mademoiselle Clotilde ?

— Je vais la chercher, elle vous répondra elle même.

Isaac était sorti du salon sur ces paroles, et nous venons de voir la façon dont Clotilde avait comblé toutes les espérances de d'Alviella. Des ce moment, vaincue par le profond amour qu'il ressentait pour elle, mademoiselle Schunberg sentit s'envoler toutes ses appréhensions, et

s'abandonna complètement au sentiment qu'elle avait combattu jusqu'alors, en bannissant de son esprit le souvenir des propos de Georges, ainsi que la secrète terreur qu'il lui avait inspirée de Sanchez. Celui-ci fut installé chez le baron Pazzi, à qui Schunberg le présenta comme son futur gendre, et après avoir passé à Rome quinze jours charmants, le banquier, d'Alviella et Clotilde reprirent la route de la France, afin de procéder le plus tôt possible aux formalités et aux préparatifs qui devaient précéder le mariage des deux jeunes gens. Madame Firmin avait tout écrit à sir Perkins, et lorsqu'elle quitta Rome avec ses maîtres, ce fut persuadée qu'une large récompense l'attendait à Neuilly.

XXIII — UN SOUFFLET DE FEMME

Dès le retour de Schunberg, le prochain-mariage du marquis avec sa fille ne fut plus un secret pour personne. Il l'annonça solennellement dans une grande soirée qu'il donna à cet effet.

Cette nouvelle, sans produire un grand étonnement dans le monde, y fit cependant un certain bruit. La position du marquis d'Alviella, la fortune et la beauté de Clotilde justifiaient pleinement cet émoi fort naturel.

Pendant une semaine, ce mariage fut le thème de toutes les conversations ; puis après, comme cela se passe toujours, surtout à Paris, chacun ayant dit son mot, quelques-uns le répétèrent, et finalement tous se turent sur ce sujet.

Huit jours avant celui qui avait été fixé pour la célébration de la cérémonie, madame de Lunéville convia à un grand bal masqué et travesti tout le grand monde parisien. Cette fête était donnée en partie pour, les futurs, époux par la marraine de Clotilde.

Les préparatifs de ce bal mirent en émoi tout ce que Paris renferme d'élégant et d'illustre. Les couturières en renom doublèrent leur personnel pendant quelques jours, et Babin et Moreau firent des merveilles, afin de costumer dignement tous ceux qui s'adressèrent à eux. Afin de doubler le piquant de la fête, les cartes d'invitation portaient que les personnes masquées pourraient conserver leur loup jusqu'à trois heures du matin. Chacun avait fort applaudi-à cette idée, qui devait faire naître une foule d'intrigues, et promettait de donner une grande animation à cette aristocratique réunion. Les invitations étaient fort recherchées, et chacun

considérerait ce bal comme promettant, à tous égards, d'être une des plus belles fêtes de l'hiver.

Dès onze heures, le jour indiqué, les vastes salons de l'hôtel de Lunéville se remplirent. Une salle supplémentaire avait été construite dans le jardin par un architecte plein de goût, qui l'avait décorée avec un art exquis. Son style était mauresque, tout bariolé de couleurs vives, rehaussées par des massifs de plantes exotiques, artistement disposés et complétant l'ornementation de la plus heureuse manière. Trois grands salons donnaient accès dans cette vaste salle, dont le parquet ciré attendait les danseurs. Une profusion de grandes glaces garnissaient tout ce qui n'avait point été envahi par les ornements, et l'orchestre, caché par un épais feuillage, faisait retentir l'air de ses accords les plus entraînants.

Madame de Lunéville avait revêtu un costume de sultane de la plus grande richesse. En sa qualité de maîtresse de maison, elle ne portait point de masque, mais, un loup de soie pourpre était brodé sur une des manches de sa robe.

Sanchez arriva avec Schunberg et sa fille. Le marquis avait adopté un costume Henri III, de couleur sombre, qui lui seyait à ravir et doublait la noblesse langoureuse de sa physionomie. Quant à Clotilde, elle était en Marguerite clé Goethe, ainsi que l'ont représentée nos peintres célèbres. Jamais sa beauté n'avait été plus radieuse que ce soir-là. Son costume simple en faisait ressortir tous les charmes et rendait tous les hommes envieux du prochain bonheur de Sanchez.

Schunberg s'était contenté du domino vénitien, sa gravité personnelle ne lui permettant aucun autre déguisement.

Durouget se carrait dans un élégant polichinelle en soie bordée d'argent, et, lançant saillies sur saillies, jouait admirablement son personnage. D'Arteville, en Scapin, lui donnait la réplique, car la raison lui était un peu revenue, non pas qu'il eût oublié complètement la fée de Neuilly, mais parce que la conviction qu'il possédait de ne jamais toucher son cœur, l'avait contraint à ne conserver d'elle qu'un souvenir vague. Ils vinrent à Sanchez, qu'ils n'avaient point revu depuis que la nouvelle de son mariage avec Clotilde Schunberg avait été officiellement annoncée par Isaac, et l'en complimentèrent.

D'Alviella les remercia avec effusion. Il se sentait de la joie au cœur pour toute sa vie, et ne se lassait point de regarder sa belle fiancée. Clotilde, heureuse aussi, était fière du bonheur visible du marquis. Sanchez ne

voulait pas la quitter. Il fallut que Clotilde usât de toute son autorité de femme passionnément aimée, pour que son futur consentît à danser avec d'autres qu'elle et qu'il lui permît aussi d'accepter quelques-unes des invitations dont elle était accablée de toutes parts. Le marquis ne se sentait pourtant aucune jalousie. Depuis que de Maurange avait disparu, ce terrible sentiment n'avait plus pénétré dans son cœur. Il avait en Clotilde une foi sans bornes ; mais néanmoins il avait soif de sa présence, et le moindre instant qu'elle passait loin de lui, lui semblait être un siècle de bonheur perdu.

Malgré cela, il se rendit au désir de sa fiancée, la laissa à ses danseurs ordinaires et finit par se mêler aux groupes de masques qui circulaient dans les salons. Parmi ceux-ci, silencieux et ne se quittant pas une minute, un couple était assez bizarre. Il se composait d'un homme et d'une femme masqués avec un soin extrême et en gens qui veulent avant tout n'être point reconnus.

La femme, qui paraissait jeune et belle, à en juger par sa chevelure noire abondante et par ses dents admirables, portait un costume de magicienne d'une, extrême richesse et pourtant d'une grande simplicité, composé d'une grande robe de velours noir parsemé d'étoiles d'or et bordée de signes cabalistiques de diverses couleurs. La coiffure, parfaitement en harmonie avec ce déguisement, était enrichie de diamants d'un très grand prix. Elle portait des gants blancs bigarés de signes cabalistiques semblables à ceux dont sa robe était garnie.

L'homme qui l'accompagnait était en chef cipaye, poignard à la ceinture et sabre au côté. Un masque, dont la barbe descendait très-bas, lui cachait entièrement le bas du visage.

Ces deux mystérieux personnages se promenèrent longtemps comme s'ils cherchaient quelqu'un, et, arrivés vis-à-vis de Clotilde, qu'un danseur venait de reconduire près de madame de Lunéville, ils s'arrêtèrent à ce mot que l'homme prononça tout bas à sa compagne, en désignant mademoiselle Schunberg :

— La voici, c'est elle.

— Qu'elle est belle ! fit la femme avec conviction.

— Après Nahouâ, je n'ai jamais vu de plus belle personne, en effet.

La magicienne ne répondit pas. Elle sembla pendant quelques instants s'abandonner à une profonde rêverie, et ces mots finirent par traduire sa pensée.

— Pauvre enfant !
— Vous la plaignez ?
— Mais regarde-la donc, c'est un ange !
— De l'admiration ! Plus que de la pitié maintenant ? fit toujours à voix basse l'homme en se récriant. Reculeriez-vous ?
— Non, mais trouve un autre moyen.
— Oh ! voilà bien comment on oublie ses serments !
— Tais-toi, par grâce.
— Non ; qu'avez-vous juré au maître ?
— Ne me le rappelle pas en ce moment, la vue de cette jeune fille me navre.

— Qu'avez-vous juré ?
— Tu es cruel.
— Je veille sur vous et je vous donne du courage.
— J'en aurai, je tiendrai mon serment.
— Cherchons l'autre, sa vue chassera pour toujours vos scrupules.
— Cherchons, répéta la femme d'une voix altérée. Et ils reprirent leur marche au milieu du bal. Pendant ce temps, Sanchez causait avec Schunberg

et la marquise d'Alviella dans le petit boudoir où il avait provoqué Georges de Maurange un mois auparavant.

— Vous lui donnez un trésor, monsieur Schunberg, disait madame d'Alviella.

— Et je le lui donne sans crainte, répondit le banquier en souriant.
— Oh ! monsieur, fit Sanchez avec effusion.
— Appelez-moi votre père si vous le voulez bien, puisque dans peu de jours vous allez être mon fils, Sanchez.

— Volontiers, mon père, reprit le marquis en serrant affectueusement la main du banquier. Ah ! je vous devrai tout mon bonheur, ajouta-t-il.

— Il me semble cependant, Sanchez, que Clotilde sera pour quelque chose aussi dans la grandeur de votre félicité ! répliqua le banquier.

— Je passerai ma vie à ses pieds pour l'en remercier. Ah ! laissez-moi vous ouvrir mon cœur à tous deux, car, devant elle, ému, tremblant, je n'ose faire éclater ma joie entière ; j'ai peur de l'effrayer par la grandeur de mon amour ; je crains qu'en lui montrant toute mon ivresse, toute ma passion, leur immensité n'effarouche la chaste et divine créature ; car ma vie n'a vraiment commencé que du jour où, à Rome, vous me l'avez donnée. Il me

semble que c'est hier, tellement le temps a passé vite, et pourtant j'ai éprouvé tant de joies et d'émotions différentes, depuis ce cher moment, qu'il me paraît aussi que depuis qu'il s'est écoulé j'ai vécu deux vies.

— Calmez-vous, Sanchez, interrompit la marquise avec bienveillance.

— Non, fit Schunberg, laissez-le parler, madame ; ses paroles sont des gages certains du bonheur de Clotilde, et je ne sais rien au monde qui puisse me causer autant de joie que la certitude que ma fille bien-aimée n'aura rien à demander à Dieu.

Cette conversation se fût prolongée encore longtemps sans doute, si Sanchez n'eût éprouvé impérieusement le désir de se rapprocher de Clotilde. Elle lui avait promis de valser avec lui, et le prélude de cette valse désirée allait bientôt se faire entendre,

— Il faut que je vous quitte, ma mère, dit-il.

— Où vas-tu, Sanchez ?

— Près d'elle, je vais la faire danser.

Et le marquis sortit vivement du boudoir.

— Ces chers enfants ! fit madame d'Alviella, lorsqu'elle fut seule avec Schunberg.

Quelques instants après, la valse commença. A peine ses premières mesures furent-elles, exécutées par l'orchestre, que Sanchez s'élança vers Clotilde. Elle l'accueillit avec un sourire qui devait le récompenser mille fois de sa longue attente.

— Enfin ! fit Sanchez. Et il entraîna sa bien-aimée dans le tourbillon des danseurs.

La valse, comme l'avait dit Gaston d'Arteville, dans sa théorie sur la portée des diverses danses, est bien celle qui convient aux cœurs tendres et passionnés, aux flammes pures et sentimentales. Celle qui guidait les danseurs en ce moment était langoureuse et vive à la fois, sa mélodie charmante, digne berceuse des plus douces illusions, des espérances les plus adorables, était faite pour charmer. Mus par elle, Clotilde et Sanchez traversèrent les autres couples, isolés au milieu de la foule, ne songeant plus qu'à eux, tout à la joie d'être près l'un de l'autre, sans se douter nullement qu'ils étaient l'objet d'un profond examen.

Deux personnes cependant ne les quittèrent point des yeux pendant tout le temps qu'ils valsèrent. Ce fût la magicienne et son compagnon. Un tremblement du bras de sa compagne avait averti ce dernier qu'elle venait d'apercevoir le marquis.

— Où est-il ? avait demandé le cipaye à voix basse,

— La, là, devant nous.

Et, dardant ses regards de flamme sur Sanchez, la, femme masquée l'avait enveloppé d'un coup d'œil terrible.

— Eh bien ! fit le cipaye au bout de quelques instants, hésitez-vous encore ? Le bonheur qui se lit sur le visage de ce misérable ne réveille-t-il pas votre haine chancelante ?

— Oh ! oui, tu avais raison. Il est heureux, bien heureux ; ma vengeance n'en sera que plus complète. Mais quand frapperons nous ?

— Patience, le moment viendra. Voyez comme il la couve du regard, comme il la presse avec une respectueuse passion contre sa poitrine ; au jour où nous agirons, il deviendra fou.

— Mais, elle ? fit encore une fois la magicienne.

— Elle ! Vous devez la haïr aussi, puisqu'il l'aime.

— Ton plan est infernal, Schiba.

— C'est ainsi que le maître eût voulu se venger de sir Stampton, si nous avions pu le rejoindre. Il faut être sans pitié pour ses ennemis.

— Ils s'arrêtent, fit la magicienne en suivant Sanchez des yeux.

En effet, un autre danseur s'approcha de Clotilde en ce moment et lui offrit son bras. Elle l'accepta et quitta son fiancé.

— Laisse-moi, fit alors l'inconnue à Schiba.

— Que voulez-vous faire ?

— Le voir de plus près encore pendant un instant. Je te rejoins.

Disant ces mots, la magicienne quitta le bras du vieil Indien, et se plaça devant Sanchez. Le regard qu'elle lui jeta fut surpris par le marquis, qui lut la colère et la haine dans ces yeux dardés sur lui au travers de ce masque noir. Il s'arrêta étonné et subit pendant quelques secondes une sorte de fascination. Puis il voulut savoir quelle était cette femme qui le regardait ainsi, mais le quadrille qui se forma en ce moment l'empêcha de se rapprocher d'elle, et, lorsqu'il fut terminé, ce fut en vain qu'il chercha la magicienne dans le bal. Elle avait disparu avec son compagnon.

La marquise d'Alviella rejoignit alors Sanchez, et, se sentant fatiguée, le pria de la reconduire à sa voiture. Sanchez obéit à sa mère. Il gagna avec elle la cour de l'hôtel et l'installa dans sa calèche, qui partit aussitôt.

Au moment où il se dirigeait vers le perron pour rentrer dans le bal, une autre voiture passa devant lui, et un gant jeté d'une main nerveuse vint le frapper au visage. Le marquis, poussa un cri de rage, et voulut, s'élancer,

mais avant qu'il eût pu la rejoindre, la voiture avait disparu. Alors Sanchez revint vers le perron, ramassa le gant, et frémit malgré lui en reconnaissant un de ceux que portait la magicienne.

Ce grave incident le rendit morne et sombre pendant tout le reste de la nuit. Il questionna vainement plusieurs personnes sur la femme qui l'avait souffleté de la sorte, sans cependant raconter ce qui s'était passé, et ne parvint à retrouver un peu de calme qu'auprès de Clotilde.

Huit jours après, l'église de la cité d'Antin était pleine. On venait d'y célébrer le mariage du marquis avec mademoiselle Schunberg.

Lorsqu'ils sortirent, ils excitèrent l'admiration générale. A l'angle de la rue de Provence se trouvait une voiture fermée. Une des glaces s'abaissa au moment où les mariés remontèrent dans leur équipage à quelques pas de cette voiture, et un visage pâle parut une, seconde à la portière de cette mystérieuse calèche. Ce visage, c'était celui de Georges de Maurange. Près de lui, se trouvaient Schiba et la fée de Neuilly.

— Vous le voyez, dit-elle à Georges, je ne vous ai point menti ; elle est sa femme ; maintenant, nous seconderez-vous ?

— Dès à présent je vous appartiens corps et âme. Ordonnez, madame.

— A moi la vengeance alors ! reprit l'inconnue.

— Et à moi la fortune ! fit mentalement Georges.

XXIV — DEUX TOURTEREAUX

Aussitôt mariés, le marquis et sa femme partirent pour l'Italie et retournèrent, au lac Nemi, dans cette villa qui leur rappelait à tous deux l'un des plus doux moments de leur existence. Nous ne les y suivrons pas.

Ils s'adoraient, et pendant tout le temps que dura leur absence, qui se prolongea jusqu'au mois de juin, pas un nuage ne vint assombrir l'azur de leur destinée. Vivant isolés, seuls avec leur bonheur, ils goûtèrent tant de charmes dans cette solitude, qu'au moment de revenir en France, Sanchez écrivit à sa mère de lui faire immédiatement l'acquisition d'un petit château, assez éloigné de Paris, afin qu'il pût aller y passer l'été avec sa femme et elle. Madame d'Alviella chargea M^e Foucault, son notaire, de lui chercher ce que demandait son fils.

— Vous tombez admirablement, madame la marquise, répondit le tabellion ; car un de mes confrères de la Touraine me signale une propriété

charmante à vendre en ce moment.

— Où est-elle située ?

— Près d'Amboise, non loin de la Frillière.

— Pourrait-on l'habiter de suite ?

— Oui, madame, l'entrée en jouissance serait immédiate.

— Eh bien ! monsieur Foucault, rendez-moi un service.

— Lequel, madame la marquise ?

— Partez pour Amboise dès ce soir, et si la propriété vous semble être ce que je désire qu'elle soit, achetez-la pour moi, je, vous donne carte blanche.

— Cette preuve de confiance m'honore, madame la marquise, et je tâcherai de la justifier.

Le soir même, M^e Foucault quitta Paris, et, le lendemain, il débarquait chez son confrère tourangeau, Me Dupuys. Bientôt le cabriolet de ce dernier fut attelé, et les deux notaires se rendirent au château à vendre. Foucault fut ravi de la propriété.

— C'est un vrai nid, dit-il à Dupuys ; il conviendra parfaitement aux deux tourtereaux pour qui madame : d'Alviella, ma cliente, l'achète.

— Un jeune ménage, sans doute ?

— Oui, le fils de la marquise, qui a épousé, il y a quelques mois, mademoiselle Schunberg, la fille du riche banquier.

Us tombèrent, promptement d'accord sur le prix. Foucault chargea son confrère de meubler la propriété avec le plus de goût, possible, sans luxe exagéré, ainsi que le lui avait recommandé la marquise, et le soir même, persuadé que M^e Dupuys s'acquitterait consciencieusement de sa mission, il repartit pour Paris...

Madame d'Alviella fut enchantée de la description du château que lui fit le notaire. Elle écrivit à Sanchez : que la-campagne était trouvée et qu'elle serait prête à l'y recevoir avec sa bru dans trois semaines. Puis, elle prit à son tour avec Gomez la route : d'Amboise, ne voulant s'en rapporter qu'à elle-même du soin d'achever l'ornementation de la demeure de ses enfants. Aidés par Dupuys, qui se mit complètement à leur disposition, l'intendant et la marquise terminèrent en peu de jours l'installation complète.

Une lettre de Rome vint trouver madame d'Alviella en Touraine. Plus explicite encore que les précédentes sur l'immense bonheur que Sanchez se promettait de goûter avec sa femme loin de Paris^ à l'abri de tous les importuns, cette lettre fit naître chez madame d'Alviella un scrupule d'une délicatesse extrême. Comprenant que, si grande que fût l'affection que son

filz lui portait, sa présence pourrait devenir importune en se mettant immédiatement en tiers dans la vie des nouveaux mariés, elle renonça momentanément à habiter avec eux, et, laissant Gomez en Touraine, revint à Paris la veille du jour où Sanchez y arriva avec sa femme. Ce retour fut d'une gaieté charmante. Isaac attendait sa fille à l'hôtel d'Alviella. Lorsque Clotilde parut, il lui tendit les bras, et la jeune marquise s'y précipita et l'embrassa avec effusion.

— Chère enfant ! fit le banquier d'une voix émue ; tu m'aimes donc toujours ?

— Oh ! mon père, pouvez-vous me le demander ?

— Madame d'Alviella embrassait de son côté Sanchez.

— Tu es donc bien heureux ? lui disait-elle.

— Plus qu'aucun homme, ma mère ; niais regarde-la donc ! répondit-il en montrant Clotilde.

En effet, la jeune femme avait encore embelli. L'amour, en la touchant de son aile, avait donné à sa beauté une affirmation plus grande, que rehaussait son complet bonheur. Toute sa physionomie respirait la satisfaction et ses yeux brillants l'illuminaient d'un éclat nouveau. Schunberg connaissait les projets de son gendre, madame d'Alviella lui ayant annoncé l'acquisition du petit château ; mais il espérait que Sanchez et Clotilde pas seraient quelques jours avec lui avant de s'y rendre. Lorsqu'il les questionna à ce sujet, il fut promptement désillusionné.

— Rester à Paris, non pas, monsieur Schunberg, répondit Sanchez ; nous partirons pour Amboise dès demain.

— Comment, déjà ?, ne put s'empêcher de s'écrier Isaac.

— Vous viendrez nous voir, mon père, fit Clotilde en souriant.

— Égoïste ! répondit Schunberg d'un ton affectueux. Puis, se retournant vers la marquise, il ajouta : Allons, résignons-nous, madame.

— Mais madame d'Alviella nous accompagne en Touraine, reprit Clotilde.

— Non, mon enfant, fit la marquise.

— Et pourquoi, ma mère ? interrompit Sanchez.

— J'irai vous y rejoindre plus tard.

Le marquis fit un geste de regret et n'insista point. La perspective de reprendre à Amboise son tête-à-tête avec sa femme lui causait une joie secrète qui vainquit ses regrets de se séparer de sa mère une seconde fois. Voyant la façon dont madame d'Alviella supportait l'indifférence de

Sanchez, Isaac crut de son devoir de faire également bonne contenance. La tendresse des jeunes gens lui causait du reste un plaisir tel, qu'il amoindissait de beaucoup l'amertume delà perspective de passer encore quelques mois loin de sa fille. Néanmoins, les adieux ne se firent point sans que quelques larmes fussent répandues de part et d'autre ; seul le marquis resta calme, quoiqu'affectueux. Madame Firmin partit avec eux ; mais, avant de la suivre à Amboise ainsi que les nouveaux mariés, il est utile de faire connaître quel avait été l'emploi de la journée que la gouvernante venait de passer à Paris.

Prévenus de son retour, ainsi que de celui du marquis et de Clotilde, l'inconnue et Schiba attendaient impatiemment l'espionne. Elle arriva dans l'après-midi à la villa de Neuilly et fut introduite immédiatement auprès d'eux.

— Je suis contente de vous, lui dit l'inconnue dès que la gouvernante parut dans le petit boudoir que nous connaissons, et voici votre récompense.

Disant ces mots, elle tendit à madame Firmin un petit portefeuille bien garni. L'espionne voulut tenter quelques délicates protestations, mais Schiba ne lui en laissa pas le temps.

— Prenez, dit-il, et racontez-nous de point en point tout ce qui s'est passé.

Ce récit ne fut pas long, quoique la mielleuse, personne prêt à tâche d'entrer dans les moindres détails, afin de gagner consciencieusement la somme qu'on venait de lui remettre ; mais la vie du marquis et de la marquise d'Alviella n'avait été qu'un bonheur constant, et madame Firmin, quel que fût son désir de broder sur ce thème, l'eut promptement épuisé, car le bonheur n'a pas d'histoire.

— Et maintenant, resteront-ils à Paris ? demanda l'inconnue lorsque la gouvernante cessa de parler.

— Non ; la marquise d'Alviella la mère a acheté pour son fils un château dans les environs d'Amboise ; l'intendant de ce dernier, M. Gomez, y est déjà, et nous partons, M. Sanchez, madame Clotilde et moi, dès ce soir, pour aller l'y rejoindre.

— C'est bien ; ne manquez pas de nous écrire de là-bas, comme vous l'avez fait de Rome.

— Je vous le promets, madame. Elle, les quitta sur cet engagement.

— Maîtresse, fit Schiba lorsqu'il se trouva seul avec l'inconnue, nous agirons bientôt.

Quelques heures après, Schunberg et la marquise d'Alviella se trouvaient seuls dans la gare du chemin de fer d'Orléans, jusqu'où ils avaient accompagné Sanchez et Clotilde.

— Nous voilà sans enfants, marquise, dit Isaac à madame d'Alviella.

— Oui, mais ils sont si heureux qu'ils nous sauront gré toute leur vie d'avoir respecté leur commune ivresse au détriment de notre propre bonheur.

— Voilà vingt ans que je ne vis que pour Clotilde, marquise.

— Vous n'êtes pas le plus à plaindre, monsieur Schunberg ; vos affaires vous distrairont ; mais, moi, qu'aurai-je ? et cependant je ne veux pas gémir.

— Il ne sera pas dit que vous me donnerez du courage ; je ne veux plus me plaindre non plus ; mais, au moins, promettez-moi que, pendant l'absence de nos enfants, nous nous verrons le plus souvent possible, afin de parler d'eux,

— Quant à cela, de grand cœur.

Pendant ce temps, Sanchez et Clotilde, dans un compartiment réservé du train express, se livraient à de nombreux projets et faisaient mille suppositions sur le lieu qu'ils allaient habiter et qu'ils ne connaissaient point encore. Sûr du goût parfait de sa mère, Sanchez en disait merveille d'avance, et appuyait surtout sur l'agrément qu'ils allaient goûter dans la solitude complète qui les y attendait.

— Vois-tu, ma chère âme, je connais ma mère, disait-il ; elle a toujours lu dans mon cœur, depuis ma plus tendre enfance, comme clans un livre ouvert. Si elle a acheté ce petit château si vite, c'est qu'il réunit toutes les qualités que nous souhaitons y rencontrer, et n'en eût-il qu'une partie, qu'il serait encore pour nous

un lieu de délices. Songes-y bien, seuls encore avec notre amour, non plus comme à Rome, où les curiosités de toute espèce nous arrachaient malgré nous aux bords du lac Nemi, et nous forçaient à coudoyer bon nombre d'indifférents, mais cette fois bien nos maîtres, complètement inconnus de nos voisins, avec qui nous aurons bien soin de ne point nous lier, n'est-il pas vrai ? Car, si tu m'aimes comme je t'aime, je dois être tout au monde pour toi, comme tu y es tout pour moi.

— Cher Sanchez, répondit Clotilde, qu'ai-je fait à Dieu pour mériter tant de bonheur ? chacune de tes paroles me pénètre et me charme ; que tu es Bon !... Je t'aime ! Je vois bien que tu m'as pardonné.

— Et quoi ?

— Ma fuite à Rome.

— Enfant, j'en suis venu à la bénir, puisqu'elle a hâté notre union. Laisse-moi te regarder à mon aise.

Et, prenant les mains de sa femme dans les siennes, le marquis se mit à la considérer longtemps de l'air le plus tendre.

Un autre tête-à-tête, moins agréable, contrastait étrangement avec celui de Clotilde et de son mari, dans le compartiment à côté de celui qu'ils occupaient. Madame Firmin et Muguet, le petit favori de Clotilde, étaient en guerre. L'intelligent animal, dont sa maîtresse n'avait point voulu se séparer, n'avait jamais eu pour la gouvernante une amitié fort vive.

A rencontre des femmes d'un certain âge qui n'ont point goûté les joies de la maternité, madame Firmin avait les chiens en horreur. Malgré sa gentillesse et la mutinerie de ses allures, Muguet n'avait point trouvé grâce devant elle. Des corrections vigoureuses, et souvent assez injustes, lui avaient appris à se tenir en garde contre la gouvernante et à observer vis-à-vis d'elle un qui vive constant.

Muguet voyageait pour la première fois en chemin de fer ; le bruit de la marche du convoi ne tarda pas à le rendre tout tremblant, et, malgré son antipathie pour madame Firmin, il vint, l'oreille basse, se réfugier sous sa robe. Cette retraite fut si doucement opérée que la gouvernante ne s'en aperçut point d'abord, niais, sortant brusquement d'une profonde rêverie à laquelle elle s'était abandonnée en supputant, une dernière fois, ce que son espionnage pourrait encore lui rapporter dans l'avenir, elle fit un brusque mouvement, toucha du pied Muguet, qui, meurtri, effrayé, s'enfuit à l'autre bout du compartiment en aboyant de toutes ses forces.

— Veux-tu te taire, vilaine bête ! s'écria madame. Firmin en accompagnant cet ordre d'un coup de parasol vigoureusement appliqué sur l'échiné du havanais. Ses cris redoublèrent. Une véritable lutte s'engagea alors. Madame Firmin, craignant que Clotilde, malgré le bruit de la locomotive et celui du roulement des voitures sur les rails, n'entendît son chien se plaindre, voulut le saisir afin de le caresser pour le calmer ; mais Muguet, sautant sur les bancs, puis par terre, pour remonter ensuite sur les coussins, lui échappa en redoublant ses aboiements. Cette chasse singulière, en un si étroit espace, dura quelques secondes, au bout desquelles madame Firmin, essoufflée, le front baigné de sueur, se laissa tomber sur la

banquette. Muguet alors se réfugia dans le coin le plus sombre de celle qui faisait face à la gouvernante et y resta jusqu'à Tours.

Lorsque Clotilde le prit sur ses genoux dans la voiture qui la menait avec Sanchez et Me Dupuys à sa nouvelle résidence, Muguet n'était pas encore tout à fait calmé, et, malgré les sourires que lui adressait madame Firmin, qui occupait la quatrième place dans la calèche, en l'appelant : « Mon chéri, » il lui lança des regards d'une éloquence surprenante. On arriva. Gomez, son chapeau de campagnard à la main, attendait respectueusement ses maîtres à la grille du château.

Pendant le trajet, M^e Dupuys avait fait maintes fois admirer à Clotilde et à Sanchez les beautés du site qu'ils allaient habiter. Ils furent très-satisfaits, et, lorsque après avoir pénétré dans le château même, ils virent le goût parfait que madame d'Alviella avait déployé dans Son ameublement, leur joie fut complète. Cette demeure réalisait toutes leurs espérances et était même mieux encore qu'ils ne l'avaient rêvée. Seule, madame Firmin fit la grimace. Elle avait vainement cherché sa chambre. Une seule chambre, en outre de celles des maîtres, existait dans l'une des tourelles, et Gomez s'y était installé. L'air vexé et perquisiteur de sa gouvernante frappa Clotilde.

— Que cherches-tu, Firmin ?

— Mais, ma chambre, madame la marquise.

— C'est juste, s'écria Clotilde. Cette pauvre Firmin, où la logerons-nous ?

— Au-dessus des écuries, au bout du jardin, madame la marquise, répondit Gomez d'un ton qui empêcha la gouvernante de faire la moindre observation ; et si madame la marquise et madame, ajouta-t-il en s'adressant à l'espionne, veulent me faire l'honneur de me suivre, je vais la leur montrer.

— Suivons Gomez, fit Sanchez.

On descendit le perron et on se mit en marche vers les écuries, situées derrière d'épais massifs qui les masquaient complètement.

Le bâtiment devant lequel les cinq personnages arrivèrent, — M^e Dupuys suivait les nouveaux acquéreurs. — était composé d'un rez-de-chaussée contenant les écuries et les remises, où douze chevaux et cinq ou six voitures pouvaient aisément prendre place.

Un escalier assez étroit, adossé en échelle à la gauche du bâtiment, menait au premier étage. Six chambres donnant sur un seul couloir s'étendaient sur toute la longueur de ce corps de logis. Celles situées au

dessus des remises avaient été disposées pour la gouvernante. Leur simplicité confortable calma l'anxiété de cette dernière.

— C'est charmant cela, fit Clotilde en y entrant. Qu'en dis-tu, Firmin ?

— Charmant, en effet, madame la marquise ; je serai parfaitement ici ; seulement, je vais m'y trouver bien isolée.

— Rassurez-vous sur ce point, madame, interrompit l'intendant ; Manoël, qui doit arriver dans quatre ou cinq jours avec les chevaux de M. le marquis, occupera les deux chambres qui se trouvent à côté, au-dessus des écuries. Maintenant, si monsieur et madame la marquise veulent descendre, M. le notaire et moi, nous allons leur montrer la cour et le chenil.

— Chasseur ! tu penses à tout, fit Sanchez en souriant. Allons.

Sur ce mot, ils descendirent, et, faisant le tour du bâtiment, pénétrèrent dans une cour assez vaste, où se trouvaient un poulailler et un bassin destiné aux canards.

Un petit bâtiment fort bas se dressait à son extrémité. C'était le chenil, dans lequel Gomez se promettait de caser des limiers dignes de ses goûts cynégétiques. Au moment où tout le monde passait devant la porte du chenil, celle-ci s'ouvrit brusquement, et un molosse énorme s'élança vers madame Firmin, en poussant un hurlement terrible.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle en fuyant éperdue. Mais la voix de Gomez calma aussitôt le fougueux animal.

— Ici, Demonio, ici ! fit-il avec autorité.

Et comme Clotilde semblait prendre en pitié sa gouvernante :

— Ne craignez rien, madame la marquise, ajouta-t-il ; Demonio, malgré ses allures agressives, est un chien fidèle, doux comme un mouton, qui n'a jamais mordu personne.

A l'appui de ces paroles rassurantes, le molosse, qui sembla les avoir comprises, vint se faire caresser par son maître, et alla ensuite, sur un signe de ce dernier, lécher la main de Clotilde. Muguet, qu'elle tenait toujours dans ses bras, ne s'en montra nullement jaloux ; il accueillit Demonio comme un camarade, afin de le remercier sans doute de l'avoir vengé des coups que lui avait donnés la gouvernante. La visite du château dans tous ses détails dura encore quelque temps, à la grande satisfaction des nouveaux propriétaires, dont M^e Dupuys, en s'éloignant, emporta tous les remerciements »

XXV — UNE REPRÉSENTATION AU BÉNÉFICE DES PAUVRES

Plusieurs mois s'écoulèrent avec une promptitude extrême pour le marquis et la marquise d'Alviella.

Observant ponctuellement le programme qu'ils s'étaient tracé, ils évitèrent de se lier avec leurs voisins de campagne, et jouirent en véritables égoïstes de leur charmante demeure. Tous les jours, ils s'aimaient davantage, et les heures s'écoulaient rapides et remplies par leur amour, comme des aérolithes lumineux traversant un ciel d'été. Ils oubliaient Paris et le monde entier pour n'être plus que l'un à l'autre. Sanchez surtout se laissait mollement bercer par le calme bonheur de sa vie, qui effaçait toute préoccupation de son esprit et en avait banni jusqu'au souvenir du mystérieux soufflet qui lui avait été donné à sa sortie du bal masqué de la baronne de Lunéville.

Gomez s'occupait du jardin, du chenil et de ses pipes. Sa plus grande distraction était de se promener dans la campagne avec son fidèle Demonio. Manoël, désespérant de retrouver jamais en Touraine le domestique du duc de Warenthon, soignait avec un soin extrême les six chevaux du marquis, qu'il avait amenés de Paris. Quant à madame Firmin, continuant son rôle infâme avec une placidité réellement angélique, elle entretenait avec sir Perkins une correspondance, suivie.

Au moment où nous reprenons ce récit, après une lettre de la gouvernante qui constatait que l'amour du marquis pour sa femme était arrivé à son apogée, l'Anglais lui donna Tordre de ne plus le renseigner momentanément, ajoutant qu'elle aurait bientôt de ses nouvelles.

Ce changement contraria quelque peu la gouvernante, en lui faisant craindre pour ses intérêts, car les libéralités de l'inconnue l'avaient suivie jusqu'en Touraine ; néanmoins, elle se rassura en relisant la missive de sir Perkins, et consacra dès lors tout le temps qu'elle, donnait d'ordinaire à sa perfide correspondance, à soigner avec le-jardinier, la petite serre du château. Celle-ci était l'objet d'une sollicitude particulière de la part de Sanchez, qui attachait à ses produits une haute importance, car chaque soir, à la tombée de la nuit, il y venait lui-même cueillir les plus belles fleurs dont il faisait un bouquet, qu'il allait déposer ensuite dans un des vases de la cheminée de la chambre de Clotilde, située au premier étage.

La délicatesse de cette attention quotidienne causait un plaisir extrême à la jeune marquise, et maintes fois madame Firmin, en entrant dans la chambre de sa maîtresse pour l'aider dans sa toilette de nuit, l'avait trouvée couvrant de baisers le bouquet de son mari.

Tout semblait donc annoncer une éternelle prolongation de bonheur et de calme pour les habitants du château, lorsqu'un incident, futile en apparence, vint être le précurseur du drame terrible qui est le dénouement de cette histoire.

Un matin, Gomez annonça au marquis la visite du comte de Pardieux, qui possédait à deux lieues de Vauvray, une campagne superbe, qu'il habitait pendant une grande partie de l'année. Président du tribunal de Tours, le comte de Par dieux avait une fortune immense, qui complétait l'influence à laquelle sa position dans la magistrature lui donnait droit. Ces faits étaient vaguement arrivés aux oreilles de Sanchez ; aussi ne voulut il pas faire attendre, longtemps un pareil visiteur, et se rendit-il immédiatement au salon où M. de Par dieux avait été introduit.

Le comte était un homme de cinquante ans environ, grand et maigre, d'une physionomie douce et d'une distinction rare. Après avoir salué d'Alviella sans lui laisser le temps de lui demander l'objet de sa visite, il lui dit :

— Pardonnez-moi, monsieur le marquis, d'avoir franchi le seuil de votre château sans avoir l'honneur d'être connu de vous, en faveur du motif qui m'y conduit.

— Parlez, monsieur le comte.

— Les pauvres de Vauvray sont fort à plaindre pour le moment, et ma femme a conçu le projet de leur venir en aide en donnant dans notre parc une représentation dramatique à laquelle nous prions toutes les personnes de qualité du département de vouloir bien assister.

— Voilà une excellente idée, en effet, monsieur le comte, et j'en félicite sincèrement madame de Par dieux.

— Ces paroles m'enchantent, monsieur" le marquis, puisqu'elles me font espérer que vous voudrez bien être du nombre des spectateurs, ainsi que madame d'Alviëlla. Le prix des billets est d'un louis par place ; c'est beaucoup pour voir jouer des amateurs, mais c'est peu pour les pauvres.

— Je suis de votre avis, monsieur le comte ; veuillez inscrire la marquise d'Alviella pour dix billets, mais excusez-nous de ne pas nous rendre à cette fête charmante. La marquise et moi nous ne sortons jamais.

— Un autre se découragerait sans doute en entendant un tel langage, mais je ne me laisse pas aussi facilement abattre. Permettez-moi donc d'espérer, monsieur le marquis, que vous daignerez, ainsi que madame d'Alviella, faire une exception en notre faveur.

Le comte prit congé de Sanchez sur ces paroles, en lui annonçant qu'il aurait l'honneur de lui envoyer les dix billets dans peu de jours. Le lendemain, une Victoria attelée à la Daumont, dans laquelle se trouvait une jeune femme très-élégante, et que le jockey avait prestement menée de la grille au perron, s'arrêta devant ce dernier. Un instant après, madame Firmin annonçait à Clotilde la visite de la comtesse de Par dieux. Mise au fait de ce qui s'était passé la veille entre le comte et son mari, la marquise, prévoyant le but de la visite de la charitable dame, se promit de résister comme l'avait fait Sanchez ; mais les plus fortes résolutions cèdent souvent à la sympathie instantanée que vous inspirent certaines personnes, et les choses tournèrent à l'opposé du désir de madame d'Alviella.

— Je viens vous apporter vos billets, madame, fit la comtesse en les tirant d'un petit portefeuille, et je me suis autant pressée parce que je me suis promis de vaincre la résolution que M. le marquis d'Alviella a exprimée hier à mon mari.

Clotilde voulut objecter quelques observations, mais madame de Par dieux ne lui en laissa pas le temps. C'était une femme charmante, de trente ans par l'âge et de quinze par le caractère. Son visage aimable et spirituel prévenait en sa faveur dès le premier abord. Parlant bien, avec une extrême facilité, elle avait une voix douce et pénétrante faite pour convaincre et captiver.

— Je tiens absolument à vous avoir, continua-t-elle, en adressant à Clotilde un adorable sourire, car je joue moi-même, et, si l'on ne vient pas, je m'imaginerai que c'est par crainte que je ne sois trop mauvaise.

Cette phrase réclamait un compliment ; Clotilde répondit :

— Je vois, madame la comtesse, que je devrais céder, si je ne savais point que les paroles que vous venez de prononcer sont l'expression d'une modestie outrée.

— Vous refusez donc ?

— Excusez-nous, je vous en prie.

— Non pas, madame la marquise, et puisque je ne trouve point grâce devant vous, faites venir, je vous

prie, M. d'Alviella, nous verrons s'il me résistera, lui ; seulement, puisque c'est la guerre, je vous préviens que je vais être d'une coquetterie sans bornes avec M. le marquis. Et, comme pour appuyer cette menace prononcée du ton le plus enjoué du monde, madame de Par dieux redressa son chapeau des deux mains, en se jetant un regard satisfait dans une glace, qui se trouvait devant elle :

— Je tremble déjà, madame la comtesse, fit la marquise en souriant ; non, je ne veux point la guerre, et la preuve, c'est que je vais faire appeler mon mari, mais afin d'essayer de le convaincre de céder à votre désir.

— Ah ! c'est charmant cela.

Tout en parlant, la marquise avait sonné. Madame Firmin entra.

— Prie M. le marquis de venir un instant, lui dit Clotilde.

Lorsque la gouvernante se fut éloignée afin d'exécuter cet ordre, la comtesse reprit :

— Merci encore, madame la marquise, vous venez de me causer une grande joie, car s'il faut tout vous avouer, c'était une gageure. Ah ! ce mot vous intrigue, je vais vous l'expliquer. Ma voiture a quelquefois croisé la vôtre sur la route d'Amboise.

— C'est, possible, mais je ne m'en souviens que vaguement.

— Vous ne pouvez pas l'avoir remarquée ; une autre personne, qui toujours vous accompagne, captive d'ordinaire toute votre attention. Ne rougissez pas de votre bonheur ! Aimer son mari, c'est l'idéal des jeunes filles et la plus grande félicité des femmes. Or, je n'ai point été la seule à constater vos joies intimes ; les personnes qui vous ont vainement invités jusqu'ici, M. le marquis et vous, ont cherché quelle pouvait être la cause de vos persistants refus ; et ils l'ont trouvée dans votre mutuelle affection. Savez-vous alors, comment elles vous ont surnommés ? Les loups ! Indignée de ces propos, j'ai résolu de les faire cesser en pariant avec madame de Champ brûlé que je vaincrais votre indifférence⁷. Ma représentation était une occasion superbe. Vous voyez bien que vous n'y pouvez manquer,

— J'y assisterai, madame la comtesse, mais pour vous applaudir, dans ce but seul, et non pour contrecarrer des plaisanteries fort innocentes, somme toute,

— Vous êtes aussi aimable que belle, chère madame ; ce n'est pas peu dire, croyez-moi.

Sanchez entra. Après lui avoir présenté la présidente de Par dieux, Clotilde le mit en peu de mots au courant de sa démarche et lui apprit qu'elle venait de se rendre à ses instances.

— J'espère que l'opposition ne viendra point de votre côté, monsieur le marquis, dit la comtesse, lorsque Clotilde eut cessé de parler, et que vous allez ratifier l'espérance que vient de me faire concevoir madame la marquise.

D'Alviella regarda sa femme ; les yeux de Clotilde lui dirent d'accepter.

— La marquise vous a donné sa parole, madame, vous avez donc la mienne, répondit-il.

La comtesse les remercia tous les deux et remonta dans sa voiture, enchantée de sa petite victoire. Sanchez et Clotilde la regardèrent s'éloigner jusqu'au moment où elle disparut dans la pente de l'avenue qui menait à la grille du parc.

— Oh ! merci, dit alors la jeune femme à son mari, en lui sautant au cou, tu as été bien bon de consentir ainsi tout de suite.

— Tu seras heureuse d'assister à cette fête ?

— Puisque tu m'y accompagneras, oui, certes.

— Alors, j'y goûterai certainement également un plaisir bien vif.

Malgré cette douce parole, un secret pressentiment vint amoindrir la joie du marquis.

— Voilà mon bonheur gâté, se dit-il. Nous étions si heureux tout seuls !

Rien pourtant ne vint d'abord justifier ce triste pressentiment.

La représentation fut charmante ; madame de Par dieux y obtint un succès de comédienne véritable, qu'égalait seul celui de beauté de Clotilde. Les hommes admirèrent respectueusement la jeune marquise, autour de laquelle circula, pendant tout le temps, ce murmure approbateur qui marque les hommages sincères, et les femmes elles-mêmes durent s'incliner devant cette royauté faite de charmes, de fraîcheur, d'amabilité et d'esprit, qui plaçait Clotilde à leur tête. Ce triomphe véritable enchantait Sanchez. Loin de réveiller en son cœur les terribles éclairs de la jalousie, cette passion qui le rendait feu, la suprématie qu'exerça Clotilde sur tous les assistants, doubla son bonheur de la posséder, en lui en faisant mesurer toute la grandeur. L'estime qu'il avait pour sa femme et la persuasion de posséder son cœur sans partage augmentèrent encore son orgueilleux enivrement.

Il se dit qu'il était l'homme le plus heureux de la terre et remercia Dieu de lui avoir permis d'arranger sa vie d'une si délicieuse façon. En cet

instant, il se promit, sans toutefois donner dans l'excès contraire, de ne plus repousser les avances de ses voisins avec autant de rigueur que par le passé. L'air radieux de Clotilde, qui s'amusait énormément, confirma ce projet, dont la réalisation devait, tout en flattant la vanité du marquis, plaire à celle qui l'avait fait naître.

Clotilde et Sanchez quittèrent le château du comte à une heure assez avancée, et, pendant toute la route, se firent mutuellement part du plaisir qu'ils y avaient goûté. Au moment où leur demeure s'illuminait au dedans pour leur retour, trois chaises de poste, entraînées chacune par quatre chevaux vigoureux, passèrent sur la route, au bas de la colline.

Une main sortit par la portière de l'une d'elles, désignant le château du marquis, et Schiba, sous les traits de sir Perkins, dit à l'inconnue et à Georges de Maurange, qui se trouvaient assis en face de lui :

— Voilà la demeure du maudit !

XXVI — LE TROISIÈME COMPLICE

Lorsque le marquis d'Alviella et sa jeune femme avaient quitté Paris pour se rendre en Touraine, Schiba et l'inconnue, ainsi que de Maurange, étaient entrés dans une phase nouvelle.

A l'agitation de leur vie, avait succédé un calme complet ; mais, avant de retracer "cette période d'attente, il est indispensable de remonter aux événements qui avaient déterminé complètement Georges à devenir le complice du vieil Indien et de sa compagne. On n'a pas oublié sans doute la scène terrible à la suite de laquelle l'ancien adversaire du marquis d'Alviella aurait indubitablement succombé, si un des esclaves de la fée de Neuilly n'avait consenti, pour mille roupies, à sucer sa blessure, et si Schiba n'avait ensuite employé toute sa profonde science à vaincre la fièvre terrible que le désespoir avait produit chez le blessé.

A la suite de ce tragique incident, Georges était tombé dans une sorte de torpeur qui dura plusieurs jours, et que le khansaman prolongea plusieurs fois dans l'intérêt même du malade. Ce long affaissement presque semblable à un profond sommeil lui rendit des forces, rétablit normalement les parties atteintes, et versa dans son esprit un calme d'une froideur extrême et d'une lucidité grande. Il en sortit comme on quitte un songe péniblement commencé, mais dont le dénouement allègre pallie l'horreur

des premiers instants. Dès qu'il put se lever et faire quelques pas dans le jardin, soutenu, soit par Schiba, soit par l'inconnue, il ne songea qu'à remercier ses hôtes des soins empressés dont ils l'entouraient. Petit à petit, cependant, la mémoire lui revint, et il aborda les questions sérieuses, en déclarant à l'inconnue qu'il voulait quitter le jour même la villa de Neuilly, afin de disputer Clotilde au marquis.

— Vous êtes libre, monsieur de Maurange, et je ne vous retiens pas, dit-elle.

— Merci, madame, je quitterai votre maison ce soir, mais je n'oublierai pas que je vous dois la vie.

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, répondit l'inconnue, c'est lui. Et elle désigna Schiba, qui entraît en ce moment.

— Lui, répéta Georges ; en effet, je me souviens maintenant. Il me semble que je l'ai entrevu maintes fois se penchant sur mon chevet, pour verser sur mes lèvres un baume salulaire. Vous êtes donc médecin, Schiba ?

— Oui, sahib, répondit le vieillard ; je guéris les âmes et les corps de toutes leurs souffrances.

Le sérieux avec lequel ces mots furent prononcés imposèrent à Georges.

— Les âmes aussi ? fit-il.

— Oui, reprit le vieil Indien, les âmes aussi, et j'emploie pour y arriver les moyens analogues à ceux qui me servent pour leur enveloppe périssable. Je les sonde et sais découvrir la cause de leur souffrance, Ici, nous sommes trois malades. Moi, je suis blessé là, — et il se frappa le cœur, — depuis plus de quarante ans ; ma maîtresse porte depuis plusieurs années un noir chagrin en elle, mais le même coup nous guérira tous les deux. Vous, votre maladie morale est moins terrible que la nôtre, mais elle n'en est pas moins douloureuse pour cela. Vous allez nous quitter, et puis, que ferez-vous ? — Je tâcherai de reconquérir le terrain que nia maladie m'a probablement fait perdre dans la grande entreprise que je poursuis, et j'atteindrai le but.

— Trop tard ; je sais ce que vous roulez dire. Georges jeta sur l'inconnue un regard de reproche.

— Je n'ai point de secrets pour Sehiba, dit-elle, car je le sais discret comme la tombe.

— Oui, trop tard, répéta le vieil Indien. Depuis qu'on vous a transporté ici tout sanglant, le marquis d'Alviella, votre rival, a gagné du terrain ; il est aimé, agréé par M. Schunberg, et, avant un mois, il sera son gendre.

En apprenant ces nouvelles, que madame Krmin venait d'envoyer de Rome, de Maurange se laissa tomber avec accablement dans un fauteuil. L'inconnue et Schiba l'examinèrent quelques minutes en respectant par le silence la profonde rêverie qui s'empara de leur hôte. Le visage de Georges exprimait plutôt le découragement que la douleur ; un sourire expressif de Schiba le fit remarquer à sa maîtresse.

— Jetons le masque, dit-il au bout de quelques instants ; notre cause est commune, et nous ne pouvons sérieusement nous unir qu'en usant vis-à-vis les uns des autres d'une entière franchise. Écoutez-moi bien, monsieur de Maurange, et point de fausse honte. Si mademoiselle Schunberg épouse le marquis, il ne vous reste pour tout bien que les cent mille francs, prix de votre blessure ; mais qu'est-ce que cela ?

— Une misère, en effet, répondit Georges avec conviction.

— Vous regrettez la femme, je le crois, mais surtout vous regrettez la dot. Ne vous en défendez pas. J'ai commencé par vous dire : jetons le masque ; que le vôtre tombe d'abord, les nôtres le suivront. Vous regrettez la dot de mademoiselle Schunberg, et c'est fort naturel, car il est peu de fortunes aussi considérables que la sienne. Or, celui qui vous enlève ce trésor est notre ennemi commun, le marquis San chez d'Alviella. Eh bien, voulez-vous vous venger de lui ?

— Me venger du marquis ?

— De votre heureux rival, de celui qui vous a presque tué et qui vous ruine, fit la jeune femme.

— Si je le veux ! mais comment, puisque vous m'avez acheté sa vie ?

— Oh ! ceci nous regarde ; d'une façon terrible. Les yeux du vieil Indien lancèrent un tel éclair de haine en prononçant ces paroles, que le visage de Georges exprima une soudaine hésitation.

— Il va vous prendre celle que vous considérez déjà presque comme votre fiancée, il y a quelques mois, reprit le vieil Indien ; il vous a blessé cruellement l'âme et le corps, il détruira votre avenir, pourquoi hésiter ? Acceptez ce que je vous offre, faites cause commune avec nous, jurez de nous seconder dans tous nos projets contre lui, fut ce même au péril de votre vie, et, avant un an, vous serez-millionnaire.

— Jurez, dit à son tour l'inconnue, et comme vient de le dire Schiba, avant un an je vous donnerai de quoi vous faire aussi riche que si vous l'aviez emporté sur notre ennemi.

L'incrédulité se peignit sur le visage de Georges.

— Vous doutez ? Schiba, donne-moi ma cassette, afin que j e lui prouve que j e ne lui fais pas une vaine promesse.

Le khansaman poussa un bouton caché dans la muraille du petit boudoir où se passait cette scène, un placard dissimulé par les tentures s'ouvrit, et le vieil Indien y prit un coffret d'ébène garni d'acier, fermé par une serrure microscopique. L'inconnue tira de son sein un petit sachet de velours, en sortit une clef d'or d'un merveilleux travail, et, l'ayant introduite dans la serrure du coffret, plaça celui-ci tout ouvert devant le jeune homme en ajoutant :

— Tenez, monsieur de Maurange, voilà de quoi faire la fortune d'un roi..

Georges demeura ébloui. Le coffret était rempli de diamants, de rubis, d'émeraudes, de saphirs, d'opales, de perles fines, d'une grosseur énorme, d'une pureté parfaite, et conséquemment d'un prix inestimable.

— Il y a là de quoi payer dix fois le prix que je vous offre.

— En effet, fit de Maurange d'une voix altérée. Et, sans quitter des yeux le coffret tentateur, il ajouta :

— Fixons, la somme que vous me donnerez, si j'accepte.

— Mais, trois millions, est-ce assez ?

— Trois millions ! Oui ! oui ! et quand les aurai-je ?

— Le jour de la mort du marquis d'Alviella, dit Schiba.

— Un nouveau duel ? demanda Georges.

— Non pas, fit l'inconnue.

— Un meurtre alors ! s'écria de Maurange. Vous voulez que je le tue ?

— Ce serait trop doux, répliqua l'inconnue. Non, monsieur de Maurange, nous ne voulons pas cela ; vous n'aurez avec M. d'Alviella ni duel, ni querelle ; son sang ne sera pas plus versé par vous que par nous s'il coule ; mais nous voulons sa mort, mort terrible, épouvantable, et sur l'âme de celui que je pleure, je vous, le jure, il mourra deux fois coupable.

— Par l'âme de Baxîo, par l'âme de Nahouâ, il mourra ! répéta Schiba.

Georges regarda avec terreur ses deux interlocuteurs sans rien comprendre, si ce n'est que rien au monde ne pourrait les faire renoncer à leur projet. En parlant, la jeune femme s'était animée, le feu d'une haine terrible et implacable brillait dans ses yeux ; Schiba, au contraire, calme et solennel, tout en offrant par son attitude un saisissant contraste avec sa compagne, n'en exprimait pas moins une résolution immuable. L'offre des trois millions tentait de Maurange au dernier des points ; cependant, comprenant que l'occasion qui s'offrait à lui de pénétrer plus complètement

dans la vie de ses hôtes mystérieux ne se présenterait peut-être plus jamais, il aborda brusquement la question par ces mots :

— Racontez-moi votre vie, et je suis à vous.

— Pour cela, jamais, fit Schiba. Vous pouvez partir.

— Mais vous connaissez bien la mienne, répliqua de Maurange, ne trouvant que cette médiocre raison de justifier l'immense curiosité qui venait de s'éveiller en lui.

— Nous devons la savoir : mais que vous importe notre passé ?

— C'est juste, répondit de Maurange, après un moment de réflexion.

— Vous acceptez donc ? Eh bien, jurez !

— Un moment encore, la preuve que le marquis épouse mademoiselle Schunberg ?

— La voici, fit Schiba en mettant sous les yeux de Georges la lettre de madame Firmin.

— C'est vrai, reprit le jeune homme après avoir lu. Eh bien ! je jure de vous seconder, si ce mariage s'accomplit.

— Et moi de vous donner ce que je vous ai promis, dès que nous aurons atteint notre but, fit l'inconnue.

A partir de ce pacte, dont de Maurange ne comprenait pas encore toute la portée, il suivit ponctuellement les ordres de la jeune femme et ceux de Schiba. Ils furent du reste d'abord d'une simplicité grande.

Le jour du mariage du marquis avec Clotilde, ils vinrent, on le sait, tous les trois blottis dans une calèche, assister à la sortie des nouveaux époux de l'église. Ce fut la seule fois que de Maurange quitta la villa où l'inconnue lui ordonna de demeurer constamment, afin de n'attirer sur eux l'attention de personne. Les choses allèrent ainsi jusqu'au moment où la dernière lettre de madame Firmin, venue de la Touraine, apprit à Schiba que le bonheur de Sanchez était sans bornes, et qu'il idolâtrait Clotilde.

— Le moment d'agir est venu, maîtresse, dit-il à la jeune femme, après lui avoir communiqué cette lettre ; je partirai ce soir. En effet, le soir même sir Perkins quitta Paris.

Lorsque Georges demanda à l'inconnue le but de ce voyage :

— Nous irons bientôt le rejoindre, fut sa seule réponse.

De Maurange n'insista pas. Il se sentait dominé par l'étrange créature dans l'intimité de laquelle il vivait, et cette domination était même si grande qu'elle avait empêché Georges de sentir renaître en lui la pensée de se faire

aimer par cette femme idéalement belle et plus riche encore que toutes celles qu'il avait rencontrées dans sa vie.

Quelques jours après le départ de Schiba, l'inconnue annonça à de Maurange qu'ils partiraient pour Amboise le lendemain matin. Ce voyage se fit en poste. Trois chaises emportèrent vers la Touraine tous les habitants de la villa, c'est-à-dire Georges, l'inconnue et les bahîs. Sir Perkins les attendait à Amboise ; lorsqu'ils y arrivèrent, il prit place dans la voiture où se trouvaient la jeune femme et de Maurange. Les premiers mots qu'il prononça furent :

— Tout est prêt, maîtresse, et j'ai des nouvelles. Après avoir passé devant le château qu'habitaient

Sanchez et Clotilde et l'avoir montré à ses compagnons, Schiba fit prendre aux postillons une route opposée qui menait au delà de la Frillière. Au bout d'un quart d'heure de marche dans cette direction, les voitures s'arrêtèrent devant une maison isolée dans laquelle aucune lumière ne brillait. Schiba renvoya les postillons au relais qu'il leur avait fait préparer à Vauvray, et, ouvrant la maison, y fit entrer Georges, l'inconnue et leur suite. Ce qui frappa le plus de Maurange lorsqu'il pénétra dans cette sombre demeure, fut la précaution qu'on avait prise de doubler toutes les persiennes, de façon à ce que du dehors on n'y pût apercevoir aucune lumière. Rien de très particulier cependant ne signalait l'intérieur de cette habitation spacieuse, qui était située au milieu d'un assez vaste jardin, entouré de tous les côtés par un mur élevé. Elle était composée de deux corps de logis reliés ensemble par une sorte de hangar. Le plus commode était destiné à l'inconnue, à Georges et à Schiba. Le second attendait les bahîs. L'ameublement de la partie réservée aux maîtres était d'une confortable élégance, sans luxe, mais sans mesquinerie. Lorsque les esclaves se furent retirés dans le second corps de logis, sauf deux d'entre eux, qui restèrent pour servir le repas préparé dans une vaste salle à manger, les trois complices s'attablèrent.

— Et maintenant, parle, Schiba, fit l'inconnue. Le khansaman commença-en ces termes :

— Nul ne peut soupçonner notre présence en ces lieux. Le notaire d'Amboise à qui j'ai acheté cette campagne me prend pour un Anglais misanthrope et qui n'a que le désir, de vivre seul, isolé dans une retraite profonde. Chaque jour madame Firmin viendra nous donner des nouvelles ; je l'ai vue dans la journée pendant l'absence du marquis et de sa femme. Le

ciel nous seconde, maîtresse, car, cédant aux instances d'un de leurs voisins, pour la première fois le marquis et la marquise ont assisté à une fête aujourd'hui. Cette nouvelle a complètement modifié mon plan.

— Ah ! Et que veux-tu faire ?

— Vous allez le savoir, maîtresse. Monsieur de Maurange, êtes-vous toujours décidé à nous seconder ?

— Vous avez ma parole ; plus que jamais, je le suis.

— Bien ; alors, connaissez-vous le comte de Par dieux, président du tribunal de Tours ?

— C'est mon cousin à la mode de Bretagne.

— Shiva nous seconde, fit le vieillard. Demain, vous irez lui rendre visite, afin de renouer vos relations avec lui.

— Et après ?

— Je vous le dirai.

Il ne fut plus question de rien ce soir-là ; mais lorsque, Georges s'étant retiré le premier, Schiba et l'inconnue se trouvèrent seuls :

— Maîtresse ! maîtresse F s'écria le vieil Indien, remercions Brahma, nous allons bientôt toucher au but.

XXVII — LES BILLETS ANONYMES

Des relations suivies s'établirent entre le comte et la comtesse de Par dieux et le marquis et la marquise d'Alviella, après la fête à laquelle ces derniers assistèrent.

La distance assez grande qui séparait leurs châteaux rendit ces relations plus agréables encore en les modérant dans une juste mesure. Néanmoins, le président et sa femme passèrent plusieurs journées à la Frillière, et Sanchez et Clotilde furent plusieurs fois aussi les hôtes du comte et de la comtesse. Ces réunions intimes leur plaisaient à tous quatre. Chaque fois qu'elle voyait madame de Par dieux, Clotilde se liait plus étroitement avec elle, et la mutuelle sympathie qu'elles éprouvaient l'une pour l'autre allait en croissant. De son côté, le marquis trouvait dans l'esprit sérieux, quoique aimable de M. de Par deux, une communion d'idées qui lui faisait rechercher sa société.

Un bal champêtre fut organisé par la comtesse, et Sanchez ainsi que Clotilde furent les premiers invités... Cette fois, ils acceptèrent avec

empressement. Une tente élégante fut dressée au milieu de la pelouse qui bordait l'un des côtés du château du comte. On disposa sur l'herbe un grand plancher pour les danseurs, et lorsque l'orchestre lança ses premiers accords, plus de cent personnes avaient pris place sous l'élégant abri. Clotilde et Sanchez étaient arrivés des premiers.

Tout à coup, au moment où un danseur venait la prendre pour la valse, la marquise vit les yeux de son mari se diriger avec une certaine-persistance vers la comtesse de Par dieux avec qui causait un jeune homme. Clotilde reconnut Georges de Maurange. Son duel avec Sanchez étant resté secret, sa vue n'éveilla, dans l'esprit de la jeune femme, qu'une médiocre surprise. Mais d'Alviella ne put réprimer un geste de colère, qui ne fut remarqué par personne, si ce n'est par Georges, qui, tout en conversant avec la maîtresse de la maison, suivait de l'œil les moindres gestes de son ancien rival. Lorsque la comtesse se leva pour se mêler aux danseurs, de Maurange alla droit au marquis, et le saluant avec un sourire aimable :

— Avez-vous fait comme moi, monsieur le marquis ? lui demanda-t-il.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, répondit d'un ton froid Sanchez.

— Avez-vous oublié le passé ? Pour ma part, je vous déclare que je ne m'en souviens aucunement, et que, vous pardonnant tous vos succès, je viens à vous aujourd'hui sans haine et sans colère. Nous ne pouvons être amis, je le reconnais, et ce n'est point là ce que j'espère, mais nous pouvons, je le crois, nous rencontrer à l'avenir sur un terrain neutre, semblable à celui-ci, sans craindre nullement de voir se réveiller nos querelles passées. Partagez-vous cette opinion ?

La courtoisie parfaite avec laquelle ce petit discours fut prononcé ne laissa à Sanchez aucun échappatoire.

— Qu'il en soit ainsi que vous le désirez, monsieur. Je n'ai rien à oublier, moi, répliqua-t-il en s'éloignant.

Malgré cette réponse, la présence de Georges ne laissa point que de contrarier vivement le marquis ; cependant la conduite pleine de tact de son ancien rival finit par rasséréner complètement ses idées, car de Maurange évita sans aucune affectation de se trouver un seul instant près de Clotilde. Après l'avoir saluée respectueusement d'un peu loin, il ne s'occupa pas plus d'elle que si elle n'avait point été là, et le marquis, qui ne le perdait pas de vue une seconde, lorsque la fête fut finie, se retira avec sa femme, en emportant la conviction de la sincérité des paroles que Georges lui avait adressées.

Néanmoins, ce retour ne fut point aussi gai que de coutume, et, pour la première fois, une sorte de contrainte régna entre ces deux êtres qui pourtant s'adoraient.

Pour rien au monde Sanchez n'eût voulu parler de Georges à Clotilde, et, de son côté, celle-ci ne pouvait communiquer les réflexions que la présence de son ancien adorateur avait fait naître en elle.

Dès ce jour, les fêtes se succédèrent au château du comte. L'été touchait à sa fin, et madame de Par deux, voulant profiter des derniers jours de la belle saison, laissait peu de repos à ses amis. Georges devint l'indispensable du château du comte. Nul n'avait plus que lui l'art de varier les plaisirs et de les organiser d'une façon convenable. Bals, concerts, jeux de toute espèce, de Maurange dirigeait tout en homme de goût d'une incontestable habileté. Cette mondaine suprématie fit que Sanchez et Clotilde le rencontrèrent souvent, et que le marquis, toujours en éveil cependant, mais fort de son bonheur et de l'estime qu'il avait pour sa femme, en vint à ne plus prendre aucun ombrage de sa présence. Quelque jaloux qu'on puisse être naturellement pour que la jalousie s'éveille en vous, il faut généralement qu'une preuve quelconque, si minime qu'elle soit la fasse naître. Un baril de poudre ne saute pas sans une étincelle, et rien dans les allures indifférentes et froidement polies de M. de Maurange ne pouvait la faire s'emparer de nouveau du cœur de Sanchez. Le plus roué de tous les diplomates n'emploie pas de ruses mieux calculées que Georges n'en employa pendant les deux mois que dura ce manège. Il ne se tint pas cependant toujours complètement à l'écart ; mais si le hasard lui faisait faire vis-à-vis au cavalier de Clotilde dans un quadrille, si parfois au jeu il se trouvait à ses côtés, sa réserve extrême devait chasser de l'esprit du marquis toute idée mauvaise et renfoncer sa persuasion que de Maurange avait pour jamais renoncé au cœur de celle, qu'il aimait jadis.

Le positivisme affiché par Georges dans plusieurs conversations auxquelles Sanchez assista, lui fit croire que ce qui avait le plus charmé son rival dans Clotilde était sa dot princière, et qu'ayant perdu tout espoir à ce sujet, il avait fini par la ranger au nombre des femmes vis-à-vis desquelles on se montre d'une parfaite courtoisie, mais aussi d'une complète indifférence.

Le marquis et la marquise d'Alviella furent ainsi entraînés petit à petit à renouer avec Georges quelques relations passagères. Clotilde qui, plus que Sanchez, pouvait apprécier l'extrême réserve de de Maurange vis-à-vis

d'elle dans sa conduite et dans ses discours, dont il avait banni avec un soin extrême toute allusion au passé, s'y laissa prendre et en arriva à le traiter comme les autres personnes qu'elle rencontrait ordinairement chez le comte de Par dieux.

De Maurange, en agissant de la sorte, on l'a deviné sans doute, ne faisait que suivre ponctuellement les instructions que lui avaient données Sehiba et l'inconnue. Sans connaître leur plan en entier, il savait qu'il agissait contre Sanchez, et la vue de Clotilde, si belle et si heureuse de l'amour de son mari, sans réveiller la fièvre brûlante à laquelle il "avait été en proie pendant quelques heures dans la villa de Neuilly, alors que sa mystérieuse hôtesse avait brûlé la lettre anonyme qu'il avait confiée à de Chambly pour madame Firmin, lui faisait mettre une conscience extrême dans l'exécution des ordres auxquels il avait juré d'obéir.

Une dernière fête fut annoncée chez madame de Par dieux. Un concert, suivi d'un bal, devait clôturer dignement les brillantes réunions qui, pendant tout son séjour à la campagne, avaient placé son château en tête des plus agréables et des plus hospitaliers.

L'automne avait commencé, un froid assez vif se faisait sentir et invitait les hôtes des campagnes à regagner les villes. Plusieurs personnes avaient retardé leur retour à Tours, à Amboise et à Paris pour assister au dernier bal du château de Par dieux.

Sanchez et Clotilde n'étaient point de ce nombre. Un peu las des fêtes auxquelles ils avaient pris part dans les derniers temps, ils avaient résolu de passer tout l'hiver en Touraine, et le marquis avait écrit à sa mère de faire en sorte de venir les y rejoindre bientôt.

Un ciel gris de septembre donnait à la campagne des tons sombres faits pour impressionner désagréablement les natures sensibles. Sanchez était plus que les autres accessible à ces influences atmosphériques. Le sang chaud qui coulait dans ses veines aimait le soleil et la lumière ; aussi se trouvait-il dans une disposition d'esprit peu propice aux plaisirs. Néanmoins, ayant promis à Clotilde de la conduire à la dernière fête de la comtesse, il ne songea pas un seul instant à revenir sur cette promesse.

De son côté, Gomez, presque aussi sensible que son maître à l'influence du temps, était d'une humeur massacrant, qu'augmentait encore l'état dans lequel se trouvait le fidèle compagnon de ses chasses et de ses promenades, son chien Démonio. Depuis deux jours, ce dernier se tenait dans sa niche, presque complètement indifférent à la voix de son maître, à laquelle il

obéissait si promptement d'ordinaire. Crispé sur lui-même, la queue immobile, il restait de longues heures la tête cachée entre la poitrine et les pattes de devant. Souvent, pris d'une sombre inquiétude, il semblait chercher vainement une position qui lui permît de goûter quelque repos. L'expression de son regard, doux et intelligent d'ordinaire, était vague et sombre. Il refusait toute nourriture et s'élançait parfois brusquement, la gueule ouverte, de toute la longueur de sa chaîne contre un ennemi imaginaire. La souffrance visible qu'éprouvait Demonio affectait profondément Gomez.

Le marquis remarqua l'air triste de son intendant, et il lui en demanda la cause.

— Demonio est fort malade, monsieur le marquis.

— Qu'a-t-il ?

— Je ne sais. Si cela continue, je ferai venir un vétérinaire.

— Tu feras bien. Allons voir Demonio lorsqu'ils arrivèrent dans la cour où se trouvait le molosse, celui-ci était blotti tout au fond de sa niche.

— Demonio ! Demonio ! ici ! fit Gomez en s'approchant.

A la voix de son maître, le molosse releva la tête, puis la laissa retomber sur sa poitrine.

— Vous le voyez, monsieur le marquis, il m'entend à peine, et voici sa pâtée d'hier qu'il n'a point touchée. Un lâche aurait-il empoisonné mon chien ?

— Tu t'alarmes à tort. Ce chien a l'air malade, mais je crois le cas moins grave que tu ne penses ; néanmoins, tu feras bien de consulter le vétérinaire dès aujourd'hui.

— Je vais partir pour Amboise à l'instant.

— C'est cela.

Ils revinrent vers le château et y entrèrent, sans remarquer que Manoël, qui en sortait, après s'être glissé derrière un massif à leur approche, s'éloignait comme quelqu'un qui fuit en se cachant. Gomez monta à sa tourelle. Le marquis rentra dans sa chambre pour lire et fumer. Clotilde était au salon, et les accords qu'elle tirait de son piano arrivaient vaguement aux oreilles de son mari. Sanchez reprit le livre qu'il avait commencé la veille. Un papier en tomba. Le marquis le ramassa, l'ouvrit et lut en tremblant les lignes suivantes, tracées par une main qui lui était complètement inconnue :

« Perfides comme l'onde, ainsi sont les filles d'Ève ! Les regards du plus pur azur cachent parfois une âme vile. Il est plus difficile de-savoir ce que

pense une femme que de connaître ce que pense Dieu. Qui cherche à vous tromper vous grise de caresses. Surveille Georges, c'est lui qu'il faut craindre.

UN AMI. »

Cette dénonciation anonyme, faite par sentences aphoristiques, jeta le marquis dans un monde de pensées. Il n'y attacha point une grande importance d'abord, mais il la relut vingt fois, pour, la parcourir après vingt autres fois encore.

— C'est une lâche calomnie, que ce billet, se disait-il. Clotilde est un ange, la soupçonner serait infâme'. Elle m'aime et n'a jamais aimé que moi.

Mais, malgré cette double protestation de son cœur et de son âme, il sentit le doute pénétrer en lui, doute terrible, épouvantable, et qui lui fit l'effet d'un coup de poignard ! Il se leva et marcha avec agitation dans sa chambre, cherchant à quel parti il devait s'arrêter.

La pensée d'aller loyalement montrer le billet anonyme à Clotilde lui vint d'abord, mais il ne se sentait pas assez maître de lui pour ne point éclater si la jeune femme n'accueillait point complètement sa demande comme il le désirait. Froissant la dénonciation dans ses doigts avec colère, il la déplia et la relut encore, et ne put détacher complètement ses yeux de ce fatal écrit, qu'en le jetant au feu, mais tandis qu'il brûlait, accroupi devant le foyer, il dévora du regard une dernière fois encore chaque phrase, avant qu'elle n'ait disparu sous la flamme. Ce salutaire autodafé lui rendit pourtant un peu de calme. Il chassa violemment ses sombres pensées et se laissa bercer pendant quelque temps par la musique que Clotilde faisait dans le salon. Enfin il se leva et alla la rejoindre.

— Puis-je venir t'entendre de près ? lui dit-il

— Tu m'écoutais donc ?

— Oui, depuis une heure. Continue, je te prie.

La marquise obéit ; Sanchez s'accouda au piano et la regarda fixement. Clotilde lui souriait en jouant, et ce sourire fit s'envoler au loin tout ce qui restait encore en lui de la fatale impression que le billet anonyme lui avait causée.

La journée se passa en préparatifs pour le soir. Clotilde s'était composé une toilette charmante, qu'elle ne se lassait point de faire admirer à Sanchez, le consultant sur ses moindres détails, lui demandant son avis sur un ruban, une fleur, un nœud de dentelle, les moindres riens.

— Tu as un goût parfait, lui disait Sanchez ; tu vas être trop belle, ma Clotilde.

— Jamais assez, mon ami, puisque c'est pour toi seul que je me pare.

— Qui t'a donné l'idée de l'arrangement heureux de cette toilette ?

— Celle que portait à la dernière fête de la comtesse la filleule de madame de Champ brûlé, la baronne de Mauroy⁸. Ne la connais-tu pas ?

— A peine.

— C'est elle qui a dansé le cotillon avec M. de Maurange.

Ce nom rendit à Sanchez une partie de ses angoisses. Son front s'assombrit.

— Tu as quelque chose, Sanchez ? fit Clotilde.

— Non, je n'ai rien, répondit-il ; et il quitta sa femme.

Lorsqu'ils prirent place dans la voiture qui devait les mener au château du comte, le marquis, ne sachant à, quelle idée s'arrêter, s'était promis de surveiller Georges et Clotilde pendant tout le bal.

Jamais de Maurange ne se montra plus gai que ce soir-là. Cette gaieté irrita Sanchez. Jamais aussi Georges ne trouva plus d'occasion de se rapprocher de la marquise et de lui adresser la parole. Sans défiance aucune, la jeune femme riait de ses saillies, sans remarquer les regards terribles dont son mari l'enveloppait, Il fallut au marquis une force de caractère énorme pour se contenir jusqu'à la fin.

Un incident vint mettre le comble à sa fureur. Pendant que l'orchestre lançait ses derniers accords, séparé de sa femme par la foule des danseurs, il la vit faire un tour de valse avec Georges, et il lui sembla que ce dernier osait parler bas à l'oreille de Clotilde en dansant. A cette vue, tout son sang reflua vers son cœur, et il allait s'élancer pour arracher sa femme des bras de son danseur, lorsque l'orchestre se tut.

Une scène violente aurait indubitablement eu lieu pendant le retour à la Frillière, si le marquis se fût trouvé seul avec Clotilde pendant sa durée ; mais, un voisin, dont l'essieu de la voiture s'était brisé en arrivant chez M. de Par dieux, ayant demandé au marquis de lui donner place dans la sienne, d'Alviella n'osa refuser, et, sous le prétexte d'une fatigue extrême, laissa Clotilde faire les honneurs de leur calèche en causant avec le baron de Bergeval pendant tout le temps de la route. En arrivant près du château, au moment où la voiture allait s'engager dans l'avenue serpentant en spirale qui conduisait à la grille, les trois voyageurs entendirent un hurlement lointain, douloureux et étrange qui les frappa.

— Entendez-vous, Sanchez ?

Le marquis ne répondit pas à sa femme.

— Quelque chien errant, fit le baron.

— Sa voix est sinistre.

— Le silence de la nuit ajoute probablement au lugubre dont elle est effectivement empreinte.

Arrivée au perron, la voiture, après y avoir déposé Clotilde et Sanchez, reprit le chemin de l'avenue. Madame Firmin attendait sa maîtresse. Le marquis quitta sa femme après quelques paroles insignifiantes, mais qui cachaient mal son trouble, et rentra dans sa chambre, où il se laissa tomber dans son fauteuil en proie à une agitation terrible. La façon dont il lui dit adieu frappa Clotilde, qui, sous l'empire d'une émotion poignante, renvoya sa gouvernante aussitôt qu'elle eut regagné son appartement. Sa préoccupation l'empêcha de remarquer l'air troublé de madame Firmin, qui ne se fit point prier pour disparaître.

Clotilde entra dans son oratoire, situé à côté de sa chambre à coucher. Muguet, qui reposait mollement sur son coussin de velours, s'éveilla et vint vers elle en agitant sa petite queue blanche aux poils longs et soyeux ; mais la marquise lui fit un froid accueil, et le havanais, tout surpris, retourna tristement à son fauteuil. Clotilde, alors, s'agenouilla et demanda à Dieu ce qui pouvait avoir assombri l'esprit de son mari. Après une longue et sincère prière, elle revint dans sa chambre à coucher, et jeta vers la cheminée un triste regard, désespérant d'y trouver, ce soir-là, le bouquet quotidien que Sanchez avait coutume d'y faire mettre. Le bouquet y était et la jeune marquise tressaillit de joie en l'apercevant.

— Oh ! je suis folle ! se dit-elle, ce n'est qu'un nuage. Et, saisissant le bouquet, elle le couvrit de baisers. Mais à peine ses lèvres eurent-elles touché les fleurs, qu'un sommeil invincible s'empara d'elle ; elle voulut en vain lutter contre lui, ses paupières s'abaissèrent lourdes et implacables sur ses beaux yeux humides. En vain elle essaya de se diriger vers la sonnette qui donnait dans la chambre de Sanchez ; avant qu'elle n'eût pu saisir le cordon, elle s'affaissa doucement sur elle-même et s'endormit sur le tapis, la tête appuyée contre le divan.

Dans sa toilette de bal, le sein encore gonflé par les émotions qu'elle avait ressenties, continuant à sourire au bouquet fatal, elle était divinement belle ainsi. Lorsque par sa régularité, sa respiration annonça qu'elle était en proie à un profond sommeil, une portière se souleva, et Schiba, s'avancant

avec précaution, s'approcha de la marquise et la considéra pendant quelque temps en silence.

L'air froid et grave du vieil Indien était terrible. Un pâle sourire erra pendant quelques secondes sur ses lèvres, puis, ayant approché du visage de la jeune femme un flacon, dont les émanations semblèrent encore augmenter son sommeil, il ouvrit la fenêtre et lança un coup de sifflet à peine perceptible.

Un moment après, quatre bahîs pénétrèrent dans la chambre par la fenêtre, au moyen d'une échelle posée contre le mur du château. Sans prononcer une parole, Schiba leur désigna la marquise endormie. Alors un des bahîs déploya un hamac, et, aidé par ses compagnons, il y plaça Clotilde ; puis, ayant attaché une corde solide et assez longue à chacun des anneaux du hamac, ils le suspendirent dans l'espace, en dehors de la croisée, et le laissèrent doucement glisser jusqu'aux mains de quatre autres esclaves qui l'attendaient en bas.

Cela fait, ceux qui étaient restés dans le château, ainsi que Schiba, redescendirent par l'échelle, que leurs compagnons reposèrent contre la fenêtre à cet effet, et tous, portant Clotilde, se dirigèrent d'un pas hâté vers la petite porte du part qui donnait sur la route de Vauvray. Là, une voiture était arrêtée ; ils y placèrent la marquise, et Schiba, ayant donné un second coup de sifflet, très-vibrant cette fois, attendit avec les bahîs. Au moment où ce coup de sifflet retentissait, l'un des battants d'une fenêtre de la chambre de Sanchez, mal fermée, à dessein sans doute, s'ouvrit brusquement, et un billet enveloppant une pierre tomba aux pieds du marquis. Celui-ci s'élança vers la croisée, mais la nuit était noire, et il ne put entendre qu'un pas léger et précipité qui s'éloignait du château. Il revint alors au billet et l'ouvrit. Tracé par la même main que celui du matin, il ne contenait que ces mots :

« Elle te trompe ; en ce moment, Georges est près d'elle. Si tu veux les voir, sors de ton parc par la porte de Vauvray et ai confiance dans l'homme que tu y trouveras. »

Le marquis, après avoir lu, ne fit qu'un bond jusqu'à la chambre de Clotilde et la trouva vide ; alors, éperdu, fou de douleur et de colère, il prit un poignard, sortit du château et courut à l'endroit désigné. Quelques minutes avant, un bahîs plus petit que les autres avait rejoint Schiba et ses compagnons.

— Eh bien, maîtresse ? lui dit le vieil Indien.

— Il a la lettre. Je pars avec elle ; toi, attends-le ici.

Aussitôt, la voiture dans laquelle l'inconnue déguisée et deux bahîs prirent place s'éloigna. A peine avait-elle disparu que le marquis éperdu rejoignit le khansaman.

XXVI — LES LÈVRES PERFIDES

Malgré l'obscurité de la nuit, Schiba avait pris ses précautions. Ni lui ni ses hommes ne portaient le costume indien ; seuls, les bahîs qui étaient remontés dans la voiture dans laquelle l'inconnue emportait Clotilde endormie, n'avaient pas modifié pour cette expédition leur accoutrement ordinaire.

Cette prudence n'était pas inutile, car, au moment où Sanchez arriva, une éclaircie se fit au ciel et la lune montra, pendant quelques instants, une partie de son disque argenté. Le marquis ne vit point d'abord le vieil Indien, qui se tenait dans l'ombre près des bahîs déguisés. Il jeta d'abord un profond regard autour de lui et fit un geste de colère.

Schiba, se détachant alors du groupe des bahîs, parut dans la zone lumineuse du chemin en disant :

— Marquis Sanchez d'Alviella, je suis celui que vous cherchez.

A la voix de l'Indien, Sanchez se tourna vers lui, et, l'enveloppant d'un profond regard, chercha à distinguer ses traits.

— Ne cherchez pas à me reconnaître, vous ne m'avez jamais vu, reprit le khansaman.

Et, afin de ne laisser au marquis aucun doute à ce sujet, il ôta le chapeau à larges bords dont l'ombre masquait le haut de son visage, et, levant ce dernier, fit réverbérer les rayons de la lune sur sa barbe blanche.

— Qui es-tu ? dit le marquis.

— La vérité.

— Si tu as menti, tu mourras, fit Sanchez en levant son poignard.

Mais à peine avait-il fait ce geste, que les bahîs se jetèrent sur lui, le désarmèrent et, le maintenant énergiquement, le forcèrent à demeurer immobile.

La lutte avait été presque nulle. L'inattendu de l'attaque et, mieux encore, le nombre des assaillants rendaient toute résistance inutile de la part du marquis.

— Tu le vois, je ne suis pas seul, fit Schiba froidement. Ne menace donc plus et écoute.

— Dis d'abord à ces hommes de me lâcher ; je n'ai plus d'arme, ainsi tu n'as rien à craindre, ni eux non plus.

Schiba fit un signe, et les bahîs rendirent la liberté au marquis ; mais ils restèrent, à ses côtés.

— Mais à qui en voulez-vous, enfin ? Est-ce à ma vie ou à ma bourse ? reprit Sanchez, dès qu'il fut libre.

— Ni à l'une, ni à l'autre. Nous prends-tu pour des bandits ?

— Oui, car je commence à croire que je suis tombé dans un piège.

— Le piège n'est pas pour toi.

— Et pour qui donc est-il ?

— Pour ton rival, Georges de Maurange.

— Ce billet que je viens de recevoir n'était donc pas un mensonge ?

— Non, ton cœur te l'a dit déjà, puisque tu es venu à nous, et tu ne doutes plus que de la moitié de la vérité, puisque Clotilde a quitté ta maison.

— Oh ! je veux tout savoir. Mais avant, une dernière fois, qui es-tu ?

— L'instrument qui exécute.

— Et la main qui te dirige ?

— Est celle d'une femme.

— D'une femme ?

— Oui, d'une femme qui aime Georges et veut se venger de la marquise et de lui.

— Mais Clotilde ne peut aimer ce traître.

— Elle l'aime.

— Elle ne peut être auprès de lui.

— Elle y est pourtant.

— La preuve ! oh ! là preuve ! s'écria Sanchez.

— Nous allons te conduire dans l'endroit où ils se trouvent.

— Allons.

— Un instant. As-tu du courage ?

— Tu le vois bien, puisque je veux voir ma honte et boire le calice des douleurs jusqu'à la lie.

— Consens-tu à ce qu'on te bande les yeux ?

— Faites.

— Ce n'est pas tout. Il faut me jurer que tu n'ôteras ton bandeau sous aucun prétexte avant qu'on ne t'ait donné la permission de le faire.

— Je le jure. Partons.

— Ce serment ne me suffit pas.

— Tu doutes de ma parole ?

— Non, mais je crains que l'impatience et la colère ne t'y fassent manquer.

— Que veux-tu de plus ?

— Une chose simple. Laisse-toi attacher les bras derrière le dos, ainsi garrotté, tu n'auras même pas l'envie de trahir ton serment.

— Et je verrai l'infâme ?

— Avant une heure, tu le verras au pied de Clotilde ; mais si, pendant que caché, tu pourras assister à leur entrevue, tu fais un geste, tu pousses un seul cri, tu es mort.

— Mourir sans me venger d'eux ! non pas ; oh ! je garderai le silence. Allons ;

Deux bahîs mirent un épais bandeau sur les yeux du marquis et fixèrent solidement ses mains derrière son clos, au moyen d'une corde. Puis, Sanchez se sentit enlevé de terre, et, quelques minutes après, se trouva couché sur des coussins, mouvants qui semblaient être portés par des hommes dont il entendait les pas précipités sur le sable de la route.

On l'avait, en effet, mis dans un palanquin. Schiba s'était placé à ses côtés sans qu'il s'en doutât, et les bahîs avaient pris leur course vers la maison qu'habitait l'inconnue.

Au bout d'une demi-heure, on s'arrêta, et Sanchez se sentit guidé jusque dans un appartement dont l'air chaud offrait un saisissant contrasté avec la bise qui sifflait au dehors.

— Plus un mot, plus un geste, lui dit Schiba, et attendez.

Le khansaman donna quelques ordres à voix basse aux bahîs, et, sortant, alla rejoindre dans une pièce voisine l'inconnue et Georges, qui se trouvaient près de Clotilde, toujours endormie.

— Il est là, hâtons-nous, maîtresse.

— Jouez bien votre rôle, fit l'inconnue à Georges. Celui-ci ne répondit pas.

Il était fort pâle. Gagné par l'ascendant que Schiba et sa mystérieuse compagne exerçaient sur lui, stimulé par l'appât des trois millions qui lui étaient promis, désireux de se venger de d'Alviella, qui lui avait ravi la

belle créature qui se trouvait auprès de lui, il ne pouvait se défendre de ressentir une vive émotion.

— Allons, du courage, lui dit Schiba ; vous allez vous venger et faire fortune d'un seul coup, c'est-à-dire goûter deux bonheurs à la fois.

— Mais qui tuera le marquis ? demanda. Georges d'une voix tremblante.

— La douleur, répondit l'inconnue.

Tout en parlant, Schiba avait baissé la lampe qui les éclairait, et, après avoir fait respirer à la jeune marquise un nouveau flacon, attendit pendant quelques moments.

L'inconnue et de Maurange suivaient en silence chacun de ses mouvements. Après quelques secondes d'un profond silence, Clotilde sembla sortir de la profonde torpeur dans laquelle elle était plongée. Sa respiration muette, qui lui donnait l'aspect d'un, cadavre, refit entendre des accents réguliers, et, ses yeux mêmes semblèrent vouloir s'entrouvrir ; mais au moment où ses paupières allaient se soulever, Schiba posa l'une de ses mains sur le front de la jeune femme, et avec celle qui lui restait de libre, exécuta de lentes et nombreuses passes qui ne tardèrent pas à replonger la marquise dans un second sommeil, d'une tout autre nature que le premier. Ainsi magnétisée, Clotilde, sous la volonté du khansaman, prit l'air d'une personne éveillée, sous l'empire d'une langueur, douce. Ses yeux s'ouvrirent, et son regard fixa sans les voir les témoins de cette scène muette. Elle se redressa sur le divan où elle avait été déposée.

— Mettez-vous là, fit Schiba à Georges, qui obéit en s'agenouillant devant la marquise, dont il prit les mains dans les siennes.

Lorsqu'ils furent ainsi, le vieil Indien alluma toutes les bougies des deux candélabres qui se trouvaient sur la cheminée, et ayant fait un signe à l'inconnue, qui se glissa un instant dans la chambre où Sanchez attendait, il se cacha derrière une draperie qui tombait le long du divan, sur lequel Clotilde était assise, puis, au travers de ce tissu, il continua à exercer sur madame d'Alviella son magnétique pouvoir.

L'impatience de Sanchez pendant tous ces préparatifs était arrivée à son comble. Le doute, la douleur et la colère bouleversaient ses sens et son cœur. Il lui sembla qu'il avait attendu un siècle, lorsqu'un des bahîs, sur un signe de l'inconnue, qui disparut aussitôt après l'avoir fait, dénoua son bandeau.

La chambre dans laquelle se trouvait le marquis était faiblement éclairée. Les bahîs, toujours silencieux, le menèrent vis-à-vis d'une épaisse draperie

et, l'ayant soulevée, se tinrent debout derrière lui. La vue de Sanchez put alors plonger dans la chambre où Georges de Maurange se trouvait aux genoux de Clotilde. Un vitra gèle séparait d'eux. En les apercevant, Sanchez dut faire, un effort pour qu'un effroyable cri de douleur, et de rage ne s'échappât point de ses lèvres. Se maîtrisant, il écouta pourtant.

— Oh ! Clotilde, dit Georges à la marquise, que pourrais-je jamais faire pour te remercier d'avoir pris en pitié ma douleur, d'avoir récompensé ma contrainte, d'avoir écouté mon cœur ? Tu n'es pas une femme, mais un ange, belle entre toutes les belles, et il me semble que Dieu t'a placée sur ma route pour me faire goûter une partie des joies qu'il ne réserve qu'à ses élus. Parle, mon amour, répète-moi encore ce doux aveu que ta bouche prononçait tout à l'heure. La marquise écoutait immobile.

— Je t'aime, fit-elle sans conviction, et comme cédant à une force invisible.

Sanchez chancela. Les bahîs le soutinrent, en le forçant à demeurer.

— Oh ! que ce mot est doux ! reprit Georges. Après tant de luttes, tant d'obstacles, se retrouver, être l'un à l'autre, quelle ivresse ! Ce que j'ai souffert, tu ne le sauras jamais, ma pauvre âme ; la jalousie a failli me tuer ; je croyais t'avoir à jamais perdue ; cet homme, ce Sanchez, réapparaissait constamment comme un spectre abhorré.

— Ne parlons pas de lui, fit Clotilde du même ton.

— Tu as raison, ma vie, oublions tout, pour ne songer qu'à notre amour. Le monde nous avait séparé, le ciel nous-réunit. Tu as cédé, en venant ici, à une force plus grande que celles qui régissent les vaines et vulgaires convictions ; si tu es venue, c'est qu'il fallait que tu vinsses. Et maintenant que tu es là, près de moi, tes mains dans les miennes, maintenant que je puis les couvrir de baisers et m'enivrer aux parfums de ta divine chevelure, ô ma blonde, déesse ! laisse ton esclave et ton maître adorer son idole et sa force, en ange et en femme à la fois.

A ces paroles prononcées avec une émotion réelle, mais dont la cause était loin d'être celle que pouvait leur attribuer le marquis. Georges attira la belle tête de la marquise vers son visage et imprima un long baiser sur ses lèvres. La draperie retomba sur ce tableau en laissant Sanchez ivre de douleur et de colère.

— Tuez-moi, fit-il aux bahîs, tuez-moi. En ce moment Schiba reparut.

— T'avais-je menti ?

— Non, rends-moi mon poignard, et laisse-moi m'en frapper, je veux mourir.

— Tu renonces donc à la vengeance ?

— Tu as raison, oui, la vengeance... Oh ! que je souffre... Je meurs...

Et, vaincu par l'horrible contrainte qu'il s'était imposée pendant toute cette scène, Sanchez tomba évanoui dans les bras des esclaves.

Un bruit de voiture se fit entendre en cet instant dans la cour.

— Elle part, fit Schiba. Reconduisons le marquis à l'endroit où il est venu à notre rendez-vous. Le froid de la nuit lui fera reprendre ses sens.

Une heure après, Sanchez se retrouvait étendu sur le gazon de la route, près de la petite porte de son parc, où il avait rejoint le khansaman et ses compagnons après avoir lu le second billet anonyme.

XXIX — DEMONIO

L'horrible plan de vengeance conçu par Schiba et l'inconnue, dont nous venons de voir se dérouler la plus grande partie, avait été médité par eux avec autant d'art que de perfidie, et démontrait qu'ils connaissaient parfaitement le caractère irascible et vindicatif du marquis.

Après avoir suivi pendant plusieurs mois sa vie, guettant une occasion propice de le frapper le plus cruelle ment possible, dès qu'ils avaient appris son amour pour Clotilde Schunberg, ils avaient aplani tous les obstacles qui le séparaient d'elle, et, une fois qu'il était devenu son mari, n'avaient pas moins fait preuve d'une sombre et haineuse patience en remettant l'exécution de leur terrible trame au moment où le bonheur du marquis serait au comble, et où, par conséquent, son désespoir et sa haine deviendraient sans bornes, s'ils pouvaient parvenir à lui faire croire qu'elle le trahissait. Malgré l'habileté déployée par ces persévérants et cruels ennemis, un esprit plus froid que celui de Sanchez, avant de condamner Clotilde sans rémission, eût cherché d'abord à éclaircir ses doutes, et la façon étrange dont les événements venaient de s'accomplir lui aurait donné le désir d'analyser le but véritable des dénonciateurs.

Mais la jalousie avait sur Sanchez un empire tel que le plan de Schiba réussit complètement.

Madame Firmin avait pris sa bonne part de son exécution. C'est elle qui avait ouvert la fenêtre de Sanchez, et qui, pendant l'absence de ses maîtres,

avait introduit Schiba dans celle de la marquise, où l'Indien avait déposé sur la cheminée un bouquet sous-poudré de poussière de feuilles d'upas et de mancenillier, dont les émanations avaient plongé Clotilde dans un sommeil si profond que la pauvre femme ignorait complètement ce qui venait de se passer.

Lorsque Sanchez revint à lui, l'étonnement de se trouver seul en pleine campagne, pendant la nuit l'empêcha de se souvenir instantanément des faits accomplis ; mais, dès qu'il eut repris complètement ses sens, la mémoire lui revint, et, ressaisissant son poignard, que Schiba avait déposé près de lui, il s'écria :

— Il faut que je la tue !

Il allait franchir la petite porte du parc pour courir chez Clotilde, sans se demander s'il l'y trouverait, lorsque Gomez, pâle, effaré, les vêtements en désordre et armé d'une carabine, parut sur le seuil en même temps que son maître.

— Eh quoi ! c'est vous, monsieur le marquis ? fit-il.

— Qui es-tu ? fit Sanchez avec égarement.

— Moi, Gomez.

— D'où viens-tu à cette heure ? L'aurais-tu suivie ? L'intendant compris mal.

— Oui, car, vous ne savez pas, c'est l'hydrophobie ; il faut le tuer mon pauvre Demonio. L'entendez-vous ?

Le même hurlement lugubre qui avait frappé M. de Bergeval et Clotilde à leur retour du château de Par dieux retentit dans l'espace.

— Le vétérinaire d'Amboise ne me l'avait pas plutôt appris que Demonio, pris d'un accès de rage, a brisé sa chaîne et s'est enfui dans la campagne, reprit Gomez. Je suis allé chercher mon fusil, alors, et j'ai fait la chasse à la pauvre bête, mais, comme si son seul instinct lui eût révélé que je lui apportais la mort, chaque fois qu'elle entendait ma voix, elle fuyait promptement, et avant que j'aie pu l'ajuster de façon à ne point la aire souffrir, en la tuant sur le coup, elle n'était plus à portée.

— La rage ! il a la rage ton chien, Gomez ! dit Sanchez avec un accent singulier.

— Je vous l'ai dit, monsieur le marquis, je ne sais que faire, il va semer la mort sur ses pas, si avant la jour il n'est point mort.

— Rentre chez toi, Gomez, je me charge de tout.

— Vous, monsieur le marquis, courir un pareil danger ?

— Rentre chez toi, te dis-je ; je le veux.

Tout en parlant, le marquis et son intendant avaient regagné le perron ; l'air impérieux de Sanchez fit que l'intendant obéit en silence. Il regagna la tourelle qu'il habitait, tandis que Sanchez, au lieu de rentrer dans sa chambre, se glissait, par l'escalier de service, dans l'oratoire de la marquise. Ce qui se passait en lui était horrible ; une pensée effrayante venait de surgir dans son âme, rendue implacable par la jalousie.

Un rire contenu, plus effrayant qu'un paroxysme de colère, contractait sa gorge et ses lèvres, et il gravissait avec précaution, comme un voleur, l'escalier de cette maison dont il était le maître. La lune brillante éclairait le château, et le marquis pouvait se diriger sans lumière. Arrivé d'ans l'oratoire, il jeta un regard étrange sur Muguet endormi, puis il pénétra dans la chambre de Clotilde. La jeune femme était couchée. Son sommeil était calmé et doux comme celui d'un enfant.

Le marquis s'approcha du lit et la considéra quelques secondes en silence. Les lèvres de Clotilde s'entrouvrirent, et elle murmura :

— Sanchez !

Mais cette marque évidente de son amour, qui devait prouver au jaloux qu'il régnait seul dans son cœur et dans sa pensée, loin de calmer d'Alviella, redoubla sa colère. Il enveloppa Clotilde d'un regard dans lequel il y avait autant de mépris que de haine, et, d'une voix sourde, il lui lança ce mot : — Misérable ! en levant son poignard sur elle. Mais il s'arrêta, sourit encore de cet effrayant sourire que je viens d'essayer de dépeindre, et, regardant l'oratoire, il saisit Muguet en lui maintenant la gueule de façon à ce que le petit havanais ne pût proférer aucun cri, puis il regagna sa chambre. Là, il alluma du feu, plaça dans la braise ardente le tisonnier du foyer, mit de grandes bottes de chasse, s'arma d'une paire de pistolets, et, ayant entouré ses poignets de mouchoirs, fixa solidement son poignard dans l'un d'eux ; puis, ressaisissant Muguet, il sortit du château et se dirigea dans la campagne vers l'endroit d'où partaient, à des intervalles assez longs, les plaintes lugubres de Demonio.

Tandis qu'il s'éloignait, une forme noire parut à la fenêtre de la chambre de la marquise. Quelqu'un avait assisté à la visite que Sanchez venait de rendre à Clotilde pendant son sommeil. Sous la même draperie qui avait servi de refuge à Schiba quelques heures auparavant, l'inconnue s'était cachée.

Pâle et frémissante, elle avait vu Sanchez suspendre la mort sur le sein de Clotilde. Un instant, elle avait fermé les yeux et ne les avait rouverts qu'en entendant le marquis s'éloigner. Alors elle s'était précipitée vers le lit de la marquise, et, la voyant calme et souriante, avait fait un geste de profond étonnement puis elle s'était dirigée vers la fenêtre. Bientôt l'échelle fut remplacée par les bahûs, et l'inconnue rejoignit Schiba dans le jardin.

— Il ne l'a pas tuée, dit-elle, Y comprends-tu quelque chose ? Je croyais bien pourtant que notre dernière heure à tous trois était venue.

— Il a quitté le château ; rentrez avec les bahûs, maîtresse ; moi, je vais le suivre.

Ils se séparèrent sur ces mots, et le vieil Indien, avec une agilité étonnante pour son grand âge, se mit sur les traces du marquis, qu'il aperçut bientôt marchant à grands pas vers un petit bois situé à un quart de lieue du château.

Sanchez était livide, ses yeux injectés de sang avaient une expression étrange et terrible, pleine d'égarement et de résolution. Il arriva à la lisière du petit bois sans remarquer qu'il était suivi, et s'y engagea résolument.

Bientôt les hurlements de Demonio se rapprochèrent. A mesure que le marquis marchait, la voix lugubre du chien enragé arrivait plus forte et plus épouvantable à ses oreilles. Ces accents sinistres laissaient Sanchez froid, et il marchait vers eux avec une précipitation que ralentissait seul l'enlacement des branches des taillis, qu'il brisait violemment pour se faire place.

Enfin, l'homme et la bête se trouvèrent face à face Demonio était effrayant. En arrêt, prêt à s'élancer sur quiconque eût osé l'approcher, l'œil en feu, il hurlait à se briser la poitrine. Cet aspect agressif n'intimida pas plus le marquis que jadis, au Brésil, ne le faisait dans ses chasses nocturnes l'approche du jaguar.

— Demonio, ici ! ici ! fit-il impérieusement en marchant vers le molosse.

A cette voix connue, celui-ci se redressa et lança une plainte plus vibrante et plus farouche encore que les autres, mais il ne bougea pas.

Sanchez fit encore quelques pas ; puis, arrivé à deux pas du terrible animal, il lui tendit Muguet, qui tremblait de tous ses membres en geignant de toutes les forces de ses petits poumons, et excita Demonio de la voix et du geste. "Le molosse entra dans l'immobilité. Trois fois le marquis renouvela ses tentatives, et trois fois Demonio hurla, puis baissa la tête.

Alors Sanchez saisit un pistolet, et, lâchant sa détente après l'avoir armé, blessa le molosse à la jambe. La fureur succéda à l'apathie de Demonio. D'un bond, il s'élança sur le marquis. Alors une lutte terrible eut lieu ; présentant son poignet entouré d'un mouchoir à toutes les morsures du molosse, Sanchez évitait de se laisser toucher par lui ; mais, par une feinte adroite et que la promptitude de ses agressions empêcha Sanchez de prévoir, Demonio lui mordit la jambe en imprimant dans la botte de Sanchez sa mâchoire entière, dont malgré le cuir deux dents empoisonnées pénétrèrent dans sa chair, en faisant au marquis une blessure assez profonde.

D'un coup de poignard, Sanchez alors étendit le molosse à ses pieds en lui ouvrant la gorge, d'où s'échappa un sang épais et noir ; puis, tandis que Demonio râlait, il lui présenta de nouveau Muguet, qui jusqu'alors n'avait point été atteint. Une des pattes du havanais entra dans la plaie béante du moribond, à qui l'excès de la souffrance rendit un peu de force, et d'un dernier coup de dents, il fit au museau du chien de la marquise une blessure légère. Sanchez s'éloigna précipitamment du cadavre de Demonio et regarda avec une joie sauvage couler le sang de Muguet ; puis, au lieu de chercher à en rendre l'épanchement plus abondant, il ramena les parties entamées l'une sur l'autre, afin que le virus rabique ne pût sortir de la plaie.

Dix minutes après, il était dans l'oratoire de la marquise et glissait Muguet dans la chambre de sa femme, dont il refermait doucement la porte sur le havanais. Alors seulement il songea à lui, regagna son appartement, et, ayant mis à nu la morsure que lui avait faite Demonio, se cautérisa au moyen du tisonnier, qui, pendant son absence avait rougi à blanc.

Schiba n'avait rien perdu de la scène du petit bois. Lorsque le marquis eut repris le chemin du château, le vieil Indien s'approcha du cadavre du molosse, l'examina à la lueur d'une lanterne sourde dont il s'était muni et jetant vers le côté par où Sanchez avait disparu un regard d'effroi :

— Oh ! se dit-il en frémissant, je comprends tout ! Plus terrible et plus implacable que jamais !

Puis, après un moment d'hésitation.

— Tant mieux, ajouta-t-il, notre vengeance n'en sera que plus complète.

XXX — APRÈS LA VENGEANCE

La terrible nuit pendant laquelle les affreux événements que nous venons de raconter s'étaient accomplis, avait depuis longtemps fait place au jour, lorsque l'excès de la fatigue vainquit les anxiétés de Sanchez et lui imposa quelque repos. Mais ce repos fut plus pénible encore que ses angoisses, pour le marquis.

Un panorama hideux de songes les plus épouvantables se déroula dans son esprit. Toute sa vie repassa sombrement colorée dans son souvenir anxieux, et chacun des événements fatals qui l'avaient marquée prit des aspects plus sinistres encore que ceux de leur réalité.

Le ravin du Brésil dans lequel il avait tué Lakhmi, l'allée du bois de Boulogne où Georges de Maurange était tombé à ses pieds, enfin la chambre de Clotilde, menacée, par la présence de Muguet, de la plus épouvantable des morts, se succédèrent alternativement, peuplés de fantômes livides, railleurs et menaçants qui cachaient leur tête de squelette sous des masques reproduisant les traits des trois êtres dont il s'était vengé.

Songes de sang, de larmes et de remords, ces visions terrifiantes durèrent jusqu'au moment où le marquis fut tiré de son pénible sommeil par l'entrée de Gomez dans son appartement. Un splendide soleil d'automne projetait ses rayons dans l'a chambre. Sans cet éblouissement lumineux, le marquis, encore sous l'empire du cauchemar qu'il venait d'avoir, eût sans doute pris l'intendant pour un spectre. Néanmoins, son front, sur lequel perlait une froide sueur, ainsi que le bouleversement de ses traits, frappèrent Gomez.

— Qu'avez-vous monsieur le marquis ? fit-il en s'approchant du chevet de son maître.

— Rien, répondit brusquement Sanchez. Tu as bien fait de me réveiller. Quelle heure est-il ?

— Midi Madame la marquise attend monsieur pour déjeuner.

Au nom de sa femme, les yeux de d'Alviella s'allumèrent, et une pâleur livide se répandit sur ses traits.

— Seriez-vous malade, blessé ? demanda Gomez inquiet.

— Je n'ai rien, te dis-je ; laisse-moi.

— Et Demonio ?

— Il est mort. Je l'ai tué. Va-t'en.

L'intendant obéit. Dès qu'il fut seul, Sanchez laissa tomber sa tête dans ses mains. Il se rappela tout, et un monde de pensées jaillirent dans son esprit.

La haine et la colère prirent le dessus sur les autres sentiments qui l'agitèrent et lui rendirent un calme factice qui lui permit de s'habiller. Lorsqu'il fut prêt, il hésita longtemps. Quelques pas seulement le séparaient de Clotilde, de l'adultère, ainsi qu'il la nommait mentalement.

Au moment de la revoir au grand jour pour la première fois depuis qu'il avait acquis la preuve de son prétendu crime, il recula l'instant pendant quelques minutes ; mais, surmontant bientôt son émotion et s'étant composé un visage trompeur, il alla rejoindre la marquise. Elle l'attendait le sourire aux lèvres, dans un élégant costume du matin, qui rehaussait l'éclat de sa fraîcheur et l'aspect heureux et satisfait de tout son être.

Rien de tout cela ne toucha le marquis, et il se montra vis-à-vis de Clotilde d'une froide politesse, dont la malheureuse jeune femme chercha vainement le motif.

Le calme de la marquise servait d'aliment à la haine de Sanchez, qui ne pouvait le considérer que comme une absence complète de tout remords.

Au bout de dix jours, au moment où Clotilde lui tendait candidement la main :

— Qu'avez-vous là ? lui demanda-t-il d'un accent indéfinissable pour elle.

— Rien ; c'est Muguet qui m'a mordue. Je l'ai mis en pénitence.

Le crime était accompli, mais l'assurance d'avoir frappé ce terrible coup n'émut point Sanchez. Il jeta sur sa victime un regard étrange, qu'elle ne remarqua point, et après avoir à peine touché aux mets que Manoël leur présenta, il sortit et partit pour la chasse avec Gomez.

Dès cet instant, malgré la vie agitée qu'il mena, le marquis, tout en s'applaudissant de ce qu'il avait fait, n'eut plus une heure de repos. Clotilde s'aperçut bientôt que son mari n'était plus le même pour elle, et l'interrogea, mais vainement. Sanchez évitait le plus possible de se trouver avec elle. Quoiqu'il crût avoir puni la plus indigne des femmes, la vue de cette belle personne, souriante et jeune, qui portait en elle le germe de la plus horrible des morts, glaçait son sang et le jetait dans des crises intérieures aussi douloureuses que difficiles à décrire.

Parfois il était tenté de laisser un libre cours à son indignation et d'entrer chez Clotilde pour la foudroyer de son mépris et la glacer d'épouvante en lui apprenant qu'il savait tout et de quelle façon épouvantable il s'était vengé d'elle. Parfois aussi le dénouement prochain de sa trame ténébreuse le faisait trembler de terreur. Il croyait ouïr déjà le premier cri jeté par

l'infortunée au moment où l'hydrophobie se déclarerait, il la voyait d'avance, pâle, les yeux hagards, avec des allures de cadavre ou des élans de folie furieuse, et il se promettait de fuir lorsque sonnerait cet instant terrible. Enfin, malgré ce qu'il avait vu et entendu, l'amour que lui montrait Clotilde, sa sérénité, son calme affectueux, la tristesse que lui causait son refroidissement, jetaient de vagues lueurs de doute dans l'esprit de Sanchez ; et cependant, l'ancienne haine qu'il avait éprouvée pour Georges de Maurange se rallumait dans son âme.

L'illogisme est le propre des esprits troublés. D'Alviella admettait pendant de courts instants l'innocence de Clotilde, et pourtant, il ne cessait pas une minute d'accuser Georges de lui avoir volé son cœur. Chaque jour il partait de grand matin avec Gomez sous le prétexte de chasser, mais les plus belles perdrix avaient beau se lever à son approche, et les lièvres surgir des taillis d'alentour, le marquis marchait, mais ne tirait pas.

Seul Gomez, qui ne savait à quoi attribuer la façon d'agir de son maître, faisait carnage et remplissait sa gibecière. La chasse n'était, du reste, qu'un prétexte pour Sanchez. Le véritable motif de ses courses dans les environs était de ressaisir les traces de Georges, car plus il réfléchissait aux faits accomplis et moins il s'expliquait le but des mystérieux personnages qui l'avaient guidé dans cette nuit fatale. Il songeait bien au château du comte de Par dieux, mais le président et sa femme étaient retournés à Amboise dès le lendemain de leur dernier bal, et le château se trouvait vide.

Dans l'impossibilité où se trouvait Sanchez de retrouver la maison dans laquelle il croyait que Clotilde l'avait lâchement trahi, il se voyait enlever tout espoir de se venger de Georges, et cet insurmontable obstacle augmentait encore sa colère et son trouble. Il avait des terreurs subites, inexplicables pour celui qui en eût été le témoin, car, lorsqu'il analysait les dernières péripéties de son existence, il sentait qu'une main inconnue guidait sa destinée. Comment et pourquoi ? c'est ce dont il ne pouvait se rendre compte, mais cet occulte pouvoir ne lui sembla que plus formidable, parce qu'il ne put définir son flirt, et il se croyait continuellement environné d'ennemis ou d'espions, dont la présence cachée le démoralisait complètement.

A toutes ces angoisses se joignait l'affreuse vengeance qu'il avait exercée. La marquise, navrée par la conduite inexplicable de son mari, trouva, dans un entretien intime, des accents de vérité qui ébranlèrent plus

que jamais les convictions de Sanchez. Il la quitta prêt à lui demander grâce.

Un mois s'était écoulé depuis la fête du château de Par dieux. En rentrant dans son appartement, sous l'empire d'une douleur plus vive que toutes celles qu'il avait éprouvées déjà, une lettre posée sur sa table attira ses regards. Il frémit en l'examinant, car il reconnut dans sa suscription la même écriture que celle des billets anonymes qui lui avaient tout fait connaître. Il se précipita sur elle et l'ouvrit.

Voici ce que dévorèrent ses yeux :

« La jalousie et la colère égarent le cœur de l'homme. Avant d'accuser, il faut voir et entendre, et, après avoir vu et entendu, il faut parfois douter encore. »

La lecture de cette missive redoubla l'anxiété du marquis, en lui mettant au cœur le plus terrible espoir, celui de l'innocence de sa femme ; mais, si elle était innocente, qu'était-il donc, lui ? Longtemps il resta immobile, pétrissant dans ses mains fébrilement agitées le fatal billet, dans un état voisin de la folie, se remémorant la scène d'amour à laquelle il avait assisté, et sentant de plus en plus se dissiper ses soupçons jaloux. Ses forces étaient à bout, il voulut voir Clotilde, lui parler, et, malgré l'heure avancée, gagna l'appartement de la marquise, dans lequel il entra brusquement.

Au bruit qu'il fit, Clotilde, qui-pleurait silencieusement, couchée sur sa chaise longue, dévoila son visage en larmes, qu'elle tenait caché dans un mouchoir. Tous deux se regardèrent en silence pendant un moment, Sanchez avec égarement, Clotilde avec surprise de le voir aussi tard chez elle. Les larmes de la marquise chassèrent les remords de d'Alviella, et il ne vit de nouveau qu'une coupable dans la pauvre victime.

— Tu pleures ton crime ? lui dit-il en s'avançant vers elle.

— Mon crime ! répéta Clotilde sans comprendre.

— Oui, ton crime, infâme !

— Oh ! mon Dieu ! fit la marquise avec stupeur en considérant son mari avec terreur et pitié. Quel crime ? ajouta-t-elle au comble de la surprise.

— Ne feins pas de ne point me comprendre. Je sais tout.

— Mais quoi ?

— Tu m'as trompé.

— Sanchez !

— Tu m'as trompé, je le sais, je l'ai vu.

— Sanchez, reviens à toi, je t'en conjure ! Tu n'as point ta raison ; quel est cet affreux badinage ? A quelle épouvantable épreuve veux-tu me soumettre ? Je t'en conjure, parle.

— Je t'ai tout dit. Mais, va, je suis vengé !

Et, s'avancant encore, il lui jeta un regard si terrible, que la pauvre femme se sentit défaillir. Surmontant cependant son émotion, elle reprit :

— Sanchez, je t'aime, je n'ai jamais aimé que toi, je te le jure. Tu m'accuses du plus odieux des forfaits qu'une femme puisse commettre, et si je daigne m'en défendre, c'est que je t'aime de toutes mes forces, que je t'aime à un point tel, qu'il me semble que je tiens plus encore à ton amour qu'à ton estime. Tu m'as trompée, me dis-tu ; mais, regarde-moi donc, et dis-moi si j'ai le front d'une femme adultère ?

Sur ce mot, elle saisit la main du marquis, et l'entraînant vers la cheminée, se plaça de façon à ce que la lumière projetée par les bougies frappât en plein son visage.

L'énergie et la virgine protestation de ses traits dominèrent Sanchez, gagné déjà par le ton persuasif et noble avec lequel Clotilde venait de prononcer sa défense. Tout son amour se réveilla, et, par un brusque mouvement, il l'attira sur son sein ; mais, au moment où il allait poser ses lèvres sur celles frémissantes de la jeune femme, il la repoussa violemment, en s'écriant avec désespoir :

— Mais puisque j'ai tout vu, tout entendu ! te dis-je. Cette affirmation qu'il répétait pour la seconde fois

jeta de nouveau Clotilde dans une angoisse qui lui fit douter du bon sens de son mari. Elle l'examina, et l'air navré, mais relativement calme et convaincu de Sanchez, lui démontrèrent qu'il avait toute sa raison.

— Explique-toi, je ne comprends rien à tes paroles. Accuse-moi nettement, je saurai te prouver mon innocence, s'écria-t-elle.

— Tu le veux.

— Je l'exige, oui, parle.

— Tu as donné un rendez-vous à M. de Maurange ; tu y es allée, et là, là, malheureuse, pendant que, caché dans une pièce voisine, j'assistais à cette horrible scène, tu lui as dit que tu l'aimais.

— Moi !

— Oui, toi !

— Mais quand ?

— La nuit du bal de madame de Par dieux.

— Où cela ?

— Je ne sais ; mais je t'ai vue, te dis-je.

Le ton persuadé du marquis ne laissa à Clotilde aucun espoir de le faire revenir sur cette fatale conviction.

Atterrée, muette, elle se laissa glisser sur un siège. Sanchez prit de nouveau cette attitude découragée pour un aveu.

— Oh ! infâme ! murmura-t-il.

— Mais c'est qu'il le croit, mon Dieu ! fit Clotilde en se tordant les mains.

— Tu n'avoue donc pas, misérable !

— Écoute-moi, reprit la marquise en se levant avec un geste plein d'énergique désespoir, sur l'âme de ma mère, je te jure que je ne sais ce dont tu veux me parler. Je n'ai jamais vu M. de Maurange que chez madame de Par dieux, et la nuit où tu m'accuses d'avoir été le rejoindre, moi, ta femme, qui t'aime, j'étais ici à ma place ordinaire, sous notre toit.

— Assez ! interrompit Sanchez.

— Un mot encore.

— Un mensonge ou un faux serment de plus, inutile !

— Tu ne veux donc rien entendre ?

— Non.

— Par grâce ! par pitié ! Il y a dans tout ceci un mystère inexplicable que nous découvrirons un jour ; la jalousie t'égare, fais taire un moment sa voix pernicieuse, et songe à notre bonheur passé. Moi, te tromper, mais songes-y donc ? est-ce possible ?

Tout en parlant, Clotilde était tombée à genoux et cherchait vainement à saisir la main de son mari.

— Laisse-moi.

— Mais regarde-moi donc, je suis à tes pieds, toute en larmes, ivre de désespoir ; pitié !

— Adieu.

— Eh bien ! tue-moi, si tu me crois coupable. Un pâle sourire erra sur les lèvres du marquis.

— Te tuer ! ajouta-t-il, te tuer ?

— Oui, je préfère la mort à ton injuste mépris.

— Sois tranquille, elle viendra.

Et Sanchez sortit précipitamment sur ce mot terrible,

Pendant trois jours, il quitta le château dès l'aube, cherchant toujours à découvrir le lieu dans lequel Schiba et les bahîs l'avaient conduit, mais, tout en poursuivant ses recherches, il en reconnaissait d'avance toute l'inutilité. Il n'avait ôté son bandeau qu'au moment où il avait aperçu Georges aux pieds de Clotilde, et depuis cet instant jusqu'à celui où il s'était retrouvé seul étendu à la petite porte du parc, il ne se souvenait plus de rien.

A la suite de la scène violente que nous venons de décrire, Clotilde s'était alitée. Le désespoir avait brisé son corps frêle.

Après quarante-huit heures de fièvre, elle recouvra un peu de calme, et surmontant tous les scrupules de son amour-propre de femme injustement accusée, écrivit à Sanchez la plus éloquente et la plus poignante lettre qu'il soit possible. Son style fit plus d'effet que ses discours sur le marquis. Néanmoins, il ne parut point chez sa femme. Alors, avec une angélique persévérance digne d'une sainte, sacrifiant tout à l'espoir de regagner le cœur de Sanchez, Clotilde, chaque jour, lui fit remettre une lettre.

Le tact exquis déployé par la jeune femme dans cette correspondance, l'éloquence persuasive de ses phrases simples et touchantes amenèrent petit à petit le marquis à se demander si, réellement il n'avait point été la dupe d'un infernal et habile stratagème. Le temps ne contribuait point pour peu de chose à cette révolution morale, car il y avait près de six semaines qu'il avait suivi Schiba et les bahîs.

Il en vint à maudire sa vengeance et à espérer qu'elle n'aurait pas de suites. La santé de Clotilde ne s'était point altérée d'une façon notable. Vingt fois, à la dérobée, le marquis l'avait suivie dans les promenades qu'elle faisait triste et seule dans le parc.

L'air noble et calme de la jeune femme dans sa douleur résignée avait également plaidé bien éloquemment sa cause. Tous ces incidents rapprochèrent d'elle Sanchez ; mais alors que, n'écoutant plus que son ancien amour, il allait revenir à elle, une horrible anxiété l'en empêcha.

Clotilde échapperait-elle à la mortelle morsure de Muguet, qui, depuis ce temps, avait disparu, ou allait elle, d'un moment à l'autre, être atteinte par la première crise de la rage ? Voilà ce que se demandait sans cesse le marquis, implorant Dieu de faire un miracle pour sauver celle qu'il avait aimée et que, malgré ses doutes affreux, il sentait qu'il aimait toujours.

Un matin, sous l'empire de cette horrible pensée, il alla trouver un médecin célèbre d'Amboise, nommé Caron. L'homme de l'art ranima son

courage en lui affirmant qu'une personne mordue avait, au bout d'un mois à cinq semaines, presque la certitude complète d'échapper au terrible mal.

Le marquis, qui lui avait demandé tous ces détails sous le simple prétexte d'étudier une question intéressante et sur laquelle il se proposait de faire un travail, le quitta enchanté. Mais sa joie ne devait pas être longue. En entrant au château, madame Firmin lui apprit que la marquise, prise d'un mal subit et que tous ses soins n'avaient pu calmer, s'était mise au lit dans la matinée.

Le premier mouvement de Sanchez à cette nouvelle fut de bondir jusque chez Clotilde, mais il ne s'en sentit point le courage. Il gagna sa chambre et s'y enferma. Alors commença pour lui le plus atroce des supplices qu'un homme puisse endurer. Les angoisses les plus poignantes vinrent l'assaillir. Il ne douta pas un instant que le mal de sa femme ne fût son ouvrage, et l'effroi paralysa ses membres et fit perler la sueur sur son front.

Anéanti, il tomba dans un fauteuil, écoutant ce qui se passait au-dessous de lui, dans la chambre de Clotilde, avec une attention douloureuse autant que soutenue. Pendant trois heures, il demeura ainsi sans mouvement, tour à tour agité par l'espoir de se tromper et la crainte d'avoir deviné juste. Puis, ressaisissant avec énergie tous ses griefs, il se mit à se promener à grands pas, en se répétant mille fois que le châtiment égalait le crime, et que Dieu devrait l'absoudre de l'avoir commis. Il l'aimait tant, il lui avait tout donné, son cœur, son âme et sa vie, et elle l'avait lâchement trahi, ajoutant le mensonge et une série de protestations lâches et viles, au crime odieux qu'elle avait commis. Cette femme, malgré son corps d'ange et sa tête de vierge, était la dernière des créatures, un reptile, pour qui les supplices les plus grands étaient encore trop doux.

Ainsi il raisonnait, se grisant de sa haine, pour ne point songer à ce qui se passait à quelques pas de lui.

Minuit sonna, et, au moment où le dernier coup de la cloche de la Frillière jetait dans l'air son lugubre son, un cri terrible, sorte de râle étranglé, strident et lamentable, ébranla le château.

Sanchez s'arrêta terrifié, en jetant autour de lui des regards de flamme. Un second cri se fit entendre. Le marquis sentit ses cheveux se dresser sur sa tête, et toute son énergie l'abandonna.

— Fuyons, dit-il, elle se meurt. Et saisissant un poignard qui se trouvait à portée de sa main, pour se défendre sans doute contre d'imaginaires ennemis que la frayeur lui faisait craindre d'avance, il allait franchir le seuil

de sa chambre lorsqu'un carreau de la croisée qui lui faisait face vola en éclats.

Une main saisit l'espagnolette, la fit jouer du dehors ; puis cette croisée qui donnait de plein pied sur le jardin ouvrit, et une femme masquée parut ; se détachant sur l'ombre de la nuit.

— La magicienne ! s'écria le marquis reconnaissant dans cette apparition inattendue le masque mystérieux du bal de la baronne de Lunéville.

— Écoute-moi, Sanchez, dit la femme masquée, Clotilde va mourir de la plus horrible des morts, c'est toi qui l'a tuée, car tu la croyais coupable, et pourtant ton crime t'épouvante et te fait horreur. Eh bien ! Clotilde est innocente !

— Ah ! c'est impossible, tu mens, s'écria le marquis éperdu.

— Non pas. C'est au moyen d'un narcotique qu'on l'a enlevée endormie, et lorsque tu l'as entendue dire à Georges qu'elle l'aimait, c'était sous l'empire d'un magnétique sommeil.

— Grand Dieu ! Oh ! les infâmes, les infâmes !

— Et sais-tu qui a fait tout cela pour se venger de toi, de toi, Sanchez l'assassin ? C'est moi, fit la magicienne en se démasquant. Ne me reconnais-tu pas ?

Sanchez hésita pendant quelques secondes ; puis, après avoir enveloppé la femme masquée d'un regard profond :

— Ah ! fit-il avec un cri terrible.

Et il se précipita vers elle en levant son poignard.

TROISIÈME PARTIE — UNE EXPÉDITION AUX INDES

I — L'AMBASSADE

Au mois de février 1796, celui qui, plus tard, devait devenir duc de Wellington, et qui, à cette époque, n'était encore que sir Arthur Wellesley, quatrième fils du comte de Mornington, descendant indirect des illustres Plantagenets, débarquait à Calcutta à la tête du 33^e régiment, venant du cap de Bonne Espérance, dans le but de faire une expédition sur Manille, sous les ordres de sir James Craig. Ce projet n'eut pas de suite.

Sir Arthur avait alors vingt-huit ans. Il était né, comme l'Empereur, en 1769, hasard singulier de cette profonde énigme qui s'appelle la Providence, et était lieutenant-colonel du 33^e régiment, grade dont il avait fait l'acquisition en 1793.

Quelque temps après l'arrivée du jeune Wellesley à Calcutta, son frère, le comte de Mornington, fut nommé gouverneur de l'Inde. Voici quelle était, à cette époque, la situation de ce pays :

Haïder-Ali, qui, appuyé par la France, s'était emparé du gouvernement de Mysore, était mort en 1783. Tippoo-Sahib, son héritier, en haine de l'Angleterre, avait dépêché, en 1788, une ambassade à Louis XVI, lui demandant huit mille hommes, afin de chasser du territoire indien tous les marchands anglais. Le prologue de 93, c'est-à-dire les embarras où se trouvait la France, ne permirent pas à Louis XVI de répondre à la demande du fils de Haïder-Ali ; mais les Anglais, en l'apprenant, s'en formalisèrent, et, secondant le Nizam, imposèrent, quatre ans après, au gouverneur de Mysore, le traité de Seringapatam.

Les succès guerriers de lord Clive avaient annihilé presque complètement l'influence française, et tous les chefs indigènes étaient disposés à la renier pour s'incliner devant la nation victorieuse, dont la défaite de Lally-Tollendal à Pondichéry avait assuré la prédominance.

Seul, Tippoo-Sahib continuait à afficher au grand jour ses sincères sympathies pour la France ; et, de fait, était le plus sérieux obstacle à la conquête complète et durable de l'Angleterre.

La perfide Albion, suivant l'astucieuse politique qui lui est propre, était bien servie par Cornwallis. Un acte du Parlement, daté du 19 mai 1784, ayant interdit à la colonie toute conquête nouvelle dans l'Indoustan, il s'agissait de ruiner la puissance du sultan de Mysore, sans l'attaquer directement.

Des intrigues se nouèrent dans ce but avec le soubah de Deccan et chez les Mahrattes, que les Anglais parvinrent à exciter habilement contre Tippoo-Sahib. Divisant pour régner, le gouverneur général persuada à ses nouvelles recrues de solliciter l'appui de l'Angleterre. Il suivait, en procédant ainsi, la marche cauteleuse de la politique anglaise dans l'Inde depuis trente-cinq ans, qui consistait à ruiner tour à tour l'influence des chefs indigènes en les faisant se battre entre eux, tout en conservant pour elle le noble rôle de protectrice et de médiatrice au besoin. D'abord pour les musulmans contre les Indous, elle s'était jointe bientôt aux Indous contre les musulmans, voulait aider les Marhattes contre Tippoo-Sahib, en 1799, et, quatre ans plus tard, se joignait au représentant du Grand Mogol afin d'écraser les Marhattes.

L'inaction de la France secondait les projets de sa rivale, dont pourtant elle avait tout intérêt à contre carrer les desseins accapareurs. Elle avait été bien servie aussi cependant, mais l'ineptie du cabinet de Versailles avait transformé les héros en martyrs, et ordonné des supplices pour ceux à qui il devait être heureux de pouvoir offrir des récompenses.

La Bourdonnais rendu à sa famille presque mourant, après une captivité injuste de trois années, Lally-Tollendal livré au bourreau, Bussy placé au second rang, quand il aurait dû l'être au premier, Dupleix ruiné, abandonné, méconnu, toutes ces monstrueuses ingratitudes, toutes ces inepties de l'ignorance devaient ruiner les comptoirs français et, par conséquent, assurer le succès de la nation rivale.

Au moment de l'arrivée de sir Arthur et du comte de Mornington, ce succès était loin d'être encore certain. Tippoo-Sahib ne dissimulait rien de sa haine pour l'Angleterre. Barchou de Penhoën cite de lui cette phrase insultante, trouvée dans une des lettres du sultan de Mysore : *Un Anglais, un chien et un porc sont trois frères de la même famille.*

C'était un ennemi acharné et redoutable qu'il fallait vaincre à tout prix. La chose n'était point facile. Tippoo-Sahib possédait une armée de soixante-seize mille hommes suffisamment disciplinés, et à qui des officiers français avaient enseigné le maniement des armes.

Plus probe que lord Clive, plus résolu et plus énergique que Cornwallis, plus loyal et plus fin que Warren Hastings, le comte de Mornington était complètement à la hauteur de la situation et devait trouver dans sir Arthur, son frère, un auxiliaire habile. Comprenant que le système de neutralité suivi par Cornwallis et John Shore serait impuissant à établir le maintien de cent millions d'Asiatiques à l'aide de trente mille Anglais disséminés clans ce vaste pays, il voulut dominer par la fascination, système proposé par Dupleix un siècle auparavant et repoussé dédaigneusement par Versailles, mais que, depuis, Mornington, lord Minto, lord Moira, lord Amherst, lord Auckland et lord Ellenborough adoptèrent successivement.

Une vigueur excessive et une loyauté complète devaient être les bases de cette tactique que le comte de Plassey et Warren Hastings, avant le nouveau gouverneur, avaient suivie déjà avec un plein succès. De plus, il apporta de grandes améliorations dans l'administration, et y opéra en peu de temps une révolution complète et salutare, qui devait amener les meilleurs résultats.

Ayant à combattre les trois influences indoue, musulmane et française, il n'en consolida pas moins celle de l'Angleterre. C'est de lui que date le mot : *Inde anglaise*, dont on s'est servi depuis pour désigner cette vaste colonie.

Au moment où se passaient les événements que nous allons essayer de raconter, tout restait encore à faire, et les améliorations en question n'existaient qu'à l'état, de projets. Sir Arthur et le comte se divisèrent la tâche de les réaliser. Tandis que le gouverneur empêcherait habilement la coalition de se former, le colonel préparerait la guerre future et chercherait à s'en assurer la victoire. Reprendre le terrain perdu à la cour du Nizam et annihiler les Français d'Hyderabad fut leur premier soin.

De grandes difficultés s'opposaient au succès de cette double combinaison. Le Nizam, abandonné par la Grande-Bretagne dans sa guerre avec les Mahrattes, était peu porté à contracter avec elle une nouvelle alliance. Mais, menacé par Tippoo-Sahib et par ses anciens ennemis, il fut contraint d'accepter la protection des Anglais. Mornington décida en outre le soubah de Deccan à remplacer ses soldats français par des soldats anglais, et ainsi les deux buts furent atteints, c'est-à-dire la cour de Nizam fut politiquement reconquise et l'influence française à jamais détruite à

celle d'Hyderabad. Restait le Mysore, c'est-à-dire la formidable puissance de Tippoo-Sahib, qui pouvait d'un moment à l'autre conclure un traité lui assurant des renforts considérables.

En effet, le 7 pluviôse de l'an VII, Bonaparte avait écrit d'Égypte au sultan :

« Je désirerais que vous puissiez envoyer à Suez ou au Caire une personne intelligente et revêtue de votre confiance, qui peut s'aboucher avec moi... Que le Tout Puissant augmente votre grandeur et détruise vos ennemis. »

Soulever les Mahrattes et envoyer dans le Malabar un corps d'armée était le projet du premier consul. Les circonstances s'aggravaient. Mornington comprit que tant que Tippoo-Sahib ne serait point vaincu, rien n'était assuré pour les Anglais dans l'Inde. Il fallait à tout prix frapper un grand coup. Obstacle énorme, l'argent manquait, les vices de l'administration précédente ayant ruiné la colonie.

Le gouverneur créa des ressources nouvelles, approvisionna les forteresses, organisa un corps de volontaires européens et, en six mois de temps, se trouva à la tête de trente-six mille hommes prêts à entrer en campagne, dont trente mille Occupaient Madras et six mille Bombay, sous les ordres du général Stuart.

Le bruit d'un traité prêt à se conclure entre Seindiah, Tippoo, les Mahrattes et les Français circula. Mornington voulut empêcher sa conclusion. Une ambassade anglaise partit pour Seringapatam. Celui qui en était le chef était un jeune major du 33^e régiment, sir Edgard Sampton, ami de sir Arthur Wellesley, qui possédait des qualités diplomatiques éminentes.

Il s'agissait d'aller porter au sultan une lettre du gouverneur lui demandant compte des faits qui venaient de se passer, et notamment de ses intelligences avec les Français, et de juger le pays et les dispositions de Tippoo-Sahib. Mornington, en confiant au major Sampton cette mission délicate, pensait avoir fait un heureux choix.

Sir Edgard partit avec une suite assez nombreuse. Il s'embarqua à Calcutta pour Madras, traversa les montagnes qui partent du cap Comorin et vont se perdre dans l'Indoustan, près de Moughir, aux bords du Gange, en enclavant les provinces de Madras et de Calcutta, et arriva dans la capitale de Tippoo.

Sir Sampton n'était point un Anglais ordinaire, il cachait sous un aspect froid une énergie rare et une violence de sentiments extrême. Il était grand,

blond, et possédait une figure d'une douceur exquise. Son œil bleu clair, plein d'intelligence, ajoutait de la noblesse et de la fierté à ses traits, d'une régularité parfaite. — Je ne reviendrai pas sans une réponse écrite, avait-il dit au comte de Mornington en partant.

L'ambassadeur fut fort bien accueilli par Tippoo-Sahib. Lorsqu'il eut pris connaissance de la lettre du gouverneur :

— Major, dit-il en anglais à sir Sampton, votre chef, je le vois, désire une réponse immédiate.

— En effet, Sahib.

— Je la lui ferai, reprit Tippoo, mais elle nécessite certaine réflexion. Acceptez, pour quelques jours, l'hospitalité dans, Seringapatam, vous n'aurez pas à vous en plaindre ; Sir Edgard avait l'ordre d'agir en diplomate ; quelques jours ne pouvaient rien compromettre, il consentit à rester.

— Fort bien, fit Tippoo ; puis, se tournant vers l'un de ses officiers : Baxio-Sahib, lui dit-il, à toi l'honneur d'avoir pour hôte l'envoyé du comte de Mornington.

Sir Edgard quitta le palais, accompagné par l'officier. Des palanquins menés par des bahîs les transportèrent à la maison de Baxio.

Ce Baxio était fort riche, sa demeure était splendide, tout le luxe oriental le plus raffiné y étalait ses plus opulentes ressources. D'immenses jardins toujours en fleurs entouraient son habitation. L'ombre y était ménagée avec un art exquis. Ces jardins, à plusieurs étages, entourés de murailles, formaient le plus frais et le plus charmant abri qu'on pût rêver. Le bâtiment, tout en pierres blanches, dent de nombreuses sculptures déguisaient la lourdeur un peu massive, était orné de balcons aériens au travers des balustres en bois de santal desquels on découvrait le ciel. Afin de lui donner une fraîcheur constante, le toit, en cône, était séparé du bâtiment même par des supports artistement sculptés, ce qui établissait une ombre et un courant d'air fort agréables, et permettait aux rayons du soleil de venir darder impunément sur cette sorte de couvercle protecteur. Un voluptueux demi-jour régnait dans toutes les salles, meublées en étoffes voyantes et en bois de nucléa, habilement enlacé pour former les meubles les plus propices à la sieste et à la rêverie. Des fleurs rares, des jets d'eau parfumée embaumaient l'atmosphère, tenue dans une fraîcheur exquise par les ailes des pankas et les persiennes des croisées.

— Entrez dans ma demeure, dit le chef cipaye ; vous y serez reçu comme le Sultan lui-même. C'est ici que je vis dans la paix et le bonheur. J'espère,

pendant votre séjour, pouvoir vous faire trouver quelque douceur en ces lieux.

Sir Sampton était émerveillé, et cédant à son admiration, il fit à son hôte des compliments sincères sur la splendeur et la poésie de son habitation.

— Ce n'est pas là la demeure d'un militaire, finit-il par lui dire ; c'est un vrai paradis.

— Un ange l'habite, répondit Baxio ; et du doigt il montra à son hôte une jeune femme indienne richement vêtue, qui suivait une allée de palmiers et s'avavançait vers eux.

— La voici, poursuivit l'Indien ; c'est N'alloua, ma femme.

Ange était vraiment le seul mot qui pût s'appliquer à cette créature céleste. Jamais sir Edgard n'avait vu pareille merveille. Tout d'abord son ensemble le frappa. Cette jeune femme qui s'avavançait vers lui semblait appartenir plutôt aux visions enivrantes que donne le haschisch qu'à la nature même. Il y avait tout à la fois de la fleur, de l'odalisque et de là bayadère dans cette radieuse fille de l'Inde. Son sourire pourpre découvrait en naissant des perles d'une beauté et d'un éclat plus grands : que celles les plus renommées, des bazars de Coromandel ; ses yeux semblaient être frangés de velours, ce qui adoucissait l'éclat de leurs prunelles noires, en traçant autour d'eux un grand contour en amande, d'une forme adorable. Sa chevelure d'ébène, retenue par des torsades garnies de perles fines, rehaussant leur ton foncé, était divisée, sur les tempes, en deux nattes indépendantes du reste qui tombaient jusqu'aux genoux. Quoique ces nattes fussent assez minces, la quantité de cheveux contenus par chacune d'elles faisait comprendre que non tressés, ils devaient voiler Nahouâ de la tête aux pieds. Elle était suivi par un jeune Indien vêtu comme le sont, dans le Mysore, les serviteurs de confiance des nababs.

— Le maître ne vous a point gardé longtemps, que Vichnow le remercie pour moi, dit-elle à Baxio.

— Chère Nahouâ, répondit le chef cipaye en posant ses lèvres sur le front de cette belle personne, — que faisiez-vous ?

— Schiba me lisait Shakspeare, fit Nahouâ.

Cette réponse étonna autant sir Sampton que l'espèce d'abandon complet dans lequel le laissait les deux époux. Il jeta les yeux sur le jeune serviteur, qui pouvait avoir cinq à six ans de moins que son hôte, et vit, en effet, qu'il portait sous le bras gauche un livre fermé.

— Pardonnez-nous, fit alors Baxio en se tournant vers l'Anglais, nous nous aimons tant, que si courte qu'ait été notre séparation, nous oublions tout lorsque nous nous retrouvons ensemble.

Puis, s'adressant à sa femme :

— Sir Edgard Sampton est notre hôte ; c'est le Sahib qui nous l'a donné ; il arrive de Calcutta en ambassadeur près du maître, dit-il.

— Qu'il soit le bienvenu, fit la jeune femme.

Sir Edgard s'inclina sans pouvoir trouver un mot. L'admiration que lui inspirait Nahouâ l'avait momentanément frappé de mutisme. Baxio fit gagner à son hôte un bosquet formé par des cocotiers dont les cimes s'épanouissaient en gerbes gracieuses, dans lequel se trouvaient des nattes recouvertes de coussins, et l'invita à s'y installer. Nahouâ les avait suivis.

Sur un signe du maître, Schiba disparut un instant et rapporta deux gargouillis enrichis de bouts d'ambre, chargés et allumés, ainsi qu'un plat d'or contenant des ananas et des oranges. Selon l'usage indien, que connaissait sir Edgard, il prit le gargouillis et fuma en silence pendant quelque temps. Baxio fit de même.

De l'endroit où ils se trouvaient, on découvrait une vue magnifique, habilement ménagée par une éclaircie résultant de la plantation même des arbres et des fleurs qui les entouraient.

Quelques toits, semblables pour la plupart à celui de la maison de Baxio, occupaient le premier plan ; au second, bordé de narcisses jonquilles, s'étendait un large étang sur lequel flottaient d'immenses nénuphars blancs, qui, sur le fond bleu limpide de l'onde, ressemblaient à de petits ramiers volant dans l'azur. Au troisième, la campagne inondée de lumière scintillait au soleil, mariant les tons ardents des sénevés au neigeux duvet des cotonniers bengalis.

Le grand soleil indien rayonnait puissant et terrible sur ce charmant paysage. Toute sa force mortelle et vivace apparaissait dans son entier, chacun de ses rayons semblait être un baiser de flamme, pénétrant tout, le corps pour y inoculer la lassitude langoureuse, le cœur pour y mettre l'amour, et la terre pour y créer les pierres et les métaux précieux.'

Sir Edgard voyait cet admirable tableau au travers la fumée blanche qui s'échappait de sa bouche en spirales irrégulières, pour aller se perdre, emportées par la brise, dans les cimes des cocotiers. Chaque bouffée sortant de ses lèvres formait un petit nuage qui ajoutait encore à la vaste poésie de

cette grande immensité. Cet horizon torride, éclatant de lumière et de couleurs, lui apparaissait comme un paradis embrasé, plein d'ardeur et de fougue. Jamais l'âpre et enivrant aspect de la campagne indienne n'avait plus ardemment parlé à son âme.

La femme du chef cipaye était à ses côtés. Mollement couchée sur les coussins, elle lançait à Schiba, qui souriait à sa jeune maîtresse, des tulipes sauvages qu'elle, cueillait autour d'elle. A chaque fleur, le bras de Nahouâ se levait, et chaque fois son corsage, s'entrouvrant légèrement, permettait aux yeux de l'officier de s'arrêter une seconde sur des charmes qui lui paraissaient d'autant plus adorables qu'il ne pouvait pour ainsi dire en apercevoir que l'ombre. Cette femme auprès de cette vue, cette beauté sous ce ciel ardent, c'était l'ivresse dans un Éden, l'amour sous le regard de Dieu. Sir Edgard, enivré, ébloui, ferma les yeux pendant un instant afin de savourer l'impression indescriptible qu'il ressentait. Tout à son gargouillis, qu'il fumait en sibarite, Baxio ne regardait point son hôte, et Nahouâ continuait à jeter des tulipes à Schiba, sans se douter non plus de ce qui se passait dans l'âme du jeune major. Ce fut Baxio qui le tira de son extase.

— Major, dit-il, prenez un de ces fruits.

— Oui prenez, répéta Nahouâ, abandonnant ses fleurs et Schiba pour son hôte, et en présentant le plat d'or à sir Edgard.

Celui-ci obéit machinalement, comme un homme ivre qui cherche à dissimuler l'état égaré de son esprit, tandis que Schiba s'éloignait.

Les rôles étaient changés, c'était, non pas le serpent, mais une Ève nouvelle, lui présentant elle-même la pomme. Cette allusion à la première faute commise par la femme traversa l'esprit du major, rapide autant que singulière. Le jus parfumé de l'orange qu'il mangea lui rendit un peu de calme.

— Vous lisez notre grand poète ? dit-il à Nahouâ. Que lisiez-vous de lui ?

— Celle de ses œuvres que je préfère, répondit-elle, *Bornéo et Juliette*.

— Voilà bien une réponse de femme ; et vous, Sahib ?

— Moi, j'aime mieux *Othello*.

— Moi aussi, fit le major.

Ces deux avis résumaient toute la situation. Sir Sampton se sentait malgré lui devenir jaloux de Baxio et celui-ci se reconnaissait capable d'éprouver la terrible fièvre du Maure au premier regard donné par Nahouâ à un autre homme. La jeune femme, ignorante jusque-là des orages du cœur, n'en comprenait bien encore que les irrésistibles sympathies. Schiba s'était

éloigné pendant ce court entretien. Le son de plusieurs instruments accompagnant des voix de femme se fit entendre.

Schiba reparut à l'extrémité du jardin tenant une guitare à la main. Derrière lui s'avançaient douze bayadères, dont trois jouaient, l'une du gong, les deux autres de la guitare comme Schiba, tandis que deux de leurs compagnes avaient entonné des gazais indoustani.

Comme la plupart des nababs et des rajahs puissants, Baxio avait ces bayadères à sa solde. Schiba, voyant les égards dont sir Sampton était l'objet de la part de ses maîtres, avait pris sur lui d'aller chercher la troupe des danseuses.

— Mon fidèle khansaman⁹ a deviné ma pensée, fit Baxio. J'espère que les chants et les danses de mes bayadères vous distrairont.

La troupe féminine, précédée par Schiba, était parvenue à l'endroit où les trois personnages étaient assis. Les douze bayadères étaient fort jolies. C'étaient vraiment des danseuses de nabab ou de rajah. Leurs grands yeux noirs illuminaient de sombres flammes la teinte foncée de leur visage.

Vêtues identiquement, leur costume se composait d'une petite veste de soie bleue brodée d'argent et d'or, fort courte, soutenant la gorge sans la dérober complètement aux regards, d'un pantalon de mousseline légère très large, d'une jupe de même étoffe que la veste, ample et brodée, puis enfin d'un long voile léger, brodé également, qui, partant de la taille, dont il faisait le tour, couvrait une partie de la poitrine et retombait avec une grâce adorable sur les épaules.

Elles portaient toutes aux doigts des pieds et des mains de nombreuses bagues d'une grande richesse, et autour de leur cou souple et élancé, s'enroulait un long collier de perles. Des anneaux d'or perçaient les lobes de leurs oreilles, et de larges bracelets de même métal entouraient le dessus de leurs chevilles et de leurs poignets minces et nerveux. Les danses commencèrent.

Aucun badia-cara¹⁰ n'accompagnait leurs voluptueuses évolutions. Les trois bayadères et Schiba formaient tout l'orchestre. L'oreille des assistants ne pouvait qu'y gagner. La guitare, toute tombée en désuétude qu'elle soit en Europe, a des sons cent fois plus harmonieux que ceux des kansias, des touris, des sanis et des dotaras, dont se composent ordinairement les orchestres indiens.

Pendant que les bayadères dansaient, plusieurs serviteurs, obéissant au moindre signe de Schiba, étaient arrivés apportant de nouveaux gargouillis et

des flacons de tari¹¹.

Le tabac, les fruits, la liqueur, les danses, l'aspect de la belle nature et du superbe panorama que nous avons décrits, n'étaient point fait pour donner aux idées du major un autre cours que celui qu'elles avaient pris presque aussitôt qu'il avait pénétré dans la demeure du cipaye. Il mit dans ses yeux tous les enivrements dont il subissait le charme, et les compléta en arrêtant de nouveau ses regards sur la belle Indienne.

La vue des danses absorbait Baxio et Nahouâ comme le gargouli et les fleurs jetées à Schiba l'avaient fait déjà, si bien que rien ne vint déranger le major de sa divine et extatique contemplation. Il devint dès lors éperdument épris de la femme de son hôte. Sa mission près de Tippoo-Sahib, la promesse qu'il avait faite au comte de Mornington de ne point tarder à rapporter la réponse du sultan, tout s'évanouit, tout disparut ; ce ne fut plus qu'un rêve, dont Nahouâ était l'ange tentateur ; une ivresse que l'amour seul de la belle Indienne pouvait assouvir, une aspiration frénétique, invincible, capable de lui faire tout sacrifier, même les intérêts de l'Angleterre. Deux heures passées près de Nahouâ l'avaient rendu amoureux fou pour le restant de ses jours.

Lorsque les bayadères eurent terminé leurs pas voluptueux, les chants continuèrent jusqu'à la nuit. Puis on se sépara. Sir Edgard avait hâte d'être seul. Il trouva Schiba à la porte de sa chambre,

— Que fais-tu là ? lui demanda-t-il étonné, ne se rappelant plus que Baxio lui avait dit qu'il mettait son khansaman exclusivement à son service.

— Je vous attends, Sahib, répondit froidement le jeune Indien.

— Dis moi, fit sir Sampton, suivant instantanément une autre pensée, aimes-tu ton maître ?

— Comme Vichnou.

— Et ta maîtresse ?

— Comme Brahma.

— Pourquoi cette différence ?

— Vichnou est le Dieu qui conserve, Brahma, celui qui juge ; mon corps a besoin de Baxio-Sahib, mais mon âme a besoin de Nahouâ.

— Tu es un fidèle serviteur !

— Que Shiva¹² m'écrase si jamais je deviens autre.

— Même si Latchinis¹³ le voulait ? répliqua le jeune Anglais, qui connaissait parfaitement l'Olympe du brahmanisme.

— Surtout alors, fit Schiba.

— Allons, se dit sir Edgard lorsqu'il fut seul, il ne faut pas même essayer de le corrompre.

II — SCHIBA LE PSYLLE

De vastes stores en toiles peintes de Mazulipatam, nommées chinty, garnissaient au dedans les croisées de la chambre que devait occuper sir Sampton pendant son séjour chez le chef cipaye. Il en fit remonter un, releva la persienne, et, tête nue, laissant la brise embaumée, qui venait du cap Comorin, caresser sa belle chevelure et rafraîchir son front brûlant, il se mit à songer.

L'horizon qui se déroulait devant lui avait un tout autre aspect que celui dont il avait admiré les splendeurs pendant la journée. Ce côté de l'habitation, située à l'une des extrémités de la ville, plongeait le bas de sa muraille blanche dans la rivière Cauvery, qui prend sa source vers le nord-est de l'État de Mysore et va se jeter par quatre embouchures différentes, clans le golfe du Bengale.

Les flots bleus roulant en silence, et qu'argentait la lune au travers des arbres, se chargeaient à leur surface de ces coulevres étranges dont la lumière forme, sur l'eau courante, l'aspect bizarre, fuyant et sinueux. De l'autre rive, suivant la pente douce qu'elle décrivait, une forêt de thêkas aux grandes feuilles élevait vers le ciel les cimes de leurs rameaux, sur chacun des sommets desquels des fleurs blanchâtres, petites et nombreuses, formaient un panicule ample et pyramidal qui embaumait l'atmosphère de suaves parfums.

Au delà, l'horizon lumineux de la nuit succédait à l'embrasement du jour, comme si la main invisible de Dieu eût mis son soleil clans un vaste globe de cristal opaque. Quelques étoiles humiliées luttaient faiblement avec cette grande lumière. Sur ce lointain éclairé, la forêt se détachait sombre, jetant çà et là sur le fond ses branches dentelées comme une découpure noire d'Allemagne ; puis, au bas, l'onde tigrée d'éclairs s'enroulant sur les petites vagues comme un serpent sur un verre de Bohême, complétait ce tableau.

La poésie langoureuse de la nuit succédait à celle irritante de la matinée ; là forêt à la plaine, la brise humide aux torrides chaleurs, le silence à la musique, les thêkas blancs aux narcisses jonquilles, là lune au soleil, les étoiles aux bayadères, la rêverie à Nahouâ !

La fenêtre de sir Sampton donnant sur cette campagne taciturne, et cependant si éloquentement poétique pour lui, était le meilleur endroit qu'il pût choisir pour songer à elle. Elle, c'était la jeune Indienne, la femme de Baxio-Sahib, son hôte.

Le bond de la réalité dans l'idéal qu'avait fait l'âme du major avait été si gigantesque, si irrésistible et si brusque, que sir Edgard ne songeait plus à l'Indien. Nahouâ, seule, occupait sa pensée, comme un torrent qui se creuse un nouvel abîme, le remplit jusqu'aux bords.

Enivré, faisant mille projets incohérents, il ne voyait plus Baxio que comme une ombre. Les grandes passions engendrent les grands espoirs ; aimer, c'est espérer ; tout amoureux est un optimiste, quels que soient les obstacles qui le séparent de l'objet aimé ; le major, ressentant les effets illogiques de cette fiévreuse étape vers l'avenir, touchait déjà du doigt le but, en rêve.

Il avait aimé pourtant plusieurs fois, et clans bien des pays différents, mais ni-la poétique Anglaise, ni l'Italienne ardente, ni la sémillante fille de France, ni la Russe, cette suavité du Nord, statue aristocratique dans les veines de laquelle souvent coule de la lave, ni la belle et sculpturale créature que le Caucase voit naître, ni nulle femme enfin ne lui était apparue ayant autour d'elle cette auréole splendide qu'il avait découverte sur le front de Nahouâ.

Son cœur, en s'exaltant ainsi, suivait la marche ordinaire. L'amour a cela de particulier que plus il frappe et plus ses coups sont vigoureux ; la première passion est la plus sincère, mais la dernière est la plus énergique, et sir Sampton se disait que Nahouâ devait être la dernière épopée de son cœur.

Une heure de l'amour de cette femme et mourir, voilà quel était son idéal. Cette fièvre insensée eut ses ataxies. La raison traversa plusieurs fois de ses froides lueurs ce grand embrasement. Il eut des secondes de réflexions, et chacune d'elles était une torture qui, du sommet du bonheur, le précipitait au fond de l'abîme du doute.

— Je suis fou, se dit-il. Quel mauvais génie m'a conduit ici ? Nahouâ n'est point un ange, c'est le démon créé pour me perdre. Elle aime ce cipaye, un homme jaune comme une orange ; elle est à lui corps et âme ; que puis-je opposer à cette monstrueuse union de la laideur et de la beauté ? Bien, Mon amour, si grand qu'il soit, reculera devant cette indifférence faite immuable par la passion qu'elle semble ressentir pour ce Baxio. Et lui !

connaît-il son bonheur ? Je l'examinais, hébété par son gargouli, il faisait plus d'attention aux bayadères qu'à elle. Quand ils se regardaient, c'était ses yeux d'aimée qui allaient chercher ses regards distraits. Une houri aimant un singe ! Horrible accouplement. J'aurais dû tuer l'homme pour délivrer la fée. Cette eau qui coule sous moi berce de son doux clapotage leur commun sommeil. Mais cette eau rougit, dirait-on. Oui ; je vois des traces sanglantes veiner sa mobile surface. Ah ! Nahouâ m'a compris ; elle m'aime comme je l'aime, elle aura tué Baxio pour venir me trouver ; c'est son sang que je vois couler là.

Et sir Sampson regarda si sa porte ne s'ouvrait pas pour laisser passer Nahouâ.

— Ma raison s'égare, ajouta-t-il au bout d'un moment. Cet homme est mon hôte ; il est loyal et distingué autant que le peut être un Indien. Il a fait de cette maison un véritable paradis pour lui plaire, je ne puis troubler leur bonheur, ce serait insensé et lâche. Il ne faut pas qu'on dise à Mysore qu'un ambassadeur anglais a commis une semblable félonie. Mais la perdre, ne plus la voir, renoncer à elle, plutôt mourir !

Le jour vint qu'Edgard était encore en proie à cette démence douloureuse ; vrai cauchemar d'amour, de jalousie, où les combats les plus divers se livraient entre sa conscience et sa passion. Brisé, haletant, indécis, il finit par s'endormir d'un lourd sommeil, dans lequel il revit, au milieu des nachs des bayadères, planer la radieuse figure de Nahouâ près de celle sombre de Baxio.

Une lumière éclatante inondait tout ce qui l'entourait lorsqu'il se réveilla. Il s'était endormi sans songer à fermer la persienne, ni même la croisée. La première personne qu'il rencontra en quittant sa chambre fut Schiba.

— N'avez-vous besoin de rien, Sahib ? lui demanda le khansaman.

— Non, merci.

— Le Sahib est sorti, mais la maîtresse est là,

— Va lui demander si elle peut me recevoir.

— Elle vous attend.

— Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé, alors ?

— Je n'avais point d'ordre. Le Sahib, en se rendant au palais, m'a recommandé de ne point troubler votre repos ; sans cela je serais venu vous dire l'heure.

— Il est donc tard.

— Depuis longtemps déjà les enfants de Brahma se sont rendus à la mosquée.

Sir Sampton tira sa montre. Il était près de midi.

Lorsque le major pénétra dans la salle basse où l'attendait Nahouâ, il l'y trouva mollement couchée sur un meuble de bois de naocléa, garni de coussins moelleux. Une table somptueusement servie à l'indienne semblait attendre sir Edgard,

L'insomnie passionnée de la nuit avait laissé des traces sur le visage du major. Une douce pâleur était répandue sur ses traits ; ses yeux, demi-voilés et cerclés de bistre, donnaient à sa physionomie une langueur qui ajoutait à la grande distinction dont elle était empreinte.

— Enfin, vous voilà, Milord, lui dit Nahouâ avec un gracieux sourire ; je vous avoue que je commençais à avoir faim.

Sir Edgard n'entendit pas, il ne fit que regarder celle qui parlait ; tous ses sens passèrent dans ses yeux, et il la trouva plus belle encore que la veille. Néanmoins, il parvint à surmonter son trouble et à balbutier une banale excuse.

— Vous le voyez, reprit Nahouâ, je suis toute seule ce matin, et il faudra vous contenter de ma compagnie.

— Schiba m'a dit que mon hôte, en effet, était absent, madame.

— Il s'est rendu près du sultan, où son service l'appelle tous les jours à pareille heure ; mais, rassurez vous, bientôt il sera libre, et par conséquent il reviendra.

Le major fut tenté de répondre à cette phrase de manière à prouver à Nahouâ qu'il ne regrettait pas autant Baxio qu'elle pouvait le croire, mais la présence de plusieurs serviteurs, et surtout celle de Schiba, le fit craindre de se trahir, et il se contenta de s'incliner profondément. Sur un signe du khansaman, on servit Nahouâ et sir Sampton étaient en face l'un de l'autre. Schiba, debout près de sa maîtresse, devinait ses moindres désirs et les prévenait avec un soin extrême.

— Vous ne mangez pas, sir Sampton, fit Nahouâ, remarquant au bout d'un moment que son hôte touchait à peine aux mets que lui présentaient les serviteurs.

— Pardonnez-moi, madame.

— Je le vois bien ; ce riz ne vous plaît-il pas ?

— Si fait, il doit être excellent ; c'est du riz benafouly, c'est-à-dire le meilleur de l'Inde.

— Alors, pourquoi n'en goûtez-vous pas ? Oh ! mais vous êtes pâle ; seriez-vous malade ? Qu'en penses-tu, Schiba ?

— Je crois, maîtresse, répondit l'Indien, que le mal du sahib est de ceux contre lesquels la science humaine est impuissante. Et Schiba plongea sur le major son noir et profond regard. Sir Edgard rougit.

— Que voulez-vous dire, Schiba ? parvint-il à demander après un silence.

— Je veux dire, sahib, que la pâleur de votre visage ne vient pas d'un mal de votre corps, et ne peut être causée que par une affection de votre âme ou de votre esprit.

— Dit-il vrai ? fit Nahouâ.

— Oui, madame, en effet, j'ai fait cette nuit un rêve affreux. Schiba s'y connaît à merveille.

— Mieux encore que vous ne pouvez le croire, sir Sampton, dit l'Indienne.

— Vraiment ! fit l'Anglais d'un ton incrédule.

— Il sait non-seulement l'indien, reprit la jeune femme, mais encore le sanscrit, le pacrit, et pourrait vous traduire le Baghwat-Gito¹⁴ en anglais, aussi bien qu'un yoghi ou qu'un fakir.

— Schiba est une merveille.

— Non, c'est simplement le fils d'un malla¹⁵ pouliah¹⁶ que nous avons recueilli.

— Chère maîtresse, fit le khansaman en se jetant à genoux pour embrasser la main de Nahouâ, vous m'avez sauvé la vie. Vichnou me l'avait donnée, vous me l'avez rendue, elle est à vous comme mon âme est à Brahma.

— Relève-toi, Schiba ; tu ne nous dois plus rien ; depuis longtemps la loyauté et le désintéressement de tes services t'ont acquitté envers nous.

— Il y a des bienfaits qu'on ne pourrait payer en mille ans de vie, fit le jeune Indien en se relevant radieux, et fier, comme si le contact de ses lèvres sur la main de Nahouâ avait fait passer son âme dans ses traits. Accordez-moi une grâce, maîtresse, puisque vous êtes contente de moi.

— Laquelle ?

— Permettez-moi de raconter à sir Sampton notre première rencontre, il comprendra pourquoi et combien je vous aime.

— J'allais moi-même vous demander ce récit, madame, fit sir Edgard.

— Parle, Schiba, dit Nahouâ.

— Vous savez, sir Sampton, que la caste déshéritée dont je fais partie est tellement méprisée qu'un naïr ou un nabab qui veut essayer ses armes n'hésite pas à choisir l'un, de nous pour but, au risque de le tuer ou de l'estropier, ce qui est pis encore, puisqu'on nous emploie ordinairement au labourage, et qu'un pouliah qui n'a point ses quatre membres valides est condamné à mourir de faim. Un psyllé¹⁷ ayant pris en affection mon père, lui enseigna l'art de charmer, même les serpents verts et les nalle-pambous¹⁸, qui sont, comme vous le savez, les plus dangereux de tous les serpents. Les mallas sont plus instruits encore qu'on ne le suppose ; plus d'un d'entre eux pourrait expliquer le cercle de Brahma et le lotus de Vichnou. Ils savent la langue des pandits et des brahmes, connaissent la signification des sculptures symboliques, des mystères cosmogoniques, comprennent les emblèmes et savent déchiffrer les hiéroglyphes. L'application des plantes les plus rares et les moins : connues est pour eux un jeu Bravant la mort à chaque instant, ils ont la science nécessaire pour la combattre, et à tout poison, savent quel bézoard¹⁹ il faut opposer. De là leur pouvoir de guérir tous les maux du corps. Le psyllé fit l'éducation complète de mon père, qui me l'a transmise alors que j'étais encore presque enfant. Nous ne sommes point médecins à la façon des vôtres, mais nous connaissons les panacées qui calment les maux mortels et raccourcissent les maux passagers. L'an dernier, le maître est tombé malade, je l'ai guéri en trois jours, et pourtant on disait que sa maladie était de celles qui ne pardonnent pas.

— C'est vrai, fit Nahouâ.

— Mon père eût pu tirer parti de son savoir, s'il n'avait pas été pouliah, mais aucun naïr, aucun radjah, aucun nabab, n'eût voulu se laisser toucher par lui. Use contenta d'être psyllé. Je l'aidais. C'était moi qui, au moyen de baguettes, flexibles, excitait les serpents et leur offrait en pâture du bois et des pierres pour les rendre furieux. Il y a cinq ans, nous étions à faire nos exercices sur la route de Seringapatam, lorsque deux palanquins superbes portés par des bahîs et escortés par des naïrs malabres s'avancèrent vers nous. Ces deux palanquins étaient fermés. L'un d'eux était occupé par mon maître, Baxio-Sahib. Tout à nos serpents, dont l'un venait de mordre mon père à qui je faisais prendre du bézoard et des feuilles bienfaisantes, nous n'avions pas aperçu la caravane. — Place ! place ! cria le chef des bahîs. — Qu'est-ce donc qui nous barre le chemin ? demanda un naïr. — Ce sont des pouliahs psyllés qui font danser des serpents, répondit-un des spectateurs.

— Des pouliahs ! répéta le naïr furieux, et, avant que nous sussions ce qu'on nous voulait, il épaula son fusil et fit feu sur mon pauvre père, qui s'étendit à mes côtés.

Ici, Schiba s'arrêta, l'émotion lui serrait la gorge.

— Bois, Schiba, fit la jeune Indienne en lui tendant une coupe pleine de tari.

— Mon pauvre père ! fit Schiba ; puis, tout à ses souvenirs, sans songer même à remercier Nahouâ, il prit la coupe, la vida d'un trait, et poursuivit d'Une voix ferme et sonore :

— J'allais, quoique sans armes, m'élancer sur le naïr pour le tuer avec mes ongles, lorsque je vis le meurtrier chanceler en poussant un hurlement de douleur. Une vipère naja, apprivoisée par mon père, avait mordu le naïr, qui expirait, deux secondes après. — A mort les pouliahs ! crièrent alors ses compagnons, et en un instant je vis vingt fusils s'abaisser vers ma poitrine. — Arrêtez ! fit alors une voix douce comme celle de Buffina, la déesse des prés. Cette voix était celle de ma maîtresse. A cet ordre, les naïrs n'osèrent faire feu sans expliquer la cause de la terrible représailles qu'ils voulaient exécuter. L'un d'eux raconta ce qui venait de se passer. Lorsqu'il eut fini : — Faites venir ce pouliah, dit ma maîtresse. J'avais profité de cet instant de répit pour me précipiter sur mon père, que je croyais mort ; mais heureusement la balle, tout en le traversant de part en part, n'avait attaqué aucun organe vital ; j'en avais acquis la conviction certaine en l'écoutant respirer, tout évanoui qu'il était, et, moi vivant, j'étais sûr de le guérir promptement ; il ne s'agissait donc plus que de sauver ma vie, puisque celle de mon père en dépendait. Deux naïrs m'entraînèrent devant le palanquin. Je fis à mon tour le récit de l'agression injuste et meurtrière dont nous étions victimes, les larmes m'empêchaient presque déparier ; mais la douleur vraie est plus éloquente que toutes les paroles, puis la maîtresse est si bonne... Oh ! ne niez pas. Ma peine la toucha. — Je ne veux pas que vous tuiez cet enfant, dit-elle, et, comme les naïrs murmuraient d'une façon menaçante : — Tenez, ajouta-t-elle, je vous achète sa vie, et, détachant de ses doigts toutes ses bagues, dont la moindre valait certainement mille roupies, elle les jeta aux furieux. Cette largesse les apaisa. J'étais déjà libre, mes deux gardiens s'étant élancés sur les bijoux avec leurs compagnons. Cela se passait au portes de la ville, l'escorte devenait inutile au Sahib. Ma maîtresse prévint toutes mes craintes en renvoyant les naïrs. Je pleurais, je riaais de joie, non de leur échapper, mais de pouvoir sauver mon père. En ce

moment, une main frappa sur mon épaule ; c'était celle du maître, qui avait quitté son palanquin. — Cet homme est votre père ? me dit-il en me désignant le blessé. — Oui, répondis-je. — Qu'on le place dans mon palanquin, ajouta-t-il aux bahûs stupéfaits, et tandis qu'ils exécutaient cet ordre, que j'allais surveiller : — Vous voyez, ma chère Nahouâ, ajouta-t-il, que j'aime à m'associer à tous vos bienfaits. Nous regagnâmes cette demeure ; mon père guérit ; depuis, je l'ai perdu, mais il a pu mourir en me bénissant et en prononçant le nom sacré de Vichnou. Voilà pourquoi, sir Sampton, j'aime ma maîtresse, et pourquoi ma vie lui appartient.

Le major avait écouté Schiba avec une attention soutenue ; le khansaman, en le prévenant que son récit se rapportait aux nobles qualités de Nahouâ, avait momentanément acquis d'avance toute sa sympathie. La générosité et la pitié de la jeune Indienne le touchaient au plus haut point, et plus ému que Schiba lui-même, il s'écria, avec une exaltation dont il ne se rendit pas compte :

— Vous êtes donc aussi bonne que belle, madame !

— Major ! fit Nahouâ en rougissant.

— Oui, reprit Schiba en enveloppant l'Anglais d'un regard pénétrant, aussi bonne que belle, aussi vertueuse que bonne.

— Tais-toi, Schiba ; laisse-nous, dit Nahouâ un peu piquée de tous ces éloges.

— J'obéis, dit l'Indien en s'éloignant.

Le repas étant achevé, les autres serviteurs suivirent le khansaman.

Nahouâ et sir Sampton restèrent seuls. Si le major n'avait point appelé à lui toute sa raison, il se fût jeté immédiatement aux genoux de l'Indienne en s'écriant :

— Schiba a raison, je le crois sur parole sans presque vous connaître ; mais les anges ont une auréole qui les désigne aux mortels, et vous êtes un ange ; c'est à genoux qu'il faut qu'on vous aime, c'est à vos pieds que je veux passer ma vie. Oh ! je n'espère rien, je ne demande rien ; vous entendre, vous voir, m'enivrer au son de votre voix, plonger mon âme dans vos yeux et mourir de bonheur... Voilà tout ce que je veux, tout ce que j'espère, madame.

Mais il comprit que ce brusque aveu, dont il ne pouvait nullement prévoir l'effet sur la jeune femme, si disposée que pût être Nahouâ à l'indulgence, devrait en tous cas l'irriter contre lui. Un expédient lui vint à l'esprit.

— Voulez-vous me permettre, madame, de remplacer aujourd'hui près de vous Schiba, votre lecteur ordinaire ? dit-il.

— Grand merci, sir Sampton, je ne veux pas vous donner cette peine.

— Ce que je sollicite est un plaisir pour moi. Vous aimez Shakespeare ; moi, j'en suis fanatique.

— En ce cas, lisez, major, je vous écoute.

Vous devinez sans peine que sir Edgard eut soin de choisir la poétique épopée des amours de Juliette et de Roméo. Comme la plupart des Anglais instruits, le major en savait par cœur de nombreux passages. Lorsqu'il arriva à ceux-là, dégagé de toute préoccupation matérielle, regardant plus Nahouâ que le livre qu'il tenait à la main, il interpréta le poète avec une éloquence réelle pleine de charme et de persuasion.

— Oh ! vous lisez à merveille, fit Nahouâ... Continuez, sir Sampton, je vous en prie,

Sir Edgard obéit. Tout l'amour de Roméo pour Juliette se doubla de ce que ressentait l'Anglais pour l'Indienne ; c'était la phrase de Roméo, mais la pensée de sir Edgard. Sa voix émue, pénétrante, douce, mélodieuse, puis déchirante, altérée, pleine de larmes à la scène du caveau, produisit sur la jeune femme un effet saisissant. Schiba lisant, c'était de la poésie bien dite ; mais sir Edgard, c'était la flamme, l'amour même, Roméo soudainement évoqué, devenu major anglais, aussi tendre, aussi passionné qu'autrefois.

Nahouâ l'eût écouté jusqu'au soir. Le retour de Baxio vint mettre un terme au doux enivrement qui s'empara d'elle sans qu'elle s'en rendît compte, en écoutant son hôte.

III — ROMÉO ET JULIETTE.

L'air souriant du chef cipaye, lorsqu'il s'avança vers sa femme et vers sir Edgard, cachait une préoccupation grave. Ce n'était point sans motif que le sultan l'avait fait appeler le matin.

On en pourra juger aisément par la conversation suivante, qui avait eu lieu entre eux.

— Baxio, tu me dois tout, ta fortune et ton grade. Si tu es un brave soldat et un serviteur dévoué, je suis un chef reconnaissant qui sait récompenser chacun selon ses mérites, lui avait dit Tippoo-Sahib.

— Je le reconnais, et suis prêt à tout pour conserver votre estime, seigneur.

— Dis mon affection, Baxio, et écoute. L'arrivée de l'ambassadeur anglais renverse tous mes projets. Si je ne lui ai pas répondu catégoriquement hier, c'est que je veux gagner du temps, afin d'envoyer en France chercher du secours. Dès demain, le général Du Bue, avec deux des grands dignitaires de mon royaume, partira pour Paris ; afin de demander au gouvernement français quinze mille hommes de troupes de ligne et l'envoi d'une force navale importante sur nos côtes. Si j'obtiens ce secours, ainsi que l'appui de Napoléon, sur lequel je crois pouvoir compter, non seulement je pourrai résister à l'Angleterre, mais encore détruire son influence dans le Nizam et, m'alliant à ce royaume, le forcer à combattre avec moi pour l'indépendance et la liberté de notre pays, dont ces hommes rouges veulent s'emparer.

— Vaste projet, Sahib, interrompit Baxio.

— Son succès dépend de toi en grande partie. Lorsque Cornwallis nous attaqua, nous eûmes pour principal auxiliaire de notre valeur l'inondation annuelle qui dure, dans le Mysore, du mois de mai au mois de juillet. Mornington ne tentera rien contre nous pendant ce temps, l'insuccès de son prédécesseur nous en donne l'assurance. Si l'ambassadeur repart immédiatement pour Calcutta, nous serons attaqués de suite, et Brahma seul sait le sort qui nous attend ; mais si nous le retenons un mois seulement à Séringapatam, nos ennemis ne pourront être prêts avant le mois de mai, et, par conséquent, devront-remettre leur expédition à la fin de juillet. D'ici là, les troupes françaises peuvent arriver. Le corsaire Repaud et ses compatriotes pourront poursuivre, avec mes officiers, l'instruction de mon armée. Je pourrai décider complètement Scindiah et les États mahrattes, qui hésitent encore à se déclarer ouvertement contre l'Angleterre, et nous la vaincrons aisément. M'as-tu compris ?

— Parfaitement, Sahib. Je ferai tout pour retenir sir Sampton.

— Ne ménage rien, ni l'or, ni les plaisirs, pour lui faire oublier que chaque minute qu'il perd parmi nous est un pays entier de moins pour l'Angleterre dans l'Inde. Je saurai de mon côté trouver d'adroits prétextes pour retarder une explication définitive. Va, je compte sur toi.

Le chef cipaye s'était incliné, et, quittant le palais du sultan, il avait regagné sa demeure, dans laquelle nous venons de lui voir rejoindre sir Edgard et Nahouâ.

L'amour extrême du major pour la jeune Indienne rendait, sans qu'il s'en doutât, la tâche de Baxio facile. L'idée que Nahouâ pouvait devenir l'auxiliaire principale du succès de sa mission n'était point venue au chef cipaye. Le sultan lui-même ne l'avait pas eue. Il comptait sur l'intelligence de Baxio, rien de plus. Les premiers jours se passèrent sans incident. Le chef cipaye se contenta de faire faire à son hôte quelques excursions en palanquin, dans lesquelles Nahouâ les accompagna.

Il n'en fallait pas plus pour ravir sir Sampton, qui, du reste, fidèle à la promesse qu'il avait faite au sultan d'attendre sa réponse pendant quelques jours, oubliait tout pour ne songer plus qu'au charme de vivre près de cette belle créature, si douce et si séduisante, qu'il adorait chaque jour davantage sans avoir encore osé le lui dire.

Baxio ne remarquait rien. Sûr de l'amour et de l'honneur de sa femme, s'il avait compris un seul des regards du major anglais à Nahouâ, il aurait plongé son poignard dans le cœur de celui-ci, au risque de perdre à jamais le Mysore et l'Inde, sans se demander même si les yeux de l'ambassadeur avaient pu avoir quelque éloquence pour N'alloua.

Chaque jour, il allait au palais rendre compte au sultan de la tranquillité parfaite de son hôte et du peu d'impatience qu'il semblait témoigner d'obtenir sa réponse. Le départ de Baxio causait à sir Sampton une émotion toujours nouvelle. Se promettant chaque matin d'avouer son amour à la jeune Indienne, c'était avec une joie mêlée de vagues craintes qu'il voyait arriver l'heure à laquelle le chef cipaye prenait congé d'eux pour se rendre près de Tippoo-Sahib. Mais à peine Bahio-Sahib avait-il disparu que Schiba affectait de ne point quitter Nahouâ un seul instant pendant toute la durée de l'absence de son maître.

Nahouâ ne lui en avait pas donné l'ordre, mais elle semblait, sans lui dire une parole, approuver par son attitude la conduite du jeune khansaman. Sir Sampton l'avait impressionnée. Elle se sentait troublée par sa présence, et, sans se rendre compte du danger, savait gré à Schiba de la protection qu'il lui offrait par sa présence. Le major maudissait le jeune Indien sans oser manifester sa mauvaise humeur. Souvent il lui arrivait de traiter le psyllé avec hauteur et dureté, ce que celui-ci supportait avec un calme extrême.

Parfois aussi, il cherchait à l'éloigner par un regard impérieux ; mais Schiba ripostait à ce regard par un coup d'œil profond et scrutateur, et, feignant de n'avoir pas compris, demeurait auprès de sa jeune maîtresse.

Sir Sampton croyait pourtant agir avec une extrême prudence, et considérait son secret comme impénétrable. Cependant, à force de réfléchir à la conduite de Schiba, il analysa avec plus de soin sa propre façon d'être, et finit par comprendre qu'il n'était point impossible que, sans qu'il l'eût voulu, sa passion pour Nahouâ n'eût été devinée par le jeune Indien.

Il y avait évidemment autre chose qu'un dévouement extrême dans la persistance de ce dernier, et le major découvrit bientôt qu'un amour respectueux, où plutôt un culte véritable, guidait le khansaman. En effet, Schiba aimait sa maîtresse. Une reconnaissance sans bornes avait commencé cet amour, la beauté de Nàhhouâ l'avait développé, mais le respect devait le maintenir à l'état d'une contemplation sans fin, muette et stérile, qui néanmoins plongeait l'âme du jeune homme dans des extases dont toute sa mystique et profonde science ne lui avait point encore révélé l'existence avant qu'il ne s'y fût abandonné.

Pour Nahouâ, le jeune Indien devait toujours être un bon serviteur qu'on chérit en le protégeant ; mais, pour le major, le khansaman, grandi par son amour, devint le plus terrible de tous les rivaux. Non point qu'il éveilla en lui une grande jalousie. Sir Sampton comprenait bien qu'une distance infranchissable séparait Nahouâ du poûliah, et que jamais celui-ci n'oserait adresser à la jeune femme une seule parole de tendresse.

Il se disait même que le sentiment du khansaman pour sa maîtresse n'avait pu être défini par lui d'une façon précise, et que tout en étant amoureux d'elle, il n'oserait jamais se l'avouer ; mais ce respect et cette contrainte, loin de rassurer le major, ne faisaient que redoubler sa perplexité, car Schiba veillait sur Nahouâ comme un brame veille sur une idole, la gardant de toute profanation comme un croyant et comme un frère. Après bien des projets, tous plus insensés les uns que les autres, l'ambassadeur s'arrêta au plus difficile, mais au seul qui pouvait lui permettre de se défaire de l'importunité constante du psylle. Il se contraignit et affecta une indifférence si grande vis-à-vis de la jeune Indienne que celle-ci elle-même s'en étonna.

La contrainte qui régnait entre les trois personnages chaque fois que Baxio quittait sa demeure, disparut complètement, et, au bout de quelques jours, Schiba, tranquille et rassuré, relâcha sa constante surveillance. Une fois même, Baxio le prit avec lui pour se rendre au palais, et le khansaman quitta le major et Nahouâ avec une tranquillité d'esprit complète. C'était le moment qu'attendait sir Sampton avec une indicible impatience. Aussitôt

que les portes du palais de son hôte se furent refermées sur son palanquin, sir Sampton, qui était resté avec Nahouâ dans la salle basse, où il avait déjeuné avec elle le second jour de son arrivée, se mit à genoux devant elle.

— Que faites-vous ? s'écria Nahouâ, surprise de ce brusque mouvement.

— Ne parlez pas ; laissez-moi vous regarder, laissez moi fixer à jamais votre image dans mon souvenir, supplia-t-il à demi-voix.

Et comme la jeune Indienne voulait l'interrompre, il ajouta :

— De grâce, je vous en conjure.

Nahouâ sourit pour cacher son trouble, et ses yeux rencontrèrent ceux de sir Edgard. Alors sonna pour eux cette solennelle seconde qui rive à jamais deux âmes pour l'éternité, lorsque l'amour la fait vibrer sur le timbre de la passion. Magnétisme et fascination, leurs yeux croisèrent leurs flammes et se les plongèrent mutuellement jusqu'au cœur. Ils devinrent pâles et tremblants, se regardèrent toujours, ne voyant qu'eux, ne songeant qu'à eux dans l'univers entier. Le sublime égoïsme de l'amour ardent les isola ; ils n'appartinrent plus au monde ; ils planèrent avec de la lave au cœur et de l'ivresse en l'âme dans ces régions que seuls ont visité les privilégiés de ce monde à qui Kamour s'est fait connaître dans toute sa poétique splendeur. Extase chaste et profonde, cette seconde de fièvre indescriptible fut une révélation et le mariage de tout ce qui en eux n'était point matière. Eblouie, Nahouâ ferma les yeux. Sir Sampton prit une de ses mains glacées par l'émotion, et, faisant un violent effort pour recouvrer la voix qu'il sentait étouffée en lui par ce qu'il éprouvait, il parvint à murmurer ces mots :

— Tu m'as compris, enfin ; laisse-moi t'en remercier, Nahouâ. Tu as lu mon secret, tu as deviné que je t'aime. Si tu savais combien ? Plus que la vie, plus que l'honneur ! Veux-tu que je meure pour te le prouver ? fais un signe, et je me plonge à l'instant ce poignard dans la poitrine.

L'Indienne fit un geste d'effroi, s'empara des mains de sir Edgard et lui ayant adressé un sésaphique sourire, elle laissa tomber sa tête sur son épaule en lui disant d'une voix émue :

— Roméo !

— Juliette ! s'écria le major en saisissant Nahouâ dans ses bras et en déposant sur ses lèvres un baiser brûlant.

A cette caresse, la jeune Indienne se leva avec violence.

— Ah ! laissez-moi.

— Par grâce !

— Laissez-moi, vous dis-je. Si vous m'aimez, laissez moi.

— Que crains-tu donc ?

Elle le regarda avec un air étrange, et étendant la main vers lui dans un geste plein de grâce, elle lui répondit d'une voix remplie de tendresse :

— Toi !

Une Parisienne n'eût pas commis cette faute grave, mais Nahouâ n'était point coquette, et ignorait complètement ce que j'appellerai la stratégie amoureuse. En avouant ainsi au major l'influence qu'il avait acquise sur elle, la jeune Indienne espérait le désarmer. Il n'en fut rien. Éperdu, enivré, sir Edgard s'élança vers elle.

— Tu m'aimes donc comme je t'aime ?

— Pitié, milord, pitié. Voulez-vous me perdre ?

— Non, point ; je veux t'obtenir. O Nahouâ ! nous sommes seuls, enfin, Schiba lui-même est parti, et je puis te prodiguer mes caresses, te presser sur ma poitrine, vivre de toi, en respirant le parfum de tes charmes et l'encens de ta beauté.

— Je suis perdue ! s'écria la jeune femme en faisant un dernier effort pour se dégager.

— Voilà bien les femmes ! perdue parce que tu m'aimes et que tu vas être à moi.

— Jamais !

— Nahouâ

— Jamais !

— Tu ne m'aimes donc pas ?

— Plus que la vie, mais moins que l'honneur. Partez, je vous en supplie.

Un sourire erra sur les traits de sir Edgard.

— Me prenez-vous pour un écolier ?

— Non, milord, je vous prends pour un gentilhomme, et c'est à votre loyauté que je m'adresse. Mon cœur vous appartient tout entier ; après ce qui vient de se passer, je voudrais en vain le nier. Acceptez donc de moi tout ce que je vous puis donner, et n'exigez pas davantage.

— Cette résistance m'éclaire. Ton amour n'est qu'un jeu, il n'est point sincère, puis qu'alors qu'à sa clarté j'oublie tout, ébloui par mon rêve, tu gardes, toi, la conscience de notre situation. Fille de ce pays brûlant, fleur de ce soleil de feu, tu as de la glace dans l'âme, tu ne sais point aimer !

— Il m'accuse parce que je lui épargne un crime, l'ingrat ! s'écria Nahouâ avec une fierté noble qui saisit le major.

— Mais que faire alors ? lui demanda-t-il d'un ton navré.

— Espérer et attendre.

— Quoi ?

— Que je sois libre.

— Libre ! Prends garde, Nahouâ ! pour m'épargner un crime, tu m'en indiques un plus grand encore. Je suis capable de tout pour t'obtenir.

— Ah ! l'insensé. Jurez-moi que vous ne toucherez pas à un cheveu de mon mari, de cet hôte loyal que nous trahissons lâchement, jurez-le-moi, sur votre honneur de gentilhomme, milord, ou sinon, je ne vous reverrai de ma vie.

— Je le jure, fit sir Edgard sans hésiter, une seconde ayant suffi pour lui faire comprendre tout l'odieux de l'horrible projet qui venait de traverser sa pensée comme un oiseau de proie fendant un ciel d'orage. Mais, à ton tour, fais-moi un serment.

— Lequel ?

— Jure-moi d'être à moi pour jamais, si tu deviens libre un jour.

— Je le jure.

— Sur quoi ?

— L'Indienne se redressa, la fierté rayonna dans son regard, et, d'une voix ferme et sonore, pleine d'une irrésistible conviction, elle répondit :

— Sur notre amour !

Schiba et Baxio revinrent en cet instant.

Tout troublé par ce qui venait de se passer, sir Edgard ne songea point à demander au chef cipaye si le sultan lui donnerait bientôt sa réponse. Ce ne fut qu'au milieu du jour, et après qu'un peu de calme se fut fait en lui, qu'il songea à sa mission. Son séjour à Mysore s'était déjà assez prolongé pour qu'il commençât à redouter les reproches du comte de Mornington et ceux non moins éloquents de sir Arthur Wellesley ; mais son amour pour Nahouâ l'avait entièrement absorbé, et Baxio-Sahib n'avait eu rien à faire pour le retenir jusque-là. Sentant qu'il finirait par compromettre les intérêts de l'Angleterre en restant davantage à Séringapatam, il écrivit au sultan une lettre dans laquelle il le mettait en demeure de lui donner, dans les trois jours, la réponse qu'il était venu chercher dans la capitale du Mysore. Ayant terminé cette missive, il descendit au jardin, où se trouvait Baxio fumant son gargouli auprès de Nahouâ.

— Voici pour votre maître, Sahib, dit-il à son hôte en l'abordant. Je lui demande une audience, et le mets en demeure de terminer au plus tôt ce qui me retient ici.

Nahouâ leva sur lui des yeux surpris.

— Le devoir avant tout, madame, si je n'écoutais que mon désir de rester votre hôte, je ne retournerais peut être jamais à Calcutta, mais je suis soldat, chargé pour le moment d'une importante mission, et je me dois à l'Angleterre.

— C'est vrai, milord.

Ces mots furent prononcés avec un accent si convaincu et si tendre à la fois, que Baxio l'eût infailliblement remarqué, s'il n'avait été sous l'empire de la grave préoccupation que les paroles de son hôte venaient de faire éclore en lui.

— Je remettrai votre missive dès demain au sultan, milord, je vous le promets.

— Merci, mon cher hôte, et maintenant, si vous le voulez bien, oublions que nous sommes, vous, un des principaux officiers du royaume de Mysore, et moi l'ambassadeur du comte de Mornington, et allons faire cette promenade dont vous m'avez parlé hier.

— Une promenade ? fit Nahouâ.

— Oui, chère fleur de ma vie, répondit Baxio. J'ai promis à milord, hier, que nous irions sur la route voir passer les pèlerins qui se rendent dans le Karnatik pour rendre hommage, dans la pagode de Sernigham, à la véritable image de Vichnou. Schiba doit avoir tout préparé pour notre départ, et justement le voici qui se dirige de ce côté, sans doute, pour nous avertir.

Disant ces mots, le chef cipaye fit quelques pas vers son khansaman. Sir Edgard profita de cette courte absence.

— O Nahouâ ! murmura-t-il à la jeune femme, je n'oublierai jamais cette journée ; dès à présent nos âmes sont l'une à l'autre pour l'éternité.

Pour toute réponse, l'Indienne adressa un regard chargé de tendresse au major, et, ayant laissé retomber sa belle tête sur sa poitrine, laissa s'échapper de ses lèvres, ces mots, à peine articulés :

— Pauvre Baxio ! Schiba s'avança.

— Tout est prêt, maîtresse, les palanquins et les bahîs, dit-il en s'inclinant.

Le major offrit son bras à Nahouâ jusqu'à l'endroit où les esclaves attendaient leurs maîtres et leur hôte, ainsi que venait de l'annoncer le psylle.

Sir Sampton aida la jeune femme à prendre place dans son palanquin. Au moment où elle s'étendit sur les coussins qui le garnissaient, un des rideaux

retomba, et, se croyant à l'abri de toute surprise derrière ce tissu protecteur, le major envoya un baiser à Nahouâ, mais le rideau se releva brusquement, et Schiba, qui venait de le tirer tandis que l'Anglais gagnait son palanquin, s'écria, en jetant sur lui un regard courroucé :

— Oh ! par Brahnia ! j'ai mal fait de les quitter aujourd'hui.

IV — IL FAUT PARTIR

Le lendemain, Baxio s'acquitta de son message. Le sultan lui répéta ce qu'il lui avait déjà dit au sujet de l'extrême utilité dans laquelle ils se trouvaient de retenir, à tout prix, sir Sampton, et assigna à ce dernier une audience pour huit jours après.

Dans toute autre situation que celle de sir Sampton, cette nouvelle remise eût irrité l'ambassadeur, qui serait parti immédiatement sans plus attendre, mais la pensée seule de s'éloigner de Nahouâ le plongeait clans les plus sombres désespoirs, et il se disait avec conviction que loin d'elle il ne pourrait pas vivre.

L'espoir qu'une réponse favorable de Tippoo-Sahîb lui permettrait de reprendre la route du Mysore, après qu'il l'aurait rendue au comte, palliait seul le chagrin que lui causait son prochain départ.

Lorsque Baxio lui rapporta sa conversation avec le sultan, le cœur de l'amant l'emporta et la contrariété que sir Sampton montra fut entièrement feinte. Ces huit jours étaient huit jours de bonheur, de vie !

Il les accueillit comme le condamné à mort reçoit une suspension d'arrêt, et, prévenant ce qu'il redoutait le plus en ce moment, écrivit au comte de Mornington une lettre dans laquelle il s'efforçait d'excuser le sultan, et l'engageait à espérer que sa mission serait bientôt terminée à l'entière satisfaction de l'Angleterre.

Cette missive une fois envoyée, le major fut plus calme, et il s'abandonna complètement à sa tendresse pour Nahouâ. Schiba avait repris son rôle d'importun, mais il ne pouvait plus l'exercer avec autant de plénitude que par le passé : Quelquefois Nahouâ le renvoyait, et le pouliah, n'osant point résister au moindre des désirs de sa maîtresse, obéissait en silence. C'était toujours lorsque Baxio était appelé au dehors par ses fonctions que la jeune Indienne agissait ainsi.

Alors, aussitôt que ni elle ni le major ne pouvaient plus le voir, le visage du jeune khansaman se contractait, ses lèvres tremblantes devenaient livides, deux grosses larmes s'échappaient de ses yeux pour rouler comme des perles le long de son visage bronzé, et, sans pousser un cri, sans proférer la moindre plainte, il s'enfonçait les ongles dans la poitrine, comme s'il eût voulu en arracher son cœur.

Un jour que l'ordre de Nahouâ avait été donné avec plus d'impatience que d'ordinaire, Schiba gagna le jardin se laboura le sein avec rage et tirant son poignard dont il menaça un être imaginaire, il s'écria :

— Que Shiva me protège, il faut qu'il meure !

Mais cette colère fut aussi courte que violente, et presque aussitôt il jeta son arme, puis, fondant en larmes, il ajouta :

— Mais non, cela lui ferait trop de peine, à elle, puisqu'elle l'aime !

Pendant ce temps, Edgard et Nahouâ oubliaient tout pour s'enivrer dans le plus chaste et le plus silencieux des tête-à-tête. Pourquoi se seraient-ils parlé ? Leurs yeux, en un regard, se disaient plus de choses encore que leur âme ne pouvait en contenir à la fois, et que leur voix eût pu en exprimer en dix années. Ils s'aimaient avec adoration, sûrs l'un de l'autre, fiers de se voir si unis et cependant si probes. Depuis la scène de leur aveu, Sampton n'avait pas même baisé le bout des doigts de Nahouâ, et, depuis ce moment, le plus doux mot que lui avait adressé Nahouâ était celui de : milord. Mais elle le disait d'une façon particulière et compréhensible pour le major seul. Il ne voulait plus dire seulement : mon seigneur, mais mon maître, mon Dieu !

L'amour de sir Edgard avait grandi et s'était purifié. Enivré par celui de la jeune Indienne, il avait banni toute idée sensuelle de son esprit, il la chérissait comme une femme et la vénérât comme une idole. Les heures passées ainsi s'écoulaient rapides et enchantées, et, seul, le quotidien retour de Baxio rappelait les deux amants à la réalité.

Sir Sampton savait feindre devant lui, mais Nahouâ, loyale et sincère, était moins adroite. Lorsque les lèvres du cipaye s'approchaient de son front, elle ne pouvait s'empêcher de tressaillir. L'audience du sultan arriva enfin. Tippoo-Sahib fit chercher l'ambassadeur en grande pompe, et les splendeurs de son cortège attristèrent sir Sampton en lui faisant augurer que la réponse du sultan serait favorable et l'obligerait à quitter Mysore aussitôt. Mais l'entrevue se passa d'une façon toute différente.

Tippoo-Sahib parla beaucoup de ses dispositions favorables à l'Angleterre et du désir qu'il avait d'entretenir de bonnes relations avec elle, mais, lorsque sir Sampton lui demanda catégoriquement s'il renonçait définitivement à s'allier aux Mahrattes, à Scindiah et aux Français, Tippoo, sans dire non, lui fit comprendre que, malgré sa promesse, il ne pouvait encore se prononcer d'une manière catégorique sur ce point. Le major le quitta sans être plus avancé que la veille. En rentrant chez son hôte, il y trouva une dépêche de sir Arthur Wellesley. Le jeune colonel faisait de graves reproches à sir Edgard et terminait sa missive en lui donnant l'ordre de revenir immédiatement, avec ou sans la réponse du sultan. Sir Sampton fit connaître aussitôt la teneur de cet ordre à Baxio, qui se rendit sur-le-champ auprès de Tippoo-Sahib.

— Qu'il parte, nous avons réussi ; dans huit jours, la saison des pluies nous gardera contre eux ; tu n'as plus besoin de le retenir.

Telle fut la réponse du sultan. Baxio rapporta à sir Sampton le refus de son maître de se prononcer, et il ne resta plus à l'ambassadeur qu'à prendre congé de ses hôtes. Il entra navré dans la salle où se tenait Nahouâ.

— Je pars, lui dit-il. Elle devint pâle et lui demanda :

— Quand, mon ami ?

— Ce soir même.

Un long silence se fit. Le major le rompit le premier.

— Nahouâ, notre séparation me tuerait si je n'emportais pas votre serment, d'être à moi, si jamais vous êtes libre.

— Si ce n'est point sur la terre, ce sera là-haut, milord. Je vous aime, et je suis votre femme.

Baxio et Schiba rentrèrent, et, jusqu'au moment de son départ, sir Sampton ne fut plus seul une minute avec la jeune Indienne.

V — LE SIÈGE

Lorsque sir Sampton revint à Calcutta, ce ne fut qu'à la haute et puissante protection du colonel Wellesley qu'il dut de ne point encourir une complète disgrâce.

Le comte de Mornington lui adressa les plus vifs reproches sur la manière dont il avait accompli Sa mission. Sir Edgard alléguait, en vain mille prétextes pour justifier son long et inutile séjour dans le Mysore, le

gouverneur n'en resta pas moins convaincu que son envoyé avait gravement compromis les intérêts de la cause qu'il aurait dû défendre. Mais le caractère rusé de Tippoo-Sahib plaida en faveur de Sampton aussi éloquemment que les bons services qu'il avait précédemment rendus à son pays, et il en fut quitte pour une verte admonition. Que lui importait, du reste ? Tout à son amour pour Nahouâ, sa pensée franchissant l'espace, allait sans cesse vers elle. La revoir et l'obtenir résumaient toute l'ambition du major, et il eût volontiers sacrifié bon nombre d'années de sa vie pour atteindre ce but si ardemment désiré par lui. L'absence et l'éloignement, loin d'amoindrir la passion que la jeune Indienne lui avait inspirée, ne fit que l'augmenter. Tout amour sincère grandit ainsi en raison des obstacles qui s'opposent à son entière satisfaction. Puis, la situation de sir Edgard était pénible autant qu'exceptionnelle.

Subitement épris d'une femme mariée dans un pays inconnu et lointain, étant parvenu à lui faire, partager sa tendresse et à la faire solennellement s'engager vis-à-vis de lui, il ne prévoyait aucunement par quels événements graves et désirés il pourrait être réuni à cette idole qui régnait sans partage sur son esprit et sur son âme, et comment surtout il pourrait parvenir à lui faire tenir sa promesse. Aucun doute ne vint aggraver l'incertitude de sir Sampton. L'idée que Nahouâ pouvait l'oublier ne naquit point en son esprit. Persuadé que l'amour qu'il avait pour elle durerait autant que sa vie, il était convaincu qu'elle l'aimerait jusqu'au dernier soupir. Cette assurance pallia ses peines. Le gouverneur, qui avait parfaitement compris le but de la conduite de Tippoo-Sahib, se décida à agir dès qu'il apprit que le sultan du Mysore avait envoyé à Paris le général Du Bue. Mais, comme l'avait prévu le monarque indien, la saison des pluies qui venait de commencer s'opposa momentanément à l'expédition. Le comte de Mornington l'utilisa en achevant tous ses préparatifs. Il s'assura d'abord de la neutralité des princes mahrattes, et lorsqu'il fut certain que Bonaparte, entravé par le récent désastre d'Aboukir, ne pourrait venir en aide à Tippoo-Sahib, il résolut d'entrer en campagne le plus tôt possible.

Le général Harris prit le commandement des troupes expéditionnaires au commencement du mois de février 1798. Il alla les rejoindre au camp de Wallajahbad, dans la présidence de Madras, où elles avaient été commandées par le colonel Wellesley, avec un zèle et un talent qui avaient complété entièrement leur instruction et leur avaient inculqué des principes de discipline dont le général, à son arrivée, ne sut trop louer sir Arthur.

L'expédition devait être extrêmement importante, et jusque-là nulle aussi forte n'avait été tentée dans l'Inde. L'armée de Bombay, sous les ordres du général Stuart, partit de Cannanore pour Sedaseer le 21 février. Celle de Karnatik quitta Vellore le 11 février, et rejoignit sept jours après, à Killamungalum, le contingent du Nizam, dont la cavalerie était commandée par le ministre Meer-Alum. Le 33^e de ligne, sous les ordres de sir Wellesley, renforça l'infanterie nizame, et les troupes du Karnatik méridional et de Baramahl formèrent, avec ces différents corps, une armée considérable, qui pénétra dans le Mysore le 5 mars.

Tippoo-Sahib, malgré toute la célérité qu'il avait déployée, n'était pas prêt à fournir une résistance bien sérieuse. L'appui de la France lui manquait, et Scindiah, dont les intérêts étaient cependant analogues aux siens, se laissait leurrer par les vaines promesses du gouverneur général. Néanmoins, le sultan attendit l'ennemi, avec cinquante mille hommes, en avant de la ville de Séringapatam, qu'entourait une forte ligne de défense.

L'armée expéditionnaire, divisée en deux colonnes, le menaçait Tippoo chercha à empêcher leur concentration. Mais ce plan, qui n'était point mauvais, fut mal exécuté.

Divisant ses forces, il attaqua Stuart près de Bombay et fut contraint après des pertes nombreuses, dans un combat de cinq heures, à se retrancher dans son camp de Periapatnam. S'étant ravitaillé, il dirigea ses troupes vers la ville de Mallavelly, sur laquelle marchait le général Harris. Là, battu de nouveau, il se replia sur Séringapatam.

L'armée anglaise recommença les hostilités, et, après une vive résistance, parvint à franchir les postes retranchés, ce qui força le sultan à concentrer toute sa défense dans la ville même. Des tranchées furent creusées, et quelques engagements partiels eurent encore lieu. L'histoire les raconte en détail ; notre qualité de romancier nous interdisant de nous étendre davantage sur ces incidents, nous passerons immédiatement à l'assaut qui eut lieu le 4 mai. Animés par le général Baird, qui les commandait, les assaillants, malgré la vive résistance des Mysoriens, franchirent le lit rocailleux de la rivière, le glacis et le fossé, et effectuèrent l'ascension des brèches de la fausse braie et du rempart capital de la plus *galante manière*, s'il faut en croire le rapport adressé, le 7, par le général Harris au comte de Mornington.

Parmi les premiers qui pénétrèrent dans la ville se trouvait le major Sampton. Il marchait non seulement à la gloire, mais il se rapprochait de

Nahouâ, et cette pensée avait doublé son énergie et son courage. Le sabre à la main, stimulant ses hommes de la voix et du geste, il faisait-leur admiration et augmentait leur ardeur.

Le combat était terrible. Tippoo-Sahib, les armes à la main, tentait un effort désespéré, et la mort seule put vaincre son acharnement. Dès qu'elle fût connue ; la ville se rendit, et l'on fit bon nombre de prisonniers. Mais, tandis que le gros de l'armée anglaise se dirigeait vers la mosquée et vers le palais du sultan, sir Sampton, à la tête de quelques hommes, gagnait la demeure de Baxio-Sahib.

Il savait que le chef cipaye était loin de Nahouâ ; pendant un engagement, il avait reconnu ses traits mâles dans la foule des combattants, et venait de le voir courir vers la mosquée, où l'on se battait encore. La porte de la demeure de Baxio fut enfoncée, et le major y pénétra. Il eut bientôt rejoint Nahouâ. Elle poussa un cri en l'apercevant, car le sang qui recouvrait son uniforme lui fit croire d'abord qu'il était blessé.

— Vous... toi ! fit la jeune Indienne. Ciel ! du sang ! le tien ?

— Non, Nahouâ ; le ciel m'a protégé ; il m'a permis de vivre pour ton amour. Je viens réclamer l'accomplissement de là promesse que tu m'as faite. Tu es libre..

— Baxio ?

— Baxio est mort. Suis-moi.

— Mort, répéta Nahouâ ; en es-tu sûr ?

— J'ai vu son cadavre.

Nahouâ aimait trop Sampton pour douter de sa parole.

— Brahma veut donc que je sois ta femme ! dit-elle. Pauvre Baxio !

— Ce toit m'est odieux, suis-moi, reprit sir Edgard pour éviter toute surprise.

— Allons, fit Nahouâ.

Mais, au moment où ils allaient franchir le seuil de la salle où se passait cette scène, Schiba, armé d'un fusil, se dressa devant eux.

— Où allez-vous, maîtresse ?

— Je pars, adieu.

— Mais le maître ?

— Il est mort, tu peux le pleurer.

— Mort, le Sahib ? ce n'est point possible.

— Il est mort, te dis-je.

— Mais pourquoi partez-vous ?

— Venez, venez, Nahouâ, fit le major.

— Non, reprit Schiba avec force, vous ne partirez pas.

— Et qui nous en empêchera ?

— Moi, milord. Si vous, faites un pas, par Shiva ! je vous tue.

Et Schiba coucha en joue le major.

— Schiba ! s'écria l'Indienne avec autant de terreur que d'autorité, je t'ordonne, d'abaisser cette arme.

— Pour la première fois, pardonnez-moi de vous désobéir, maîtresse ; cet homme veut vous entraîner loin d'ici, et vous devez y demeurer, car le maître n'est pas mort, j'en suis sûr, mon cœur me le dit.

L'accent convaincu du khansaman frappa Nahouâ. Sir. Sampton s'aperçut de l'effet que les paroles, de Schiba produisaient sur elle.

— Le psylle vous, abuse, Nahouâ, partons, reprit-il.

— Oh ! prenez garde, milord, fit froidement Schiba en l'ajustant.

— Donne-moi cette arme, je le veux. Et Nahouâ, s'avançant vers le jeune. Indien, le désarma sans qu'il osât lui opposer la moindre résistance.

— Oh ! maîtresse, maîtresse ! s'écria-t-il avec un accent navré, que dira le Sahib et que lui répondrai-je ?

— Il n'est plus, te dis-je, répliqua sir Sampton.

— Attendez au moins qu'on rapporte son cadavre avant de quitter sa maison. Je ne puis vous en laisser sortir maîtresse.

— Si vous hésitez encore, je vais commencer à douter de vous, Nahouâ, interrompit sir Edgard.

La voix de l'homme aimé-est la plus éloquente. Celle du major vainquit les dernières hésitations de Nahouâ.

— Partons, fit-elle.

— Maîtresse ! répéta-Schiba navré.

— Adieu.

— Non, non, c'est impossible. Et, s'élançant comme un jeune tigre sur une gazelle, il enlaça la taille souple de la jeune femme avec l'énergie du désespoir.

— Laisse-moi, il le faut, Schiba.

— Maîtresse, par grâce ! par pitié ! Ah !

Et il tomba, percé par le poignard de sir Sampton.

— Tu l'as tué, mon pauvre Schiba ! s'écria l'Indienne en s'adressant au major.

— Blessé seulement, il le fallait, les moments sont comptés, viens, fit Sampton en entraînant la jeune femme, malgré ses efforts pour s'élancer vers le psylle.

Une heure après, celui-ci reprit ses sens. Comme l'avait prévu sir Sampton, sa blessure n'était pas grave, seulement son sang avait coulé avec abondance, et il était trop faible pour se relever. Il essaya de crier :

— A moi, à l'aide ! Elle est partie... elle est partie ! Une voix lui répondit. C'était celle de Baxio.

— Schiba blessé !

— Le maître ! Je savais bien que vous n'étiez pas mort... Ah ! maître, elle est partie, enlevée par cet infâme !

— Partie ?... qui, partie ?

— Nahouâ, votre femme.

— Nahouâ ?

— Oui, avec l'Anglais, l'ambassadeur ; elle l'aimait depuis longtemps.

— Oh ! la misérable !

— Ne l'accusez pas, Sahib ; elle vous croit mort. Cet homme lui a affirmé avoir vu votre cadavre.

— Et où sont-ils ?

— Brahma seul le sait à présent,

— Je les retrouverai, Schiba, et malheur à eux. Sur cette menace, le chef cipaye quitta sa demeure

avec plus d'empressement encore qu'il n'en avait mis à y revenir.

Pendant deux jours, il chercha dans toute la ville sir Edgard et Nahouâ. Mais ceux-ci, une heure après que Schiba s'était évanoui, l'avaient quittée pour ne jamais y revenir. Persuadé enfin de l'inutilité de ses recherches, Baxio revint à pas lents. Schiba, qui avait été soigné par les autres serviteurs, était sur pied lorsque le chef cipaye reparut. Le khansaman frémit en apercevant son maître. Quarante-huit heures en avaient fait un vieillard. Jamais la douleur n'altéra plus promptement les traits de personne.

— Je ne les ai pas trouvés. Que faire, Schiba ? je n'ai plus qu'à mourir ! s'écria Baxio.

— Non, il faut vivre, maître.

— A quoi bon ?

— Pour vous venger !

VI — VIVRE POUR TUER

Voici le moment de raccorder cette troisième partie si différente des deux autres, à celles-ci.

Je pourrais abuser encore longtemps de la patience du lecteur en lui faisant suivre pas à pas l'intervalle de quarante-cinq ans qui la sépare de l'époque où il a fait la connaissance du marquis d'Alviella ; mais les faits qui s'écoulèrent pendant ce temps ne se rattachant au récit que d'une façon secondaire, il me saura gré, je l'espère, d'aller au but le plus promptement possible.

Du moment où Baxio-Sahib acquit la conviction que Nahouâ et sir Sampton n'étaient plus à Seringapatam, à l'instigation de Schiba, aussi désireux que son maître de punir le major, le chef cipaye réalisa sa fortune et quitta le Mysore avec son khansaman, dans le but de retrouver le ravisseur et de lui faire payer cher son crime.

Schiba entretenait la haine de Baxio avec une conviction profonde. Seulement, il n'avait consenti à le suivre dans sa poursuite qu'après lui avoir fait solennellement promettre qu'il pardonnerait à Nahouâ.

Persuadés que les fugitifs avaient pris la route de Calcutta, ce fut d'abord dans cette ville qu'ils se rendirent. Mais, malgré la promptitude qu'ils avaient mise à quitter Seringapatam et à franchir la distance qui les séparait de la capitale du Bengale, lorsqu'ils y arrivèrent, ils apprirent que le major, après avoir donné sa démission au gouverneur général, était parti la veille avec Nahouâ pour l'Angleterre.

Huit jours après, Baxio et Schiba s'embarquaient également pour l'Europe. Arrivés à Londres, ils perdirent la trace de sir Edgard et le cherchèrent vainement. Alors, pendant dix ans entiers, ils se mirent à parcourir toute la Grande-Bretagne sans que rien pût les décourager, mais sans que rien aussi leur fît prévoir de quel côté ceux qu'ils cherchaient avec tant d'acharnement avaient dirigé leurs pas.

Ils finirent par apprendre que quelques années auparavant, le major, après avoir réalisé toute sa fortune, avait quitté l'Angleterre, et que, depuis cette époque, il n'y avait plus reparu. Ils visitèrent successivement alors la France, la Suisse, l'Italie, l'Autriche, l'Espagne et la Belgique, mais en vain.

Les années s'écoulèrent, et ni Baxio ni Schiba ne perdirent courage. Ils s'étaient juré de tuer le major avant de mourir, et ne vivaient plus que dans

ce but.

Au bout de vingt-cinq ans, lassés par l'inutilité de leurs recherches, ils regagnèrent Calcutta. Baxio y acheta un palais, le fit somptueusement meubler et s'y renferma sombre et solitaire, comme un tigre blessé.

Plus de quinze ans s'écoulèrent encore, et pendant ces quinze années, ni l'ancien chef cipaye, ni Schiba ne s'endormirent un seul jour sans avoir demandé à Brahma de leur faire retrouver le ravisseur. Malgré tous les obstacles, dont ils reconnurent l'invincibilité, leur foi dans l'accomplissement de leur vengeance était si grande qu'ils conservaient encore l'espoir de pouvoir bientôt l'assouvir.

Un matin, Schiba entra haletant chez son maître. Ce qu'il voulait si ardemment découvrir depuis près d'un demi-siècle, le hasard le lui avait appris de la façon la plus singulière. Il avait rencontré sur le port un ancien capitaine de navire anglais, avec qui il avait entamé la conversation. Ils avaient, après bien d'autres choses, parlé du siège de Seringapatam, et l'Indien avait fini par apprendre que l'homme avec qui il causait commandait le navire sur lequel sir Sampton et Nahouâ s'étaient embarqués pour l'Europe.

Les souvenirs du vieux marin étaient d'une exactitude parfaite. Sir Sampton avait du reste voyagé sous son nom, et quant à Nahouâ, sa beauté avait tellement frappé le capitaine qu'il décrivit exactement les traits de l'Indienne à Schiba.

— Cette femme était bien belle, dit-il en finissant, et le major l'adorait. Je suis certain que s'ils vivent encore, ils doivent être les êtres qui ont goûté ici-bas le plus complet bonheur.

— Et qui vous fait croire cela ?

— La constance de leur amour. Cinq ans après leur traversée abord de mon navire, je les ai revus.

— En Angleterre ?

— Oh ! non pas, à l'autre bout du monde, au Brésil, près de Fernamboue, qu'ils habitent.

Schiba n'en demanda pas davantage. Cette fois, il connaissait la retraite de son ennemi. Il fit part à Baxio de sa découverte, et aussitôt ils résolurent de s'embarquer immédiatement pour Eio.

Les renseignements fournis par le capitaine étaient d'une parfaite exactitude. Après un séjour de deux ans en Angleterre, sir Sampton, qui goûtait le plus parfait, bonheur auprès de Nahouâ, avait vu la santé de celle-

ci s'altérer. Un médecin célèbre, consulté par lui, avait déclaré que le climat de l'Angleterre tuerait la jeune Indienne.

Sir Sampton songea à l'Italie ; mais l'homme de l'art lui fit craindre que ce pays ne fût point encore assez chaud pour la belle Mysorienne, et, sans hésiter, le major était parti pour le Brésil, où il avait acheté une, grande plantation.

L'exil ne l'effrayait pas ; sa patrie, son bonheur, c'était Nahouâ, malgré la contrainte qu'il s'imposait vis-à-vis d'elle, car jamais il ne lui avait avoué le mensonge qu'il lui avait fait afin de l'obtenir. Il demanda pardon à Dieu de cette faute, et le ciel sembla l'avoir oubliée, car jamais plus heureuse union n'étonna ceux qui furent témoins de sa durée.

Lorsque Baxio et Schiba débarquèrent à Rio avec leur suite, ils découvrirent sans difficulté la retraite de sir Edgard. Ils partirent aussitôt pour Fernamboué, et arrivèrent à la plantation du major. Tout y était fermé. Ils demandèrent sir Sampton à un noir, et celui-ci leur répondit :

— Il est mort.

— C'est impossible ! s'écria Baxio avec un cri de rage.

— Mort ! répéta Schiba atterré.

— Oui, mort depuis huit jours.

— Et sa femme ?

— Morte aussi depuis un mois.

— Où sont leurs tombes ?

— Je vais vous y conduire.

Une heure après, le noir montrait aux Indiens un mausolée somptueux, sur lequel ils lurent le nom de sir Sampton et celui de Nahouâ. Alors toute l'énergie de Baxio l'abandonna. Schiba dut le soutenir. Néanmoins ils restèrent devant cette tombe jusque bien avant dans la nuit, sans pouvoir s'arracher de ce lieu qui leur dérobait à jamais l'unique espoir de leur vie : la possibilité de se venger.

L'orage et la pluie torrentielle les fit enfin songer au retour.

Pendant toute la nuit, la foudre illuminant, le ciel éclaira seule leurs graves figures consternées. Sans échanger une parole, ils songeaient tous deux en chevauchant.

— N'avoir pu se venger ! murmurait de temps en temps Baxio avec un accent indescriptible.

Le jour arriva. Le calme se rétablit dans la nature. Schiba, pour rafraîchir son front brûlant aux fraîches haleines, découvrit son front. Il resta

longtemps la tête nue, suivant d'un 6il distrait les arbres qui semblaient marcher à côté de lui, et il traversait un ravin lorsque le plus affreux et le plus étrange spectacle vint frapper ses yeux.

A côté du cadavre d'un jaguar, une jeune fille, dont le bras droit avait été broyé par les dents de la bête féroce, se trouvait attachée solidement à un arbre. Le khansaman descendit de cheval. La jeune fille n'était point morte, mais elle était évanouie. L'Indien tira son couteau et coupa les liens qui la tenaient captive, cette victime ! puis, l'ayant prise dans ses bras, il la transporta sur un brancard que sur l'ordre de Baxio des esclaves avaient établi, à la hâte, avec des arbre delà route.

La blessure de la jeune Brésilienne était horrible, mais Schiba fut bientôt assuré qu'en lui faisant amputer le bras broyé au dessous du coude, il la sauverait.

Lorsque la blessée revint à elle, elle était couchée dans un lit moelleux d'un des principaux hôtels de Fernamboue, où elle avait été transportée pendant son évanouissement.

L'amputation avait été-faite. Lorsqu'elle recouvra ses sens, une sorte de terreur folle s'empara d'elle, et les paroles les plus incohérentes s'échappèrent de ses — Croyez-moi, Sahib, fit-il, l'état affreux de cette pauvre enfant est le résultat d'une tentative de meurtre. Comment s'est-il commis et pourquoi ? je ne pourrais le dire, mais là où il y a crime, il y a une vengeance à exercer. Eh bien ! associons-nous au sort de cette jeune fille, et jurons de lui procurer la suprême joie que la mort, en frappant sir Sampton, nous a enlevée à nous. Les mots : crime, vengeance et le nom de Dominique dominèrent ses discours sans suite, toujours suivis de crises terribles, et que toute la profonde science de Schiba parvint difficilement à vaincre. Fort intrigués par la bonne action qu'ils venaient de commettre, les deux Indiens faisaient mille suppositions sur cette inconnue dont le hasard venait de leur confier la destinée. Schiba se montra le plus clairvoyant.

Ce projet ranima Baxio, qui l'accueillit avec transport. Schiba redoubla de soin, mais le corps seul de la blessée retrouva la santé. Sa raison resta fort altérée, et, lorsque, obligés de partir, ils arrivèrent à Calcutta, la jeune fille entra dans le palais de Baxio sans avoir pu lui donner encore aucune explication.

Le nouveau milieu dans lequel se trouva la Brésilienne opéra petit à petit sa guérison, et, six mois après son entrée chez le vieil Indien, elle put tout lui raconter.

Ce récit, vous l'avez lu déjà, car vous avez reconnu Lakhmi dans la pauvre folle dont je viens de parler.

Baxio et Schiba, qui l'entendaient pour la première fois, tressaillirent souvent au fur et à mesure que cette triste et sanglante histoire se déroulait.

Lorsque, épuisée de fatigue et d'émotion, Lakhmi s'arrêta, Baxio lui dit :

— Et maintenant que veux-tu faire ?

— Aller rejoindre Dominique là-haut.

— Non pas, enfant ; moi aussi j'ai souffert, et j'ai voulu mourir, mais il faut vivre quand on hait, jusqu'au moment où la haine assouvie vous tue de joie. Cet immense bonheur, je n'ai pu le goûter, mais je te l'offre.

J'ai peu d'années à vivre, consens à les passer avec moi ; ta grâce et ta jeunesse charmeront chastement ma vieillesse inutile. Après moi, tu auras tout mon bien, c'est-à-dire une fortune capable de te mettre à même de te venger, fût-ce d'un roi, et tu pourras un jour montrer à celui que tu pleures que, s'il est des maîtres infâmes, il est des esclaves implacables qui savent les punir ; J'attends ton serment. Lakhmi se jeta à ses pieds.

— O maître ! que puis-je vous dire ! Vos paroles me confondent. Venger Dominique, faire payer au marquis sa cruauté envers moi, oui, je le sens, ce serait une ivresse inespérée.

— Jure-moi de ne point me quitter, et tu la goûteras ; Lakhmi.

— Sur l'âme de Dominique, maître, je vous le promets.

— Et rien ne pourra jamais, quoi qu'il arrive, te faire manquer à cet engagement ?

— Rien, je ne vivrai que pour l'accomplir. Une fois vengée, je pourrai mourir.

— C'est bien, dès ce jour ma fortune immense est la tienne. Sois témoin de nos mutuelles promesses, Schiba ; plus jeune que moi, tu me survivras sans doute, et si, malgré le désir de vengeance que possède Lakhmi aujourd'hui, sa résolution s'ébranlait, tu soutiendrais son courage.

— Oh ! oui, maître, et, pour commencer, malgré la distance qui nous sépare de lui, dès ce jour, je ne perds plus de vue ce marquis d'Alviella, qui chasse le jaguar en lui donnant pour appât des jeunes filles.

VII — TRAIT D'UNION

Baxio-Sahib mourut le jour même où Sanchez et sa mère quittèrent le Brésil pour venir en France, après le décès du marquis Alphonse d'Alviella. Il laissait vingt millions à Lakhmi, qu'il avait épousée, mais pour laquelle il n'avait jamais été qu'un père.

Pendant les six années qui séparèrent l'entrée de l'esclave dans la maison du vieux chef cipaye de cet événement, lui et Schiba combinèrent, tous leurs efforts afin d'entretenir dans le cœur de la jeune Brésilienne une haine implacable pour son meurtrier.

Schiba apprit le départ de Sanchez pour la France. Dès qu'ils eurent rendu à Baxio-Sahib les derniers devoirs et pieusement assisté à la combustion de son corps dans le repaire funèbre, hérissé de corbeaux, qui sert, aux bords du Gange, à la pratique de cette païenne coutume, Lakhmi et Schiba partirent pour la France.

On sait le reste, et maintenant, reprenons notre récit où nous l'avons laissé, c'est-à-dire au moment où, après avoir reconnu Lakhmi dans la magicienne, Sanchez, armé de son poignard, s'était élancé sur elle.

Il la frappa sans qu'elle lui opposât la moindre résistance, sans qu'elle poussât un seul cri, et se précipita dans la chambre de sa pauvre victime, après avoir franchi là distance qui l'en séparait.

Lorsqu'il y arriva, l'ange qui s'était appelé Clotilde Schunberg, puis la marquise Sanchez d'Alviella, n'était plus.

Madame Firmin, livide et tremblante, priait agenouillée près du lit de la morte, avec Gomez, sur les joues bronzées duquel coulaient de grosses larmes. Sanchez ne put supporter ce spectacle. Il gagna son appartement, écrivit à sa mère tout ce qui s'était passé, ainsi que l'horrible trame dont la mort de sa chère Clotilde avait été le dénouement, et après avoir adressé à Dieu une courte prière, lui recommanda son âme et se brûla la cervelle.

Lakhmi, qui était allée tomber à quelques pas de la croisée, dans les bras de Georges de Maurange, malgré les instances de ce dernier, et malgré le sang qui s'échappait en abondance de sa blessure, n'avait pas voulu quitter la place.

De l'endroit où elle était étendue sur un tertre, son regard pouvait plonger dans la chambre du marquis.

Elle suivit jusqu'au bout ce qui s'y passa, et lorsque retentit la détonation, un seul mot sortit de ses lèvres :

— Enfin ! J'ai tenu mon serment !

Une heure après, de Maurange frappait à la porte du notaire Dupuys.

ÉPILOGUE

Madame d'Alviella, avec ce courage que possèdent seules les mères, revint au château avec Gomez, qui lui avait porté la confession de Sanchez. Elle fit enterrer Clotilde et son fils dans le parc, à côté l'un de l'autre, puis ferma ce lieu sanglant, qui, d'après son ordre, est muré aujourd'hui.

Georges de Maurange accompagna Lakhmi jusqu'à Marseille, où ils rejoignirent Schiba, qui avait pris les devants ; il se rendit ensuite à Paris, où il toucha les trois millions qu'il avait si lâchement gagnés.

Colombe, qui tient une table d'hôte, est redevenue sa maîtresse.

Nous raconterons bientôt, sous ce titre : LES REMORDS, D'UN MILLIONNAIRE, la fin tragique de Georges de Maurange.

Une tombe élégante est dressée depuis dix ans près de l'endroit où Dominique a été enterré, dans le lieu de sépulture destiné aux esclaves de la famille d'Alviella.

Cette tombe est celle de Lakhmi, qui est morte au Brésil, en y arrivant.

On vit pendant longtemps un vieillard, au teint cuivré, venir s'agenouiller au pied de ce mausolée. Lorsqu'il y a un an, il mourut, il laissa une fortune immense : aux esclaves.

— Savez-vous, dit-il au médecin qui le soignait, pourquoi je quitte avec bonheur Ce monde ? c'est que je vais rejoindre là haut une femme que je n'ai pu posséder sur la terre.

Schiba, le psylle, aimait encore Nahouâ.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

COLLECTION DES GUIDES PRATIQUES ET ILLUSTRÉS
PAR H.-A. DE CONTY

Jolis volumes in-18, richement cartonnés, ornés de gravures

PARIS EN POCHE, 1 vol. richement cartonné.	4 »
LONDRES EN POCHE, 1 joli vol. richement cartonné.	4 »
LES BORDS DU RHIN EN POCHE, 1 joli vol. richement cartonné.	5 »
VOYAGE CIRCULAIRE DANS LA SUISSE CENTRALE ET L'OBER- LAND	2 50
VOYAGE CIRCULAIRE DANS LA SUISSE ET LE GRAND-DUCHÉ DE BADE.	2 50
VOYAGE CIRCULAIRE EN BELGIQUE, HOLLANDE, ET PRUSSE RHÉNANE	2 50
VOYAGE CIRCULAIRE SUR LES BORDS DU RHIN.	2 50
LA BELGIQUE EN POCHE	2 50
BRUXELLES EN POCHE	2 »

OUVRAGES DIVERS

L. M. Gagneur.	LA CROISADE NOIRE, 1 vol. in-18 Jésus.	3 50
M ^{me} Rattazzi (de Solms).	LES SOIRÉES D'AIJ-LES-BAINS, 1 vol. in-18.	3 »
Ulysse Pic.	LETTRES GAULOISES.	3 »
L. de Marancour.	CONFESSIONS D'UN COMMIS VOYAGEUR.	4 »
Henry de Kock.	LA NOUVELLE MANON.	3 »
— — — — —	LE GUIDE DE L'AMOUREUX A PARIS.	3 »
— — — — —	LE ROMAN D'UNE FEMME PALE.	3 »
— — — — —	LA FÉE AUX AMOURETTES.	3 »
— — — — —	MÉMOIRES D'UN CABOTIN.	3 »
Ch. Monselet.	DE MONTMARTRE A SÉVILLE	3 »
— — — — —	MÉMOIRES D'UNE HONNÊTE FILLE.	3 »
Alphonse Brot.	LA COUSINE DU ROI.	3 »
J. Vallès.	LES RÉFRACTAIRES, 1 vol.	2 »
Robert Halt.	UNE CURE DU DOCTEUR PONTALAIS.	3 »
G.-M. Reynolds.	LES MYSTÈRES DE LA COUR DE LONDRES.	3 »
Cimino.	LES CONJURÉS, 2 vol.	6 »
J. Claretie.	VOYAGES D'UN PARISIEN.	3 »

- 1 Sorte de fêrule dont on se sert au Brésil pour punir les esclaves.
- 2 Fouet terminé par une lanière de cuir dont chaque coup enlève un lambeau de chair.
- 3 Voir la *Chasse aux Blancs*, du même auteur. Dentu, éditeur ; Palais-Royal.
- 4 Que Dieu soit avec vous.
- 5 Pas nu mot.
- 6 Voir la *Chasse aux Blancs*, du même auteur. Dentu, éditeur, Palais-Royal.
- 7 Voir les *Intrus de l'amour*, du même auteur.
- 8 Voir les *Intrus de l'amour*, du même auteur.
- 9 Intendant.
- 10 Musicien.
- 11 Liqueur indienne.
- 12 Dieu de la destruction.
- 13 Déesse de la fortune.
- 14 Livre sacré.
- 15 Charmeur de serpents.
- 16 Classe indoue plus infime que celle des parias.
- 17 Jongleur indien qui apprivoise les serpents.
- 18 Non indien de la capelle ou cobra-capelle.
- 19 Contre-poison.
Contre-poison.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

*Les Drames du grand monde. Le Château de la rage. Par
Léopold Stapleaux*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56230213>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée

peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr